

JEAN-FRANÇOIS BERGERON

**NIETZSCHE : MAJESTUEUX PETIT SILÈNE  
SOCRATIQUE  
ou  
Socrate éducateur de Nietzsche**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en philosophie  
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

2010

## Résumé

Socrate, incontestablement, est la figure par excellence du philosophe. Le récuser, c'est renier l'amour de la sagesse et tout ce qu'il y a de meilleur chez l'Homme. Or, ce spectre socratique, toujours en quête de quelque jeunesse à corrompre, a profondément séduit, troublé et offensé Friedrich Nietzsche. En réalité, le ver socratique serait si vivement ancré au sein de l'œuvre et de l'existence du philosophe allemand que toute compréhension de ce dernier passerait inéluctablement par un retour au vieux silène athénien. Embrasser Nietzsche, c'est comprendre à nouveau Socrate, les enseignements de celui-ci. D'ailleurs, nous présentons ici, à l'aulne du thème crucial de l'éducation, pourquoi Nietzsche rejeta Socrate tout en se révélant son plus grand amant, pour ainsi dire. Notre préoccupation centrale est la problématique du philosophe idéal ou, pour résumer d'un coup toute notre pensée, de l'Homme idéal, étoile polaire de toute démarche éducative, de toute tentative d'élévation, de civilisation.

## Abstract

Socrates is doubtless the philosopher *par excellence*. To repudiate him is to cast off the love of wisdom, together with what is best in our common humanity. Yet the spectre of Socrates, always involved in the corruption of young people, profoundly seduced, troubled, and offended Friedrich Nietzsche. In truth, the Socratic worm is so deeply imbedded and active in the work of Nietzsche that a proper understanding of the German philosopher requires coming to terms with the Athenian Silenus. To grasp Nietzsche is to reconsider in a new light the teachings of Socrates. Focussing on the always crucial issue of education, we try here to understand why Nietzsche rejected Socrates, while appearing to be, at the same time, his greatest lover. Our ultimate concern is the problem of the ideal philosopher, or, in a word, of the ideal human being, of the ultimate aim of education, culture and civilization.

À ces sirènes nietzschéennes auxquelles certains mythes me forcent  
encore à croire

**En guise de prélude : quelques infernales balises**

*Tout cela, d'ailleurs, exprime autant la qualité que l'être de chaque chose, au moyen du faible auxiliaire que sont les mots ; aussi, aucun homme raisonnable ne se risquera-t-il à confier ses pensées à ce véhicule, surtout quand il est figé comme le sont les caractères écrits.*

**PLATON, *Lettre VII*, texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 342e et 343a, p. 52.**

*C'est pourquoi tout homme sérieux se gardera bien de traiter par écrit des questions sérieuses et de livrer ainsi ses pensées à l'envie et à l'inintelligence de la foule.*

**PLATON, *Lettre VII*, texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 344c, p. 54.**

*Si c'était à refaire ? Il y a quelques erreurs puériles que j'évitais peut-être, ou pas ! Mais je rechercherais encore la vérité [...]*

**André C. DRAINVILLE, tel que cité par Marie-Claude FORTIN, « La littérature Une arme dangereuse », *La Presse* (Montréal), (dimanche 5 septembre 2004), section arts et spectacles, p. 1.**

*Mais je ne recule pas sur ce que j'ai dit. J'assume tout. Même les horreurs. Même les injustices. Je réclame simplement le droit de penser tout haut. Je réclame aussi le droit de me tromper. Je ne cherche même pas à avoir raison. Je veux seulement comprendre [...]*

**Pierre FALARDEAU, « En guise d'avertissement », *Québec libre ! Entretiens politiques avec Pierre Falardeau*, p. 22.**

*J'ai déjà dit que je n'écris pas pour les petites gueules.*

**FRÈRE UNTEL (Jean-Paul DESBIENS), « La faculté de mon cœur Impasse de la pensée canadienne-française », *Les insolences du Frère Untel*, chapitre 3, p. 56.**

*Mais ne t'attends pas de connaître des conditions faciles ; au contraire, si tu travailles diligemment, tout ton temps sera pris par les soucis. Sache que Dieu ne repousse pas autant d'efforts. Car sur l'onde rapide, sur la terre et sur l'immense Olympe, Lui aussi règne sur l'activité. Pourquoi vivre une vie de mollesse, où presque rien ne sépare le vivant des morts ? Celui-là meurt d'avance qui, tenu pour rien, dort inactif pendant les années et mène une vie sans renommée.*

**Étienne de LA BOÉTIE, « À Michel de Montaigne », *LA BOÉTIE ET MONTAIGNE sur les liens humains*, p. 263.**

## Remerciements

Si nous ne les déshonorons point en leur communiquant notre reconnaissance la plus solide, nous aimerions tout d'abord remercier notre famille, donc notre père André, notre mère Doris, notre frère Simon et, au risque de faire sursauter ce bon vieux Pascal<sup>1</sup>, notre chat Sacco qui durent pendant longtemps et même encore aujourd'hui courageusement nous endurer pendant nos études dites supérieures. Sans eux et leur soutien, nous n'eussions rien accompli. Nous laisseront-ils ajouter avec certitude que nous aurons encore besoin d'eux pendant longtemps ?

Secundo, c'est à notre maître, Thomas De Koninck, bien craintivement – car il est si terrible – que nous désirerions partager notre plus vive et sincère gratitude. Nous lui rendons grâce d'avoir su nous guider, sans nous enchaîner (à moins que nous fussions victime de quelque tour socratique-ironique dans lesquels il s'avère un redoutable expert). Vous nous permettrez aussi, sans nullement exagérer, de lui souligner que sans lui nous n'effectuâmes jamais une maîtrise en philosophie. Nous effrayaient bien trop les spécialistes qui errent dans nos universités et qui, même s'ils sont tout à fait brillants, possèdent la fâcheuse lacune de s'empêcher de réfléchir. Nous espérons aussi que son *gouvernement*, que nous saluons d'ailleurs fort respectueusement, continuera à le soutenir pendant longtemps, car étant si ancré au fond de notre lugubre caverne, nous aurons encore besoin de son savant rayonnement pendant de longues années.

Tertio, nous nous inclinons révérencieusement devant les conseils judicieux du camarade-collègue Marc-André Brie qui nous tira de certaines impasses de natures allemandes (mais nous ne parlons guères ici de femmes). Il nous guida aussi judicieusement pour notre résumé en anglais tout comme notre maître.

---

<sup>1</sup> « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer. » Blaise PASCAL, *Pensées*, texte établi par Michel LE GUERN, fragment 49, p. 84.

Quarto, nous remercions tout ceux qui de près ou de loin nous alimentèrent, bien malgré eux, et auxquels nous fîmes référence ou pas dans ce petit écrit. Un salut particulier aussi à Socrate Ouellet, grand nietzschéen méconnu.

Il m'appert impératif de saluer l'excellent travail de toutes les personnes qui œuvrent obscurément au bon fonctionnement de nos bibliothèques universitaires si fondamentales pour notre travail en dépit des compressions budgétaires dont elles sont victimes. Plus précisément, j'envoie mes plus authentiques remerciements à Richard Dufour, conseiller à la documentation en philosophie et psychologie, qui nous dégagea certaines pistes pour des questions impossibles.

Finalement, il nous faut reconnaître le soutien, par l'entremise de généreuses bourses, du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH/SSHRC) et du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour poursuivre nos études de deuxième cycle.

Voilà, que le combat advienne !

## **Table des matières**

Résumé .....	i
Dédicace .....	ii
En guise de prélude : quelques infernales balises .....	iii
Remerciements .....	v
Table des matières .....	vii
Avertissement .....	1
<i>Note sur les fragments posthumes</i> .....	2
Nietzsche : majestueux petit silène socratique ou Socrate éducateur de Nietzsche	3
Introduction .....	4
<i>De l'urgence</i> .....	6
<i>Le projet</i> .....	8
Problématique .....	9
Description du projet .....	10
Nietzsche et Socrate : l'union malicieuse .....	13
Nietzsche pourfendeur de Socrate .....	14
<i>Une vieille formule insignifiante : le connais-toi toi-même socratique</i>	15
<i>L'antipoison : le deviens ce que tu es nietzschéen</i> .....	25
Un décadent exemplaire .....	32
<i>Un morbide arachnéen dépréciant la vie</i> .....	33
<i>Autres syndromes de la décrépitude socratique</i> .....	41
Socrate mourant : une icône à brûler ou préserver ? .....	47
<i>S'il fallait choisir : la ciguë ou la croix, Socrate ou le Christ ?</i> .....	59
Nietzsche : philosophe vitalement suspicieux .....	62
Nietzsche amant de Socrate .....	65

Un maître à penser .....	66
Un petit triangle amoureux charmant : Nietzsche, Socrate et Xanthippe ....	76
Des éducateurs érotiques.....	80
<i>Sous le signe de Dionysos</i> .....	82
Le philosophe idéal .....	85
1° <i>Le fil d'Ariane</i> .....	85
2° <i>La lutte contre la double ignorance des défenseurs de l'objectivité</i>	89
3° <i>La redescente</i> .....	91
4° <i>Le prytanée ou la mort !</i> .....	93
5° <i>Pour tous et pour personne !</i> .....	102
6° <i>Par-delà la caverne contemporaine</i> .....	104
7° <i>L'objet premier de toute éducation</i> .....	106
8° <i>Petite précision : Socrate, Nietzsche et la maïeutique</i> .....	109
9° <i>Le maître : un exemple édifiant</i> .....	111
10° <i>Le courage</i> .....	114
11° <i>La langue des philosophes, savants et autres sages</i> .....	118
12° <i>L'esprit libre</i> .....	124
13° <i>Le masque du maître</i> .....	127
14° <i>Le rire de l'éducateur</i> .....	133
15° <i>Les philosophes : de joyeux vivants !</i> .....	136
Un songe nietzschéen : le Socrate musicien .....	143
L'honteuse destruction des génies .....	145
Conclusion .....	149
En guise d'épilogue : un appel aux maîtres ! .....	156
Bibliographie .....	157

## Avertissement

Sommes-nous fou d'avoir mis autant de notes, un nombre si considérable de références à un si petit travail ? Plus d'un lecteur, fort noble il va sans dire, le reconnaîtra. Or, si nous donnons d'emblée raison à de telles remarques extrêmement fines et brillantes, soulignons donc orgueilleusement et exultant que c'est, aussi, notre plus grande fierté ! Effectivement, elle témoigne éloquemment, pour nous qui possédons un esprit si médiocre, de notre profonde humanité qui toujours nous attire vers quelque beauté... Diantre ! Voilà notre modeste prétention ! Quoi donc, faudrait-il s'attacher au laid, aimer le laid et, de surcroît, le citer ? En réalité, nous sommes bien heureux de n'avoir point bêtement sombré en quelque marécage nauséabond où des œuvres de pacotilles nous auraient bien tristement sustenté l'âme et le cœur ! La vie est trop courte pour de pareilles balivernes ! Or, pour ceux qui désireraient obtenir de notre part une explication soi-disant sérieuse à cette pléthore orgiaque de notes, précisons simplement qu'elles se dresseront tels ces murs invincibles d'inexpugnables forteresses contre tous nos zoïles qui clameront que nous dévions des écrits auxquels nous référons copieusement. Ils n'auront eux aussi, pour une fois, qu'à lire les références que nous leur donnons. Si, en plus, nous transcrivîmes souvent de longs passages, c'est pour faciliter la recherche ou la mémoire du lecteur et, personnellement, pour nous permettre de mémoriser les passages clefs sur lesquels s'appuie sans gêne aucune notre long parcours réflexif. De plus, à supposer que nous n'ayons rien raisonné et écrit de valable, le lecteur paresseux ou intelligent, deux caractéristiques trop fréquemment intimement liées, se satisferait sans doute uniquement de la lecture desdites notes qui constitueraient alors un assez bon recueil de citations portant essentiellement sur Nietzsche, Socrate et l'éducation. En un sens, il verrait alors le squelette de notre écrit qui, en dépit de sa laideur intrinsèque et tel le fameux silène, possède pourtant en son sein de beaux et somptueux diamants propres à enrichir plus d'une personne... Mentionnons cependant que, parfois, fier de nous enorgueillir d'avoir pensé et écrit, à tort, il va sans dire, une remarque potentiellement perspicace et neuve, nous fûmes toujours, non point déçu, mais charmé de constater, d'ordinaire des mois, voire des années après notre éclair de génie, qu'un auteur en vue y avait lui aussi pensé. Or, bien des notes, loin de représenter nos sources réflexives s'avèrent plutôt d'heureuses

confirmations de nos stupides divagations, si d'aventure cela est possible. Enfin ! Puisque nous n'avons nullement l'âme de ces grands bourgeois tous pingres, voici donc, en bouquet, nos trouvailles ! Vous partager, en somme, quelques beautés lumineuses !

*Note sur les fragments posthumes*

Les fragments posthumes (FP) cités proviennent le plus souvent d'un des volumes de l'édition Gallimard, dans la série des Œuvres philosophiques complètes de Friedrich Nietzsche. Ainsi, lorsque c'est le cas, nous indiquons pour chacun le titre et le numéro du tome duquel nous le tirâmes et, par la suite, la numérotation du fragment et la page où nous le trouvâmes.

## Nietzsche : majestueux petit silène socratique

ou

## Socrate éducateur de Nietzsche

« Comment se fait-il que les petits enfants étant si intelligents, la plupart des hommes soient si bêtes ? Ça doit tenir à l'éducation<sup>1</sup>. »

Alexandre Dumas fils

« L'Université développe toutes les facultés, entre autres la bêtise<sup>2</sup>. »

Anton Tchekhov

« Du reste, qu'importe que croissent les ressources matérielles de l'Université si elles sont toutes dédiées à l'enseignement de l'insignifiance<sup>3</sup>. »

Éric Martin

« Telle est la raison pour laquelle il n'est pas rare de trouver des savants <Gelehrte> (proprement des gens ayant fait des études) qui montrent peu d'entendement, et pour laquelle les Académies envoient dans le monde plus de têtes imbéciles que n'importe quel autre état <Stand> de la société<sup>4</sup>. »

Emmanuel Kant

« Il y a quelque chose de pourri au royaume de l'École, chacun le sent bien<sup>5</sup>. »

Marie-Claude Bartholy et Jean-Pierre

Despin

« L'expression de "dégénérescence" [...] revient souvent pour caractériser la culture et notamment la culture universitaire

<sup>1</sup> Alexandre DUMAS fils, « Quelques pensées de Dumas fils », *L'Esprit d'Alexandre Dumas*, p. 118.

<sup>2</sup> Anton TCHEKHOV, « Carnets de notes », *Quatre nouvelles Carnet de notes*, p. 238.

<sup>3</sup> Éric MARTIN, « La dénaturation de l'université », *Ultimatum*, volume 9, n° 1 (rentrée 2009), p. 11.

<sup>4</sup> Emmanuel KANT, « Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766 », *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766*, p. 68.

<sup>5</sup> Marie-Claude BARTHOLY et Jean-Pierre DESPIN, « Introduction », *La gestion de l'ignorance*, p. 1.

quand elle devient étatique et journalistique<sup>6</sup>. »

Jacques Derrida

« Plus personne, [...] n'est libre de donner à ses enfants une éducation raffinée ; toutes nos " écoles supérieures " sont, sans exception, réglées sur la plus douteuse médiocrité, dans leur corps enseignant, leurs programmes, leur idéal pédagogique<sup>7</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« [...] et l'un de ces devoirs, qui me paraît à tout le moins supérieur au service de l'État, exige que l'on détruise la sottise sous toutes ses formes, [...] »<sup>8</sup>

Friedrich Nietzsche

### Introduction

Il est une coutume *académique* fort endormante qui condamne le génie, dès les premières lignes de tout verbiage savant, même enfantin, à effectuer une introduction ayant pour objectifs très clairs et très précis, presque divinement sacrés et contre lesquels nul être sensé ne saurait s'esquiver, de présenter suffisamment succinctement son travail pour en donner sans doute une substance assimilable au plus vite par les paresseux ou les analphabètes fonctionnels qui ne lisent qu'avec grand peine et à regret, eux qui sont pourtant toujours très prompts à vitupérer... De surcroît, il se doit, s'il parvient à achever cette première exigence sans que sa sourcilleuse et folle muse l'abandonne, se rendre passablement intéressant, malgré ce morbide carcan, pour donner le goût à son correcteur, trop souvent lassé par des textes tous sottement semblables, de le lire. Tel est ce que représentent à nos yeux plutôt ruinés les sempiternelles litanies des sujets amenés, posés et divisés. Or, ces gâteuses constitueraient un grave et dangereux symptôme qui trahirait une maladie chronique dégénérative propre à l'humanité et de plus en plus commune : l'irréflexion. (Cette affirmation ne recèle rien de très nouveau ni même brillant. Le premier des observateurs, pour ne pas dire tout simplement le premier des

<sup>6</sup> Jacques DERRIDA, « III. De l'État – Le signe autographe », *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, p. 89.

<sup>7</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Ce qui manque aux Allemands », *Crépuscule des idoles*, traduction de Jean-Claude HÉMERY, § 5, p. 79.

<sup>8</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 4, p. 65.

cons, *le roi des cons*<sup>9</sup> nous donnerait sur ce point raison !) Bien sûr, l'on peut, et il n'est d'ailleurs pas rare que ceci s'observe, faire preuve de beaucoup d'éclat avec un tel schème, témoigner même de beaucoup d'intelligence, mais, trop fréquemment, l'âme ou le cœur, et pour nous bien faire comprendre par les barbares insensibles à la poésie, la question des questions, celle du sens, est éludée. C'est le *pourquoi* et même le *pour quoi* ou le *pour qui* qui font gravement défaut, qui manquent tristement... Pourquoi travailler sur Platon, Aristote, Plotin, Thomas d'Aquin ou le problème de la liberté dans la première critique de Kant, le dualisme biranien, le devenir soi dans l'œuvre d'Hermann Hesse, la présence de Nietzsche dans la philosophie de Heidegger du début jusqu'aux « Beiträge zur Philosophie », le contextualisme dans l'approche métaéthique de John Rawls, le projet généalogique foucauldien, la psychanalyse existentielle et la voie morale de l'herméneutique ? Certes, ils nous exposent inlassablement leurs belles et absorbantes problématiques, couramment enveloppées d'une étonnante érudition pédantesque un peu trouble, sans toutefois, du moins, c'est très rare que le contraire s'observe, nous expliquer ne serait-ce que maladroitement pourquoi telle ou telle question est justement importante, capitale pour l'ici et le maintenant, pour nous tous qui prenons part à cette grande et prodigieuse épopée de l'humanité. Et leurs pages qu'ils pensaient éternelles moisissent esseulées sur les médiocres étagères de la bibliothèque mal financée de leur auguste alma mater. Si, pourtant, nous estimons bien honnêtement que les nôtres ne connaîtront guère un meilleur sort<sup>10</sup> – qui donc, de nos jours et depuis toujours, s'attarde à lire les mémoires ou les thèses –, nous paierons tout de même notre dû à Charon en tentant de vous préciser fort gauchement ce qui nous poussa à entamer ce mémoire qui surgit, c'est là notre modeste croyance, d'une interrogation urgente, cruciale et vitale, celle de l'éducation !

<sup>9</sup> Clin d'œil à la très jolie et très sournoise chanson de Georges Brassens nous entretenant d'un certain roi... Voir Georges BRASSENS, « Le roi », album *Mourir pour des idées*, piste 11.

<sup>10</sup> Le passage suivant du bouquin de Godelieve De Koninck nous toucha beaucoup : « On se rend compte qu'une fois l'écriture d'un livre terminée que l'on s'y est mis à découvert, que chaque mot choisi a son importance, qu'il y aura des critiques, **que peut-être même personne ne le lira.** » Godelieve DE KONINCK, « Remerciements », *À quand l'enseignement ? Plaidoyer pour la pédagogie*, p. 253. Notre mise en évidence.

### *De l'urgence*

L'éducation. Voilà une tâche essentielle pour l'Homme<sup>11</sup> qui engloutit chaque an, dans nos opulentes sociétés occidentales, de colossales ressources financières<sup>12</sup>. Si elle nous paraît si urgente, fondamentale, c'est bien que pour être pleinement humain, s'accomplir, nous n'avons guère le choix d'y sacrifier, de pénétrer entièrement dans son temple dès notre plus jeune âge, et ce, au risque de décevoir admirablement les cancre, les politiciens ou les autres sophistes que nous côtoyons bien malgré nous chaque jour, encore et encore jusqu'à la fin de notre existence. Pour prendre une image exceptionnellement simple – les Hommes adorent se faire compter de petites histoires... Les plus grands éducateurs de l'humanité, tels les Platon<sup>13</sup> ou Jésus<sup>14</sup>, l'avaient bien compris ! –, l'éducation est en quelque sorte cet air [spirituel] que chaque jour nous devons respirer, coûte que coûte. Pour vivre et nous développer, elle est requise. Sans elle, c'est le trépas [de l'âme]. D'ailleurs, plusieurs prisonniers politiques avaient judicieusement appréhendé que celle-ci leur permettait de ne pas sombrer dans de folles et terribles dépressions, de rester bien vivants<sup>15</sup> ! C'était une manière pour eux de poursuivre leur lutte, leur combat ! Ce qu'il y a de plus rassurant, c'est que tout un chacun, à moins d'être atteint d'une grave pathologie ou d'un handicap déshumanisant, passe par l'éducation, risque, chaque jour, d'apprendre. Sans éducation l'homme n'est rien, l'humain n'existe point. Or, tout comme l'air, l'éducation, pour assurer notre santé mentale, voire physique se doit d'être de très très bonne qualité. L'on ne saurait survivre longtemps dans une atmosphère complètement viciée et putréfiée, diaboliquement nauséabonde. Mille fois non ! Ainsi, si l'on est un véritable humaniste, une personne qui a à cœur le bon développement de ses semblables, un philosophe en somme, il est

<sup>11</sup> Au sens grec d'*anthrôpos*.

<sup>12</sup> Au Canada, c'est plus de 50 milliards de dollars américains que nous investissons dans l'éducation au tournant du millénaire et, pour nos opulents voisins états-uniens, ce montant s'élevait à plus de 600 milliards. Pour les données, voir *L'état du monde Annuaire économique et géopolitique mondial 2006*, p. 353.

<sup>13</sup> Nous nous souvenons ici notamment de l'allégorie de la caverne se trouvant au début du livre septième de *La république*.

<sup>14</sup> Nous n'avons qu'à songer aux paraboles du Christ !

<sup>15</sup> « Faut absolument tenir les gars occupés. Sans ça, y vont se décourager. Les cours ça avancent tu là ? – Ah, y a Lewis qui a quèque chose sur l'histoire de l'Irlande. – Yé-tu prêt ? – Non. La semaine prochaine peut-être... Payeur aussi, ses cours de musique. – Hmm. Moi j'ai commencé à écrire quelque chose sur le projet de l'union. » Pierre FALARDEAU (réalisateur), *15 février 1839*, 14 min 2 s. « Pour les prisonniers politiques, c'est très important de garder le moral donc de se donner des cours pour survivre. » Pierre FALARDEAU, « Commentaires du réalisateur », *15 février 1839*, 14 min 25 s.

inévitable que l'on s'attarde à un tel sujet. Si cette question nous touche donc au niveau plus vaste et apparemment plus englobant de la politique, car par-delà l'entité individuelle, c'est toutefois d'abord et avant tout personnellement que son urgence nous est apparue, comme c'est le cas de toutes les plus grandes interrogations d'ailleurs. Effectivement, c'est lorsque nous y sommes pleinement confrontés, nous sommes sur ce point un peu à plaindre, que des sujets primordiaux comme l'Amour, le Suicide, la Mort, l'Injustice ou Dieu accaparent dès lors toute notre attention, à supposer que la fuite ne soit pas pour nous, hommes courageux, une option.

Voilà qu'individuellement, à la manière d'une jeune brebis naïve, nous sacrifions sur l'autel de l'instruction étatique, sans trop nous questionner, nos plus fougueuses années que, de surcroît, nous passons la plupart du temps affaissés sur d'inconfortables bancs, situés en de ténébreux locaux. Du moins, tel serait notre état si nous n'éprouvions pas, depuis le tout début de notre engagement scolaire, un effroyable<sup>16</sup> dégoût. En effet, alors que nous nous attendions à brouter candidement dans de vivifiants paysages l'herbe la plus exquise et la plus fine nous procurant les vitamines et minéraux nécessaires à l'escalade des plus hautes montagnes de la sagesse, nous nous retrouvâmes plutôt dans une fosse à purin contraint d'aspirer une matière anale anémiantes des plus disgracieuses. Cette dernière, dont nous gavèrent follement la majorité de nos instituteurs, par sa simplicité, sa médiocrité, sa facile production et transmission, son peu de passion qu'elle suscite et, en fin de compte, par son étrange capacité à nous amollir la cervelle, nous mena, sur les ailes d'une enivrante révolte, à entamer, selon nos forces intellectuelles déjà affaiblies par cette inquiétante diète, une critique virulente de nos soi-disant établissements d'enseignement<sup>17</sup>. Or, de tous les beaux et grands esprits que nous rencontrâmes au cours de notre *Longue Marche*, un seul maître, abandonnant sa bulle pédantesque, tendit pleinement l'oreille à nos doléances. Cet auteur, Friedrich Nietzsche,

<sup>16</sup> « Notre philosophie doit ici commencer non pas par l'étonnement, mais par l'effroi : celui qui ne peut pas en venir là est prié de ne plus toucher aux choses de la pédagogie. » Friedrich NIETZSCHE, « Deuxième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 218.

<sup>17</sup> « Car il est de plus en plus clair que nous n'avons pas d'établissement d'enseignement, mais que nous devons en avoir. » Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 251.

comprit que nous attaquions sincèrement<sup>18</sup> notre éducation, quoique porté par une puissante rage<sup>19</sup>, dans l'espoir de détruire les solides chaînes nous empêchant de toucher à la liberté, pierre philosophale de l'accomplissement personnel<sup>20</sup>. Il appréhenda aussi que cette indignation féroce habite le cœur et l'âme des meilleurs ou, du moins, de ceux qui attendent en vain un réel défi<sup>21</sup>. Pour tout dire, Nietzsche, par un rare effort que peu de nos éducateurs osèrent, se plaça dans notre peau, celle d'un jeune étudiant<sup>22</sup>. Ayant par conséquent trouvé un allié dans notre lutte, c'est rempli d'une vigoureuse joie que nous souhaitions dans le cadre de ce mémoire, enfin, exposer en les faisant nôtres, quelques-unes des critiques nietzschéennes relatives à l'éducation qui nous marquèrent le plus.

### *Le projet*

Nous avons donc élaboré, sous la pression de quelques normes administratives plus ou moins signifiantes, car cherchant officieusement à nous faire terminer notre réflexion le plus tôt possible, comme si elle pouvait un jour se terminer, un projet d'écriture qui nous envoûtait immensément. Pour que le lecteur comprenne bien ce qu'était notre horizon et où nous échouâmes finalement, un peu à la manière de Christophe Colomb, il nous paraît utile d'en rappeler ici les grandes lignes.

<sup>18</sup> « Sa probité, sa nature sérieuse et sincère se rebelleront quelque jour contre l'habitude invétérée de toujours répéter, apprendre, imiter ; [...] tout progrès en sincérité doit préparer et favoriser la vraie culture, dût cette sincérité nuire parfois gravement à la classe cultivée qui jouit actuellement du respect général, dût-elle même préparer la ruine d'une culture qui se réduit à un décor. » Friedrich NIETZSCHE, « II De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 10, p. 389.

<sup>19</sup> « [...] la haine la plus franche ne nous manquera pas [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 238. « Donc, pour parler franc, il faut nous fâcher pour de bon, afin que tout aille mieux. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 4, p. 75.

<sup>20</sup> « [...] [ce que le grand homme] combat dans son époque, c'est ce qui l'empêche de devenir grand, c'est-à-dire de devenir librement et pleinement lui-même. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 3, p. 59.

<sup>21</sup> « Car ces jeunes gens indignés étaient les plus vaillants, les plus doués et les plus purs parmi leurs compagnons : [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Cinquième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 281.

<sup>22</sup> « Nous nous mettrons dans l'état d'esprit d'un jeune étudiant, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 200. « Mais celui qui veut à son tour pulvériser cette éducation doit aider la jeunesse à se faire entendre, il doit la précéder en illuminant d'une clarté rationnelle la résistance à demi consciente qui s'exprime bien haut. » Friedrich NIETZSCHE, « II De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 10, p. 373.

*Le thème de l'éducation chez Nietzsche : pertinence de la pensée nietzschéenne pour l'éducation aujourd'hui*

Problématique

*L'éducation est une tâche [comme nous le soulignons précédemment<sup>23</sup>] d'une importance capitale pour les êtres humains et, conséquemment, une thématique d'une divine urgence éternitaire pour la philosophie. Nos sociétés modernes et soi-disant civilisées éduquent leurs jeunes personnes en adoptant, consciemment ou non, certains principes éducatifs, certains buts qui, évidemment, sont critiquables. Du moins, comme tout ce qui éclaire notre sombre caverne, il faut examiner de beaucoup plus près ces présupposés qui possèdent une influence énorme sur le développement des individus et, corollairement, de nos sociétés. Pour cette ardue chevauchée qui ne sera jamais achevée, toujours à recommencer, l'ensemble des écrits de Friedrich Nietzsche et, notamment, ses conférences titrées Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement, malheureusement trop souvent ignorées, ainsi que sa savoureuse et profonde troisième considération intempestive intitulée Schopenhauer éducateur s'avèrent de précieux outils. Il y aborde divers problèmes ou menaces pour la culture, la connaissance, les éducateurs, les établissements d'enseignement, les individus, la jeunesse, les philosophes, les scientifiques, les sociétés modernes, etc. Ainsi, le cœur de notre problématique sera de démontrer en quoi la pensée nietzschéenne est pertinente pour l'éducation aujourd'hui. Pour ce faire, nous exposerons en quoi certains aspects dans l'œuvre de Nietzsche méritent d'être dépoussiérés pour tous ceux qui s'engagent dans le vaste champ de la philosophie de l'éducation et, plus simplement, pour ceux [à supposer qu'ils ne soient que quelques-uns] qui sont concernés par l'éducation.*

---

<sup>23</sup> Voir la page 6 de l'« Introduction ».

## Description du projet

*La première partie du mémoire portera sur quelques éducateurs qui marquèrent profondément Nietzsche. Il s'agira de démontrer en quoi ils influencèrent le philosophe allemand, surtout en ce qui concerne notre problématique éducative, et comment ce dernier les récupéra, les adopta généralement en les critiquant. Ainsi, nous trouverons dans cette partie trois sections portant respectivement sur Socrate, Schopenhauer et Wagner. Dans la première, nous basant sélectivement sur les passages où Nietzsche parle de Socrate, ouvertement ou non, mais aussi sur l'excellent petit bouquin de Pierre Hadot, *Éloge de Socrate*, et sur celui très inspirant d'Ernst Bertram, *Nietzsche Essai de mythologie*, nous présenterons ce que Nietzsche admirerait du Socrate éducateur, voire de Platon<sup>24</sup>. Songeons seulement à la maïeutique socratique telle que décrite dans le *Théétète* de Platon (148d-151d<sup>25</sup>), qui évoquerait entre autres le fragment 93 d'Héraclite<sup>26</sup>, à la place de l'amour et du rire dans l'éducation et au fait qu'un penseur profond serait nécessairement amoureux de « la vie la plus vivante<sup>27</sup> ». Suivant ce dernier développement, il est tout naturel de s'attarder au Schopenhauer de la troisième intempestive dont la figure, en plus d'évoquer fortement celle de Nietzsche, recoupera celle de Socrate<sup>28</sup>. Aussi, nous essaierons de bien montrer en quoi Nietzsche surpasse son parangon, ce qui constitue un bel exemple de ce que doivent être les modèles selon lui, et comment il prit une place, dans la philosophie allemande, qui répondait à un véritable besoin après l'empire hégélien et la philosophie esseulée de Schopenhauer. Notons que ce dernier point se basera essentiellement sur l'ouvrage brillant du comte Louis-Alexandre Foucher de Careil intitulé *Hegel et Schopenhauer*. Pour terminer, nous nous*

<sup>24</sup> « Plus on remonte vers le *Zarathustra*, plus le ton sur lequel Nietzsche exprime son idéal d'éducation devient platonicien. » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 393.

<sup>25</sup> « Lui-même n'engendre rien, puisqu'il ne sait rien, il aide seulement les autres à s'engendrer eux-mêmes. » Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 29.

<sup>26</sup> « Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit pas, ne cache pas, mais signifie. » HÉRACLITE, « Fragments d'Héraclite », *La source grecque*, § 93, p. 146.

<sup>27</sup> Friedrich HËLDERLIN, « Socrate et Alcibiade – III La maturité (1798-1800) », *Poèmes*, traduction de Geneviève BIANQUIS, p. 153.

<sup>28</sup> À cet effet, Hadot note : « Dans *Schopenhauer comme éducateur*, cette figure du Socrate amoureux du plus vivant viendra recouvrir celle de Schopenhauer. » Pierre HADOT, « III. Dionysos », *Éloge de Socrate*, p. 67.

*attarderons sur la figure de Wagner dans laquelle Nietzsche s'est aussi projeté<sup>29</sup> et la problématique, déjà présente dans les points sur Socrate et Schopenhauer, d'aboutir, grâce à l'éducation, à des hommes supérieurs, voire des surhommes. Bref, il sera question du thème de la grandeur. Notons que ces surhommes, sur plusieurs points, se matérialiseraient sous les traits d'un penseur, d'un philosophe idéal, parfait, divin. Du moins, c'est ce que plusieurs passages de l'œuvre nietzschéenne nous forceraient à conclure.*

*La deuxième partie de notre ouvrage dépeindra le Nietzsche éducateur que nous percevrons sans doute lors de notre longue réflexion. Conséquemment, nous développerons les points de sa pensée éducative qui nous marqueront le plus et que nous jugerons les plus pertinents pour notre monde actuel. Nous diviserons cette partie en six sections qui s'attarderont dans l'ordre sur les thèmes suivants (entre parenthèses nous indiquons les éventuelles sous-sections) : la crise de la connaissance (l'outrancière parcellisation, la disjonction entre la philosophie et les sciences, les problèmes qui guettent les scientifiques dont la passion morbide de l'objectivité, le cas du langage, l'erreur du concret mal placé, la solution à cette crise), les écueils de l'éducation et, notamment, ceux de l'éducation philosophique (l'État, les établissements d'enseignement, les bourgeois, les égoïstes, la paresse, les derniers hommes), le but de l'éducation (conception du mieux forçant à une réhabilitation du Bien et du Mal, l'individu, le devenir soi-même, le dépassement du connais-toi toi-même, le terme de l'éducation philosophique et le rôle du rire), les éternels moyens éducatifs (élevage, dressage, les échecs de l'humanisme et les solutions supposément nietzschéennes à ce problème), les conditions d'une bonne éducation et les mises en garde nietzschéennes (la culture ambiante, les maîtres, les élèves, l'élitisme, le temps) et la relation entre la musique et l'éducation.*

---

<sup>29</sup> « De tous ces traits, c'est plutôt la personnalité de Nietzsche que celle de son modèle qui se dégage. Il en a convenu et M<sup>me</sup> Færster l'a confirmé : les portraits de Schopenhauer et de Wagner sont essentiellement, comme tout ce qu'il a écrit, des portraits de Nietzsche par lui-même. » Geneviève BIANQUIS, « Introduction », *Considérations intempestives (III et IV)*, p. 7. « [...] I always read / Myself into my books. » Friedrich NIETZSCHE, « "Joke, Cunning and Revenge" Prelude in german rhymes », *The Gay Science*, § 23, p. 49.

Suivant ce joli texte, nous entamâmes notre section première portant sur Socrate et Nietzsche. Or, et rétrospectivement cela n'a rien d'étonnant comme le savait déjà sans doute notre maître omniscient, elle fut à ce point développée et nous accapara tant qu'elle constitue aujourd'hui l'entièreté de notre mémoire. De plus, cette analyse de l'influence de Socrate sur Nietzsche nous permit déjà de placer quelques briques de ce mur qui devait initialement composer notre dernière et quatrième partie. Conséquemment, le lecteur moderne, souffrant qu'on lui rabatte les oreilles avec quelques vieux et décrépits personnages momifiés depuis bien longtemps, trouvera, au cours des prochaines pages, une actualité certaine aux propos que nous fîmes, **une utilité...**

Dès lors, le titre que nous donnâmes à notre modeste mémoire se justifierait... C'est là notre humble prétention, mais nous ressentîmes la constante impression que Nietzsche, grand adorateur des Grecs, obsédé par la question éducative, était en réalité extrêmement proche, même dans ses oppositions, du vieux dialecticien d'Athènes. Dès que nous commençâmes à évider ce cher petit philosophe allemand, nous éblouirent ses grandioses tréfonds socratiques et nous pensâmes alors aux surnois silènes des mythes antiques recélant énigmatiquement de belles et surprenantes merveilles en leur sein. Nous ne fîmes ici que partager notre riche trouvaille en espérant vous entendre nous critiquer si, bien sûr, nous nous étions égaré, aveuglé par notre soif de richesses, comme le furent Jacques Cartier, prenant de la petite grenaille pour de royales splendeurs, et d'innombrables chercheurs d'or dangereusement enfiévrés !

### Nietzsche et Socrate : l'union malicieuse

« In fact, nobody now living means a great deal to me; the human beings I like have been dead for a long, long time; [...] »<sup>30</sup>

Friedrich Nietzsche

Si Whitehead, en une phrase immortelle qui ne manque pas d'ébranler, aujourd'hui encore, tout en suscitant, bien malgré elle, le sourire, affirma tout à fait sérieusement que « la tradition philosophique européenne<sup>31</sup> », donc occidentale ne consistait qu'« en une série de notes [quoique certaines rayonnent d'un éclat digne des diamants les plus rares] en bas des pages de Platon<sup>32</sup> » et, corollairement, ne se résume qu'à un incessant commentaire sur l'impérissable figure de Socrate, il est tout aussi justifié d'inclure l'œuvre de Nietzsche dans cette magistrale suite. Pour peu, et à mesure que nous accumulâmes les jouissantes heures, quoique toujours ardues, de lecture consacrées aux écrits nietzschéens et à quelques-uns de leurs commentateurs les plus brillants et inspirants, nous nous persuadâmes rapidement que toute la philosophie de notre bien-aimé penseur évoquerait de près ou de loin le spectre de Socrate. De sa place terrible, voire tragique au cœur du premier livre de Nietzsche, à sa stature de parangon à surmonter dans *Ecce Homo*<sup>33</sup>, jusqu'à sa présence sournoise au sein des idoles schopenhauerienne et wagnérienne, l'ensemble des roches, qui composent l'impressionnante montagne nietzschéenne, nous contraignent à défendre notre thèse qui

<sup>30</sup> Friedrich NIETZSCHE, tel que cité par Walter KAUFMANN, « Four Letters: Commentary and Facsimile Pages », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, p. 464. Notons que Kaufmann commet ici une de ses rares fautes philologiques. Effectivement, il s'agit plutôt d'une lettre datée du 14 mars et non du 21 mars comme il l'indique. « Es lebt übrigens jetzt Niemand, an dem mir viel gelegen wäre; die Menschen, die ich gerne habe, sind lange, lange todt, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « An Franziska und Elisabeth Nietzsche in Naumburg », *Briefe Januar 1885 – Dezember 1886* (tome III, troisième volume), n° 581 (14 mars 1885), pp. 22 et 23.

<sup>31</sup> Alfred North WHITEHEAD, *Process and Reality An Essay in Cosmology*, deuxième partie, chapitre 1, section i, p. 39. Nous empruntons la magnifique traduction de Thomas De Koninck qui se trouve à la page 28 de son recueil de textes (plus particulièrement celui de l'automne 2002) qu'il emploie pour son cours sur Platon (PHI-16700).

<sup>32</sup> Alfred North WHITEHEAD, *Process and Reality An Essay in Cosmology*, deuxième partie, chapitre 1, section i, p. 39. Nous empruntons la magnifique traduction de Thomas De Koninck qui se trouve à la page 28 de son recueil de textes (plus particulièrement celui de l'automne 2002) qu'il emploie pour son cours sur Platon (PHI-16700). « The safest general characterization of the European philosophical tradition is that it consists of a series of footnotes to Plato. » Alfred North WHITEHEAD, *Process and Reality An Essay in Cosmology*, deuxième partie, chapitre 1, section i, p. 39.

<sup>33</sup> « In *Ecce Homo* he tried to outdo Socrates' request for maintenance in the Prytaneum (*Apology* 36). » Walter KAUFMANN, « 13. Nietzsche's Attitude toward Socrates », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 409, note 19.

ne manquerait pas de nous projeter en un travail pratiquement infini visant à la justifier. Menotté à notre sujet éducatif, nous nous contenterons, ce qui nous rassasiera copieusement tels les banquets « philosophiques » de ces temps anciens, de démontrer clairement en quoi Socrate fut un éducateur extrêmement apprécié de Nietzsche, qu'il critiqua pourtant durement. Ainsi, suivant sur ce point l'excellent conseil de Walter Kaufmann<sup>34</sup> et au moins partiellement l'apophtegme d'Ernst Bertram<sup>35</sup>, nous tâcherons de bien distinguer ce que Nietzsche approuva et détesta de cette grande figure philosophique sans pour autant sombrer dans une sottise et trop facile caractérisation voulant que Nietzsche ait simplement haï le maître de Platon<sup>36</sup> ou qu'il possédait à son égard une haine amoureuse, ce que nous rabâchent sans cesse nombre de commentateurs et de débiteurs nietzschéens, sans pour autant nous expliquer explicitement en quoi cette dernière consisterait.

### Nietzsche pourfendeur de Socrate

« [...] nous reconnaissons en Socrate l'adversaire de Dionysos, le nouvel Orphée [...] »<sup>37</sup>

Friedrich Nietzsche

<sup>34</sup> Walter KAUFMANN, « Prologue: The Nietzsche Legend », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 14. La même méthode est aussi appliquée à la comparaison de Spinoza et Nietzsche. Voir Walter KAUFMANN, « 8. Sublimation, Geist, and Eros », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 247, note 19.

<sup>35</sup> « À une seule exception près, peut-être : ses rapports avec le personnage de Socrate, les plus complexes qu'on ait pu observer parmi toutes les relations de Nietzsche avec ses ancêtres intellectuels. Elle se refuse à l'image sans équivoque, *autant qu'à la formule rapide*. » Ernst BERTRAM, « Weimar », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 247. Nous plaçâmes la partie du fameux apophtegme qui nous inspira notre deuxième point de méthode en italique.

<sup>36</sup> Comme le souligne brièvement Kaufmann, tel serait le cas de Werner Wilhelm Jaeger, qui ne fait aucune place aux points qui uniraient, amoureuxment, Socrate et Nietzsche. Sur ce point, voir Werner Wilhelm JAEGER, *Paideia: the Ideals of Greek Culture*, volume II, pp. 14-16, 24, 40, 373 (note 4), 440 et 441. Les deux dernières pages mentionnées renvoient à l'index dudit ouvrage qui ne fait aucune place à un point établissant un rapprochement entre les deux grands philosophes. Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 109, note 12. « It is not the purpose of this book to give a complete account of the origin and growth of tragedy; completeness in any subject is beyond its scope. » Cette excuse que Werner Wilhelm Jaeger formule dans le premier volume de son ouvrage ne saurait pardonner son aveuglement sur la relation entre Socrate et Nietzsche. Voir Werner Wilhelm JAEGER, *Paideia: the Ideals of Greek Culture*, volume I, p. 245.

<sup>37</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme*, *Œuvres* (premier volume), traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, révisée par Jacques LE RIDER, § 12, p. 81.

« Socrate, pour l'avouer une bonne fois, m'est si proche que j'ai presque toujours un combat à livrer contre lui<sup>38</sup>. »

Friedrich Nietzsche

*Une vieille formule insignifiante : le connais-toi toi-même socratique*

« La probité envers soi est la leçon véritable de la sentence delphique, "Connais-toi toi-même", trahie par Socrate au profit d'un mensonge [...]»<sup>39</sup> »

Marc Buhot de Launay

« Un appareil de connaissance qui veut se connaître lui-même !! On devrait pourtant avoir dépassé cette absurdité de la tâche même qu'on se propose ! (L'estomac qui se digère lui-même ! -)<sup>40</sup> »

Friedrich Nietzsche

Socrate, un des plus prodigieux maîtres de l'humanité, plongé dans une œuvre éducative quotidienne apparemment incessante, adopta pour devise celle qui se trouvait sur le fronton de l'illustre temple d'Apollon à Delphes. Or, pour Nietzsche, lui aussi préoccupé au plus haut point par la question éducative, cet appel de Socrate à se connaître soi-même renfermerait de dangereux écueils qu'il faudrait éviter à tout prix. De plus, cette exhortation vraisemblablement louable dissimulerait en vérité un des plus grands mensonges dont fut victime toute cette humanité qui s'abreuva un peu sottement aux dialogues platoniciens et aux paroles de l'extraordinaire héros qu'ils mirent en scène la plupart du temps. Analysons ces prétentions nietzschéennes d'un peu plus près.

Premièrement, il existerait certaines limites à la connaissance de soi, voire une impossibilité fondamentalement intrinsèque d'accéder à celle-ci. Nietzsche, un brin railleur, après nous avoir rappelé fréquemment que la connaissance de soi est une des tâches les plus difficiles pour l'Homme et que chacun « est à soi-même le plus

<sup>38</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), FP 6 [3] (été ? 1875), p. 335.

<sup>39</sup> Marc BUHOT DE LAUNAY, « Préface », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. xxviii.

<sup>40</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome X), FP 26 [18] (été – automne 1884), p. 176.

éloigné<sup>41</sup> », nous questionne sur ce que nous savons réellement de nous. Ébranlés, telles les jeunes brebis qu'interrogeait jadis Socrate, nous sommes contraints, si nous considérons par exemple nos connaissances encore infiniment introductives et largement primaires sur notre corps, notre cerveau ou notre esprit<sup>42</sup>, de lui concéder que nous savons encore bien peu ce que nous sommes tant d'un point de vue physique<sup>43</sup> que spirituel. D'ailleurs, la fameuse question du corps et de l'esprit sème encore, à juste titre, le désarroi chez nombre d'entre nous. Du moins, elle mérite notre attention attentive et nous force presque à reconnaître la pertinence d'une foule d'auteurs, depuis des siècles ensevelis, même si nous défendons comme Nietzsche l'intime union du corps et de l'esprit<sup>44</sup>, car cette affirmation, possiblement vraie, ne nous révélerait toujours pas ce que sont précisément ce corps ou cet esprit. Nonobstant, l'interrogation socratique ne viserait guère exclusivement ou prioritairement ce type de connaissance de soi, mais plutôt celle touchant à ce que nous sommes, c'est-à-dire notre personnalité, notre âme, nos passions, nos instincts, etc. Pour parler grossièrement, il ne s'agit pas ici de savoir précisément et exactement combien de cheveux se trouvent sur notre coco ou combien de cellules

<sup>41</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 335, p. 269. « Nous ne nous connaissons pas, nous qui cherchons la connaissance ; nous nous ignorons nous-mêmes : [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos », *Pour une généalogie de la morale*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, § 1, p. 51. Nietzsche fera sensiblement la même remarque à propos des artistes et, assurément, de Wagner. Voir Friedrich NIETZSCHE, « Où j'admire », *Nietzsche contre Wagner*, traduction d'Éric BLONDEL, p. 183. « Le mensonge le plus commun est celui avec lequel on se dupe soi-même ; duper les autres est relativement l'exception. » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 55, p. 92.

<sup>42</sup> « Et que savons-nous en fin de compte de nous-mêmes ? Savons-nous comment l'esprit qui nous mène veut qu'on l'appelle ? » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 227, p. 199.

<sup>43</sup> « “ Chacun est à soi-même le plus éloigné ” – voilà ce que savent tous ceux qui sondent les reins, et ce qui cause leur malaise ; et la sentence “ connais-toi toi-même ! ” proférée par un dieu et adressée à des hommes, est presque une méchanceté. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 335, p. 269. « Mais que sait en vérité l'homme de lui-même ? Et même, serait-il seulement capable de se percevoir lui-même, une bonne fois dans son entier, comme exposé dans une vitrine illuminée ? La nature ne lui dissimule-t-elle pas la plupart des choses, même en ce qui concerne son propre corps, afin de le retenir prisonnier d'une conscience fière et trompeuse, à l'écart des replis de ses intestins, à l'écart du cours précipité du sang dans ses veines et du jeu complexe des vibrations de ses fibres ! Elle a jeté la clef ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Vérité et mensonge au sens extra-moral », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, chapitre 1, pp. 404 et 405.

<sup>44</sup> « Nous ne sommes pas libres, nous philosophes, de séparer l'âme du corps, comme le peuple les sépare, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Préface », *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, § 3, p. 29. « C'est seulement maintenant où l'on suit les indications du corps pour essayer de se renseigner aussi sur tous les processus de l'esprit, par exemple, la mémoire, qu'on commence à avancer. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome X), FP 26 [374] (été – automne 1884), p. 276.

constituent notre merveilleux corps d'Adonis en rut. Ces points ne concernent pas directement notre être, notre moi.

Justement ! Toute personne affirmant se connaître en ce sens ne serait victime que d'une dangereuse abstraction<sup>45</sup>, que d'une illusoire croyance, car toujours nous sommes en devenir. L'Homme n'est point fixe. Il n'a rien d'une statue figée<sup>46</sup> comme le souhaiterait une morbide tendance apollinienne que critique sévèrement Nietzsche<sup>47</sup> ! C'est là une de ses caractéristiques les plus essentielles. Or, la prétendue connaissance de soi rejeterait donc ce fait, cette vérité que chaque être humain, incessamment, se transforme, évolue, se développe, devient. N'est-il pas à craindre qu'une personne croyant se connaître cessera de se remettre en question, de se critiquer et, conséquemment, évitera l'amendement, ce qui est une étape, certes difficile, mais foncièrement nécessaire dans notre long chemin vers l'atteinte d'un soi meilleur ou, moins modestement, d'un soi divin ? La connaissance de soi, en fixant erronément, de surcroît, notre essence nous éloigne de ce que nous

<sup>45</sup> « [...] nous aboutissons à une abstraction quand nous croyions pénétrer en nous-même. » Robert ÉLIE, « Introduction », *Poésies Regards et jeux dans l'espace Les solitudes*, p. 16.

<sup>46</sup> « Il doit y avoir en moi une espèce d'aversion envers l'idée de croire quelque chose d'arrêté à mon sujet. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 281, p. 270. « [...] notre être, n'est pas une grandeur invariable, nous avons des humeurs et des fluctuations, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « I. Des principes et des fins », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), § 32, p. 56. « For Nietzsche, any paradigm of selfhood, whether it be progressive and postmodern or not, is problematic: that the self is posited as this or that is one of the crucial mistakes of humankind. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 344. « For Nietzsche, the self does not have one paradigmatic form that can be assimilated to its changing content. Rather, its very form is a moving form that must be variably understood. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 345. « For Nietzsche, the self is not a stable substance that lends itself to the same interpretation over and over. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 349. « [...] or, to state this in a more Nietzschean way, learning to experience human nonidentity. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 348. « Nietzsche cannot stand first of all that education promulgates stable notions of selfhood. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 350. « For Nietzsche, the self is valued for its creations and its changing form rather than as an eternal essential substance based on an ultimate appeal to reason under liberalism. » Patrick FITZSIMONS, « Revaluing the Self: Nietzsche's Critique of Liberal Education », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 9, p. 139.

<sup>47</sup> « Car Apollon est précisément celui qui veut apporter la paix aux individus en traçant entre eux des lignes de démarcation que par la suite, en raison de ses exigences relatives à la connaissance de soi et à la mesure, il leur rappelle sans cesse comme les lois du monde les plus sacrées. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACQUE-LABARTHE, § 9, p. 68.

pourrions devenir. C'est que nous pourrions devenir... Cet idéal qui se trouve infiniment au-dessus de ce que nous sommes ici et maintenant et donc de ce que nous connaîtrions de nous<sup>48</sup>. Au mieux, la connaissance de soi ne sera guère une fin, mais un fébrile départ vers quelque chose de plus élevé. Dans le cas contraire, elle atteindrait à l'essence même de la vie qui est de devenir, voire de s'élever<sup>49</sup> et à celle de l'éducation qui doit nous forcer non seulement à nous définir, mais, plus important encore, à nous redéfinir<sup>50</sup>.

Nietzsche souligne aussi l'inaptitude de l'examen minutieux de soi afin répondre à certaines questions qu'il lance à la suite de sa constatation de la mort de Dieu et à l'ouverture des mers, de l'horizon de notre monde maintenant dramatiquement expurgé de tout idéal<sup>51</sup>. Par exemple, est-il possible pour un être vivant d'exister sans être plongé dans un processus continu d'interprétation ? Difficile, car là où nous retrouverions la vie, chez les humains, les animaux et même les plantes, nous discernerions une volonté de puissance à l'œuvre<sup>52</sup>, ne correspondant pas obligatoirement à une volonté de vie à

<sup>48</sup> « Car ton être vrai n'est pas caché tout au fond de toi ; il est placé infiniment au-dessus de toi, à tout le moins au-dessus de ce que tu prends communément pour ton moi. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 23.

<sup>49</sup> « L'idéal de notre moi est le sens de notre être, le sens de l'existence. On existe dans l'unique but de tendre vers le surhumain, vers de nouvelles manières de penser, de voir et de sentir. » Anton-Frederik LAFORCE, « 4.2 La volonté de puissance au service de l'éducation de soi », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 161. « Personne, sur la Terre, n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut. » Alexandre SOLJÉNITSYNE, « À la veille d'un tournant », *Le déclin du courage (discours de Harvard, juin 1978)*, p. 56.

<sup>50</sup> « The self as curriculum is perhaps the most challenging subject matter one could imagine because it actually requires one to *be* differently as a result of learning. [...] For Nietzsche, the statements "I learn" or "I think" are not adequate, and they certainly do not lead to any such self-assured conclusions as "therefore I become educated" or "therefore I am." These sorts of statements must be changed to "I learn, I think, and now I must reconsider who the 'I' is." » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 351. « C'est en se cultivant – en métamorphosant sa nature par le biais du savoir, de la culture – que l'on apprend à se connaître soi-même, que l'on apprend, dans les mots de Nietzsche, à "devenir qui l'on est". » Anton-Frederik LAFORCE, « Introduction », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 7. « Nietzsche va plus loin : la métamorphose même de la connaissance, sans métamorphose de l'être, devient, à ses yeux, une erreur commune à tous les rationalistes. » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, pp. 394 et 395.

<sup>51</sup> Voir Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 374, pp. 340 et 341.

<sup>52</sup> « Partout où j'ai rencontré l'être vivant j'ai trouvé la volonté de puissance ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « De la victoire sur soi-même. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 108. « [...] et parce que la vie est justement volonté de puissance. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 259, p. 248. « Chez l'animal, on peut déduire tous les instincts de la volonté de puissance ; de même, toutes les fonctions de la vie organique dérivent de cette source unique [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 36 [31] (juin – juillet 1885), p. 295.

tout prix<sup>53</sup>, qui s'exprimerait dans la capacité d'organisation ou d'interprétation du monde<sup>54</sup>, de la réalité<sup>55</sup> permettant à l'organisme en question de vivre, de se déployer. Ainsi, en simplifiant la réalité « objective » prodigieusement complexe grâce, entre autres, à ses organes sensitifs et, dans certains cas, son intelligence, tout être vivant discernerait par exemple les éléments qu'il lui faut « avaler » pour assurer son maintien ou, comme chez l'Homme, ce qu'il doit faire pour se réaliser et accomplir une existence bonne et valable, selon les normes en vigueur, ce qui peut inclure son sacrifice. Pourtant, il demeure irréaliste, pour nous, de nous avancer avec certitude sur une telle interrogation, puisque nous serions incapables de nous sortir de notre propre perspective humaine, simplement humaine, de nous dissocier du vivant dans lequel nous nous projetons inéluctablement. À cette question, il nous faut rajouter bien sûr toutes les interrogations que Nietzsche lance au « je » qu'il envisage comme une simple interprétation qui nous permet par exemple de mieux survivre<sup>56</sup>. Effectivement, rien ne prouve, hors de tout doute, que ce soit effectivement nous qui pensons... Pourquoi pas un être autre, surnaturel auquel nous serions enchaînés inconsciemment ou encore le strict résultat de notre biologie, de processus chimiques se produisant dans notre mystique cerveau dont nous contrôlerions l'action qu'illusoirement ?

<sup>53</sup> « C'est seulement là où est la vie qu'il y a aussi la volonté : non pas la volonté de vie, mais – tel est mon enseignement – la volonté de puissance ! » Friedrich NIETZSCHE, « De la victoire sur soi-même. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 108. « Avant tout, quelque chose de vivant veut libérer sa force – la vie elle-même est volonté de puissance – : l'autoconservation n'en est qu'une conséquence indirecte extrêmement fréquente, parmi d'autres. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 13, p. 60. Marc Sautet est sur ce point tranchant : « Nietzsche parle de Wille zur Macht par opposition à Wille zum Leben, expression qui résume selon lui la théorie darwinienne et sa vulgate. » Marc SAUTET, « Remarque sur un point de traduction », *Pour une généalogie de la morale*, § 6, p. 48.

<sup>54</sup> « Le monde vu du dedans, le monde déterminé et désigné par son " caractère intelligible " – il serait précisément " volonté de puissance " et rien d'autre. – » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 36, p. 88. « [...] un monde dont l'essence est volonté de puissance, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 186, p. 141.

<sup>55</sup> « [...] la possibilité, et peut-être l'obligation, de lire la réalité comme déploiement de la volonté de puissance. [...] il est légitime d'interpréter radicalement la réalité comme volonté de puissance. » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et mal*, pp. 21 et 23. Patrick WOTLING, « Introduction », *Le gai savoir*, pp. 16 et 17.

<sup>56</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 16 et 17, pp. 62-64.

De plus, Nietzsche soutient que notre faculté réflexive, notre conscience, développée au fil des nombreuses générations d'humains grâce à l'interaction des individus entre eux<sup>57</sup> ou, plus exactement, à leur « besoin de communication<sup>58</sup> » engendré par l'instinct de survie, refléterait prioritairement, lorsque nous nous penchons sur la connaissance de soi, ce qui est en nous commun, universel, bref communicable et, conséquemment, non individuel donc éloigné de ce que nous serions, de notre moi. Ainsi, par cet outil même, son origine grégaire, universelle, il s'avérerait impensable d'atteindre effectivement à une quelconque connaissance de soi qui ne peut être qu'individuelle, et ce, dans un sens extrêmement fort, c'est-à-dire exceptionnelle, particulière, sans pareil<sup>59</sup> puisque nous sommes uniques<sup>60</sup> et, pour suivre certains de nos maîtres se faisant presque dangereusement nietzschéens sur ce point – ils clameront, consternés, leur innocence –, dotés d'une essence, d'une figure incomparable, non point intelligible, mais foncièrement affective<sup>61</sup> !

Nietzsche nous remémore aussi que ce moi, notre conscience et, par extension, notre intellect<sup>62</sup>, soi-disant les choses les mieux connues, car les plus présentes à nous, forment un énorme défi. Défi de s'en éloigner, de les voir comme étrangères, problèmes, extérieures à nous, ce qui serait la condition de leur juste connaissance<sup>63</sup>.

<sup>57</sup> « La conscience n'est proprement qu'un réseau de relations d'homme à homme, – et c'est seulement en tant que telle qu'elle a dû se développer : [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 354, p. 303.

<sup>58</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 354, p. 302.

<sup>59</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 354, p. 304.

<sup>60</sup> « Au fond, tout homme sait fort bien qu'il ne vivra qu'une fois, qu'il est un cas unique, et que jamais le hasard, si capricieux soit-il, ne pourra ramener au jour un aussi bizarre bariolage de qualités fondues en un tout. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 17.

<sup>61</sup> « Chaque personne a une “ essence ”, une figure unique, incomparable – non pas “ intelligible ”, mais “ affective ”. » Thomas DE KONINCK, *Les identités modernes*, allocution du 1<sup>er</sup> novembre 2002 devant la Société royale du Canada, p. 14. « Chaque personne a une “ essence ”, une figure unique, incomparable – non pas “ intelligible ”, mais “ affective ”. » Thomas DE KONINCK, *Réflexions sur le bonheur*, allocution du 8 février 2005 dans l'agora du pavillon Alphonse-Desjardins de l'Université Laval dans le cadre de la Semaine de prévention du suicide, p. 12.

<sup>62</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XII), FP 5 [11] (été 1886 – automne 1887), p. 190.

<sup>63</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 355, p. 306.

Deuxièmement, la poursuite de la connaissance de soi représente une entreprise fortement « dangereuse<sup>64</sup> » puisqu'elle risquerait d'exposer toute la laideur de ce que nous sommes, de ce qui nous constitue, comme nos penchants animaliers les plus sordides ou nos innombrables faiblesses<sup>65</sup>, sans que nous songions à ce que nous pourrions devenir, à la possibilité de nous surmonter et de devenir véritablement humain ou, comme se plaira à le proclamer Nietzsche, surhumain. Bref, certaines personnes, à trop se connaître, risquent de se décevoir irrémédiablement et de sombrer dans quelque pessimisme ou nihilisme, en refusant de voir l'idéal de leur soi ou, simplement, un joli voile jeté sur leur existence plus ou moins réussie, plus ou moins lamentable, qui leur permet de la supporter<sup>66</sup>.

Troisièmement, ce que conclut Nietzsche, hautement passionné, voire obsédé par la figure de Socrate, c'est que ce dernier ne se connaissait même pas lui-même. Qui donc était-il ? Pour Nietzsche, d'abord et avant tout un homme instinctif<sup>67</sup>, comme tous les grands hommes et comme tous ces Athéniens qu'il esquintait au cours de « ses [incessantes] pérégrinations critiques<sup>68</sup> ». Il possédait l'instinct de la raison comme en

<sup>64</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempêtes (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 21.

<sup>65</sup> « Mais que sait en vérité l'homme de lui-même ? Et même, serait-il seulement capable de se percevoir lui-même, une bonne fois dans son entier, comme exposé dans une vitrine illuminée ? La nature ne lui dissimule-t-elle pas la plupart des choses, même en ce qui concerne son propre corps, afin de le retenir prisonnier d'une conscience fière et trompeuse, à l'écart des replis de ses intestins, à l'écart du cours précipité du sang dans ses veines et du jeu complexe des vibrations de ses fibres ! Elle a jeté la clef ; et malheur à la curiosité fatale qui parviendrait un jour à entrevoir par une fente ce qu'il y a à l'extérieur de cette cellule qu'est la conscience, et ce sur quoi elle est bâtie, devinant alors que l'homme repose, indifférent à son ignorance, sur un fond impitoyable, avide, insatiable et meurtrier, accroché à ses rêves en quelque sorte comme sur le dos d'un tigre. » Friedrich NIETZSCHE, « Vérité et mensonge au sens extramoral », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, chapitre 1, pp. 404 et 405. Notre mise en évidence.

<sup>66</sup> « Peut-être connais-tu dans ton entourage des hommes qui ne peuvent se considérer eux-mêmes qu'à une certaine distance pour se trouver d'une façon générale supportables ou séduisants et tonifiants ; il faut leur déconseiller la connaissance de soi. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre premier, § 15, p. 76.

<sup>67</sup> « Considérons maintenant Socrate à la lumière de cette idée : il nous apparaîtra comme le premier qui non seulement sut vivre, mais – qui plus est – mourir en se laissant guider par cet instinct de la science. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 15, p. 92. Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 191, p. 146.

<sup>68</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 13, p. 84. « [...] qu'a-t-il [Socrate] fait d'autre, sa vie durant, que se moquer de la gauche incompétence de ses [Bien que l'allemand *seiner* nous forcerait en une traduction bêtement fidèle à lire ce déterminant possessif, nous pensons avec nombre de traducteurs que la phrase est beaucoup moins boiteuse avec un déterminant impersonnel. Ainsi, nous préférierions ici lire *ces* comme dans la traduction d'Henri Albert – page 122 –,

témoignerait ce démon qui l'exhortait, soi-disant, à poursuivre son œuvre<sup>69</sup>. La phrase centrale de *La naissance de la tragédie*<sup>70</sup> nous révèle donc le tréfonds énigmatique du Grand Silène : « “ Seulement d’instinct<sup>71</sup> ” : nous touchons là au cœur et au centre mêmes de la tendance socratique<sup>72</sup>. » Le prouverait aussi l’anecdote suivante. En dépit des nombreuses jarres de vins englouties, Socrate, au contraire des autres comparses, fait l’impression de n’être jamais soûl<sup>73</sup>. En réalité, comme tous ceux qui consomment de l’alcool, Socrate était très certainement amoché à moins d’appartenir à la catégorie des extrabalaises monstrueusement enveloppés. Simplement, chez lui l’effet de l’alcool ne le

---

celle revue par Marc Sautet – page 185 – ou Jean Lacoste – page 636 – et celle particulière d’André Meyer et René Guast – page 83 – sans oublier la version de Cornélius Heim avec son *des* impersonnel qui suivrait notre remarque. Notons que s’opposeraient à nous la version de Geneviève Bianquis – page 189 – et celle d’Angèle Kremer-Marietti – page 129 –. La traduction anglaise de Walter Kaufmann avec sa formulation non possessive se joindrait à notre clan – page 294 –. Quant à cette remarque d’une profondeur transcendante, voire abyssale sur ce point de traduction, qui constituera bientôt une légende – à n’en pas douter ! – nous remercions le docteur Marc-André Brie qui confirma nos doctes élucubrations...] Athéniens nobles, qui étaient des hommes d’instinct, comme tous les nobles, et ne parvenaient jamais à fournir des indications suffisantes sur les raisons de leur manière d’agir ? » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 191, p. 146.

<sup>69</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 157.

<sup>70</sup> Effectivement, cette phrase se situe dans la treizième section de ce livre en contenant vingt-cinq, dans le troisième paragraphe de cette partie en comprenant cinq et est la troisième phrase de ce paragraphe en renfermant cinq. Vraisemblablement, Nietzsche n’a guère construit son texte hasardeusement. Nous devons pour cette ingénieuse remarque nous incliner devant notre ancien maître Gérald Allard qui exprima cette observation dans son admirable cours *Sujets spéciaux II Anthropologie grecque classique* (PHI-16083), dispensé à l’hiver 2003 à l’Université Laval.

<sup>71</sup> En vertu de nos recherches encore bien fragmentaires, il est stupéfiant de remarquer que seulement Pierre Héber-Suffrin a correctement associé cette expression fameuse de Nietzsche, qu’il emploie d’ailleurs entre guillemets, à un emprunt. Effectivement, le philosophe allemand, dans cet extrait de *La naissance de la tragédie*, cite assurément ce passage très célèbre de l’Apologie de Socrate : « [...] ce n’était pas en vertu d’une sagesse qu’ils composent ce qu’ils composent, **mais en vertu de quelque instinct** [...] » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Léon ROBIN en collaboration avec Joseph MOREAU, 22c, p. 28. Notre mise en évidence. Pour la note de Pierre Héber-Suffrin, voir Pierre HÉBER-SUFFRIN, « Notes La Naissance de la tragédie 13 », *La Naissance de la tragédie*, traduit de l’allemand par Hans HILDENBRAND et Laurent VALETTE, p. 238, note 7. L’expression, chère à Nietzsche, de platonisme inversé prend alors tout son sens...

<sup>72</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 13, p. 84. « “ Seulement d’instinct ”, c’est la formule du socratisme. » Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 156.

<sup>73</sup> « Pour Socrate, je fais exception : il est également capable de boire ou de ne pas boire, si bien qu’il trouvera toujours son compte, quelque parti que nous prenions. [...] Avec Socrate, mes amis, pas besoin de malice : tant on lui dira de boire, tant il boira, et il ne sera pas plus ivre pour autant. [...] Au contraire, si l’on était bien ravitaillé, il savait en profiter mieux que personne, en particulier pour boire ; il n’y était pas porté, mais si on le forçait il surpassait tout le monde et, c’est le plus étonnant, jamais personne n’a vu Socrate ivre [...] » PLATON, *Le banquet*, traduction de Paul VICAIRE, 176c, 214a et 220a, pp. 8, 75 et 85. À ces passages extrêmement explicites, il nous faut évidemment souligner les dernières lignes de ce dialogue où nous constatons que Socrate, plein comme une urne divine, mènera pourtant sa journée sans montrer la moindre faiblesse, et ce, sans se reposer dans les doux bras de Morphée. PLATON, *Le banquet*, traduction de Paul VICAIRE, 223b-d, pp. 91 et 92.

rend pas différent puisque surgit encore en ces moments l'impératif de son démon, de son instinct raisonneur qui le force, croit-il, à questionner ironiquement, à s'adonner à la philosophie avec tout un chacun et, surtout, à dominer royalement ses affections et ses passions corporelles les plus diverses. Sa raison constitue le fond de son être. Il ignorerait simplement qu'elle possède une origine inconsciente, instinctive alors que chez ses contemporains, ses semblables ce ne serait pas nécessairement le cas. S'ils s'adonnent aux plaisirs dionysiaques, leur raison faiblira et leurs instincts, souvent à l'opposé de celle-ci, resurgiront dans toutes leurs horribles splendeurs. Le plus fascinant, c'est qu'en attaquant les hommes instinctifs, Socrate, ultimement, s'attaquait lui-même. (S'attaquer soi-même... Voilà qui est bien typique du syndrome de l'aliénation nietzschéenne comme nous le fit comprendre Ernst Bertram<sup>74</sup> !) De fait, toute sa philosophie, sa pensée consciente serait, comme pour tous les philosophes, y compris Kant<sup>75</sup>, le résultat d'activités pulsionnelles, instinctives<sup>76</sup> ou, pour user de la parlure de Vauvenargues<sup>77</sup>, viendrait de son cœur, comme ne cesseront de nous le rappeler son légendaire démon et,

<sup>74</sup> Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 385. Notons que Bertram, s'il donne l'année exacte du fragment posthume qu'il cite, se trompe néanmoins en nous précisant que ce dernier possède le titre suivant : *Science et sagesse en conflit*. En réalité, ce titre est simplement celui du fragment posthume suivant. Nonobstant, sa remarque demeure pertinente : un lien philosophiquement intéressant peut, voire doit être impérativement fait entre ce titre et le fragment précédent. Voir Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), FP 6 [3] (été ? 1875), p. 335 et FP 6 [4] (été ? 1875), pp. 335 et 336.

<sup>75</sup> « Kant's moral philosophy appeared to him a prime instance of the finding of bad reasons for what one believes on instinct – [...] » Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 103.

<sup>76</sup> « [...] on doit encore ranger la plus grande partie de la pensée consciente parmi les activités instinctives, et ce jusque dans le cas de la pensée philosophique ; [...] la plus grande part de la pensée consciente d'un philosophe est clandestinement guidée et poussée dans des voies déterminées par ses instincts. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 3, pp. 49 et 50. « [...] toutes les doctrines et tous les systèmes de pensée étudiés [depuis le début de l'ouvrage] se ramenaient inéluctablement à un certain type d'activité pulsionnelle. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 317, note 207. « [...] cette logique de la vie pulsionnelle que montre partout à l'œuvre l'examen de la tradition philosophique. » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et mal*, § 3, p. 22. De plus, voir notamment Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 5 et 188, pp. 51, 143 et 144. La nouvelle psychologie nietzschéenne a pour tâche d'« identifier les processus pulsionnels (pulsions, instincts, affects) qui sont à la source des pensées (y compris de celles qui se donnent pour les plus rationnelles), des théories ou encore des croyances. » Patrick WOTLING, « Notes Crépuscule des idoles », *Crépuscule des idoles*, p. 257, note 11. « Par un nouveau renversement de perspective [qu'effectue Nietzsche], on apprend à identifier une philosophie à l'en deçà vital qui sous-tend ses choix discursifs, [...] » Michèle COHEN-HALIMI, « La philosophie à l'époque tragique des Grecs Notice », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1020.

<sup>77</sup> « Vauvenargues dit avec raison que " les grandes pensées viennent du cœur ". » Friedrich NIETZSCHE, « Cahier P17 », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 778. « Les grandes pensées viennent du cœur. » Luc de CLAPIERS, marquis de VAUVENARGUES, « Maximes de 1747 », *Réflexions et Maximes*, § 127, p. 59.

bien sûr, Nietzsche, autre démon du grand maître athénien, rejoignant sur ce point Ralph Waldo Emerson<sup>78</sup> ainsi que William James<sup>79</sup>. Le philosophe allemand rejeterait donc toute opposition primaire entre instinctif et conscient : « le conscient est de l'instinctif, un aspect de l'instinctif<sup>80</sup> ».

L'effet pervers de cette méconnaissance de soi fit que Socrate crut, en ignorant la nature instinctive de son astreinte bien particulière, qu'il n'y avait qu'un type de vie digne d'être vécue soit celle où la raison prime alors que plusieurs types d'instinct, aussi différents les uns des autres, pousseront plusieurs d'entre nous vers des vies très différentes de celle que mena Socrate, déguenillé notoire<sup>81</sup>. En exergue de celles-ci, nous retrouverons pourtant les paroles d'un démon tout aussi puissant que celui qui fouetta sadiquement Socrate. Ainsi, parce qu'il mina l'instinct de quelques grands types, qu'ils fussent hommes d'État, orateurs, poètes ou artistes<sup>82</sup>, en leur rappelant qu'ils vivaient sans examen, c'est-à-dire instinctivement (tout comme lui), Socrate démasqua le secret de toute vie saine, réussie, grande, voire heureuse, qui reposerait invariablement sur l'instinct. Un instinct à peine *dicible*, qui est presque impossible de justifier aux yeux d'autrui, situé par exemple par-delà la morale, le bien et le mal d'une époque, d'une société. Telle était l'origine, la raison de leurs enfantines réponses qui nous font toujours bien rire, mais que nous balbutierions sans aucun doute si nous étions face au puissant

<sup>78</sup> « [...] for all that we say is the far off remembering of the intuition. » Ralph Waldo EMERSON, « II. Self-reliance. », *Essays*, p. 43.

<sup>79</sup> « Let me repeat once more that a man's vision is the great fact about him. Who cares for Carlyle's reasons, or Schopenhauer's, or Spencer's? A philosophy is the expression of a man's intimate character, [...] [For example...] In the recent book from which I quoted the words of Professor Paulsen, a book of successive chapters by various living german philosophers, we pass from one idiosyncratic personal atmosphere into another almost as if we were turning over a photograph album. » William JAMES, « Lecture I The Types of Philosophic Thinking », *A Pluralistic Universe*, p. 20.

<sup>80</sup> Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 294, note 37.

<sup>81</sup> Le passage suivant, écrit à propos de l'impératif catégorique kantien, s'appliquerait merveilleusement bien au cas Socrate : « C'est de l'égoïsme en effet que de ressentir *son* jugement comme loi universelle ; et un égoïsme aveugle, mesquin et dénué d'exigence parce qu'il révèle que tu ne t'es pas encore découvert toi-même, que tu ne t'es pas encore créé un idéal propre et rien qu'à toi : et ce dernier ne saurait jamais être celui de quelqu'un d'autre, encore moins de tous, de tous ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 335, p. 271.

<sup>82</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 13, p. 84.

taureau socratique<sup>83</sup> et non derrière lui, à ses côtés comme le permet malicieusement la lecture des dialogues<sup>84</sup>.

*L'antipoison : le deviens ce que tu es nietzschéen*

« Les natures actives qui connaissent le succès ne se conduisent pas selon le précepte *Connais-toi toi-même*, mais comme si elle[s] suivaient cet ordre imaginaire : *Veuille un Moi*, et *tu deviendras* quelqu'un<sup>85</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« Je ne me connais pas : l'exigence de connaissance de soi me paraît une divine plaisanterie ou un enfantillage [...]»<sup>86</sup>

Friedrich Nietzsche

Pour Nietzsche, la véritable éducation ne passe guère exclusivement par la connaissance de ce que nous sommes, mais bien par la découverte de ce que nous voulons être. De cette opinion découle la formule nietzschéenne suivante : « *Veuille un Moi*<sup>87</sup>. » Ceci exige naturellement une énorme part de liberté<sup>88</sup>. Au reste, le pédagogue doué n'imposera jamais ses idées, ses conceptions ou sa personne comme étalon auprès de ses ouailles, comme le firent sournoisement Socrate et Platon. Par exemple, il est tout à fait normal, avec sa raison monstrueusement développée, que Socrate rejeta presque dédaigneusement

<sup>83</sup> « Comme à son habitude, il regarda l'individu par en dessous, de ses yeux de taureau, et lui demanda : [...] » PLATON, *Phédon*, traduction de Frédérick TÊTU, 117b, p. 70.

<sup>84</sup> « [...] qu'a-t-il [Socrate] fait d'autre, sa vie durant, que se moquer de la gauche incompétence de ses Athéniens nobles, qui étaient des hommes d'instinct, comme tous les nobles, et ne parvenaient jamais à fournir des indications suffisantes sur les raisons de leur manière d'agir ? » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 191, p. 146. Pour une remarque concernant le déterminant que nous mîmes en évidence, consultez la note numéro 68 de la présente section aux pages 21 et 22.

<sup>85</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Opinions et sentences mêlées », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 366, p. 157.

<sup>86</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 34 [9] (avril – juin 1885), pp. 153 et 154.

<sup>87</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Opinions et sentences mêlées », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 366, p. 157. Au lieu de se connaître soi-même, il faut souhaiter « la totale conversion de son être, qui est le but véritable et le sens de la vie ». Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 4, p. 75. Clermont GAUTHIER, « 3.4.1- Les critiques : ce qu'il veut nier », *Fragments et résidus I. Nietzsche éducateur.*, p. 65.

<sup>88</sup> « Le milieu qui éduque l'individu tend à priver chacun de liberté en lui proposant toujours le moindre nombre de possibilités. Les éducateurs traitent l'individu comme s'il était quelque chose de nouveau, sans doute, mais qu'ils voudraient transformer en copie. » Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 228, p. 179.

tout ce qui provenait des arts et qu'il les déclassa par rapport à la sacro-sainte philosophie en se moquant des artistes incapables d'expliquer leurs œuvres ou l'origine de leur inspiration<sup>89</sup>. L'erreur serait de considérer cette réaction comme la seule valable. C'était là la voie propre au Socrate raisonneur, éloigné du monde artistique, la seule qui satisfait sa raison hypertrophiée, instinctuelle. Ce chemin ne conviendrait pas à tout un chacun puisque nous serions tous différemment constitués au niveau pulsionnel. En effet, ce n'est pas chacun qui, à la suite de la rencontre d'un Socrate, renierait ses écrits, un pan de son talent, de sa vie pour plaire à un maître<sup>90</sup> et ainsi se rapprocher de l'être intime de ce dernier. Alcibiade fut aussi épris de Socrate, seulement il était bien différent de Platon...

Aussi, les passions et les amours, qui abreuvent le cœur de chaque homme, sont extrêmement variés et, conséquemment, le sens de leur existence, de leurs actions. Chaque amour que nous portons ou qui nous habita nous détermine et nous rend uniques. Le deviens ce que tu es nietzschéen, qui attache une grande importance à ce que nous aimons, s'opposerait donc à la connaissance de soi socratique, qui engendrerait des êtres semblables, uniformisés tous bercés par la raison selon le moule socratico-platonicien, qui ne ferait pas grand place à nos amours ou, du moins, utiliserait cette puissante arme à son avantage, pour bien nous *encarcanner* dans sa matrice idéalisée. Bref, la connaissance de soi défendue par Socrate échouerait à nous mener à la connaissance de notre for intérieur. De leur côté, les éducateurs idéaux seront ceux qui, en définitive, nous

<sup>89</sup> Songeons simplement à l'*Ion* ou encore à l'*Apologie de Socrate* issus de la plume platonicienne. « Il [Socrate] fut toujours hostile à la culture et à l'art. » Friedrich NIETZSCHE, « Socrate », *Les philosophes préplatoniciens*, traduction par Nathalie FERRAND, § 16, p. 241.

<sup>90</sup> « Un peu plus tard cependant, alors qu'il allait participer à un concours de tragédie, il décida, parce qu'il avait entendu Socrate devant le théâtre de Dionysos et qu'il lui avait prêté l'oreille, de jeter ses poèmes au feu en disant : Héphaïstos, viens ici ; oui, Platon a besoin de toi. » Diogène LAËRCE, « Platon », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre III, 5, pp. 395 et 396. « Plato, a born dramatist, had written tragedies before he met Socrates. According to tradition, he burnt them after he felt the impact of the great questioner's personality. » Werner Wilhelm JAEGER, *Paideia: the Ideals of Greek Culture*, volume II, p. 19. Platon « qui, pour plaire à Socrate, a foulé aux pieds sa nature profondément artistique ». Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 158. « Que Platon n'ait pas placé le génie – dans son acception universelle – au sommet de sa cité parfaite mais seulement le génie de la sagesse et du savoir, qu'il ait surtout exclu de son État le génie artistique, c'est là une dure conséquence du jugement socratique sur l'art, jugement que Platon avait fait sien non sans avoir lutté avec lui-même. » Friedrich NIETZSCHE, « III L'État chez les Grecs Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 309. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 14, pp. 87 et 88.

permettront de devenir nos propres éducateurs en se privant d'eux<sup>91</sup> ! Il faut résister à cette tendance, particulièrement forte chez les plus grands d'entre eux, de se considérer comme la vertu ou la vérité incarnée et ainsi se proposer comme modèle. (Nietzsche dénonça aussi cette tendance qu'il décela chez Jésus<sup>92</sup> et Kant<sup>93</sup>.) Ce qui nous convient, nous satisfait ne sera pas nécessairement souhaitable pour un autre... Voilà, au grand dam du Zarathoustra nietzschéen, ce qu'ignoreraient Socrate et, corollairement, Platon trop peu orientés sur l'existence particulière de leurs disciples et incapables de les encourager dans leur voie sui generis, leur destinée unique<sup>94</sup>. En effet, pour eux, un seul type de vie valait vraiment la peine d'être menée<sup>95</sup>, pensée nihiliste qui contredisait l'instinct des anciens Hellènes les plus attachés à la vie pour lesquels il ne s'avérait point indigne « de souhaiter continuer de vivre, fût-ce comme journaliers<sup>96</sup> ». Aussi, si l'impérissable disciple trouva son pied en abandonnant l'écriture strictement tragique sous l'influence de son maître<sup>97</sup>, nous sommes heureux, tant pour nous que pour

<sup>91</sup> « Schopenhauer semble bien être au fond celui qui a appris à Nietzsche à se passer de Schopenhauer, car ce n'est pas autrement que Nietzsche a pu qualifier la tâche maîtresse et ultime de toute éducation : "devenir son propre éducateur". » Pascal DAVID, « Troisième partie Schopenhauer éducateur », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1096. (En réalité, Nietzsche est beaucoup moins explicite que ne le soutient Pascal David qui cite la lettre du 10 mai 1874 destinée à Emma Guerrieri-Gonzaga. Pour éduquer le peuple, Nietzsche soutiendrait qu'il faille d'abord s'éduquer soi-même, « devenir son propre éducateur », ce qui demeure assurément une brique importante de la pensée nietzschéenne en éducation. Enfin ! Vérifiez par vous-mêmes la fameuse lettre ! Friedrich NIETZSCHE, *Correspondance II Avril 1869 – Décembre 1874*, lettre à Emma Guerrieri-Gonzaga (10 mai 1874), n° 362, pp. 493-495.) « The true educator celebrates success when her students become worthy of demanding their independence. » Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 6, p. 100. « Il s'agit d'éveiller la puissance interne d'auto-éducation et le goût de la poursuivre effectivement. » Clermont GAUTHIER, « Annexe : Le nihilisme, moteur de l'activité éducative », *Fragments et résidus I. Nietzsche éducateur.*, p. 135.

<sup>92</sup> « Si jamais je comprends quelque chose à ce grand symboliste [c'est-à-dire Jésus] c'est en tout cas cela qu'il prenait uniquement des réalités *intérieures* pour des réalités, pour des "vérités" [...] » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 34, p. 54. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 32, pp. 51 et 52.

<sup>93</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 335, p. 271.

<sup>94</sup> « Since the role of the teacher is to help each pupil respond here and now to the call of his personal destiny, he must be able clearly to see the pupil's existential situation. [...] In this respect Zarathustra's approach is much more pupil-oriented than the approaches of Socrates, Moses and perhaps even Jesus. » Haim GORDON, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), p. 191.

<sup>95</sup> « [...] pour un humain, la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, [...] » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Frédéric TÊTU en collaboration avec Bernard BOULET, 38a, pp. 46 et 47.

<sup>96</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Vérité et mensonge au sens extra-moral », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, chapitre 2, p. 171.

<sup>97</sup> « Un peu plus tard cependant, alors qu'il allait participer à un concours de tragédie, il décida, parce qu'il avait entendu Socrate devant le théâtre de Dionysos et qu'il lui avait prêté l'oreille, de jeter ses poèmes au

Shakespeare, que ce dernier ne renonçât point aux savoureux délires de ses muses sous l'influence d'un autre bœuf<sup>98</sup> moqueur... Que Socrate soutint presque toujours sans vaciller que la véritable *musique* ou œuvre d'art<sup>99</sup> à laquelle son démon onirique l'astreignait était la philosophie soit<sup>100</sup>... Bonheur pour nous que cette *déviance* ne toucha guère Mozart ! Bonheur aussi pour la grandeur, la vie de Mozart elle-même qu'un diable différent le tourmenta !

---

feu en disant : Héphaïstos, viens ici ; oui, Platon a besoin de toi. » Diogène LAËRCE, « Platon », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre III, 5, pp. 395 et 396. « Plato, a born dramatist, had written tragedies before he met Socrates. According to tradition, he burnt them after he felt the impact of the great questioner's personality. » Werner Wilhelm JAEGER, *Paideia: the Ideals of Greek Culture*, volume II, p. 19. Platon « qui, pour plaire à Socrate, a foulé aux pieds sa nature profondément artistique ». Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 158. « Que Platon n'ait pas placé le génie – dans son acception universelle – au sommet de sa cité parfaite mais seulement le génie de la sagesse et du savoir, qu'il ait surtout exclu de son État le génie artistique, c'est là une dure conséquence du jugement socratique sur l'art, jugement que Platon avait fait sien non sans avoir lutté avec lui-même. » Friedrich NIETZSCHE, « III L'État chez les Grecs Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 309. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 14, pp. 87 et 88.

<sup>98</sup> « Comme à son habitude, il regarda l'individu par en dessous, de ses yeux de taureau, et lui demanda : [...] » PLATON, *Phédon*, traduction de Frédérick TÊTU, 117b, p. 70.

<sup>99</sup> Monique Dixsaut remarque très brillamment que la traduction du terme *mousikè* par *musique* ne réussit guère à exprimer tout ce à quoi il renvoie. Effectivement, *mousikè* évoque « l'Art des Muses (suivantes d'Apollon) » et, conséquemment, « toute culture de l'esprit, artistique ou scientifique, par opposition à la gymnastique, [...] qui met en œuvre juste mesure et proportion droite ». Monique DIXSAUT, « Notes à la traduction », *Phédon*, § 43, p. 324. Paul Vicaire, quelques années auparavant, observait semblablement que la traduction du terme *mousikè* par *musique*, comme le fit son prédécesseur notoire Léon Robin, possédait la fâcheuse caractéristique de restreindre « le sens du terme grec » original. Conséquemment, il choisit d'opter pour la périphrase « l'art des Muses » qui renvoie, dans ce passage précis du *Phédon*, à une forme plus commune, moins élevée de l'art des Muses, en comparaison de la divine philosophie. Paul VICAIRE, « Notes complémentaires », *Phédon*, note troisième de la page 6, p. 112. Le développement suivant d'un obscur, mais très clair professeur de philosophie au lycée français Paul-Lapie de Courbevoie nous éclaire sur ce point de traduction : « Chacun sait que le latin *musica* dérive du grec *mousikè*. Toujours en latin, *mousigena* signifie “ enfant des Muses ” qui, dans la mythologie grecque, sont les neuf déesses qui président aux arts. Filles de Zeus et de Mnémosyne, Clio préside à l'art de l'histoire, Euterpe à celui de la danse et Terpsichore à celui de la musique (je ne les citerai pas toutes). L'étymologie grecque peut encore ici nous instruire. *Mousa* signifie “ muse ” mais aussi “ science ”, “ chant ”, “ parole ”, *hè mousikè* ne désignant pas d'abord l'art strictement musical mais l'ensemble des arts présidés par les muses. Ainsi, *hè technè musikè* ne désigne pas ce que nous, nous appelons la musique mais l'un des neuf arts se rapportant aux muses. Quant à l'art strictement musical, il ne se dit pas *mousikè* mais *mousikos akousma*, ce dernier terme signifiant littéralement “ ce qu'on entend ”. Un peu en retrait du sens strict de l'emploi sus-cité de l'adjectif *mousikôs*, l'expression *mousikôs anèr* ne désigne pas le musicien au sens usuel du mot mais l'homme lettré et cultivé, instruit des arts que président les muses. » Claude OBADIA, « Les deux figures de la *mousikè* », *La théorie platonicienne de la mousikè : une antinomie politique ?*, p. 3.

<sup>100</sup> PLATON, *Phédon*, traduction par Monique DIXSAUT, 60e-61b, pp. 206 et 207. « Comme il le raconta à ses amis dans la prison, il revoyait souvent en rêve la même apparition qui lui disait avec insistance : “ Socrate, étudie la musique ! ” Jusqu'à ses derniers jours, il s'est tranquilisé en pensant que sa philosophie était la forme supérieure de l'art dédié aux Muses et il s'est refusé à croire qu'une divinité vînt lui remettre en mémoire la “ musique vulgaire du bas peuple ”. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS, § 14, pp. 98 et 99.

Le maître par excellence incitera préférablement ses poussins, et ce, par tous les moyens, à enfanter leurs perceptions du monde<sup>101</sup> ou d'un auteur, leur philosophie, leur vision d'une vie réussie, et cætera<sup>102</sup>. Bref, les vrais éducateurs seront, comme Nietzsche, ceux qui nous clameront sans relâche : « Devenez ce que vous êtes [vous-mêmes]<sup>103</sup>. »

La connaissance de soi serait-elle nécessaire à l'accomplissement de cet impératif ? Aucunement<sup>104</sup> ! Du moins, la connaissance socratique de soi, l'introspection en minant la confiance en nos instincts puisque menée sous l'égide de la raison, nous empêche de prendre le chemin ouvert par ces derniers. De plus, elle nous éloignerait de ce que nous aimons, seul lieu où nous nous révélerions, seul chemin nous permettant de nous dépasser et de nous élever jusqu'au firmament de la Grandeur<sup>105</sup>. Ce que nous aimons, voilà où se trouve notre moi et ce qui doit nous guider si nous désirons ardemment nous

<sup>101</sup> Nietzsche, en parlant de la production du génie ou des génies, soulignera l'importance pour eux « d'acquérir une connaissance toute personnelle du monde ». Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 230, p. 181.

<sup>102</sup> « In the end, all education transgresses into what is perhaps not correctly expressed by the concept of "self-education." » Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 6, p. 106.

<sup>103</sup> « *Que dit ta conscience ?* – « Tu dois devenir celui que tu es. » » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 270, p. 223. Cette phrase, que Nietzsche aimait beaucoup, comme nous le souligne Ernst Bertram, dérive de la formule pindarique suivante : « Puisse-tu devenir qui tu es [...] » Voir PINDARE, « Pythiques », *Œuvres complètes*, traduction de Jean-Paul SAVIGNAC, II, 72, (et non 73 comme nous l'indique erronément Kaufmann – Walter KAUFMANN, « 5. Existenz versus the State, Darwin, and Rousseau », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, I, note 1, p. 159 –), p. 179. Pour la remarque de Bertram, voir Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 396. Le sous-titre d'*Ecce Homo* y réfère aussi !

<sup>104</sup> « Devenir ce qu'on est suppose qu'on n'a pas la moindre idée de ce qu'on est. » Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi j'en sais si long », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § IX, p. 55.

<sup>105</sup> « La passion est tenue pour une chose qui n'est pas bonne, qui est plus ou moins mauvaise : l'homme ne doit pas avoir des passions. Mais passion n'est pas tout à fait le mot qui convient pour ce que je veux désigner ici. Pour moi, l'activité humaine en général dérive d'intérêts particuliers, de fins spéciales ou, si l'on veut, d'intentions égoïstes, en ce sens que l'homme met toute l'énergie de son vouloir et de son caractère au service de ses buts, en leur sacrifiant tout ce qui pourrait être un autre but, ou plutôt en leur sacrifiant tout le reste. [...] Nous disons donc que rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ceux qui y ont collaboré. Cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque, refoulant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité entière se projette sur un objectif avec toutes les fibres intérieures de son vouloir et concentre dans ce but ses forces et tous ses besoins. En ce sens, nous devons dire que *rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion*. » Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, « La ruse de la Raison », *La Raison dans l'Histoire Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, 2<sup>e</sup> ébauche, chapitre ii, 2, pp. 108 et 109.

accomplir<sup>106</sup> ; nous sommes ce que nous aimons. De plus, notre ignorance sur ce que l'on est nous profiterait grandement en nous menant en des traversées, des expériences, des détours qui nous permettraient de devenir, de nous développer, d'acquérir de précieux outils, de vérifier dans l'action nos penchants et même de les fortifier. Nietzsche en errant dans le sombre monde de la philologie acquerra une foule de connaissances des plus capitales pour son œuvre philosophique future et affina nombre de ses talents – à n'en pas douter ! De plus, s'exonda de son séjour dans l'Hadès bâlois son puissant instinct philosophique attisé entre autres par l'incurie, en ce si divin domaine, de certains de ses « savants » compères<sup>107</sup>. En se perdant dans l'ancre d'autrui, par exemple dans celui schopenhauerien ou wagnérien, Nietzsche finit par se rendre compte de ce qui le distinguait de ces derniers et, ainsi, se découvrit et voulut être soi<sup>108</sup>. Sans cette perdition, il n'y serait possiblement jamais arrivé ! D'où la nécessité de ne pas croire se connaître trop rapidement pour devenir ce que l'on est, voire d'oublier la possibilité d'une telle connaissance. L'on devient ce que l'on est plus en mordant pleinement dans la vie, en faisant confiance à ses instincts, ses pulsions, qu'en réfléchissant sur notre être<sup>109</sup>. Si quelque grand raisonneur nous objectait alors qu'il faudrait de toute évidence réfléchir pour savoir si oui ou non nous sommes devenus ce que nous sommes, nous lui rétorquerions, excessivement sottement : « Cher ami, cela, bien énigmatiquement, se sent

<sup>106</sup> « Que la jeune âme considère sa vie antérieure et se demande : “ Qu'as-tu vraiment aimé jusqu'à ce jour ? Vers quoi t'es-tu sentis attirée, par quoi t'es-tu sentie dominée et comblée à la fois ? Fais repasser sous tes yeux la série entière de ces objets de vénération, et peut-être, par leur nature et leur succession, te révéleront-ils une loi, la loi fondamentale de ton vrai moi. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 23. « In this meditation [*Ecce Homo*] Nietzsche assumes that we must recognize our true self before we can realize it, although introspection does not reveal it. The most revealing question is: “What have you really loved till now?” » Walter KAUFMANN, « 5. Existenz versus the State, Darwin, and Rousseau », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, I, p. 159. Voir aussi Walter KAUFMANN, « 11. Overman and Eternal Recurrence », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, I, p. 308. « [...] tout amour n'est qu'un chemin vers soi-même [...] » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 398.

<sup>107</sup> « Bâle, rétrospectivement, c'était pour Nietzsche le seuil nécessaire, transformateur, qu'il fallait franchir afin de se trouver soi-même [...] » Ernst BERTRAM, « Venise », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 336. « Je sais, je sens que je suis appelé à une plus haute destinée que celle qui m'assigne la position si honorable que j'occupe à Bâle ; je suis d'avantage qu'un philologue, quel que soit l'emploi que je puisse faire de la philologie pour ma tâche supérieure. “ Je suis affamé de moi-même ”, tel fut en réalité le thème permanent de mes dernières années. » Friedrich NIETZSCHE, *Correspondance III Janvier 1875 – Décembre 1879*, lettre à Marie Baumgartner (30 août 1877), n° 661, p. 265.

<sup>108</sup> « [...] tout individu qui a de l'étoffe doit commencer par s'abîmer dans un grand homme, s'il veut jamais parvenir à se connaître lui-même et à employer judicieusement ses forces ; [...] » Ernst BERTRAM, « Prophétisme », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 361.

<sup>109</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi j'en sais si long », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § IX, pp. 54-56.

plus que cela se réfléchit ! » Quoi donc ? Pour être heureux s'agit-il simplement de réfléchir à notre position par rapport au bonheur ? Nous craignons qu'une telle perspective ne soit qu'une petite illusion... À la limite, une telle réflexion nous illuminerait simplement sur notre état malheureux ou non, sans plus, ce qui est déjà beaucoup, mais laisserait dans le cas d'une réponse négative encore en plan ce bonheur que tous recherchent si ardemment, comme nous le rappelait Aristote si brillamment il y a déjà bien longtemps<sup>110</sup>, et accessible, ultimement, seulement par l'action ! C'est donc dire que Nietzsche rejette cette vieille équation socratique que la réflexion ou la raison mènent à la vertu et, conséquemment, au bonheur<sup>111</sup> ! À moins que la prise de conscience nietzschéenne sur cette question, accessible par la réflexion, s'associerait au terme central de la formule précédente et, qu'en somme, reprenant Socrate de très très proche, Nietzsche n'y apporterait que quelques éléments, certes très divergents, mais très semblables. Oui ! Une telle brume mentale constituerait la vérité sur ce point à propos de la haine du penseur allemand pour son inoubliable prédécesseur.

<sup>110</sup> « Tout art et toute recherche, de même que toute action et toute délibération réfléchie, tendent, semble-t-il, vers quelque bien. Aussi a-t-on eu parfaitement raison de définir le bien : ce à quoi on tend en toutes circonstances. [...] Mais reprenons la question ; puisque toute connaissance et toute décision librement prise vise quelque bien, quel est le but que nous assignons à la politique et quel est le souverain bien de notre activité ? Sur son nom du moins il y a assentiment presque général : c'est le bonheur, [...] » ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, traduction de Jean VOILQUIN, livre premier, chapitres i et iv, pp. 21 et 24. « Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté <ne> fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre. » Blaise PASCAL, *Pensées*, texte établi par Michel LE GUERN, fragment 138, p. 128.

<sup>111</sup> « Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes. » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate », *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 4, p. 958.

### Un décadent exemplaire

« Cette irrévérence de considérer les grands sages comme des *types de décadence* naquit en moi précisément dans un cas où le préjugé lettré et illettré s'y oppose avec le plus de force : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des symptômes de décadence, [...] <sup>112</sup> »

Friedrich Nietzsche

Nul ne niera, à moins qu'il ne soit un pauvre sans-peur irréfléchi et, pour son plus terrible malheur, infiniment éloigné du propos des œuvres philosophiquement polémiques du Grand Moustachu, que ce dernier, s'il arborait pourtant une étonnante pilosité foncièrement débilitante, lutta féroce contre la décadence qui noya son époque et qu'il dépeignit éloquemment dans le prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra*<sup>113</sup>, non sans une savante pointe de provocation, histoire de nous darder pour que nous nous extirpions de notre sénile stupeur digne de l'inquiétante figure du dernier homme, qui, sur plusieurs points, sinon tous, est extrêmement séduisante, car proche, très proche de nous, les serviles petites fourmis des temps modernes. Or, Nietzsche, audacieux *réfléchi*, anathémisa rien de moins que le plus auguste maître de l'humanité occidentale pour cette situation funestement climatérique. Effectivement, Socrate serait le décadent type<sup>114</sup> hautement enjôleur qui entraîna dans son sillon morbide Platon et, conséquemment, le christianisme, qui ne serait rien d'autre qu'« un platonisme pour le peuple<sup>115</sup> », ainsi que notre civilisation entière<sup>116</sup>. L'accusation est terrible et énorme. Nous tenterons néanmoins de bien exposer les traits incomparablement décadents de toute vie socratique. Corollairement, s'exondera de notre discours une description lumineuse de ce que Nietzsche entendait par le terme *décadence*.

<sup>112</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate », *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 2, p. 956.

<sup>113</sup> Voir Friedrich NIETZSCHE, « Le prologue de Zarathoustra », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 5, pp. 15-17.

<sup>114</sup> Nietzsche affirme à propos de *La naissance de la tragédie* que cet ouvrage innova par son « interprétation du socratisme » où Socrate était « signalé pour la première fois comme le décadent typique ». Friedrich NIETZSCHE, « L'Origine de la tragédie », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § I, p. 77.

<sup>115</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos », *Par-delà le bien et le mal Prélude à une philosophie de l'avenir*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 560.

<sup>116</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos », *Par-delà le bien et le mal Prélude à une philosophie de l'avenir*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 560.

*Un morbide arachnéen dépréciant la vie*

« Non que Socrate ait peur du scandale ; il dit : [...] la vie est une mort et la mort est une vie, etc<sup>117</sup>. »

Vladimir Jankélévitch

« Si on aime la vie, on craint la mort<sup>118</sup>. »

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues

Nietzsche paraît explicite sur ce point : une des premières caractéristiques par laquelle rayonneraient sombrement les suppôts de la décadence serait leur attitude face à la vie. Ils mineraient sans remords sa vigueur, sa beauté tant par leurs actions, leurs paroles que par leur être ! Pour peu, par exemple un enfantillage idéalisé, ils la délaisseraient, y renonceraient fièrement sans aucun regret. Tâchons donc de déceler ce trait chez la belle tête grecque que Nietzsche prit à partie.

Primo, cette lutte incessante de Socrate à l'égard des instincts, que nous dissociâmes très malhabilement de la vie<sup>119</sup>, comme nous le soulignâmes précédemment<sup>120</sup>, révélerait sa tendance audit sabotage. Effectivement, armé de son impitoyable raison, il s'en prend dans ses conversations quotidiennes à ceux dont la vie se déroulait instinctivement. En faisant triompher chez eux la raison ou, plus réalistement, en éveillant en eux un malicieux soupçon de remise en question réflexive, il les plongeait dans un doute insidieux qui les rongeaient pernicieusement en réduisant leur entrain instinctif ; un « instinct est affaibli lorsqu'il se rationalise<sup>121</sup> ». Dans les cas les plus maladifs, piqués par le vieux taon socratique<sup>122</sup>, ils délaissaient complètement leur passion première, leurs

<sup>117</sup> Vladimir JANKÉLÉVITCH, « 5. Conformisme ironique », *L'ironie*, chapitre 2, p. 118.

<sup>118</sup> Luc de CLAPIERS, marquis de VAUVENARGUES, « Maximes retranchées », *Réflexions et Maximes*, § 847, p. 213.

<sup>119</sup> « Mais cet élément, irrationnel et inexplicable, est inséparable de l'existence. » Pierre HADOT, « II. Eros », *Éloge de Socrate*, p. 60.

<sup>120</sup> Voir la page 24 de l'« Introduction ».

<sup>121</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Post-scriptum », *Le Cas Wagner*, traduction d'Éric BLONDEL, pp. 61 et 62.

<sup>122</sup> « Car si vous me mettez à mort, vous ne trouverez pas aisément quelqu'un d'autre comme moi qui ait été littéralement – ce que je vais dire prêtera peut-être à rire – attaché par le dieu à votre cité comme à un grand cheval de bonne race mais qui, engourdi par sa taille même, a besoin d'être réveillé par un taon. Il me semble que le dieu a adjoint à la cité quelqu'un comme moi afin que je ne cesse de vous réveiller, de chercher à vous persuader, de vous réprimander à longueur de jour, vous assaillant de toutes parts chacun à votre tour. » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Frédérick TÊTU en collaboration avec Bernard BOULET, 30e et 31a, p. 39.

instincts pour se consacrer dorénavant à ce qu'effectuait divinement, car instinctivement, cet insecte bedonnant<sup>123</sup> : l'examen rationnel. Or, si pour un nombre non négligeable de personnes les passions, surtout dans leurs manifestations les plus effrénément incontrôlables et violentes, représentent un élément excessivement nocif pour la vie, Socrate errerait dangereusement s'il souhaitait les extirper purement et simplement des Hommes comme son action le laisserait croire. Il s'agirait plutôt, pour son dur critique germanophone solidement amarré sur bien des points à l'immortel Goethe, de les sublimer<sup>124</sup>, de leur donner le noble lustre humain de l'art (tâche suprême et activité proprement métaphysique de nos vies<sup>125</sup>) en évitant de s'en départir en les qualifiant dédaigneusement d'animalières ou de les affaiblir par un excès de rationalisme, de questionnements sans fin, qui dégoûterait un Calliclès. Songeons simplement à Michel-Ange possédé par un instinct artistique du beau sans précédent qui ne se demandait guère, à tout instant, ce qu'était le beau... Il le produisit, et ce, au grand dam de tous les émules bornés de Socrate et des partisans de la voie interrogative ! Ainsi, il évita que les traits de la médiocrité et de l'échec n'entachassent sa vie, car nous imaginerions difficilement qu'il eût accompli ses impérissables chefs-d'œuvre s'il s'était questionné avidement sur l'origine de son talent ou sur l'essence du beau. Que Socrate accepterait en réalité un programme pareil, c'est-à-dire une sublimation humaine de nos instincts et, dans le meilleur des cas, s'exprimant dans l'antre de la caverne philosophique sous l'égide de la raison où les beautés les plus extraordinaires se trouveraient, plutôt que leur sauvage amputation, est tout à fait vraisemblable<sup>126</sup>. Nonobstant, Nietzsche s'en prend à ce que, caricaturalement, ce silène suranné évoquerait à ses yeux soit l'opposition pathologique

<sup>123</sup> « Ou bien riez-vous de ce qu'ayant un ventre trop proéminent, je veux le ramener à de plus justes proportions ? » XÉNOPHON, *Le Banquet*, II, 19, p. 265.

<sup>124</sup> Voir Friedrich NIETZSCHE, « La morale comme contre-nature. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 1, pp. 145 et 146. « When "Dionysus" absorbed the Apollinian, and the reaffirmation of life assumed the meaning of passion sublimated as opposed to passion extirpated, Goethe became Nietzsche's model, and he "baptized" Goethe's faith "with the name of Dionysus" [...] » Walter KAUFMANN, « 13. Nietzsche's Attitude toward Socrates », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 410.

<sup>125</sup> « [...] j'affirme, moi, que je tiens l'art pour la tâche suprême et l'activité proprement métaphysique de cette vie, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Dédicace à Richard Wagner », *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, p. 26.

<sup>126</sup> Le passage suivant renforcerait notre supposition : PLATON, *La république*, traduction par Robert BACCOU, 588b-589d, pp. 352 et 353. « À quoi bon, il [Socrate] cherchait à s'en persuader, se défaire pour autant des instincts ! On doit les aider, et la raison aussi, à faire valoir leur droit, – on doit les assister en fournissant de bons motifs. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 191, pp. 146 et 147.

de la raison aux instincts<sup>127</sup>, opposition défavorisant la vie reposant sur un socle foncièrement instinctif<sup>128</sup>, comme Socrate lui-même en témoignerait selon notre développement précédent<sup>129</sup>.

Secundo, Socrate encouragerait la déliquescence puisque son culte rendu à la raison favoriserait la dépréciation des œuvres artistiques dans lesquelles celle-ci ne triompherait pas ou ne servirait guère à les échafauder. Pourquoi ? Parce que tout cet art partiellement inconscient des anciens Hellènes, notamment celui des tragédiens attiques qui ne furent pas les précurseurs de la joute dialectique ou les partisans d'« une “ esthétique consciente ” selon laquelle tout doit pouvoir être explicité<sup>130</sup> », à l'instar d'Eschyle<sup>131</sup> et contrairement à Euripide<sup>132</sup> ou même Sophocle chez qui la tendance s'installait déjà<sup>133</sup>, ne résisterait aucunement à l'assaut viril d'un rationalisme abrasivement incisif questionnant farouchement ce qui y est avancé. Par exemple, ceux qui soumettront à l'examen de leur raison tout ce qu'avancent Homère et Hésiode sur tels ou tels héros et, plus particulièrement, sur les dieux déboucheront bien à un moment sur des

<sup>127</sup> « Le jour le plus éblouissant, la rationalité à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, sans instinct, en résistance contre les instincts, cela même ne fut qu'une maladie, une autre maladie – [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 11, p. 136.

<sup>128</sup> Voilà comment Nietzsche résume son interprétation du socratisme développée dans *La naissance de la tragédie* : « [...] Socrate instrument de la décadence grecque, Socrate signalé pour la première fois comme le décadent typique. Je fais voir la “ raison ” opposée à l'instinct. Je montre le danger de la “ raison ” à tout prix, cette puissance criminelle qui tue la vie. » Friedrich NIETZSCHE, « L'Origine de la tragédie », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § I, p. 77. « Mais attaquer les passions à la racine signifie attaquer la vie à la racine : [...] » Friedrich NIETZSCHE, « La morale comme contre-nature. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 1, p. 146.

<sup>129</sup> Voir les pages 21 à 24 de l'« Introduction ».

<sup>130</sup> Max MARCUZZI, « Socrate et la tragédie Notice », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 966.

<sup>131</sup> « [...] notre jugement sur la tragédie, plus ancienne, d'Eschyle, doit être différent et plus favorable : aussi bien Eschyle doit-il à la création inconsciente le meilleur de son œuvre. » Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 162.

<sup>132</sup> « Une œuvre, selon des critères euripidiens, n'est belle que si elle obéit à la raison. [...] Euripide suivit cette règle et la logique [consciente] l'emporta sur le rêve et l'ivresse [inconscients]. » Clermont GAUTHIER, « Annexe : Le nihilisme, moteur de la pensée éducative. », *Fragments et résidus I. Nietzsche éducateur.*, p. 119.

<sup>133</sup> « [...] avec Sophocle commence une décadence progressive jusqu'à ce qu'enfin Euripide, dans sa réaction consciente contre la tragédie d'Eschyle, en précipite le terme à la vitesse d'une tourmente. » Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 163.

« opinions<sup>134</sup> » très proches de celles de Xénophane de Colophon qui considérait toutes ces histoires encore trop erronément humaines<sup>135</sup>. Les piliers de la culture hellénique, ses mythes unificateurs favorisant la vie grecque empreinte d'héroïsme et sertie d'un destin auquel nul ne peut échapper<sup>136</sup>, dont quelques-uns rêvent aujourd'hui encore, seront irrémédiablement touchés par la critique raisonnée et la remise en question. Ainsi, Nietzsche, en dépit de la faiblesse intellectuelle des accusateurs de Socrate tels que dépeints par Platon et Xénophon<sup>137</sup>, le reconnaîtrait d'emblée coupable d'impiété, c'est-à-dire qu'il l'incriminerait d'avoir orchestré une déchéance des dieux, des mythes fondateurs de sa cité<sup>138</sup> en les soumettant un peu naïvement, comme si rien de terrible en résultait, à l'examen lumineux de son éblouissante raison<sup>139</sup>. Cette tendance contamina plus tard les Copernic, Galilée, Luther<sup>140</sup>, Kant<sup>141</sup>, Kepler et Newton<sup>142</sup> qui souhaitèrent

<sup>134</sup> « Non, jamais il n'y eut, jamais il n'y aura / Un homme possédant la connaissance claire / De ce qui touche aux dieux et de toutes les choses / Dont je parle à présent. Même si par hasard / Il se trouvait qu'il dît l'exacte vérité, / Lui-même ne saurait en prendre conscience : / Car tout n'est qu'opinion. » XÉNOPHANE DE COLOPHON, « Xénophane B. Fragments », *Les Présocratiques*, § xxxiv, pp. 122 et 123.

<sup>135</sup> XÉNOPHANE DE COLOPHON, « Xénophane B. Fragments », *Les Présocratiques*, § xi, xii, xiv et xxiii, pp. 117, 118 et 120. « Il [Xénophane de Colophon] prépare seulement la voie à une conception plus noble de Dieu, en lui refusant toute forme humaine. » Werner Wilhelm JAEGER, *À la naissance de la théologie Essai sur les présocratiques*, chapitre iii, p. 51.

<sup>136</sup> « Rien ne peut arrêter les destins, ni le feu, ni un mur de fer. » PINDARE, « XI. Fragments dont le genre est inconnu », *Œuvres complètes de Pindare*, traduction par Constant POYARD, § 95, p. 257.

<sup>137</sup> Jankélévitch leur sauve la mise. Effectivement, il leur reconnaît un minimum d'intelligence ! « Tout bêtes qu'ils fussent, Méléto, Anytos et Lycon avaient compris que le grand simulateur se moquait d'eux. » Vladimir JANKÉLÉVITCH, « 5. Conformisme ironique », *L'ironie*, chapitre 2, p. 113.

<sup>138</sup> [...] et l'État lui-même ne connaît pas de loi non écrite plus puissante que le fondement mythique qui atteste ses liens avec la religion et ses racines mythiques. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme*, *Œuvres* (premier volume), traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, révisée par Jacques LE RIDER, § 23, p. 123.

<sup>139</sup> « [...] c'est là le présent ; c'est le résultat de cet esprit socratique qui s'est voué à la destruction du mythe. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme*, *Œuvres* (premier volume), traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, révisée par Jacques LE RIDER, § 23, p. 123. « Aux yeux du Nietzsche de la première période (1869-1876), la dialectique socratique est un véritable rouleau compresseur qui aplatit outrageusement les Mystères. » Anton-Frederik LAFORCE, « Introduction », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 5.

<sup>140</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 358, pp. 315 et 316.

<sup>141</sup> « Kant, en un certain sens, a exercé une influence néfaste, car la foi en la métaphysique s'est perdue. Personne ne pourra compter sur sa " chose en soi " comme sur un principe contraignant. » Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles I et II* (tome II, premier volume), FP 19 [28] (été 1872 – début 1873), p. 180.

<sup>142</sup> « Si Copernic, Galilée, Kepler, Newton revenaient du Royaume des Ombres, ils en porteraient témoignage. Chacun, à sa manière, entendait magnifier Dieu. En subordonnant la Terre à son étoile, ils estimaient donner à l'Univers sa juste mesure, et l'émanciper de sa médiocrité humaine, trop humaine. En agrandissant la Création, ils pensaient tous accroître la puissance du Créateur. [Et pourtant, la conséquence de leurs travaux fut la mort de Dieu !] » Marc SAUTET, « Introduction », *Le Gai Savoir*, p. 28. « Trois fois par erreur. [-] On a, ces derniers siècles, favorisé le développement de la science en partie parce que l'on

entre autres, par leurs remises en question souvent teintées de raison très sensée, épurer Dieu de tout concept douteux et affiner la religion chrétienne de toutes ses absurdités. Cependant, la conséquence de leur long travail, éminemment nécessaire, assurément incontournable, fut la décrépitude d'une vieille croyance qui était utile encore à la vie ou, du moins, à un certain type de vie, lui-même critiquable<sup>143</sup>. Effectivement, l'Insensé nietzschéen nous rappelle l'incidence de leur quête : « Dieu est mort<sup>144</sup> ! » Dès lors, comment diantre serait-il possible de maintenir un « horizon<sup>145</sup> », un but, des valeurs nous guidant sans un tel absolu<sup>146</sup>, indispensable à tout homme<sup>147</sup>, même au scientifique, à condition, évidemment, qu'il ne se comporte pas comme une bête idiote ? Peu importe, ils sont inconscients de cet abysseal précipice nihiliste auquel est arrivée l'humanité, grâce à eux ! Ils ignorent tout de cette terrifiante hécatombe divine dont ils sont les horribles responsables et que Socrate inaugure exemplairement. Rajoutons que la tentative bien socratique « de vouloir transcrire le discours mythique en discours rationnel<sup>148</sup> » menace de faire « perdre tout ce qui fait la force mobilisatrice du mythe<sup>149</sup> », donc sa force de cohésion sociétale, civilisatrice<sup>150</sup>. Le langage mythique s'adresse prioritairement « à

---

espérait avec elle et grâce à elle comprendre le mieux possible la bonté et la sagesse de Dieu – motif fondamental de l'âme des grands Anglais (comme Newton) –, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre premier, § 37, p. 95. « Képler [Kepler], Newton [...] et la plupart des fondateurs de la science moderne étaient des croyants. Étrange illusion, qui prouve au moins la bonne fois de ceux qui entreprirent cette œuvre, et plus encore la fatalité qui entraîne l'esprit humain engagé dans les voies du rationalisme à une rupture absolue, que d'abord il repousse, avec toute religion positive ! » Joseph Ernest RENAN, *L'avenir de la science – Pensées de 1848* –, III, p. 42.

<sup>143</sup> « [...] ceux qui se sont efforcés de maintenir, de conserver le christianisme ont été précisément ses meilleurs destructeurs, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre cinquième, § 358, p. 315.

<sup>144</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 125, p. 177.

<sup>145</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 125, p. 177.

<sup>146</sup> « N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? » « Et ce en arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 125, p. 177.

<sup>147</sup> « La nature humaine est ainsi faite qu'elle réclame impérieusement l'existence d'un absolu. [...] Tout se présente exactement comme si cette acceptation de l'absolu était aussi nécessaire à l'homme que le pain et l'eau. Dès qu'il disparaît sous une forme, il est remplacé par une autre : les esprits antireligieux substituent à Dieu des données qui ne sont pas moins religieuses : culte du progrès, amour de l'humanité. » DANIEL-ROPS (Henri PETIOT), *Le Monde sans âme*, chapitre 2, pp. 52 et 53.

<sup>148</sup> Pierre FALARDEAU, « Les Canadiens sont là », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 62.

<sup>149</sup> Pierre FALARDEAU, « Les Canadiens sont là », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 62.

<sup>150</sup> « Dans l'histoire, pour garder un minimum de cohésion, toutes les sociétés ont mis au point des mythes et des rituels. » Pierre FALARDEAU, « Le cinéma politique de Walt Disney », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 87.

notre sensibilité, à notre inconscient, à nos tripes<sup>151</sup> ». Sa qualité première, « c'est justement de ne pas tenir un discours intellectuel<sup>152</sup> ». *L'homme n'est pas que parole [logos] et conscience*<sup>153</sup>. Nietzsche le saisira parfaitement bien. Cette constatation le mènera à la conception du Socrate musicien wagnérisé que nous développerons plus amplement dans quelques pages<sup>154</sup> et qui s'oppose au Socrate rationnel, destructeur des arts mythiques<sup>155</sup>.

Aussi, un des effets les plus détestables de sa dialectique sapant les arts insuffisamment empanachés de raison fut d'avoir miné ce qui réussissait à exorciser ou prévenir le mal de vivre, l'angoisse. L'art possède effectivement cette fonction prodigieuse de donner un sens à nos vies, voire à une civilisation entière. Par la *Mona Lisa*, l'engendrement de cette beauté immuable, pour effectuer un choix très difficile, voire impossible, car indiciblement injuste, Léonard de Vinci justifiait non seulement sa vie en la recouvrant d'un majestueux voile lui donnant un sens, mais aussi l'existence de la civilisation dans laquelle il naquit. De son côté, Socrate, considérant l'art comme de simples mirages saugrenus, de charmantes erreurs radicalement détachées de la science seule capable de nous mener dans le monde clair et limpide des essences et de la vérité, posséderait « une foi inébranlable dans les pouvoirs de la raison pour donner un sens au monde et ainsi justifier la vie<sup>156</sup> », comme nous le confirmeraient ces paroles qu'il proféra lors de son procès : « [...] pour un humain, la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, [...] »<sup>157</sup>

<sup>151</sup> Pierre FALARDEAU, « Les Canadiens sont là », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 62. « Et la force de la mythologie, c'est de nous parler au niveau de l'inconscient. » Pierre FALARDEAU, « Le cinéma politique de Walt Disney », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 87.

<sup>152</sup> Pierre FALARDEAU, « Les Canadiens sont là », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 62.

<sup>153</sup> Pierre FALARDEAU, « Le cinéma politique de Walt Disney », *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, p. 87.

<sup>154</sup> Voir les pages 143 à 145 de la section « Nietzsche amant de Socrate ».

<sup>155</sup> « En Socrate, Nietzsche déteste le Nietzsche qui dissout le mythe pour mettre à la place des dieux la connaissance [rationnelle] du bien et du mal, le Nietzsche qui ramène les esprits aux choses humaines trop humaines [...] » Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 21.

<sup>156</sup> Clermont GAUTHIER, « 3.3- La naissance de la tragédie », *Fragments et résidus I. Nietzsche éducateur.*, p. 57.

<sup>157</sup> PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Frédérick TÊTU en collaboration avec Bernard BOULET, 38a, pp. 46 et 47.

Tertio, Socrate, grâce à sa raison, inscrivit sur des tables d'airain une nouvelle manière de vivre relevant de la décadence. En effet, soumise à l'examen de la raison, qui porte en son sein un bien et un mal bien précis, prétentieusement universels et absolus<sup>158</sup>, la vie abandonna son aura esthétique pour devenir éthique ou morale<sup>159</sup>. Or, les vies les plus belles, les plus réussies, les plus grandes, en un sens profondément grec, donc fondamentalement antisocratique<sup>160</sup>, irrévérencieusement nietzschéen et, au plus haut point, totalement éloigné de toute fangeuse décadence, se dérouleraient justement par-delà bien et mal, c'est-à-dire toute norme ou vérité morale. Songeons simplement aux balades glorieuses et immortelles que se permirent, sans aucun remords, les quatre titans que furent Thésée<sup>161</sup>, Alexandre, César et Napoléon, en n'oubliant guère qu'une quantité non ridicule d'autres hommes s'associeraient assez parfaitement à cette trop brève énumération ! Une morale quelconque, dans leur cas, aurait coupé, miné et dangereusement terni toute action, toute grandeur et toute cette beauté presque surhumaine ! Il en va de même pour nombre d'artistes qui durent enfanter leurs œuvres contre vents et marées, obstacles émanant le plus souvent des stèles de loi révérees, qui durent, pour venir au monde et créer, passer outre cette bouillasse de résipiscence. Ainsi, Nietzsche se méfie de l'association socratique entre vie éthique et belle vie. À la limite, la vie éthique ne serait bonne que pour ceux se trouvant irrémédiablement éloignés de toute existence géniale, car incapables de se plier aux exigences élevées de la difficile

<sup>158</sup> Nietzsche « argues there are no absolute standards of good and evil that can be demonstrated by reason ». Patrick FITZSIMONS, « Revaluing the Self: Nietzsche's Critique of Liberal Education », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 9, p. 152. « Tout ce qui est bon est la transformation de quelque chose de mauvais : chaque dieu a pour père un diable. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 5 [1], § 68 (novembre 1882 – février 1883), p. 208. « Tout ce qui est bon procède d'un mal. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 1 [62] (notes de Tautenbourg pour Lou Salomé, juillet – août 1882), p. 36. « Le mal, une étape préalable du bien : [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 7 [268], § 9 (printemps – été 1883), p. 333.

<sup>159</sup> « Avec Socrate la vie devient morale et non pas esthétique. » Clermont GAUTHIER, « 3.3- La naissance de la tragédie », *Fragments et résidus 1. Nietzsche éducateur.*, p. 57.

<sup>160</sup> « [...] j'ai reconnu en Socrate et Platon des symptômes de déchéance, des instruments de la désagrégation grecque, des pseudo-Grecs, des anti-Grecs [...] Socrate était-il seulement un Grec ? » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 2 et 3, pp. 131 et 132.

<sup>161</sup> « Des deux cités les plus illustres, l'une doit sa fondation à Romulus, et l'autre, Athènes, son syncrisme à Thésée. Tous deux ils ont enlevé des femmes. » PLUTARQUE, « Thésée », *Vies parallèles*, II, 2, pp. 61 et 62. Voir aussi, sur ce point fort immoral, PLUTARQUE, « Thésée », *Vies parallèles*, VIII, 3-6, p. 66 ; XXIX, 1 et 2, p. 82 et XXXI, 105, p. 84. Thésée fut aussi un manipulateur. Sur cette affirmation, voir PLUTARQUE, « Thésée », *Vies parallèles*, XXIII, 2 et 3, pp. 76 et 77.

alternative. En somme, s'« occuper de morale répugne d'autant plus que l'esprit est plus riche et plus indépendant<sup>162</sup> », moins grégaire, plus altier !

Quarto, Socrate incarnerait la mascotte en chef de la décadence par son attitude souverainement sereine, voire froide envers l'incroyable Parque. Nul frisson ne l'atteint, il avance vers le trépas comme vers une nouvelle journée<sup>163</sup>. Cette prestance, évoquant presque le courage, attesterait de l'état incommensurablement décadent de ce personnage. *Socrate voulut mourir*<sup>164</sup>. Effectivement, il ne fuit guère et renoncera au plan que lui proposera un de ses plus fidèles amis, Criton, qui lui aurait permis de sauver sa vie pour quelques années de plus, mais à quoi bon interrogera Socrate<sup>165</sup>. De là l'interprétation nietzschéenne, solidaire de celle de Jacob Burckhardt<sup>166</sup>, que la mort de Socrate fut en réalité un suicide<sup>167</sup>... Les mœurs mêmes de la cité, où la corruption régnait et la surveillance des prisons était un brin déficiente, lui auraient permis de bien s'en tirer<sup>168</sup>.

<sup>162</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 14 [92] (printemps 1888), p. 66.

<sup>163</sup> « Mais on réclama la mort et non le bannissement, et il semble bien que ce soit Socrate lui-même qui l'ait obtenue, en toute lucidité, et sans connaître ce frisson naturel qui s'empare de tout être à l'approche de la mort. Il entra dans la mort avec le calme qui fut le sien lorsque, selon Platon, dernier de tous les buveurs, il quitta le banquet dans la première lueur de l'aube pour commencer une journée nouvelle, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 13, p. 86. « Socrate voulut mourir : – ce n'est pas Athènes, c'est lui qui se donna la coupe empoisonnée, il contraignit Athènes à la coupe empoisonnée... » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136. « [...] Socrates – who appears to have taken responsibility for attending the trial, for provoking the conviction, or at least the death sentence, and for having it carried out – [...] » Ronna BURGER, « Chapter thirteen Pharmakon », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 206.

<sup>164</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136. Nietzsche associe donc décadence et volonté de mort. Voir sur ce point Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist Imprécation contre le christianisme*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 50, p. 1085.

<sup>165</sup> PLATON, « Criton », *Œuvres complètes*, tome I (Introduction – Hippias mineur – Alcibiade – Apologie de Socrate – Euthyphron – Criton), texte établi et traduit par Maurice CROISSET, 53d-54b, pp. 231 et 232.

<sup>166</sup> « And even though in his *Phaedo* Socrates condemned suicide, it seems he actually wanted to die. » Jacob BURCKHARDT, « Chapter Fifteen The Free Personality », *History of Greek Culture*, p. 308.

<sup>167</sup> « Mais on réclama la mort et non le bannissement, et il semble bien que ce soit Socrate lui-même qui l'ait obtenue, en toute lucidité, et sans connaître ce frisson naturel qui s'empare de tout être à l'approche de la mort. Il entra dans la mort avec le calme qui fut le sien lorsque, selon Platon, dernier de tous les buveurs, il quitta le banquet dans la première lueur de l'aube pour commencer une journée nouvelle, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 13, p. 86. « Socrate voulut mourir : – ce n'est pas Athènes, c'est lui qui se donna la coupe empoisonnée, il contraignit Athènes à la coupe empoisonnée... » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136. « [...] Socrates – who appears to have taken responsibility for attending the trial, for provoking the conviction, or at least the death sentence, and for having it carried out – [...] » Ronna BURGER, « Chapter thirteen Pharmakon », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 206.

<sup>168</sup> « [...] c'est pour une somme d'argent qui n'est même pas considérable que des gens sont disposés à te sauver la vie en te faisant échapper d'ici. Et puis, ces sycophantes, ne vois-tu pas qu'on les achète à bon

N'aurait-il point pu scribouiller à défaut de dialoguer s'il avait choisi l'exil, et ce, même si ses œuvres avaient été publiées à titre posthume par ses fidèles disciples ? Pourquoi pas ! Platon ne fut point véhémentement pourchassé ou tué pour ses dialogues et il influença un nombre titanesque de personnes. Mais rendons donc à Socrate ce qui est à Socrate : ce philosophe, plume à la main, renierait sa philosophie dont les plus belles branches se développèrent en discutant avec autrui et qui était d'abord un geste politique, c'est-à-dire une action se déroulant dans la *polis* parmi autrui et visant à transformer les gens la composant, peu importe leur rang et leur soi-disant savoir, qu'ils sachent ou non lire et écrire. Platon l'écrivain fut donc, contrairement à son maître, de tendance « aristocratique » ! Enfin, nous reviendrons plus amplement sur la figure du Socrate mourant<sup>169</sup>. Notons uniquement que certains chercheurs rejettent cette interprétation nietzschéenne. Socrate aurait craint la mort, et ce, au moins pendant un bref instant. À cet effet, Ronna Burger nous signale que le regard de taureau que lance Socrate à l'individu qui lui tendit la coupe létale évoquerait le Minotaure, monstre mythique symbolisant chez les Grecs la peur de la mort<sup>170</sup>. Seul problème avec cette interprétation, c'est que ce regard de Socrate, possiblement terrifiant, était habituel<sup>171</sup>...

#### *Autres syndromes de la décrépitude socratique*

Outre la dépréciation de la vie, d'autres caractéristiques du Socrate qui obnubilent Nietzsche constitueraient des signes indéniables de décadence. Soulignons les plus importants.

Premièrement, ce disciple d'Apollon, agissant sous le sceau d'impératifs olympiens, donc involontairement, instaura la raison sur un impressionnant piédestal. Cette raison placée

---

marché, et qu'il n'y aura vraiment pas à déboursier beaucoup d'argent pour les acheter. » PLATON, « Criton », *Apologie de Socrate Criton*, traductions par Luc BRISSON, 45a, pp. 207 et 208.

<sup>169</sup> Voir la section « Socrate mourant : une icône à brûler ou préserver ? » aux pages 47 à 61.

<sup>170</sup> Ronna BURGER, « Chapter thirteen Pharmakon », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 213.

<sup>171</sup> « Comme à son habitude, il regarda l'individu par en dessous, de ses yeux de taureau, et lui demanda : [...] » PLATON, *Phédon*, traduction de Frédéric TÊTU, 117b, p. 70. Notre mise en évidence. « Et puis j'avais, oui, tout à fait l'impression que, comme dit ce vers qui est de toi, Aristophane, là aussi il circulait, exactement comme dans Athènes : se rengorgeant et lançant des coups d'œil obliques, [...] » PLATON, *Le banquet*, traduction de Léon ROBIN, 221b, pp. 87 et 88. « [...] à toi [Socrate] pour ta démarche fière dans les rues, ta façon de regarder de travers, [...] » ARISTOPHANE, « Les nuées », *Théâtre complet I*, 361 et 362, p. 168. « Ici l'obliquité des regards signifie sans doute la même chose que ce regard de taureau dont parle le *Phédon*, 117b (cf. p. 101 n. 1). » Léon ROBIN, *Le banquet*, p. 88, note 1.

par-dessus tout, avant tout, cette rationalité « jusqu'à l'absurdité<sup>172</sup> », « à tout prix<sup>173</sup> » trahirait un dérèglement des instincts propres aux décadents<sup>174</sup>, aux estropiés à rebours qui « ont trop d'un seul membre<sup>175</sup> ». Effectivement, les Hommes les mieux conformés, les plus harmonieux ordonneront correctement leurs instincts, les soumettront sans que l'un d'entre eux occupe une place excessivement importante au désavantage des autres et qu'il impose au tout individuel ses exigences. L'idéal est la formation d'une alliance entre les différentes composantes instinctives d'un individu, comme ses passions, ses talents ou ses traits, qui visera l'atteinte d'un but où chacune s'épanouira.

Deuxièmement, Socrate sema à Athènes et, par extension, en Occident la décadence en avantageant, par son soutien de la joute dialectique raisonnée, les plus décrépits de ses congénères<sup>176</sup>. De fait, il appert pour Nietzsche que seuls les défavorisés, les faibles, les impuissants, les esclaves, en raison de leur infériorité physique, prise individuellement ou collectivement, se réfugient dans l'ancre de la raison, du logos, unique terrain militaire leur garantissant quelque victoire contre les grands, les nobles, les forts qui sont leurs maîtres. Ce rationalisme empreint de noblesse et dégageant encore une souveraine beauté presque guerrière dans les pérégrinations critiques socratiques se détériora sous l'égide du christianisme pour aboutir à la création d'un au-delà vengeur où les plus rachitiques

<sup>172</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, § 10, traduction de Patrick WOTLING, p. 135.

<sup>173</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 11, p. 136. La même expression est reprise dans *Ecce homo*. Voir Friedrich NIETZSCHE, « La naissance de la tragédie », *Ecce Homo*, traduction d'Éric BLONDEL, § I, p. 103.

<sup>174</sup> « Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la décadence chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate », *Crépuscule des idoles*, traduction d'Henri Albert, § 4, p. 21. « [...] ce socratisme même ne serait-il pas un signe de décadence, de lassitude, de maladie, un symptôme de la dissolution anarchique des instincts ? » Friedrich NIETZSCHE, « Essai d'autocritique (1886) », *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 168.

<sup>175</sup> Friedrich NIETZSCHE, « De la rédemption », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction révisée de Geneviève BIANQUIS, p. 185.

<sup>176</sup> Ce serait exactement ce à quoi renverrait l'expression nietzschéenne « méchanceté de rachitique », qui constituerait un des « indices de la décadence chez Socrate ». Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate », *Crépuscule des idoles*, traduction d'Henri Albert, § 4, p. 21. « [...] sa dialectique [celle de Socrate] est un indice de décadence – la dialectique, arme du faible – ; [...] » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, pp. 387 et 388. « [...] the mob achieved victory with dialectics. » Friedrich NIETZSCHE, « 2. Critique of Greek Philosophy », *The Will to Power*, livre deuxième, chapitre 3, § 431, p. 235.

allaient enfin triompher des méchants puissants<sup>177</sup> en plus de représenter, par l'espoir qu'il susciterait, une fuite du monde et de ses luttes journalières<sup>178</sup>. Voilà tout le contraire de Socrate qui, par son œuvre quotidienne, engageait les Athéniens à agir ici et maintenant<sup>179</sup> !

Troisièmement, Socrate et, par extension, Platon favorisèrent un renversement décadent des valeurs de l'ancienne Grèce en promouvant, au détriment de la cité, l'épanouissement de l'individu<sup>180</sup>. Les démarches de Socrate auprès d'Alcibiade nous le prouveraient éloquemment : « Il m'oblige en effet à reconnaître qu'en dépit de tout ce qui me manque je continue de n'avoir point souci de moi-même, et je m'occupe des affaires des Athéniens<sup>181</sup>. » Ce qui compte d'abord et avant tout pour l'inoubliable protagoniste platonicien, c'est de vivre, soi, moralement et non que la cité entière soit morale, parfaite, excellente<sup>182</sup>, quoique cette moralité individuelle ne s'opposerait pas tous azimuts au bien

<sup>177</sup> « Les bienheureux au royaume céleste verront les peines des damnés pour avoir plus de béatitude encore. » Thomas D'AQUIN, *Commentaire sur le livre des Sentences*, IV, L, 2, 4, 4, cité en latin par Friedrich NIETZSCHE, « Premier traité : « Bon et méchant », « bon et mauvais » », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 15, p. 104. Nous fûmes incapables de retrouver cette citation de Thomas d'Aquin en vertu de l'indication de source fournie par la KSA, à laquelle renvoie Patrick Wotling – p. 104, note 2 –, reprise sottement, sans vérification, par l'ensemble des traducteurs français que nous consultâmes, incluant ce cher Patrick au nom de famille barbare. Néanmoins, nous tombâmes, à l'instar du très minutieux et travaillant Walter Kaufmann, sur celle-ci, très proche : « C'est pourquoi, pour que la béatitude des saints leur plaise davantage, et qu'ils en rendent à Dieu de meilleures actions de grâces, il leur est donné de voir parfaitement les souffrances des impies. » Thomas D'AQUIN, *Supplément à la Somme Théologique*, question 94, article 1, conclusion. Pour la remarque de Kaufmann sur cette référence à Thomas d'Aquin et sa source réelle, voir Friedrich NIETZSCHE, « On the Genealogy of Morals », *Basic Writings of Nietzsche*, First Essay, § 15, p. 485, note 1. « Lorsqu'il était jeune, ce Dieu de l'Orient, il était dur et vindicatif et s'édifia un enfer pour l'amusement de ses favoris. » Friedrich NIETZSCHE, « En retraite. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 246.

<sup>178</sup> « In the discourse, Of the Preachers of Death, Zarathustra explains that those who preach an afterlife are persons who cannot endure the difficulties of living. » Haim GORDON, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), p. 185.

<sup>179</sup> « [...] Socrate exigerait qu'on fasse redescendre la philosophie vers les hommes ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), FP 30 [18] (automne 1873 – hiver 1873-1874), p. 464. « Socrates would demand that one should bring philosophy down to man again [...] » Friedrich NIETZSCHE, tel que cité par Walter KAUFMANN, « 13. Nietzsche's Attitude toward Socrates », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 399.

<sup>180</sup> Marc SAUTET et Patrick BOUSSIGNAC, *Nietzsche pour débutants*, p. 97.

<sup>181</sup> PLATON, *Le banquet*, traduction de Paul VICAIRE, 216a, pp. 78 et 79.

<sup>182</sup> « Je comprends ; tu parles de la cité dont nous avons tracé le plan, et qui n'est fondée que dans nos discours, puisque, aussi bien, je ne sache pas qu'elle existe en aucun endroit de la terre. Mais, répondis-je, il y en a peut-être un modèle dans le ciel pour celui qui veut le contempler, et d'après lui régler le gouvernement de son âme. Au reste, il n'importe nullement que cette cité existe ou doive exister un jour : c'est aux lois de celle-là seule, et de nulle autre, que le sage conformera sa conduite. » PLATON, *La république*, traduction de Robert BACCOU, 592a et b, p. 356. « [...] à Socrate qui jusque dans le domaine

commun se définissant par-delà la cité, l'État ou même la nation<sup>183</sup>. La critique nietzschéenne tiendrait tout de même : Socrate et Platon, avec leurs morales exagérément individualistes, dans l'esprit critique nietzschéen, présideront, d'une manière ou d'une autre, à la déchéance de la *polis* ! Du moins, le souci extrême « de la destinée individuelle ne peut manquer de provoquer un conflit avec la Cité<sup>184</sup> », ce que dénonce ardemment Nietzsche chez Socrate, puisque l'État athénien n'y trouverait pas son compte à court, moyen ou long terme étant donné que la morale qu'il défendait laissait peu de place aux illusions civilisatrices, aux mythes sociaux unificateurs, aux religions, comme nous le notâmes antérieurement<sup>185</sup> et en dépit des affirmations pieuses du maître, etc. Semblablement, dans un monde utopique où toutes les personnes seraient de sages philosophes à la manière des deux éducateurs grecs, il est vraisemblable que nous n'aurions plus besoin de systèmes policés ou, du moins, que nous connaîtrions un très très spectaculaire affaiblissement de ces derniers, car n'est-il point frappant que, toujours, nous ayons, ô tâche funestement infinie, besoin de gouverner prioritairement ceux qui n'en sont point capables et qui dérivent tristement, misérablement lorsque laissés à eux-mêmes ?

Permettons-nous une courte digression brochant une éclatante distinction entre notre cher monsieur Nietzsche et le Socrate destructeur mythique, dépeint et étrillé acrimonieusement par le premier. En écharpant Socrate sur ce point s'accuse-t-il lui-même ? Appartient-il à la même catégorie de sanguinaires impies qui déboulonnèrent avidement toutes les croyances, sans aucune distinction ? N'a-t-il pas lui aussi participé à la danse macabre du divin et de tant d'autres mythes crucialement importants pour une foule non négligeable de personnes ? N'a-t-il pas audacieusement proclamé la mort de

---

des problèmes éleva l'égoïsme de la personne au rang de morale). » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 20, p. 31.

<sup>183</sup> Hegel remarquait de manière beaucoup moins extrême : « Un État est bien ordonné et fort en lui-même quand l'intérêt privé des citoyens est uni à la fin générale de l'État, quand l'intérêt privé et la fin de l'État trouvent l'un dans l'autre leur satisfaction et leur réalisation. » Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, « La ruse de la Raison », *La Raison dans l'Histoire Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, 2<sup>e</sup> ébauche, chapitre ii, 2, p. 109.

<sup>184</sup> Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 33.

<sup>185</sup> Voir « Un morbide arachnéen dépréciant la vie » aux pages 33 à 41.

Dieu<sup>186</sup> ? N'est-ce pas une preuve irréfutable de son crime odieux ? Il faut nous garder d'une pareille interprétation. Effectivement, la très populaire parole de l'Insensé, que nous retrouvons dans le fameux paragraphe 125 du *Gai savoir* et qui constituerait un pivot de la philosophie nietzschéenne, s'avérerait plutôt une constatation. Bref, et en dépit des commentaires un peu rapides de certains, ce n'est nullement ce personnage, qu'il est vraisemblable d'associer à Nietzsche ou, comme en témoignent de vieilles ébauches de l'auteur même<sup>187</sup>, à Zarathoustra, ce qui reviendrait au même, qui trucidait Dieu<sup>188</sup>. Ce qui l'affole, l'angoisse et le terrorise c'est l'irréflexion des gens l'entourant, que ce soient ceux qui prêchent un athéisme inconscient ou continuent d'occuper les églises, car ce sont précisément eux qui mirent fin aux jours de Dieu<sup>189</sup>.

Les athées qui raillent l'Insensé possèdent toutes les caractéristiques des endormis, des détestables et répugnants habitants de la caverne que nous dépeignit éloquemment Platon dans sa célèbre allégorie. Sans prendre conscience des grands enjeux, des grandes questions que suppose leur croyance<sup>190</sup> en vérité fragile<sup>191</sup>, pour peu qu'ils osent, à l'instar de Socrate ou Nietzsche, consacrer quelques instants à se remettre en question et à examiner leurs ombres et la provenance de celles-ci, ils se firent les hérauts funestes d'une opinion qui plongea l'humanité dans un dangereux nihilisme qu'il faut désormais

<sup>186</sup> « Dieu est mort ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, troisième livre, § 125, p. 177.

<sup>187</sup> Sur ce point, voir Marc SAUTET, *Le Gai Savoir*, p. 488, note 233.

<sup>188</sup> D'ailleurs, nous le confirme très bien le passage suivant d'*Ainsi parlait Zarathoustra* où le personnage principal accuse le plus laid des hommes, le dernier homme, de ce crime : « Je te reconnais bien, dit-il d'une voix d'airain : tu es le meurtrier de Dieu ! Laisse-moi passer. » Friedrich NIETZSCHE, « Le plus laid des hommes. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 249.

<sup>189</sup> « Où est passé Dieu ? lança-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué*, – vous et moi ! Nous sommes tous ses assassins ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 125, pp. 176 et 177. Notons que ce *nous* et ce *moi* que nous mêmes en évidence n'accuse aucunement Nietzsche en tant qu'individu. Effectivement, ils renverraient de manière générale aux protestants, auquel appartient aussi Nietzsche, du moins culturellement, comme nous le laisse croire Marc Sautet. Voir Marc SAUTET, *Le Gai Savoir*, p. 488, note 234.

<sup>190</sup> « [...] l'athéisme qui est ici mis en scène [dans ce paragraphe 125] n'est qu'un athéisme d'opinion, d'adhésion plate, aveugle aux problèmes, qui ne pense rien. » Patrick WOTLING, « Notes », *Le gai savoir*, p. 390, note 164.

<sup>191</sup> « De fait, ils se croient tels, ces “ incroyants ” (car ils le sont tous sans exception) : cela semble précisément leur dernier bout de croyance que d'être les adversaires de cet idéal, tant ils sont ici pleins de sérieux, tant leur parole et leurs attitudes se font passionnées sur ce point précis – faudrait-il pour cela que ce qu'ils croient soit vrai ?... » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 24, p. 253.

impérativement surpasser<sup>192</sup>. Voilà une tâche d'une extrême importance à laquelle nous convie l'Insensé et que méconnaîtraient malheureusement plusieurs de ces complices du meurtre divin. Le fou de ce passage souhaite aussi piquer et éveiller ceux qui persistent à vivre dans ce Dieu avarié. Il n'est plus possible d'y vivre... Tous leurs bons efforts, toutes leurs pieuses actions et paroles ne suffiraient à le ressusciter. C'est là une tâche impossible, impensable et, de toute manière, tout à fait indésirable<sup>193</sup> ! Il faudrait en profiter pour doter la terre entière, c'est-à-dire l'humanité, d'un nouveau Dieu, de nouvelles valeurs, de nouveaux horizons, au lieu de se faire les servants d'un vieux Dieu se décomposant, de s'abreuver à la morale et aux valeurs qu'Il supportait jadis et qui ne sont plus que les faibles incandescences de son rayonnement antérieur. Telle serait en réalité la position de Nietzsche. S'il apparaît sous l'armure d'un répugnant conquistador sauvagement destructeur, c'est qu'il lui fallait, avant d'entamer son œuvre créatrice, détruire les dernières reliques, dissiper les ombres des anciennes croyances putréfiées et nuisibles à l'épanouissement des nouvelles tables qu'il traîne dans sa besace. Le paragraphe 108 du *Gai savoir* est particulièrement éloquent sur cette tâche préalable :

*Après que Bouddha fut mort, on montra encore son ombre durant des siècles dans une caverne, – une ombre formidable et terrifiante. Dieu est mort : mais l'espèce humaine est ainsi faite qu'il y aura encore durant des millénaires des cavernes au fond desquelles on montrera son ombre. – Et nous – il nous faut aussi vaincre son ombre<sup>194</sup> !*

<sup>192</sup> « Ce que le monde possédait jusqu'alors de plus saint et de plus puissant, nos couteaux l'ont vidé de son sang, – qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous purifier ? Quelles cérémonies expiatoires, quels jeux sacrés nous faudra-t-il inventer ? » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 125, p. 177.

<sup>193</sup> « Dieu est mort ! **Dieu reste mort !** » Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, livre troisième, § 125, p. 229. « Car ce vieux dieu ne vit plus : celui-là est mort, et **bien mort.** » Friedrich NIETZSCHE, « En retraite. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 247. Nous avons mis en gras les passages qui appuieraient notre remarque.

<sup>194</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 108, p. 161.

### Socrate mourant : une icône à brûler ou préserver ?

« [...] ce n'est pas grand-chose que vivre ;  
tes valets et les bêtes vivent ; mais c'est  
grand-chose de mourir honnêtement,  
sagement et constamment<sup>195</sup>. »

Michel de Montaigne

« Selon lui, la mort des hommes politiques  
doit encore servir leur politique : loin  
d'être inutile, elle est un élément de leur  
vertu et de leur action<sup>196</sup>. »

Plutarque

« Les maîtres de premier ordre se révèlent  
en ce qu'ils s'entendent à finir d'une  
manière accomplie, dans la *mélodie* et  
dans la vie<sup>197</sup>. »

Friedrich Nietzsche

L'éducateur par excellence non seulement nous interpelle sur notre manière de vivre,  
mais aussi sur notre mort qui ne serait trop tarder et à laquelle nul n'échappera<sup>198</sup>, quand

<sup>195</sup> Michel de MONTAIGNE, « De juger de la mort d'autrui », *Essais* (tome 2), livre second, XIII, p. 303.

<sup>196</sup> PLUTARQUE, « Lycurgue », *Vies parallèles*, XXIX, 8, p. 157.

<sup>197</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Notes et variantes », *Le Gai Savoir « la gaya scienza »*, traduit de l'allemand par Pierre KLOSSOWSKI, édition revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, troisième note de la page 192, p. 638. « Peu importe que je meure dans mon lit ou en chaire [...] une main dans la tombe [...], l'important est que je sois mort en bel ordre. » Friedrich NIETZSCHE, *Mort parce que bête*, § 10, p. 17.

<sup>198</sup> « Nous y passerons tous un jour ! » répliqua le domestique en montrant ses dents blanches et fortes de paysan. » Léon TOLSTOÏ, *La mort d'Ivan Illitch*, I, p. 15. « Quoi de plus naturel que la mort ? » France QUÉRÉ, « Présentation », *Sur la mort d'un ami*, p. 12. « [...] la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir. » François de LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou sentences et maximes morales*, § 23, p. 29. « On est assuré de sa mort : pourquoi perdre sa belle humeur ? » Friedrich NIETZSCHE, « Poèmes et fragments poétiques posthumes (1882-1888) », *Dithyrambes de Dionysos*, traduction de Jean-Claude HÉMERY, automne 1888, p. 161. « Chacun veut être le premier dans cet avenir, – et pourtant c'est la mort et le silence de la mort qui est l'unique certitude et le lot commun à tous dans cet avenir ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 278, pp. 227 et 228. Les hommes devraient « se sentir comme une confrérie de la mort » ! Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 278, p. 228. « [...] la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. » Blaise PASCAL, *Pensées*, édition présentée, établie et annotée par Michel LE GUERN, fragment 398, p. 256. « Quant à la mort, elle est inévitable, [...] » Michel de MONTAIGNE, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », *Essais* (tome 1), livre premier, XX, p. 129. « [...] omnes eodem cogimur, omnium / versatur urna serius ocus / sors exitura et nos in aeternum / exilum impositura cumbae. » HORACE, *Odes*, livre II, ode 3, 25-28, p. 174. (« Tous vers le même lieu, tel est notre destin, / Et le lot de chacun est agité dans l'urne : / Il en sortira tôt ou tard, et nous monterons dans la barque / Pour l'éternel exil... » HORACE, *Odes*, livre II, ode 3, 25-28, p. 175.) « Mais elle [la mort] n'entend rien, elle est inexorable, [...] » Jacques Vallée DES BARREAUX, « Ruine des humains, ô mort abominable », p. 268. « Car, enfin, la Camarde est assez vigilante, Elle n'a pas besoin qu'on lui tienne la faux [...] » Georges BRASSENS, « Mourir pour des idées », album *Mourir pour des idées*, piste 9. « Il me semble que c'est comme la vie. On vient au monde, on grandit, on vieillit, on meurt. » Francis SIMARD, *Pour en finir avec octobre*, deuxième partie, chapitre 1, p. 88. « Ce qui est infernal après tout, ce n'est peut-être que la seule

bien même il serait le fils du Tout-Puissant ou le plus fidèle disciple d'un Bacon ou Descartes. Ne nous y trompons guère, dès notre première inspiration<sup>199</sup>, voire bien avant, la Fortune nous juge suffisamment vieux et décrépits pour nous occire<sup>200</sup>. Or, ce sceau ultime, que nous apposerons sur notre vie entière grâce aux paroles, gestes, actions ou pensées que nous clamerons ou poserons – à supposer que le destin nous accorde ce droit royal<sup>201</sup> que dédaignerait le grand César lui-même, en superbe philosophe réfléchi<sup>202</sup> –, renverra, surtout dans les cas les plus magnifiques, à tout ce qui fut vécu auparavant. Un tel moment marquera à jamais ceux qui nous aiment. De grands éducateurs en profitèrent alors pour prodiguer leur leçon finale, possiblement la plus importante de toutes, et qui, très souvent, tâchait de répondre à l'interrogation suivante : « Comment mourir ? En vertu de quoi ? » Y répondre nous donnerait pratiquement la solution à cet autre questionnement passionnément angoissant : « Comment vivre, pour quoi vivre ? » *Car ce pour quoi tu acceptes de mourir c'est cela seul dont tu peux vivre*<sup>203</sup>. La mort du Christ ou, du moins, l'interprétation qu'en firent les premiers croyants arborerait cette couleur

---

notion d'éternité, puisque toutes les misères de la vie terrestre, c'est de savoir qu'elles cesseront et ne sont pas éternelles qui nous les fait le mieux supporter. » Pierre REVERDY, « En vrac Notes », *En vrac Notes* suivi de *Un morceau de pain noir* (tome xi des *Œuvres complètes*), p. 108. Il est stupéfiant que le christianisme s'inscrive en faux contre cette vérité immortelle...

<sup>199</sup> « Puis qu'étans, en naissant, condamnez au trépas, [...] » Robert ARNAULD D'ANDILLY, « De l'erreur de ceux qui ne se préparent pas à la Mort. », *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, p. 190.

<sup>200</sup> « [...] la mort, qui nous menace à chaque instant, [...] » Blaise PASCAL, *Pensées*, édition présentée, établie et annotée par Michel LE GUERN, fragment 398, p. 256. « Trois jours de supplices et la mort... Une chose qui peut m'arriver à n'importe quel moment, tout de suite... » Léon TOLSTOÏ, *La mort d'Ivan Illitch*, I, p. 13. « [...] comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensement de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet ? » Michel de MONTAIGNE, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », *Essais* (tome 1), livre premier, XX, p. 132. « Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. » Michel de MONTAIGNE, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », *Essais* (tome 1), livre premier, XX, p. 134. « Il faut toujours être botté et prêt à partir, [...] » Michel de MONTAIGNE, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », *Essais* (tome 1), livre premier, XX, p. 136.

<sup>201</sup> Le Médecin de Béranger I<sup>er</sup> souligne auprès de la reine Marguerite qu'il aurait été préférable pour son roi d'être foudroyé par la mort plutôt que d'angoisser ainsi, ce qu'elle rejette puisqu'il apparaît clairement qu'une mort consciente est pour elle une mort royale ! Eugène IONESCO, *Le roi se meurt*, p. 106.

<sup>202</sup> « [...] César, quand on lui demandait quelle mort il trouvait la plus souhaitable : “ La moins préméditée, répondit-il, et la plus courte. ” Si César l'a osé dire, ce ne m'est plus lâcheté de le croire. » Michel de MONTAIGNE, « De juger de la mort d'autrui », *Essais* (tome 2), livre second, XIII, p. 301.

<sup>203</sup> Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*, § LXIV, p. 206. « Et de cela seul dont tu peux mourir tu peux vivre. » Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*, § CXCIV, p. 519. « On meurt pour cela seul dont on peut vivre. » Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Pilote de guerre*, XXVII, p. 238. « J'en vois d'autres qui se font paradoxalement tuer pour les idées ou les illusions qui leur donnent une raison de vivre (ce qu'on appelle une raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir). » Albert CAMUS, « L'absurde et le suicide », *Le mythe de Sisyphe Essai sur l'absurde*, p. 18. « [...] je ne connais pas de meilleure raison de vivre que de mourir pour une grande cause, pour un dessein impossible, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 9, p. 357.

hautement symbolique, éducative. À un degré céleste, parfaitement exemplaire, la fin de Socrate se classe aussi dans cette catégorie<sup>204</sup>. Telle est l'opinion de quelques grands courtisans de la sagesse dont Nietzsche. Socrate qui, sa vie durant, consacra sur l'autel sacré de l'amour de la sagesse presque chaque minute de son existence errante, qu'il fût sur la place publique, au marché ou encore en quelque indécent banquet dont les Antiques possédaient joyeusement l'art, sa gentille femme nous le confirmerait rageusement, était prêt à mourir pour cette activité. Présente à chaque moment de son vivant, il lui était impossible de la répudier sans renier la vie elle-même. Cette force de caractère, cette intransigeance, qui accepta pourtant toujours la remise en question, l'examen critique raisonné, et ce, jusqu'aux derniers instants, entraîna Socrate dans le gouffre *néantique* du royaume d'Hadès. Or, l'âge auquel lui arriva cette épreuve ne traumatiserait point outre mesure les plus féroces amants de la vie, comme les Nietzsche ou Brassens<sup>205</sup>, pour lesquels il s'avérerait totalement malsain de se sacrifier trop jeune pour quelque cause que ce soit, même celles nous apparaissant les plus augustes. Cette noblesse, cette sérénité, voire ce courage, cette force avec laquelle Socrate affronta sa propre mort, au contraire des braillards qui l'entourèrent ou des maladifs qui s'absentèrent, ne possédait rien de la fuite des derniers hommes<sup>206</sup>. Ceci séduisit Nietzsche au plus haut point même s'il critiqua un brin cette froide assurance sans regret, sans frisson face à la mort, comme nous le développâmes précédemment<sup>207</sup>, et ce prix attaché à la *sagesse* philosophique, celle de ne rien savoir, regrettablement plus élevé que celui attribué à la vie<sup>208</sup>, préalable imparable à toute philosophie, à tous ceux qui

<sup>204</sup> « [...] Socrate [tout comme le Christ d'ailleurs] interpelle tous les hommes en se donnant en exemple. » Bernard BOULET, « Sur l'Apologie de Socrate », *Euthyphron, Apologie de Socrate, Kriton, Phédon (extrait)*, p. 126. « Celui-ci [Socrate] ne se propose point des vaines fantaisies : sa fin fut nous fournir de choses et de préceptes, qui réellement et plus jointement servent à la vie, [...] » Michel de MONTAIGNE, « De la physionomie », *Essais* (livre troisième), XII, p. 320.

<sup>205</sup> Référence explicite à la fameuse chanson de Brassens *Mourir pour des idées*. Georges BRASSENS, « Mourir pour des idées », album *Mourir pour des idées*, piste 9.

<sup>206</sup> « Un peu de poison de temps en temps : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, cela donne une mort agréable. » Friedrich NIETZSCHE, « Le prologue de Zarathoustra », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 5, p. 16.

<sup>207</sup> Voir « Un décadent exemplaire » aux pages 40 et 41.

<sup>208</sup> « Mais en cet instant la vie m'était plus chère que ne le fut jamais toute ma sagesse. » Friedrich NIETZSCHE, « L'autre air de danse. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 2, p. 215. « Il [le philosophe nietzschéen] lui semble de mauvais goût de jouer les martyrs ; "souffrir pour la vérité" – voilà ce qu'elle laisse aux ambitieux, aux héros de comédie de l'esprit, et à qui d'autre a assez de temps pour cela [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 8, p. 200. Pour une explication lumineuse de

philosophe, pour évoquer bien lointainement Abraham Harold Maslow<sup>209</sup> ou même ce cher Xénophane de Colophon<sup>210</sup>.

Néanmoins, le plus problématique des problèmes avec la figure du Socrate mourant, qui s'éleva en un parangon à imiter, s'affiche par l'opacité de ses dernières paroles que Nietzsche condamne virulemment. « Criton, nous devons un coq à Esculape. Payez cette dette, ne soyez pas négligents<sup>211</sup>. » Ces paroles maudites ne sortiraient que de la tête d'un être profondément nihiliste, dénigreur à l'extrême de l'existence. Elles confirmeraient que celui qui s'astreignit à une œuvre philosophique superlativement ancrée dans le quotidien, qui jamais ne fuit la vie, tant dans ses réjouissances ou ses affres, ne la voyait pourtant que comme une triste maladie à laquelle la salvatrice mort mettait enfin un terme<sup>212</sup>. Par ce mot capital, sans appel, Socrate noircit la vie et s'en vengea étant donné l'influence qu'il possédait et eut... Pierre Hadot soutint *clairvoyamment* que Nietzsche interpréta aussi cette demande sacrificielle comme le rejet de la vie bien particulière que mena Socrate lui-même, soit celle teinte de cette lucidité rongée notamment les mythes, les instincts et, ipso facto, la vie<sup>213</sup>. Ronna Burger doute... Selon elle, Socrate désirerait sacrifier à Esculape, sans nulle ironie, pour qu'il l'aide à lutter contre la mort approchant. Dernière affirmation sanctifiant la vie<sup>214</sup>... La professeure du département de philosophie de l'Université Tulane va même jusqu'à soutenir que Socrate aspirerait ardemment à

---

Nietzsche sur ce point, voir Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 25, pp. 74 et 75. « Nietzsche n'a jamais cherché, on l'a dit, à dévaloriser la vie biologique, au profit d'une vie philosophique plus haute. » Barbara STIEGLER, « La vie comme " pouvoir interne de créer des formes " », *Nietzsche et la biologie*, p. 47.

<sup>209</sup> Voir l'article qui, en 1943, exposait la fameuse théorie des besoins d'Abraham Harold Maslow. Abraham Harold MASLOW, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, volume 50, n° 4 (juillet 1943), pp. 370-396.

<sup>210</sup> « Oui, c'est au coin du feu qu'il faut en deviser, / Tout au cœur de l'hiver, allongé sur un lit / Passablement douillet, après un bon dîner, / En buvant du vin doux, et tout en grignotant / Des pois chiches grillés. C'est alors qu'on peut dire : / " Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Dis-moi quel est ton âge ? / Et quel âge avais-tu quand le Mède arriva ? " » XÉNOPHANE DE COLOPHON, « Xénophane B. Fragments », *Les Présocratiques*, § xxii, pp. 120.

<sup>211</sup> PLATON, *Phédon*, traduction par Monique DIXSAUT, 118a, p. 309.

<sup>212</sup> « " Oh, Criton, je dois un coq à Asclépios. " Cette " dernière parole " risible et terrifiante signifie pour celui qui a des oreilles : " Oh, Criton, la vie est une maladie ! " » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 340, p. 279. « Socrate n'est pas médecin, se dit-il à mi-voix : seule la mort est ici médecin... » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136.

<sup>213</sup> Pierre HADOT, « III. Dionysos », *Éloge de Socrate*, pp. 70 et 71.

<sup>214</sup> Ronna BURGER, « Chapter thirteen Pharmakon », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 216.

recommencer sa vie : il assumerait *le poids le plus lourd*<sup>215</sup>. Ainsi interprète-t-elle les dernières vociférations socratiques<sup>216</sup>. Semblablement, Richard Minadeo interprète le dernier vœu socratique comme un hommage à rendre au dieu du corps pour le soin que ce dernier eut de la partie mortelle de Socrate pendant environ soixante-dix ans<sup>217</sup>. Donc, au crépuscule de sa vie, le philosophe rendrait grâce à ce vieil ennemi, le corps, lui reconnaissant une importance capitale<sup>218</sup>.

Nonobstant et selon une perspective nietzschéenne rejetant les doutes et les dires de l'auteure précédemment citée, il appert que Socrate échouerait lamentablement au test de l'éternel retour. Jamais il ne revivrait « une fois et encore d'innombrables fois<sup>219</sup> » sa vie s'il la considérait que l'égale d'une vulgaire maladie un peu longue. (Qui donc, outre Nietzsche, ambitionnerait de tomber une deuxième fois malade, voire *d'innombrables fois*<sup>220</sup>, et ce, pour l'éternité ?) Tel est le plus grand crime dont Nietzsche accuserait Socrate. Il ne lui pardonne pas. Nonobstant, s'il s'était cloué le clapet, le grand amant des Grecs l'aurait vraisemblablement épargné. En effet, sa mort aurait signifiée plutôt : « Je refuse de vivre autrement que comme j'ai vécu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire en ne prenant pas pour première compagne la philosophie. *Tant que je respirerai, tant que j'en serai capable, je ne cesserai jamais de philosopher*<sup>221</sup>. » *Plutôt mourir que d'abandonner sa cause ; voilà qui est nietzschéen*<sup>222</sup> ! En avançant vers la mort, il aurait été l'homme de

<sup>215</sup> Allusion à l'éternel retour nietzschéen. Voir notamment Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 341, pp. 279 et 280.

<sup>216</sup> Ronna BURGER, « Notes Chapter thirteen », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 275, note 33.

<sup>217</sup> Quant à l'âge de Socrate lors de sa mort, Nietzsche nous a laissé un bref développement des plus intéressants ! Voir Friedrich NIETZSCHE, « Socrate », *Les philosophes préplatoniciens*, traduction par Nathalie FERRAND, § 16, pp. 239-241.

<sup>218</sup> « I suggest, therefore, that at the dialogue's close Asclepius is quite naturally singled out as a chief representative of those gods whom one must leave behind at death and that Socrates' last words are a simple but due expression of pious gratitude for the *therapeia* –the care– which the god has accorded him during his long life. [...] Not the least becoming effect of the words, to my mind, is the understanding that, in the end, the philosopher has the magnanimity to speak words suggesting grace even for the services of the old enemy, the body. » Richard MINADEO, « Socrates' Debt to Asclepius », *The Classical Journal*, volume 66, n° 4 (avril-mai 1971), p. 296.

<sup>219</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 341, p. 279.

<sup>220</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 341, p. 279.

<sup>221</sup> PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Frédérick TÊTU en collaboration avec Bernard BOULET, 29d, p. 37.

<sup>222</sup> Friedrich NIETZSCHE, tel que cité par Ernst BERTRAM, « Généalogie », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 69. Ernst Bertram réfère ici à une lettre de l'écrivain allemand qu'il destina à sa sœur en date du 28 mai 1887 et non du 21 mai 1887 comme le résultat actuel de nos recherches nous forcent à le souligner et contrairement aux indications que nous donnait sur cette captivante lettre Alexandre Vialatte. (Friedrich

l'éternel retour qui dit *oui* « un nombre incalculable de fois<sup>223</sup> » à tout ce qu'il a vécu, sans regret, sans amertume en désirant plus que tout, si c'était possible, revivre sempiternellement sa vie comme il la mena, ce que Platon, sans conteste, lui consentit si volontiers par l'entremise de ses dialogues.

Cette interprétation nietzschéenne des dernières paroles de l'Ironiste par excellence, s'ajoutant à une longue liste, est-elle raisonnablement admissible ? Esculape était le dieu guérisseur. Or, il serait tout à fait justifié de penser que Socrate voulait sacrifier un coq à ce dieu qui l'aurait guéri. Mais de quoi ? Possiblement de la vie, comme le souligna bien traditionnellement Nietzsche<sup>224</sup>, où l'âme est malencontreusement unie au corps<sup>225</sup>.

---

NIETZSCHE, « 124. À sa sœur », *Lettres choisies*, traduction d'Alexandre VIALATTE, p. 249.) En ce qui concerne cette phrase proverbiale que cite avec raison Ernst Bertram, au grand dam de certains docteurs nietzschéens contemporains, il semble bien que, si elle renferme une pointe non négligeable d'ironie à l'égard des activités de sa sœur et de son sinistre mari, elle constitue néanmoins un compendium mirifique de l'attitude que Nietzsche eut toute sa vie à l'égard de sa mission philosophique, et ce, en dépit de toutes les difficultés qu'il rencontra et contre lesquelles il lutta ardemment. Nous dédions d'ailleurs quelques lignes de notre mémoire à ce thème passionnant du courage, de l'entêtement nietzschéen. Voir « Le philosophe idéal 10° Le courage » aux pages 114 à 117. « Mais, pour ce qui est de l'essentiel, j'ai compris que la seule chose que les êtres humains, quels qu'ils soient, reconnaissent véritablement et devant laquelle ils s'inclinent est l'action d'une grande élévation morale. **Pour rien au monde, pas de démarche de conciliation ! On ne peut parvenir à un grand succès que si l'on reste fidèle à soi-même.** Je découvre l'influence que j'exerce déjà, je nuirais à moi-même comme à tous les êtres qui, avec moi, avancent, ou je nous anéantirais si je voulais m'affaiblir et devenir sceptique. » Friedrich NIETZSCHE, *Correspondance III Janvier 1875 – Décembre 1879*, lettre à Carl von Gersdorff (15 avril 1876), n° 520, p. 145. Notre mise en évidence.

<sup>223</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, livre quatrième, § 341, p. 340.

<sup>224</sup> « L'interprétation traditionnelle des dernières paroles est que Socrate veut sacrifier un coq à ce dieu pour le remercier de l'avoir guéri de la vie. On peut laisser la parole à Nietzsche : " Socrate n'est pas médecin, se dit-il à mi-voix : seule la mort est ici médecin... Quant à Socrate, il ne fut que longtemps malade... " » Monique DIXSAUT, « Notes à la traduction », *Phédon*, p. 408, note 382 et Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136. Nous citons un passage nietzschéen différent de celui choisi par Monique Dixsaut. « The most generally accepted explanation of Socrates' last words is that the cock was an offering to the god of healing for his approaching recovery from 'the long sickness of health and living'. » Pamela M. CLARK, « A Cock to Asclepius », *The Classical Review*, volume 2 (nouvelles séries), n°s 3 et 4 (décembre 1952), p. 146, 1<sup>re</sup> colonne. « This familiar rite Socrates turns into an allegory, and desires Crito to signify by such an offering his thanksgiving that his friend has now received in Death the cure of Life's long infirmity. » William Duguid GEDDES, « Note V. », *The Phaedo of Plato*, p. 264. « It might have been supposed that the conception of life as a 'fitful fever' was familiar enough to spare us all the unprofitable ingenuity that has been expended on this passage. The last words of Sokrates are in perfect harmony with the whole tenor of his foregoing discourse. His soul is on the point of being liberated from the body and all its attendant infirmities and will presently be restored to her primal purity and health. Corporeal existence is in fact a morbid condition of the soul, for which death is the remedy; wherefore Sokrates vows to Asklepios the sacrifice customary on recovery from sickness. » Richard Dacre ARCHER-HIND, *The Phaedo of Plato*, p. 180. « By far the most common interpretation in the past two centuries has been allegorical and mystical: Socrates is thanking Asclepius for healing him of the sickness of life by the cure of death. » Glenn Warren

D'autres avancèrent, dans la même lignée malade, des pistes fort intéressantes, contrastant parfois légèrement avec l'hypothèse de Nietzsche. Par exemple, il y a la supposition qu'il ne s'agirait là que de balbutiements incohérents proférés sous l'emprise débilissante de la ciguë<sup>226</sup> ce qui nous appert tout à fait stupéfiant. Effectivement, Platon demeure, d'une part, le grand architecte réfléchi de ce dialogue assurément songé jusqu'en ses moindres détails<sup>227</sup> en dépit de la remarque fort intéressante de James R.

---

MOST, « 'A Cock for Asclepius' », *The Classical Quarterly*, volume 43 (nouvelles séries), n° 1 (1993), p. 100. « [...] Socrates uncovered his face to make his last ironic remark, that he owed a cock to Asclepius, since he had now recovered from the sickness of being alive. [...] The usual interpretation of the remark, [...] » Christopher GILL, « The Death of Socrates », *The Classical Quarterly*, volume 23 (nouvelles séries), n° 1 (mai 1973), pp. 27 et 28. La dernière partie de notre citation se trouve à la note première de la page 28. « Socrates, they therefore decided, was supplicating the healer of disease because the soul in the process of generation becomes sick, and at the point of death needs help so as to become sound again (T. 526). » Emma Jeannette LEVY EDELSTEIN et Ludwig EDELSTEIN, *Asclepius Collection and Interpretation of the Testimonies* (volume 2), pp. 130 et 131. « Why does he [sc., Socrates] pay a cock to Asclepius? Is it in order that he may heal the parts of the soul that have become sick in the process of generation [...]? » OLYMPIODORE (D'ALEXANDRIE LE JEUNE), tel que cité par Emma Jeannette LEVY EDELSTEIN et Ludwig EDELSTEIN, *Asclepius Collection and Interpretation of the Testimonies* (volume 1), § 526, pp. 297.

<sup>225</sup> Selon Léon Robin, les paroles ultimes de Socrate confirmeraient que ce dernier « sent que son âme est enfin guérie du mal d'être unie à un corps ». Il n'y a qu'un pas minuscule entre soutenir ceci et clamer que la vie terrestre que nous connaissons tous est une maladie ! LÉON ROBIN, *Phédon*, p. 102, note 3. « Asképios était par excellence le dieu médical, et l'on a pu penser, non sans quelque apparence de raison, que Socrate voulait lui rendre grâce "de ce que son âme était enfin guérie du mal d'être unie à un corps" » Franz CUMONT, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), p. 125.

<sup>226</sup> « Mais, lorsque le cerveau est irrigué par un sang auquel se mêle, lentement, insidieusement, le contenu d'une coupe de ciguë fraîche, on admettra qu'il soit permis de délirer, – de "dérailler", pourrait-on dire, les deux mots couvrant la même image, – même quand on a la tête solide, même quand on s'appelle Socrate. Au seuil de l'Hadès, le Maître n'avait-il pas droit, une fois dans sa vie, la première et la dernière, à un instant d'égarement ? Ainsi, ce coq dû à Esculape, loin d'avoir une valeur symbolique ou métaphysique, resterait une hallucination, un cauchemar, la vision délirante d'un mourant. » René GAUTIER, « Les dernières paroles de Socrate », *Revue universitaire*, n° 1 (janvier-février 1955), p. 275. « Some have considered it a mere delirious utterance [...] on the part of Socrates, resulting from the operation of the poison. » William Duguid GEDDES, « Note V. », *The Phaedo of Plato*, p. 264.

<sup>227</sup> À propos des dernières paroles de Socrate, Franz Cumont remarque : « Il n'est pas surprenant qu'une recommandation conçue en termes aussi vagues et laissée volontairement inexplicitée par Platon ait prêté aux interprétations les plus différentes, [...] Ainsi, lorsque nous essayons de définir avec précision la portée des paroles dont Platon a, non sans intention, laissé le sens indéfini, nous souffrons surtout d'un embarras de richesse, et diverses considérations permettent d'en fournir des interprétations différentes. » Franz CUMONT, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), pp. 122 et 126. Nos mises en évidence. « When we first meet Socrates he has just been released from chains, actual chains. At the end, he is released from those other "chains" that are the body. Again at the beginning, Socrates proceeds to rub the numbness out of his legs. At the close the jailer palpates his legs so as to test the growing numbness. Even such a small part of the overall structural pattern suffices to assure us of a very valuable conviction: **we are dealing with conscious, deliberate design. It remains merely to see the design in all of its aspects.** » Richard MINADEO, « Socrates' Debt to Asclepius », *The Classical Journal*, volume 66, n° 4 (avril-mai 1971), p. 295. Nos mises en évidence. « For Socrates' words [...] form part of a complex literary text written by Plato, and there is no reason to believe that they were not also intended to enter into determinate relationships with other parts of that text and with other texts by the same author. » Glenn Warren MOST,

Baron expliquant que ce ne seraient que les paroles du Socrate historique, rien de plus, sans nulle intervention platonicienne<sup>228</sup>. D'autre part, les connaissances pharmacologiques les plus familières nous rappellent que la ciguë n'est guère une molécule hallucinogène<sup>229</sup>.

Si nous rejetons l'idée d'une simple parole bouffonne<sup>230</sup> ou ironique, puisque le poison le tua et ne le guérit pas, Socrate demanderait par exemple la rémission de Platon, malade à cette époque<sup>231</sup>, car terriblement affligé par la condamnation de Socrate, son Socrate

---

« 'A Cock for Asclepius' », *The Classical Quarterly*, volume 43 (nouvelles séries), n° 1 (1993), p. 99. Hegel approuverait assurément notre remarque... Le passage suivant nous le laisserait deviner : « Dans le dialogue écrit les réponses [comme tout ce qui y est écrit] sont entièrement sous le contrôle de l'auteur ; mais trouver dans la réalité des gens qui répondent [ou discutent] de cette manière est autre chose ». Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, « B. Socrate », *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 2, chapitre ii, p. 291.

<sup>228</sup> « Regardless of which interpretation one prefers, it is essential to keep in mind that these are Socrates' words, quoted by Plato, not Plato's invention, and stand alone as our best-attested verbal contact with the historical person. » James R. BARON, « On Separating the Socratic from the Platonic in *Phaedo* 118 », *Classical Philology*, volume 70, n° 4 (octobre 1975), p. 269 (2<sup>e</sup> colonne).

<sup>229</sup> « René Gautier has suggested that all of Socrates' words in the last part of *Phaedo* are meaningless: he has been sent on a "bad trip" by the hemlock. But the standard pharmacologies mention no hallucinatory effects of hemlock; rather, it is a powerful depressant. » James R. BARON, « On Separating the Socratic from the Platonic in *Phaedo* 118 », *Classical Philology*, volume 70, n° 4 (octobre 1975), p. 269 (2<sup>e</sup> colonne).

<sup>230</sup> Victor HUGO, « Préface Cromwell », *Théâtre complet I*, p. 426.

<sup>231</sup> « Hearing of the illness of his young friend [Plato], Socrates may well have promised a cock to speed his recovery. » Pamela M. CLARK, « A Cock to Asclepius », *The Classical Review*, volume 2 (nouvelles séries), n°s 3 et 4 (décembre 1952), p. 146, 2<sup>e</sup> colonne. « Thus in principle Wilamowitz's vigorous protest against this view turns out to be justified: Socrates' votive offering to Asclepius must express gratitude not for his own death but for someone's rescue from illness. Though this seems to have been the dominant interpretation in antiquity, few modern authors have adopted it. » Glenn Warren MOST, « 'A Cock for Asclepius' », *The Classical Quarterly*, volume 43 (nouvelles séries), n° 1 (1993), p. 104. « Hence it is permissible to look for a further explanation of Socrates' dying words, taking the sacrifice as a normal one for the recovery of a sick person. We may deduce from the *Phaedo* that it is one that has been promised already, and that this is known to Crito. [...] Is there any further hint about the occasion of the promise? There is indeed one definite reference in the *Phaedo* to a normal illness, and that is the illness of Plato himself. [...] If this is more than a device to show that the dialogue is not a literal account of Socrates' last hours, it indicates that Plato was severely enough ill to be kept away from a gathering that he would not willingly have missed. He was present at the trial (*Apology* 34 a), and the disease must therefore have come on during the time that Socrates was in prison. Hearing of the illness of his young friend, Socrates may well have promised a cock to speed his recovery. If this is so, and if Socrates did indeed remember it in his last words, Plato would have treasured the fact and wished to record it, but with his usual reticence about himself and fine artistry would not have marred the end by dragging in his own name in explanation. And so the absence of comment is satisfactorily explained. » Pamela M. CLARK, « A Cock to Asclepius », *The Classical Review*, volume 2 (nouvelles séries), n°s 3 et 4 (décembre 1952), p. 146, 2<sup>e</sup> colonne. « A thank-offering to the god of healing. The cock is the poor man's offering. The touching beauty and restraint of this account is heightened still more, if Plato, who was ill and unable to be present at the death of his dearest friend, look this last request to have been made for his sake. » William Henry Denham ROUSE, « *Phaedo* (Phaidon) », *Great Dialogues of Plato*, p. 622, note 1.

chéri ! (D'ailleurs, Platon ne se déguise-t-il pas sous les traits d'Alcibiade dans son *Banquet* ?) C'est du moins notre hasardeux diagnostic. Soulignons que nous pensâmes déjà fortement, à l'encontre de Pamela M. Clark<sup>232</sup>, et un peu moins ardemment aujourd'hui, que l'absence de Platon résidait essentiellement dans le fait que ce dernier, sachant que la seule manière de faire vivre son maître était de préserver la partie la plus précieuse de celui-ci, c'est-à-dire son âme, en se la remémorant et la portant intimement, à chaque instant<sup>233</sup>, comme le fit Montaigne pour son ami La Boétie<sup>234</sup> ou encore Bourbon Busset pour sa chère Laurence, percevait clairement que pleurer et se lamenter auprès de Socrate en ces heures capitales ne servirait à rien. *Mais je saurai le ranger dans sa majesté, mon ami mort, et je ne le pleurerai point*<sup>235</sup>. Il s'occupait probablement déjà à conserver la mémoire de son aîné grâce à ses dialogues immortels. Nous évoquions aussi, pour soutenir notre affirmation, que ce n'était guère la mort de Socrate qui affligea primordialement Platon, mais le fait que la cité condamna l'homme « le plus juste<sup>236</sup> »<sup>237</sup>. Mais, l'œuvre si profonde et si riche de Platon ne put naître que par quelqu'un qui fut touché en son cœur, presque maladivement par la perte d'un ami qu'il estimait plus que tout. L'explication est belle et dangereusement nietzschéenne, car poétique. Il n'est pas non plus interdit de croire qu'un Hegel s'y rallierait aussi<sup>238</sup> !

<sup>232</sup> Elle remarque assez judicieusement (ce qui nous fit douter de notre interprétation) que « Plato was severely enough ill to be kept away from a gathering that he would not willingly have missed ». Pamela M. CLARK, « A Cock to Asclepius », *The Classical Review*, volume 2 (nouvelles séries), n<sup>os</sup> 3 et 4 (décembre 1952), p. 146, 2<sup>e</sup> colonne.

<sup>233</sup> « « Comment la joindre, celle-là que j'aime quand les murs ou les mers ou la mort m'en séparent ? », je te répondrai qu'inutile est de crier vers elle pour elle, mais qu'il te suffit de chérir ce dont aucun mur ne te sépare, [...] » Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*, § XCIV, p. 278. La Boétie « se loge encore chez moi si entier et si vif que je ne le puis croire ni si lourdement enterré, ni si entièrement éloigné de notre commerce. » Michel de MONTAIGNE, « Lettre IV – À Monsieur de Mesmes / Seigneur de Roissy et de Malassise, / conseiller du roi en son privé conseil. », *Lettres*, p. 49.

<sup>234</sup> « De manière que, ayant aimé plus que toute autre chose feu monsieur de La Boétie, le plus grand homme, à mon avis, de notre siècle, je penserais lourdement faillir à mon devoir si, à mon escient, je laissais évanouir et perdre un si riche nom que le sien et une mémoire si digne de recommandation ; et si je n'essayais, par ces parties-là, de le ressusciter et remettre en vie. » Michel de MONTAIGNE, « Lettre IV – À Monsieur de Mesmes / Seigneur de Roissy et de Malassise, / conseiller du roi en son privé conseil. », *Lettres*, pp. 48 et 49.

<sup>235</sup> Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*, § XXXII, p. 139.

<sup>236</sup> PLATON, *Phédon*, traduction de Frédérick TÊTU, 118a, p. 71.

<sup>237</sup> PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOULHÉ, 324b-326b, pp. 27-30.

<sup>238</sup> Nous avions à l'esprit le passage suivant : « La passion est tenue pour une chose qui n'est pas bonne, qui est plus ou moins mauvaise : l'homme ne doit pas avoir des passions. Mais passion n'est pas tout à fait le mot qui convient pour ce que je veux désigner ici. Pour moi, l'activité humaine en général dérive d'intérêts particuliers, de fins spéciales ou, si l'on veut, d'intentions égoïstes, en ce sens que l'homme met toute

Suivant Nietzsche de plus près, Socrate remercierait avec son énigmatique phrase le dieu de l'avoir enfin libéré de cette vie malade, parce qu'attachée irrémédiablement au corps. Notons que Nietzsche conclurait qu'une telle conception du corps et de l'esprit serait typique des âmes les plus décadentes<sup>239</sup>. Encore, Socrate sacrifierait au dieu pour que celui-ci le rambine du déshonneur s'étant abattu sur lui à la suite de sa condamnation<sup>240</sup>. Poursuivant dans cette veine clinique, il remercierait Esculape d'avoir sauvé le raisonnement jusqu'aux derniers instants et permis le triomphe de l'examen dialectique<sup>241</sup>. Bref, le dieu l'a guéri de la misologie grâce à la gélule philosophique, seul remède nous permettant de supporter noblement cette vie malade, c'est-à-dire l'union scabreuse de notre esprit divin à notre corps si vil et, surtout, cette peur de la mort, grand mystère de la vie<sup>242</sup>. À moins que par ses paroles, il n'intime subtilement ses disciples de débiter réellement leur œuvre philosophique, seule capable de dissiper, telle l'invincible aurore, l'obscurité malade d'une vie sans examen<sup>243</sup>.

---

l'énergie de son vouloir et de son caractère au service de ses buts, en leur sacrifiant tout ce qui pourrait être un autre but, ou plutôt en leur sacrifiant tout le reste. [...] Nous disons donc que rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ceux qui y ont collaboré. Cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque, refoulant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité entière se projette sur un objectif avec toutes les fibres intérieures de son vouloir et concentre dans ce but ses forces et tous ses besoins. En ce sens, nous devons dire que *rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion.* » Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, « La ruse de la Raison », *La Raison dans l'Histoire Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, 2<sup>e</sup> ébauche, chapitre ii, 2, pp. 108 et 109.

<sup>239</sup> « **Mais celui qui est éveillé et conscient dit** : Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps. » Friedrich NIETZSCHE, « Des contempteurs du corps », *Ainsi parlait Zarathoustra Un livre pour tous et pour personne, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 308. Notre mise en évidence.

<sup>240</sup> Michele DEL RE, « L'estremo voto di Socrate », *Sophia*, année xxv, n<sup>os</sup> 3 et 4 (juillet-décembre 1957), pp. 90-94, tel que cité par Monique DIXSAUT, « Notes à la traduction », *Phédon*, p. 408, note 382.

<sup>241</sup> Richard MINADEO, « Socrates' Debt to Asclepius », *The Classical Journal*, volume 66, n<sup>o</sup> 4 (avril-mai 1971), pp. 296 et 297.

<sup>242</sup> « Socrate adversaire des Mystères : il conjure la peur de la mort avec des raisons. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie* (tome I, premier volume), FP 7 [96] (fin 1870 – avril 1871), p. 278.

<sup>243</sup> Cette interprétation nous fut inspirée par la remarque de Franz Cumont qui notait à propos du coq : « Il y a plus, le coq par son chant matinal met en fuite les démons qui, dans les ténèbres, ont envahi la surface de la terre, et en Perse comme en Occident, il était avant tout le héraut de l'aurore, chargé d'éveiller les hommes pour le travail et la prière. » Franz CUMONT, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), p. 124.

Encore, Socrate commanderait ce sacrifice en l'honneur de Platon dont l'écriture le rendra immortel et le sauvera ainsi du mortifère oubli<sup>244</sup>. D'autres, plus fins, remarquèrent que le coq était un animal auquel les Grecs attribuaient la fantastique propriété d'écarter le malheur au-delà du dernier souffle, peu importe ce que nous y affronterions<sup>245</sup>. Par extension, certains attribuèrent à Esculape la propriété d'assurer la santé de notre âme par-delà notre vie<sup>246</sup>. Si, en bon philosophe, contrairement, donc, à ce que peut bien vociférer un savant de la trempe de Reginald Hackforth<sup>247</sup>, il est utile de maintenir chacune de ces interprétations, pour favoriser le questionnement et la réflexion, nous sommes forcés d'admettre que l'interprétation de Nietzsche n'est pas si farfelue qu'elle paraît. Soulignons que la toute première fois que, enchanté, nous lûmes cette œuvre de Platon, nous pensâmes, dans toute notre ignorance des divinités grecques, conséquence fâcheuse de notre éducation frivole dispensée en nos chers établissements d'enseignement (c'est tout juste si l'on nous indiqua qu'avait existé, il y a quelques siècles, une civilisation telle que la Grèce antique), que Socrate, l'homme « le plus juste<sup>248</sup> », ne pouvait s'empêcher de rembourser quelque dette qu'il avait contractée. Si la dette est effectivement envers le dieu, comme l'affirme Wilamowitz-Moellendorff<sup>249</sup>, notre glose n'était pas si inexacte et confirmerait la juste piété de Socrate<sup>250</sup>, dernier pied

<sup>244</sup> RONNA BURGER, « Chapter thirteen Pharmakon », *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, p. 216.

<sup>245</sup> FRANZ CUMONT, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), pp. 123 et 124.

<sup>246</sup> « Or it was believed that Socrates, in accordance with the advice of the Oracle, desired to return to his native land singing the paean, since the soul dismissing its cares requires Asclepius's foresight (T. 527). Thus Socrates' last words became fraught with deep meaning. The god who for people at large was the one who granted life and happiness in this world, for those initiated into philosophy was the one who opened the path into the Beyond, the one on whom they relied when the soul escaped from the prison of the body. » EMMA JEANNETTE LEVY EDELSTEIN et LUDWIG EDELSTEIN, *Asclepius Collection and Interpretation of the Testimonies* (volume 2), p. 131. GLENN WARREN MOST, « 'A Cock for Asclepius' », *The Classical Quarterly*, volume 43 (nouvelles séries), n° 1 (1993), p. 102.

<sup>247</sup> « [...] it is of course idle to speculate about the occasion for the vow. » REGINALD HACKFORTH, « XXII 115b-118 The last scene », *Phaedo*, p. 190, note 2.

<sup>248</sup> PLATON, *Phédon*, traduction par Monique DIXSAUT, 118a, p. 309.

<sup>249</sup> FRANZ CUMONT, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), p. 121. « "Poor fellow," says Lucian (T. 525), "he drank hemlock before he had even paid the cock to Asclepius," as if Socrates had forgotten to offer a sacrifice which he had once promised to Asclepius, and in the face of death remembering his pledge had asked his friends to act in his stead. » EMMA JEANNETTE LEVY EDELSTEIN et LUDWIG EDELSTEIN, *Asclepius Collection and Interpretation of the Testimonies* (volume 2), p. 130.

<sup>250</sup> « Asclepius was the god of healing. Socrates' last words are usually taken to mean that death is, paradoxically, the cure for the illness of human life. But the idea of life as an illness, though once attributed to Cebes (95d), is hardly Socratic in spirit (see 90e-91a). It is possible that the words refer to a real obligation of unknown origin. For Socrates to charge Crito with the settlement of an actual debt would be

de nez à ses accusateurs, souhaitant quitter cette vie en respectant toutes les lois, tant celles émanant de la cité que du supposé ordre divin et, par-dessus tout, celles inscrites au tréfonds de sa personne<sup>251</sup>. À moins que ces dernières paroles *éternitairement* énigmatiques ne nous forcent à admettre notre ignorance et, surtout, celle concernant la mort. Savoir que nous ne savons pas... Ne serait-ce pas magnifique que les derniers mots de Socrate nous assujettissent à une pareille prise de conscience ? La mer de ceux qui prétendent savoir est si infiniment étendue que notre affirmation n'apparaîtra que comme une rêverie un peu sottie.

Enfin, plus que la connaissance supposément socratique que la vie n'est qu'une maladie, vérité ancrée au plus profond de l'âme nietzschéenne<sup>252</sup>, comme en témoignerait son vécu enrobé d'ascétisme, Nietzsche condamne en Socrate l'individu qui osa, pitre des fous, en raison de la mort l'arrachant à la vie, du poison ou, plus sensément, de la piété<sup>253</sup> (et non pitié comme le cite erronément Monique Dixsaut se référant à la traduction d'Alexandre Vialatte déficiente en ce court passage<sup>254</sup>) à l'égard de la vérité, le proclamer ouvertement, ce qui minerait la vie, surtout celles des personnes qui l'entendirent. En ce sens, pour Nietzsche, il se vengea de la vie et ses dernières paroles recèleraient donc une fragrance de méchanceté, de ressentiment. Pour cette seule raison, déjà suffisamment épouvantable, il faudrait rejeter, au nom de la vie la plus vivante, l'image du Socrate mourant.

---

in keeping with the closing words of the dialogue. » David GALLOP, « Explanatory notes 118a we owe a cock to Asclepius », *Phaedo*, p. 102.

<sup>251</sup> Notre pensée rejoint certains commentateurs... « Others, such as Theodoret, have sought for the import of the 'novissima verba' in a desire on the part of Socrates to keep himself right with regard to the religion of his country, and to show with his latest breath the falsity of the main count on which he had been condemned – viz., impiety towards the national gods. » William Duguid GEDDES, « Note V. », *The Phaedo of Plato*, p. 264.

<sup>252</sup> « Lui, Nietzsche, qui a voulu être le chantre de la joie d'exister et de vivre, ne soupçonne-t-il pas, ne craint-il pas, lui aussi, finalement que l'existence ne soit qu'une maladie. » Pierre HADOT, « III. Dionysos », *Éloge de Socrate*, pp. 69 et 70. « Son dithyrambe enflammé, dionysiaque sur la vie et rien que la vie, n'était-il que la forme de silence sous laquelle un grand éducateur à la vie ne croyait pas à la vie ? » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 408.

<sup>253</sup> « Fut-ce la mort, ou le poison, ou la piété, ou la méchanceté – quelque chose lui délia la langue à cet instant, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre quatrième, § 340, p. 279.

<sup>254</sup> Effectivement, Vialatte traduit *Frömmigkeit* par *pitié*. Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduit par Alexandre VIALATTE, § 340, p. 275 et Monique DIXSAUT, « Notes à la traduction », *Phédon*, p. 408, note 382.

*S'il fallait choisir : la ciguë ou la croix, Socrate ou le Christ ?*

Incontestablement, Socrate et Jésus s'avèrent des maîtres incomparables de l'humanité, et ce, même s'ils ne laissèrent aucun écrit. Leur vie et, à plus forte raison, leur trépas, par leur exemple même, viserait à nous élever, nous rendre meilleurs. Or, pour bien comprendre un autre signe de décadence que Nietzsche décèlerait chez Socrate, il est utile de se demander laquelle des deux morts rejeterait le plus fervemment Nietzsche. À première vue, les deux semblent, sur bien des points, avoir couru après leur destin tragique. Effectivement, ils auraient pu cesser leurs pérégrinations avant qu'elles ne deviennent, pour leur existence, dangereuses. Leur refus d'un pareil accommodement tiendrait d'un élan suicidaire et horripilerait Nietzsche. Toutefois, Nietzsche pardonnerait plus facilement à Socrate cet entêtement en raison de son âge déjà avancé<sup>255</sup>. Ce qui blesse Nietzsche, c'est que Socrate, en mourant, condamna les Athéniens au remords<sup>256</sup>, au blâme immortel d'avoir assassiné le plus grand maître de l'humanité<sup>257</sup>, un humain qui « fut le meilleur, et en outre le plus sage et le plus juste<sup>258</sup> ». C'est peut-être pour cette raison que Socrate plongera avec tant de confiance dans la mer inconnue de la male fortune sachant que, dans quelque temps, l'injustice de sa mort accablerait ses concitoyens. *Lui, donc, n'était plus parmi les hommes ; mais les Athéniens se repentirent aussitôt, au point de fermer palestres et gymnases*<sup>259</sup>. Ce retournement propre au destin

<sup>255</sup> « En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu que les prédicateurs de la mort lente révèrent et, depuis, sa mort prématurée a été fatale à beaucoup. » Friedrich NIETZSCHE, « De la mort libre. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 68. De son côté, Socrate avait vraisemblablement 70 ans. (Quant à l'âge de Socrate lors de sa mort, Nietzsche nous a laissé un bref développement des plus intéressants ! Voir Friedrich NIETZSCHE, « Socrate », *Les philosophes préplatoniciens*, traduction par Nathalie FERRAND, § 16, pp. 239-241.) René Gautier le qualifie d'ailleurs de « vieillard ». René GAUTIER, « Les dernières paroles de Socrate », *Revue universitaire*, n° 1 (janvier-février 1955), p. 275.

<sup>256</sup> « On aurait pu l'expulser hors des frontières comme quelque chose de tout à fait énigmatique, d'inclassable, d'inexplicable, sans que nulle postérité fût en droit de convaincre les Athéniens d'une quelconque infamie. Mais on réclama la mort et non le bannissement, et il semble bien que ce soit Socrate lui-même qui l'ait obtenue, [...] » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACQUE-LABARTHE, § 13, p. 86. « Socrate voulut mourir : – ce n'est pas Athènes, c'est lui qui se donna la coupe empoisonnée, il contraignit Athènes à la coupe empoisonnée... » Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, p. 136.

<sup>257</sup> Le passage suivant de Xénophon teinté d'ironie ou, du moins, d'impossibilité rejoindrait notre propos : « Et si, parmi ceux qui aspirent à la vertu, il en est un qui ait eu un maître plus utile que Socrate, je pense que celui-là mérite d'être regardé comme le plus heureux des hommes. » XÉNOPHON, *Apologie de Socrate*, 34, p. 267.

<sup>258</sup> PLATON, *Phédon*, traduction de Paul VICAIRE, 118a, p. 110.

<sup>259</sup> Diogène LAËRCE, « Socrate », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre II, 43, p. 246.

tragique<sup>260</sup> dont rêve le philosophe allemand<sup>261</sup>, il l'anathémisa pourtant dans le cas de Socrate, car il se révéla nocif pour la vie. Effectivement, il est difficile de vivre accablé par les plus ignobles regrets. Nombre de suicides nous le confirmeraient. De plus, cette injustice commise à son égard, que plusieurs ressentent fortement à la lecture du beau dialogue platonicien, provoquerait quelques fois un profond sentiment de dépit à l'encontre de l'humanité, des hommes qui condamnèrent injustement l'homme le plus juste. Le nihilisme tout comme l'apathie ou la dépression ne sont jamais très loin d'une telle attitude malsaine.

En ce qui concerne le Christ, si Nietzsche rejette l'idée qu'il soit mort pour racheter l'insondable multitude des péchés commis par les hommes<sup>262</sup>, il soutient néanmoins que sa mort évita de s'assombrir par quelque lourd nuage rempli de ressentiment comme dans le cas de Socrate dont le trépas immergea ses pairs sous un remord nihiliste. L'unique objectif de Jésus fut de montrer comment vivre<sup>263</sup> : « *Ne pas se défendre, ne pas quereller, ne pas rendre responsable... Mais aussi ne pas résister au méchant – l'aimer*<sup>264</sup>... » Il souhaitait que tout un chacun travaille ici et maintenant à l'avènement du royaume des cieux que chacun portait en lui<sup>265</sup>, idée que travestit Paul, incapable de

<sup>260</sup> « La forme la plus universelle du destin *tragique* est la défaite victorieuse ou la victoire remportée dans la défaite. À chaque fois l'individualité est vaincue : et cependant nous ressentons son anéantissement comme une victoire. Pour le héros tragique, il est nécessaire de périr par où il doit vaincre. » Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie* (tomé I, premier volume), FP 7 [128] (fin 1870 – avril 1871), p. 303.

<sup>261</sup> « Mourir, comme jadis je le vis mourir –, [...] dur, réfléchi circonspect – : frémissant d'avance dans sa victoire, exaltant de vaincre en *mourant* – : commandant en mourant, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Dernière volonté », *Dithyrambes de Dionysos, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 1246. « Nous prononçons avec héroïsme la phrase de Nietzsche : “ Une vie heureuse est impossible... Seule, une vie héroïque est possible. La plus belle vie pour le héros est de mûrir pour la mort dans le combat. ” » Pierre-Jules RENARD, « 26 janvier 1897 », *Journal 1887-1910*, p. 305.

<sup>262</sup> « Ce “ joyeux messager ” mourut comme il vécut, comme il enseigna – non pour “ racheter les hommes ”, mais pour montrer comment il faut vivre. » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 35, p. 55.

<sup>263</sup> « Ce “ joyeux messager ” mourut comme il vécut, comme il enseigna – non pour “ racheter les hommes ”, mais pour montrer comment il faut vivre. » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 35, p. 55.

<sup>264</sup> Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 35, p. 56.

<sup>265</sup> « The Kingdom of God, Nietzsche agrees, is in the hearts of men – and when it is sought in another life, the central insight of Jesus seems to him to be betrayed. » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 345. « Instead of striving to become perfect here and now, as Jesus had exhorted them to do, they put their trust in the distant future. » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 346.

suivre un tel appel<sup>266</sup>. Enfin, nous concluons que Nietzsche préférerait certainement, à la mort malicieuse et pernicieuse de Socrate, celle du Christ dépourvue de tout esprit de vengeance, donc de poison vicieusement délétère. De plus, contrairement au *laideron* athénien, il ne sous-entendit jamais que la vie est une maladie dont la mort nous guérit.

---

<sup>266</sup> « Paul is for Nietzsche “the first Christian” (M 68); the discovery of faith as a remedy against the incapacity for what one deems to be right action; the man who made it possible for pagans the world over to persist in their own way of life while calling themselves Christians. » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche’s Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 344. « Paul substituted faith in Christ for the Christlike life: [...] » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche’s Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 345. Que Nietzsche songe à un texte comme celui de l’*Épître aux Galates* de Paul, c’est fort plausible. Le passage suivant, à l’aide d’un exemple concret à l’époque de Paul, confirmerait que la foi est prioritaire, première et que les actions ne constituent, en somme, que bien peu de choses pour ce père chrétien. « Car, en Christ Jésus, ni la circoncision n’a de valeur, ni l’incirconcision, mais [seulement] la foi agissant par l’amour. » Ga, 5, 6, p. 2438, 2<sup>e</sup> colonne.

### Nietzsche : philosophe vitalement suspicieux

« *Que je sois banni de toute vérité*<sup>267</sup> ! »

Friedrich Nietzsche

« C'est là que se séparent les voies que suivent les humains ; veux-tu repos de l'âme et bonheur, alors crois ; **veux-tu être au service de la vérité, alors cherche**<sup>268</sup>. »

Friedrich Nietzsche

En philosophe scrupuleux, la question de la vérité et sa recherche est d'une importance extrême pour Nietzsche. Or, un des plus dangereux écueils pour ceux qui flirtent avec la philosophie serait qu'ils croient fermement à l'atteinte de la vérité, qu'ils ne remettent plus en question ce qu'ils avanceraient dogmatiquement comme universel et éternellement vrai. Nietzsche décela des signes avant-coureurs de cette tendance chez Socrate et, plus fortement, chez Platon. En effet, ceux-là (ou, plus sensément, leurs mauvais disciples) s'imaginaient manifestement être en mesure d'atteindre quelques vérités grâce à la raison dont ils usaient dans leurs joutes dialectiques, leurs examens critiques ou leurs dialogues<sup>269</sup>. La conséquence la plus néfaste de cette conviction fut de miner la vie et ses multiples formes en niant le caractère radicalement personnel de toute vérité. Telle serait la vérité pour Nietzsche que plusieurs commentateurs nommèrent plus ou moins habilement du nom de *perspectivisme*, terme aux relents barbares dont Nietzsche n'usa que rarissimement dans ses textes complets qui furent publiés<sup>270</sup>. Une telle affirmation posséderait une conséquence immense sur nos vies. De fait, nous serions encouragés à nous accomplir, à suivre impérieusement notre propre chemin, nos instincts particuliers, notre vérité pour seulement espérer nous développer complètement et, ainsi, devenir pleinement humains, c'est-à-dire surhumains en comparaison des autres qui

<sup>267</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Fou seulement ! Poète seulement ! », *Dithyrambes de Dionysos, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 1241.

<sup>268</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Correspondance I Juin 1850 – Avril 1869*, lettre à Elisabeth Nietzsche (11 juin 1865), n° 469, p. 369. Notre mise en évidence.

<sup>269</sup> « Le " mensonge sacré " – commun à Confucius, au livre de Manou, à Mahomet et à l'église [Dominique Tassel commet ici une faute de traduction ou une simple faute de français. Nous devrions lire *Église* et non *église* comme dans la traduction d'Henri Albert (p. 262), celle revue par Jean Lacoste (p. 1093) sans oublier celles d'Éric Blondel (p. 119), Jean-Claude Hémerly (p. 77) et Robert Rovini (p. 172).] chrétienne – : il ne manque pas chez Platon. " La vérité est là " : cela veut dire, où qu'on l'entende, *le prête ment...* » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 55, p. 94.

<sup>270</sup> En ce qui concerne notre remarque, voir Jean LACOSTE et Jacques LE RIDER, « *Perspectivisme* », *Index des noms et des notions, Œuvres* (deuxième volume), p. 1687, 1<sup>re</sup> colonne.

s'embourberaient encore tristement dans une voie démesurément éloignée de leur être<sup>271</sup>. Ainsi, si la méthode socratique empanachée de raison est l'une des voies royales à suivre en matière d'éducation, elle ne devrait jamais espérer faire toucher à ceux qui s'y engagent quelques vérités placées par-delà tout doute et, surtout, de nature universelle. « Rien n'est vrai, tout est permis<sup>272</sup> », s'exclameront radicalement les esprits libres, peut-être silencieusement tant cette vérité est dangereuse. Laissons donc foisonner les différentes interprétations du monde<sup>273</sup>, de la vie, des dieux, de tout ce que nous concevons ici-bas pour ne pas restreindre lamentablement nos horizons comme nous le connûmes souventefois à différentes périodes de l'histoire de l'humanité, même s'il paraît hautement rassurant et nécessaire de limiter nos vies en quelques buts ou croyances. La même remarque s'applique aux États, sociétés et civilisations. Surtout, que cette liberté, ce refus de l'essentialité nous empêche de violer avidement la vie et sa réalité proprement matérielle. En effet, toute essence proclamée serait une abstraction : elle nierait le devenir incessant de tous les êtres et, conséquemment, s'opposerait à la vie en rejetant son moteur même. Que la croyance à la vérité, à l'être ou aux formes séparées constitue une sournoise décadence, rien n'est plus certain pour Nietzsche qui affirmera clairement son opposition à Platon (et, moins radicalement, à Socrate qui n'aurait pas cru outre mesure aux nuées néantiques de son disciple) avec son fameux platonisme inversé : « plus on s'éloigne de l'“ essence ”, de la “ vérité ”, mieux s'en porte la vie<sup>274</sup> », qui a besoin de l'erreur, de l'apparence pour se fortifier, se développer<sup>275</sup>. C'est même la formule du bonheur de Nietzsche : *un oui, un non, une ligne droite, un but*<sup>276</sup> ... Il faut

<sup>271</sup> « [...] it is of the essence of the superman that one responds to its challenge by responding to the call of one's personal destiny. » Haim GORDON, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), p. 188.

<sup>272</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 24, p. 254.

<sup>273</sup> « Le monde, au contraire, est redevenu pour nous “ infini ” : en tant que nous ne pouvons pas réfuter la possibilité qu'il contienne des interprétations à l'infini. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, livre cinquième, § 374, p. 245.

<sup>274</sup> Anton-Frederik LAFORCE, « Introduction », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 5.

<sup>275</sup> « [...] je perçus aussi de tout temps l'hostilité à la vie, la répugnance rageuse et vindicative pour la vie même : car toute vie repose sur apparence, art, illusion, optique, nécessité du perspectivisme et de l'erreur. » Friedrich NIETZSCHE, « Essai d'autocritique », *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme, Œuvres* (premier volume), traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, révisée par Jacques LE RIDER, § 5, p. 28.

<sup>276</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Maximes et flèches. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 44, p. 129. La formule sera reprise dans *L'antéchrist*. Voir Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 1, p. 10.

donc savoir, en certains moments, fermer les horizons, la réalité pour mieux se porter, voire se transporter un peu plus haut. Croire, en somme, de nouveau à la vérité d'une erreur<sup>277</sup>, *se faire bêtement platonicien*. Si, en raison même de « l'écrasante complexité du monde<sup>278</sup> », la quantité de ces « vérités », de ces interprétations qui donneront sens à l'existence est infinie ou presque<sup>279</sup>, le philosophe allemand nous rappellerait plus d'une fois, très catégoriquement, que la seule règle qui primera en ce jeu d'enfant, créateur de mythes et de religions, est celle sacrée du respect de la vie<sup>280</sup>, précepte qu'il honore avec sa position suspicieuse au contraire des socratiques, décadents, car dangereusement pathogènes pour la vie.

<sup>277</sup> « Mais la manière dont Nietzsche repense la notion de vérité permet de bien comprendre en quoi sa philosophie de l'interprétation se distingue du tout au tout d'un simple relativisme : la vérité se voit en effet redéfinie comme erreur – conséquence inéluctable du primat de l'interprétation. Car encore convient-il, au sein de ces interprétations, d'établir des distinctions : la vérité se voit ainsi repensée comme la position relative de certaines erreurs devenues conditions d'existence. Le vrai est donc en quelque sorte du faux devenu condition de vie, de l'illusion interprétative dont le statut a été oublié. » Patrick WOTLING, « Vérité (*Wahrheit*) », *Le vocabulaire de Nietzsche*, pp. 53 et 54. « *La vérité est ce type d'erreur sans laquelle une certaine espèce d'êtres vivants ne saurait vivre.* » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 34 [253] (avril-juin 1885), p. 235. « “ Vérité ” : pour la démarche de pensée qui est la mienne, cela ne signifie pas nécessairement le contraire d'une erreur mais seulement, et dans tous les cas les plus décisifs, la position occupée par différentes erreurs les unes par rapport aux autres : l'une est, par exemple, plus ancienne, plus profonde que l'autre : peut-être indéradicable, si un être organique de notre espèce ne savait se passer d'elle pour vivre ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 38 [4] (juin-juillet 1885), p. 332.

<sup>278</sup> Pierre RUSCH, « *David Strauss, l'apôtre et l'écrivain* Notice », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1053.

<sup>279</sup> « Le monde, au contraire, est redevenu pour nous “ infini ” : en tant que nous ne pouvons pas réfuter la possibilité qu'il contienne des interprétations à l'infini. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, livre cinquième, § 374, p. 245.

<sup>280</sup> Zarathoustra est notamment qualifié de « porte-parole de la vie ». Voir Friedrich NIETZSCHE, « Le devin. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 128.

## Nietzsche amant de Socrate

« Mais nous en avons toujours encore dit trop peu sur Socrate. On n'a pas encore exprimé à quel point son influence, comme une ombre qui grandit dans le soleil couchant, s'est étendue dans la postérité jusqu'à nous, [...] <sup>281</sup> »

Friedrich Nietzsche

« D'ailleurs [...] on n'apprend que de celui qu'on aime <sup>282</sup>. »

Johann Wolfgang von Goethe

« Die Liebe herrscht nicht, aber sie bildet, und das ist mehr <sup>283</sup>. »

Johann Wolfgang von Goethe

Nietzsche aimait Socrate – profondément ! Au cours des prochaines pages, qui s'avéreront éternellement chétives et brouillonnes, qui exigeront sans cesse un réexamen minutieux, tout comme ce mémoire d'ailleurs (Appel aux disciples ou aux amants et, plus exactement, aux joyeuses dévergondées ! Je n'écris que pour séduire ou, reprenant la formule de Sartre sur ce point hautement transcendant, pour conquérir <sup>284</sup> et non pour remporter le Goncourt comme le penserait quelque être de triste constitution mentale.), nous aborderons ce qui séduisit et inspira intensément, presque divinement Nietzsche chez le Socrate tant historique, légendaire ou littéraire, à supposer que de telles distinctions, certes très savantes et argumentées, soient toujours hautement sensées. Ce soleil incomparable qui illumina l'Athènes de Périclès, celle des beaux jours virils, forgea si intimement et si complètement Nietzsche que nous n'esquisserons que quelques points qui nous apparaissent particulièrement importants et éloquents témoignant solidement de cette puissante relation à saveur hautement émulative, amoureuxment éducative.

<sup>281</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie* (tome I, premier volume), FP 8 [19] (hiver 1870-1871 – automne 1872), p. 330.

<sup>282</sup> Johann Wolfgang von GOETHE, « Jeudi 12 [?] mai 1825 », *Conversations de Goethe avec Eckermann*, p. 152.

<sup>283</sup> Johann Wolfgang von GOETHE, « Das Märchen », *Novelle Das Märchen*, p. 65, lignes 33 et 34. Une des traductions que nous proposerions pour cette phrase magnifique de Goethe est la suivante : « L'amour ne domine point, mais il éduque et c'est davantage. »

<sup>284</sup> « Pourquoi écrire ? Chacun a ses raisons : pour celui-ci, l'art est une fuite ; pour celui-là, un moyen de conquérir. » Jean-Paul SARTRE, « II. Pourquoi écrire ? », *Qu'est-ce que la littérature ?*, p. 45.

## Un maître à penser

Que Nietzsche appartienne à cette rare et noble suite des véritables disciples socratiques que connut et reconnut heureusement l'humanité, mais toujours avec un impardonnable retard assassin, nul n'en doutera s'il s'attarde sur une des influences ou affinités des plus marquantes qui caractérise la relation entre Socrate et lui : la pensée, l'acte de penser en Homme, en philosophe. Plus que toute autre personne que côtoya le philosophe dionysiaque de près ou de loin, Socrate est celui qui, comme lui, osa penser, c'est-à-dire questionner toutes les ombres de la caverne dans laquelle il évoluait, qu'elles prennent la forme plus ou moins séduisante, plus ou moins endormante de croyances, de doctrines, de dogmes tant religieux<sup>285</sup> que philosophiques<sup>286</sup>, d'idoles<sup>287</sup>, de systèmes<sup>288</sup>, de tableaux, et cætera<sup>289</sup>. Ils se dressèrent, tous deux, courageusement, âprement contre l'ennemie

<sup>285</sup> Nietzsche repudiates « the religious framework of faith, dogmata, and sacraments ». Walter KAUFMANN, « 10. The Master Race », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, p. 287.

<sup>286</sup> Nietzsche « refused to accept “rough-fisted” answers and insisted on treating the most venerable dogmas as questionable hypotheses ». Walter KAUFMANN, « 4. Art and History », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, I, p. 132.

<sup>287</sup> « Je n'érige pas de nouvelles “ idoles ” ; que les anciennes apprennent d'abord ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile. Les renverser (et j'appelle idole tout idéal), voilà bien plutôt mon affaire. » Friedrich NIETZSCHE, « Préface », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § II, p. 8.

<sup>288</sup> « NB. [Nous devrions bien sûr lire *N.B.*, abréviation correcte de nota bene.] Je me méfie de tous les systématiques et je les évite. La volonté du système est, pour un penseur tout au moins, quelque chose qui compromet, une forme d'immoralité... » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIII), FP 11 [410] (novembre 1887 – mars 1888), p. 362. « Je me méfie de tous les faiseurs de système et les évite. L'esprit de système est, du moins pour nous autres penseurs, quelque chose de compromettant, une forme de notre immoralité. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 8 [4] (juillet – août 1888), p. 281. « Je me défie de tous les systématiques et les évite. La volonté de système est un manque d'intégrité. » Friedrich NIETZSCHE, « Maximes et flèches. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 26, p. 125. « Je me méfie de tous les systèmes et constructeurs de systèmes et les évite : [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIII), FP 9 [188] (automne 1887), p. 105. « NB. [Nous devrions bien sûr lire *N.B.*, abréviation correcte de nota bene.] À partir d'ici, libre à une autre sorte d'esprits que la mienne de poursuivre. **Je ne suis pas assez borné pour un système – pas même pour mon système...** » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIII), FP 10 [146] (automne 1887), p. 175. Nous mêmes en caractère gras les mots les plus marquants concernant cette opposition à tout système. « Socrate n'a pas de système à enseigner. » Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 35. « Thus Nietzsche is, like Plato, not a system-thinker but a problem-thinker. » Walter KAUFMANN, « 2. Nietzsche's Method », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 82. « C'est par une constatation d'ignorance et un désir d'y remédier que commence la philosophie, témoin Socrate. » Charles DE KONINCK, « Le Langage philosophique », *Laval théologique et philosophique*, volume xx, n° 2 (1964), p. 210.

<sup>289</sup> « Nietzsche's “philosophy of the future” has essentially a de(con)structive task: to destroy dogmatism in all its forms—in religion and in science—and what he calls “blind secularism.” » Michael PETERS, « The Analytic/Continental Divide: Nietzsche, Nihilism and the Critique of Modernity », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 12, p. 193. « [...] il faut *apprendre* à penser, et se garder des “convictions” toutes faites, qui ne sont que préjugés. » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre iv, p. 171. « [...] le propre de l'homme cultivé est d'avoir des pensées, non pas seulement des points de vue. » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.2 Deuxième conférence », *Regards*

immortelle des pauvres mortels : la douce et apaisante sécurité<sup>290</sup> qui, à tout instant, menace d'emporter notre capacité réflexive qui fait de nous des humains à part entière<sup>291</sup> et, surtout, des Hommes libres<sup>292</sup>. Méfiez-vous ! Elle constitue la plus grande tarasque à la culture et à la civilisation. Bien avant les guerres, bien avant les armes...

---

*nietzschéens sur l'éducation*, p. 55. « [...] (– erreur très répandue : avoir le courage de ses convictions – ? mais [plutôt] le courage d'attaquer ses convictions !!! » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 14 [159] (printemps 1888), p. 125.

<sup>290</sup> « [...] security is mortals' chiefest enemy. » William SHAKESPEARE, *Macbeth*, acte 3, scène 5.

<sup>291</sup> « Car, évidemment, la vie est commune à l'homme ainsi qu'aux plantes ; et nous cherchons ce qui le caractérise spécialement. Il faut donc mettre à part la nutrition et la croissance. Viendrait ensuite la vie de sensations, mais, bien sûr, celle-ci appartient également au cheval, au bœuf et à tout être animé. Reste une vie active propre à l'être doué de raison. Encore y faut-il distinguer deux parties : l'une obéissant, pour ainsi dire, à la raison, l'autre possédant la raison et s'employant à penser. Comme elle s'exerce de cette double manière, il faut la considérer dans son activité épanouie, car c'est alors qu'elle se présente avec plus de supériorité. Si le propre de l'homme est l'activité de l'âme, en accord complet ou partiel avec la raison ; si nous affirmons que cette fonction est propre à la nature de l'homme vertueux, comme lorsqu'on parle du bon citharède et du citharède accompli et qu'il en est de même en un mot en toutes circonstances, en tenant compte de la supériorité qui, d'après le mérite, vient couronner l'acte, le citharède jouant de la cithare, le citharède accompli en jouant bien ; s'il en est ainsi, nous supposons que le propre de l'homme est un certain genre de vie, que ce genre de vie est l'activité de l'âme, accompagnée d'actions raisonnables, et que chez l'homme accompli tout se fait selon le Bien et le Beau, chacun de ses actes s'exécutant à la perfection selon la vertu qui lui est propre. [...] Quand nous parlons du mérite chez l'homme, nous parlons non de celui du corps, mais de celui de l'âme et nous appelons bonheur l'épanouissement de l'activité de l'âme. » ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, traduction de Jean VOILQUIN, livre premier, chapitres vii et xiii, pp. 32, 33 et 44. « Quoi qu'il en soit, les animaux autres que l'homme vivent réduits aux images et aux souvenirs ; ils ne participent que faiblement à la connaissance empirique, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art et aux raisonnements. » ARISTOTE, *La métaphysique* (tome I), traduction de J. TRICOT, livre A, chapitre 1, 980b, p. 3. « Or, la fonction de l'être divin par excellence c'est la pensée et la sagesse. » ARISTOTE, *Les parties des animaux*, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, 686a, p. 134. « La seule question qui reste est celle-ci : qui est celui qui pense abstrait ? Nous n'avons nullement en tête – on s'en souvient – de réconcilier la société avec ces choses, nous n'exigeons pas d'elle qu'elle s'adonne à quelque difficile affaire, nous ne voulons pas lui faire la morale en lui expliquant que sa légèreté la conduirait à négliger quelque chose qui serait conforme au rang et à l'état d'un être doué de raison. » Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, « Qui pense abstrait ? », traduction de l'allemand par Éric DE DAMPIERRE, *Mercur de France*, (décembre 1963), p. 747.

<sup>292</sup> Socrate « ne put finalement s'empêcher de se comparer lui-même à un taon qu'un dieu aurait posé sur le col de cette belle cavale d'Athènes pour l'empêcher de demeurer au repos ». Friedrich NIETZSCHE, « VII. Femme et enfant », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 433, p. 260. « Si, en effet, vous me condamnez à mort par votre vote, vous ne trouverez pas facilement un autre homme comme moi, un homme somme toute – et je le dis au risque de paraître ridicule – attaché à la cité par le dieu, comme le serait un taon au flanc d'un cheval de grande taille et de bonne race, mais qui se montrerait un peu mou en raison même de sa taille et qui aurait besoin d'être réveillé par l'insecte. C'est justement en m'assignant pareille tâche, me semble-t-il, que le dieu m'a attaché à votre cité, moi qui suis cet homme qui ne cesse de vous réveiller, de vous persuader et de vous faire honte, en m'adressant à chacun de vous en particulier, en m'asseyant près de lui n'importe où, du matin au soir. » PLATON, « Apologie de Socrate », *Apologie de Socrate Criton*, traduction de Luc BRISSON, 30d-31a, p. 110. « On n'est fécond qu'à ce prix : être riche en oppositions ; on ne demeure jeune que sous la présupposition que l'âme ne se vautre pas, ne désire pas la paix... Rien ne nous est devenu plus étranger que cette aspiration d'autrefois, celle de la "paix de l'âme", l'aspiration chrétienne ; rien ne nous fait moins envie que la vache de la morale et le bonheur obèse de la bonne conscience. » Friedrich NIETZSCHE, « La morale comme contre-nature. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 3, p. 147. « La prévoyance est, pour le penseur, la pire des tentations. La pensée, cela veut dire la guerre ; la

Cette démarche courageuse propre au couple socratique-nietzschéen, déjà divinement admirable, nous projette en une pâmoison *mortifiaamment* bienheureuse lorsque nous constatons que ces deux personnages tentèrent, au risque de leur vie et par des moyens qui, sur le fond, s'accordaient harmonieusement, d'éveiller leurs compatriotes léthargiquement endormis. L'éveil à la pensée libre, la vraie pensée, tel est ce qui résumerait la philosophie des plus grands maîtres de l'humanité et, bien sûr, celle des deux personnages sur lesquels nous nous attardons avec un ravissement viscéral<sup>293</sup>. Semblablement, le seul objectif que devrait fixer nos si bons et si doués instituteurs, s'ils souhaitaient eux aussi s'accorder avec l'indestructible duo philosophique, ce qui les couvrirait de lauriers qui jamais ne flétriraient, serait justement de ne point viser à enseigner ou transmettre à leurs ouailles un contenu, des vérités<sup>294</sup>, des tableaux assurément fallacieux<sup>295</sup>, mais bien une manière d'être, d'agir, une méthode<sup>296</sup>... Bref, tout ce qui relève de l'acte de penser<sup>297</sup> ! *Se faire instruire ne signifie en aucun cas qu'il faille cesser de penser par soi-même*<sup>298</sup>.

---

connaissance, cela veut dire une chevauchée entre la Mort et le Diable. » Ernst BERTRAM, « Le chevalier, la mort et le diable », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 101.

<sup>293</sup> « His book [Nietzsche's one] wants to stimulate *thought*, "nothing else"; [...] » Walter KAUFMANN, « 8. Sublimation, Geist, and Eros », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 248.

<sup>294</sup> Nietzsche remarque d'ailleurs : « La vérité n'a rien d'une chose qu'aurait l'un et que l'autre n'aurait pas ». Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 53, p. 88. « La vérité n'est pas quelque chose que l'on reçoit, [...] » Anton-Frederik LAFORCE, « 3.2.4 La quatrième inactuelle », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 114.

<sup>295</sup> « Ce n'est pas un fanatique qui vous parle ; on ne "prêche" pas ici, on ne vous demande pas de "croire" [mais bien de penser par vous-mêmes !]; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Préface », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § IV, pp. 10 et 11. « The second point is that Zarathustra's [educational] approach is extremely anti-dogmatic and anti-catechistic. » Haim GORDON, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), p. 191. « Zarathoustra n'est pas à proprement parler un maître, encore moins un maître à penser. » Anton-Frederik LAFORCE, « 3.5.2 Zarathoustra als Erzieher », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 150. Voir aussi Anton-Frederik LAFORCE, « 3.5.2 Zarathoustra als Erzieher », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 151.

<sup>296</sup> « Socrate n'a pas de système à enseigner. Sa philosophie est tout entière exercice spirituel, nouveau mode de vie, réflexion active, conscience vivante. » Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, pp. 35 et 36. « C'est que la philosophie socratique n'est pas élaboration solitaire d'un système, mais éveil de conscience, [...] » Pierre HADOT, « II. Eros », *Éloge de Socrate*, p. 54.

<sup>297</sup> Voir par exemple la conclusion d'Anton-Frederik LaForce sur ce point très claire. Anton-Frederik LAFORCE, « Conclusion », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 167. « Entre toutes les sciences rationnelles (à [a] priori), il n'y a donc que les mathématiques qui puissent être apprises, mais jamais la philosophie (à moins que ce ne soit historiquement) : en ce qui concerne la raison, on ne peut apprendre tout au plus qu'à philosopher. Le système de toute connaissance philosophique est la *philosophie*. On doit l'admettre objectivement, en entendant par là le type de l'appréciation de toutes les tentatives faites pour philosopher, type qui doit servir à juger toute philosophie subjective, dont l'édifice est souvent si divers et si changeant. De cette manière la philosophie est une simple idée d'une science possible, qui n'est donnée

nulle part *in concreto*, mais dont on cherche à se rapprocher par différentes voies, jusqu'à ce que l'on ait découvert l'unique sentier qui y conduit, mais qu'obstruit la sensibilité, et que l'on réussisse, autant qu'il est permis à des hommes, à rendre la copie, jusque-là manquée, semblable au modèle. Jusqu'ici il n'y a pas de philosophie que l'on puisse apprendre ; car où est-elle ? Qui l'a en sa possession, et à quel caractère la reconnaître ? On ne peut qu'apprendre à philosopher, c'est-à-dire à exercer le talent de la raison dans l'application de ses principes généraux à certaines tentatives qui se présentent, mais toujours avec cette réserve du droit qu'a la raison de rechercher ces principes jusque dans leurs sources et de les confirmer ou de les rejeter. » Emmanuel KANT, « Méthodologie transcendantale », *Critique de la raison pure* (tome second), chapitre iii, p. 394. « Bref, il [l'élève] ne doit pas apprendre des *pensées*, mais à *penser* ; on ne doit pas le *porter*, mais le *guider* si l'on veut qu'il soit à l'avenir capable de marcher de lui-même. La nature propre de la philosophie requiert une telle manière d'enseigner. Mais comme elle n'est véritablement qu'une occupation pour l'adulte, il n'est pas étonnant que des difficultés se présentent lorsqu'on veut la conformer à l'aptitude moins exercée de la jeunesse. L'étudiant qui sort de l'enseignement scolaire était habitué à *apprendre*. Il pense maintenant qu'il va *apprendre la Philosophie*, ce qui est pourtant impossible car il doit désormais *apprendre à philosopher*. Je vais m'expliquer plus clairement : toutes les sciences qu'on peut apprendre au sens propre peuvent être ramenées à deux genres : les sciences *historiques* et *mathématiques*. Aux premières appartiennent, en dehors de l'histoire proprement dite, la description de la nature, la philologie, le droit positif, etc... [Nous devrions bien sûr, après cette abréviation, retrouver un point et non trois points de suspension.] Or dans tout ce qui est historique l'expérience personnelle ou le témoignage étranger, – et dans ce qui est mathématique, l'évidence des concepts et la nécessité de la démonstration, constituent quelque chose de donné en fait et qui par conséquent est une possession <vorzüglich> et n'a pour ainsi dire qu'à être assimilé : il est donc possible dans l'un et l'autre cas d'apprendre, c'est-à-dire d'imprimer soit dans la mémoire, soit dans l'entendement, ce qui peut nous être exposé comme une discipline déjà achevée. Ainsi pour pouvoir *apprendre* aussi la Philosophie, il faudrait d'abord qu'il en existât réellement une. On devrait pouvoir présenter un livre, et dire : « Voyez, voici de la science et des connaissances assurées ; apprenez à le comprendre et à le retenir, bâtissez ensuite là-dessus, et vous serez philosophes » : jusqu'à ce qu'on me montre un tel livre de Philosophie, sur lequel je puisse m'appuyer à peu près comme sur *Polybe*, pour exposer un événement de l'histoire, ou sur *Euclide* pour expliquer une proposition de Géométrie, qu'il me soit permis de dire qu'on abuse de la confiance du public lorsque, au lieu d'étendre l'aptitude intellectuelle de la jeunesse qui nous est confiée, et de la former en vue d'une connaissance *personnelle* future, dans sa maturité, on la dupe avec une Philosophie prétendument déjà achevée, qui a été imaginée pour elle par d'autres, et dont découle une illusion de science, qui ne vaut comme bon argent qu'en un certain lieu et parmi certaines gens, mais est partout ailleurs démonétisée. La méthode spécifique de l'enseignement en Philosophie est *zététique*, comme la nommaient quelques Anciens (de ζήτησις), c'est-à-dire qu'elle est une méthode de *recherche*, et ce ne peut être que dans une raison déjà exercée qu'elle devient en certains domaines *dogmatique*, c'est-à-dire *dérisoire*. » Emmanuel KANT, « Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766 », *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale* Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766, pp. 68-70. « Je voudrais, de plus, qu'il se conduise d'une nouvelle manière. On ne cesse de crier à nos oreilles, comme quelqu'un qui verserait dans un entonnoir. Notre devoir, c'est seulement de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrige cela et que, dès le début, selon les possibilités de l'âme qu'il a en main, il commence à la mettre à l'essai, en lui faisant goûter, choisir, discerner les choses, quelquefois en lui ouvrant le chemin, quelquefois en le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas que le maître seul parle et invente ; je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et Arcésilas faisaient premièrement parler leurs disciples, puis ils leur parlaient. *L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre*. (CICÉRON, *De la nature des dieux*, I, v, 10.) Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui [...] » Michel de MONTAIGNE, « De l'éducation », *Essais*, livre premier, extraits du chapitre vingt-cinquième ou ving-sixième dépendamment des éditions. Ce texte fut modernisé sans doute par notre maître Gérard Allard puisque le texte se trouvait sur la dernière feuille de son plan de cours (340 Philosophie FXY – automne 2000). Nous sommes plus précis quant à la référence au texte de Cicéron.

<sup>298</sup> Anton-Frederik LAFORCE, « 3.2.4 La quatrième inactuelle », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 114.

À ce titre, la forme que prit, certes infiniment dissemblable, les écrits de Platon et Nietzsche ne vise pourtant rien de moins qu'un seul et unique objectif : la naissance de la pensée chez le lecteur. Tel est ce à quoi nous poussent aisément les dialogues platoniciens<sup>299</sup>. L'envie de participer à de telles discussions naît inlassablement à chaque lecture. En effet, qui, porté par la merveilleuse plume platonicienne, n'a jamais souhaité affronter Socrate ou encore rire à ses côtés, parmi ses disciples ? Pareillement, les phrases ou les aphorismes les plus percutants de Nietzsche, ceux qui nous ébranlent au plus profond de notre être, nous forcent sur-le-champ à préciser notre pensée, à évaluer si nous sommes en accord ou en désaccord, à argumenter, critiquer, remettre en question, bref penser<sup>300</sup>.

De plus, leur forme respective rend sciemment hasardeuse toute dogmatisation de leur pensée<sup>301</sup>. Ceux prétendant y arriver non seulement nous présenteraient niaisement<sup>302</sup>

<sup>299</sup> Pierre Hadot le souligne excellemment. Voir Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, pp. 13, 14 et 28.

<sup>300</sup> « On m'a dit [...] que je troublais même le sommeil de la nuit... » Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi j'écris de si bons livres », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § III, p. 68.

<sup>301</sup> « Of course a clever distorter could develop a dogma and a catechism based on Zarathustra's teachings; but the teachings as presented—descriptive thought experiments based on aphorisms and apothegms, without commandments—rebel against being dogmatized or catechized. » Haim GORDON, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), p. 191. « One of the marks of Nietzsche's writings is that they purposely evoke different and even clashing interpretations. » Eliyahu ROSENOW, « Nietzsche's Educational Legacy: Reflections on Interpretations of a Controversial Philosopher », *Journal of Philosophy of Education*, volume 34, n° 4 (novembre 2000), p. 682. « [...] et tous les énoncés, avant et après, à gauche et à droite, sont à la fois possibles (Nietzsche a tout dit, à peu près) et nécessairement contradictoires (il a dit les choses les plus incompatibles entre elles et il a dit qu'il les disait). » Jacques DERRIDA, « II. Logique de la vivante », *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, p. 60.

<sup>302</sup> « [...] ce qu'il peut y avoir de dérisoirement niais, mais aussi de ténébreux, d'obscur et sournois affaire d'ombre, à déclarer : Friedrich Nietzsche a dit ceci ou cela, il a pensé ceci ou cela, [...] » Jacques DERRIDA, « II. Logique de la vivante », *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, p. 60. « [...] il ne s'agit pas de savoir ce qu'il [Nietzsche] aurait pensé, voulu ou fait ; on a d'ailleurs tout lieu de croire que cela eût été de toute façon bien compliqué, et l'exemple de Heidegger nous donne assez à réfléchir sur ce sujet. » Jacques DERRIDA, « III. De l'État – Le signe autographe », *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, p. 93. « La caractérisation générale la plus sûre de la tradition philosophique européenne, c'est qu'elle consiste en une série de notes en bas des pages de Platon. **Je n'entends pas le schème systématique de pensée que les érudits ont douteusement extrait de ses écrits.** Je vise la richesse d'idées générales dispersées au travers d'eux. Ses dons personnels, ses occasions très étendues d'expérience à une grande période de civilisation, son héritage d'une tradition intellectuelle pas encore raidie par la systématisation excessive, cela a fait de ses écrits une mine inépuisable de suggestion. » Alfred North WHITEHEAD, *Process and Reality An Essay in Cosmology*, deuxième partie, chapitre 1, section i, p. 39. Nous empruntons la magnifique traduction de Thomas De Koninck qui se trouve à la page 28 de son recueil de textes (plus particulièrement celui de l'automne 2002) qu'il emploie pour son cours sur Platon (PHI-16700). Notre mise en évidence.

quelques idoles vaguement ressemblantes avec le modèle original si vivant, leur soit le modifiant consciemment ou non, qui s'opposent à une pléthore d'autres, mais ignorerait en plus qu'essentiellement, fondamentalement ces deux hommes furent des amants de la sagesse bien vivants. Donc, toujours, comme tous ceux qui sont sous l'emprise du Désir, ils furent insatisfaits, poursuivant constamment l'objet de leur amour sans jamais l'atteindre, penser pouvoir l'atteindre. Chaque jour, ils recommençaient leurs actions visant à le gagner, le conquérir. Pour eux, le sage, l'homme de connaissance n'existait pas<sup>303</sup>. Seul le philosophe existait avec ses essais et erreurs<sup>304</sup>, ses expérimentations<sup>305</sup>, ses pérégrinations critiques, ses éternels questionnements<sup>306</sup>, ses durs et solides doutes<sup>307</sup>, son scepticisme<sup>308</sup>.

<sup>303</sup> « [...] pour les philosophes, le prêtre demeure toujours trop "peuple" et *non pas* homme de savoir, surtout parce qu'ils ne croient pas eux-mêmes aux "hommes de savoir" et flairent d'emblée le "peuple" dans cette croyance et cette superstition. C'est la *modestie* qui a inventé en Grèce le mot de "philosophe" et abandonné aux comédiens de l'esprit la superbe arrogance qui fait que l'on se qualifie de sage, – la modestie de monstres de fierté et de despotisme comme Pythagore, comme Platon. – » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, cinquième livre, § 351, p. 299. « Ô humains, celui-là, parmi vous, est le plus savant qui sait, comme Socrate, qu'en fin de compte son savoir est nul. » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Maurice CROISSET, 23b, p. 148.

<sup>304</sup> « Sommes-nous tenus d'être fidèles à nos erreurs, [...] Non, il n'y a pas de loi, pas d'obligation de ce genre-là ; nous ne pouvons que devenir traîtres, user d'infidélité, abandonner nos idéaux les uns après les autres. » Friedrich NIETZSCHE, « IX. L'homme seul avec lui-même », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, révisée par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 629, p. 328. « [...] ce qui est contraire à la philosophie de l'éducation nietzschéenne, dont l'un des principes directeurs est la liberté de l'esprit, le "nomadisme intellectuel" ». » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.2 Deuxième conférence », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 57. « Seul celui qui se transforme reste mon parent. » Friedrich NIETZSCHE, « Chant final Du haut des montagnes », *Par-delà le bien et le mal*, traduction d'Angèle KREMER-MARIETTI, p. 275.

<sup>305</sup> « Le *bisher*, chez Nietzsche, s'oppose au *Versuch*, c'est-à-dire à l'essai, la tentative risquée, l'expérimentation que doit être la philosophie. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 288, note 3. « [...] la pensée nietzschéenne est antidogmatique en ce qu'elle se veut un *Versuch*, qu'elle élabore donc des hypothèses, pour les tester ensuite, et ne prétend pas défendre des thèses. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 310, note 151. « [...] Nietzsche veut insister sur le fait que le philosophe se définit avant tout par son courage et son aptitude à l'expérimentation-exploration. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 315, note 187. « Nietzsche caractérisant ici, une fois de plus, le travail philosophique comme un *Versuch*, une expérimentation, par opposition au dogmatisme. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 321, note 230. « [...] one will have to admit that in the book that followed Zarathustra, Nietzsche will thought experimentally and not as a prophet or a legislator. » Walter KAUFMANN, « 7. Morality and Sublimation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 218.

<sup>306</sup> Au cours de ses années dites de folie, Nietzsche, pour qui le questionnement critique fut constant, primordial, écrivit : « Toutes ces réponses qui resteront sans questions ! » Friedrich NIETZSCHE, *Mort parce que bête*, § 106, p. 49. Johan Gok explique *clairvoyamment* ce fragment : « Nietzsche a *question* à tout. Il craint que l'après-Nietzsche soit dépensier de réponses non étayées par un questionnement sain. » Johan GOK, *Mort parce que bête*, p. 48, note 106.

<sup>307</sup> « La nuance que Nietzsche met ainsi en relief [avec le terme *Zur* ouvrant le titre de l'ouvrage] souligne le caractère d'essai ou de tentative préalable, d'enquête préliminaire, partielle, de la philosophie telle que Nietzsche la repense, par opposition au dogmatisme qui caractérise sa pratique traditionnelle. En d'autres

Un des liens les plus sûrs qui réunirait matrimonialement, pour l'éternité et même par-delà, Socrate et Nietzsche est cette ouverture à l'égard d'autrui dont peu d'illustres universitaires ou enseignants sont capables quand bien même leurs belles affirmations malicieusement hypocrites et le titre qu'ils s'octroient criminellement, soit celui de penseurs ! À l'opposé de ceux-ci, Socrate et Nietzsche, incessamment, exhortent ceux qui osent les côtoyer à les critiquer, les interpeller, les interroger<sup>309</sup>. Cette exhortation à se

---

termes, il s'agit d'un rappel du fait que le questionnement philosophique nouveau est, selon le terme prisé par Nietzsche, un *Versuch*, une tentative, un essai, qui procédera prudemment par élaboration d'hypothèses et présentation de bilans provisoires. » Patrick WOTLING, « Notes relatives au titre et au sous-titre », *La Généalogie de la morale*, p. 6, note 1. Voir aussi Patrick WOTLING, « Second traité : " Faute ", " mauvaise conscience " et phénomènes apparentés », *La Généalogie de la morale*, p. 134, note 2 et Patrick WOTLING, « Notes Crépuscule des idoles », *Crépuscule des idoles*, p. 260, note 23. Le passage suivant, en amont de la *Généalogie*, exprime les doutes et remises en question de Nietzsche, le caractère essayiste, incertain et presque provisoire de sa pensée philosophique (notons que la même remarque s'applique parfaitement bien au sous-titre de *L'antéchrist* où le mot *essai* trône en roi incontestable) : « Dans l'œuvre que j'ai évoquée plus haut, à laquelle je travaillais à l'époque, je me suis référé à l'occasion et sans occasion aux propositions de ce livre, non en les réfutant – que m'importent les réfutations ! –, mais au contraire, comme il sied à un esprit positif, en remplaçant l'improbable par le plus probable, le cas échéant une erreur par une autre. » Friedrich NIETZSCHE, « Préface », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 4, p. 52. Les trois extraits suivants tirés du même bouquin renforcent ce trait. « [...] si tant est que l'on soit en droit de lier le salut et l'avenir du genre humain à la domination inconditionnée des valeurs aristocratiques, des valeurs romaines. » Friedrich NIETZSCHE, « Premier traité : " Bon et méchant ", " bon et mauvais " », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 16, p. 108. Notre mise en évidence. « Ceci dit à titre de supposition : car il est difficile de voir tout au fond de telles choses souterraines, indépendamment du fait que cela est pénible ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Second traité : " Faute ", " mauvaise conscience " et phénomènes apparentés », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 6, p. 134. Notre mise en évidence. « Je ne puis plus, à ce point, me dispenser de prêter une première expression provisoire à ma propre hypothèse sur l'origine de la " mauvaise conscience " : [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Second traité : " Faute ", " mauvaise conscience " et phénomènes apparentés », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 16, p. 163. Notre mise en évidence. « [...] l'attitude de Nietzsche qui apparaît tout au long du livre [de Bertram], cette " monomanie " de Nietzsche qui le pousse constamment à se contredire, à remettre en question sans cesse ce qu'il a admis, est pour lui [Friedrich Gundolf] une véritable torture. » Pierre HADOT, « Préface de Pierre Hadot », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 27.

<sup>308</sup> « Qu'on ne se laisse pas égarer : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathoustra est un sceptique. La force, la *liberté* qui naît de la puissance et de la surpuissance de l'esprit, sa *preuve* est dans le scepticisme. Pour ce qui touche au principal de la valeur et de la non-valeur, les gens de conviction n'entrent même pas en considération. Les convictions sont des cachots. [...] Un esprit qui veut grand, qui en veut aussi les moyens, est nécessairement un sceptique. La liberté relativement à toute espèce de conviction *fait partie* de la force, l'*aptitude* au regard libre... » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 54, pp. 89 et 90.

<sup>309</sup> « Lorsqu'il eut dit cela, le disciple lança avec véhémence : " Mais moi, je crois à ta cause et la tiens pour si forte que je dirai tout, tout ce que j'ai encore sur le cœur contre elle. " – L'innovateur rit en lui-même et le menaça du doigt : " Voilà la meilleure manière d'être un disciple, dit-il alors, mais elle est dangereuse et toutes les sortes de doctrines ne la supportent pas. " » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre deuxième, § 106, p. 158. « Le déçu parle. – " J'ai prêté l'oreille à l'écho, et n'ai entendu que louange – " » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 99, p. 123. Voir aussi sur ce point Anton-Frederik LAFORCE, « Introduction », *Regards nietzschéens sur*

faire plus que disciple idiotement dogmatique, mais penseur s'adressera d'autant plus fortement aux intimes. Les grands amis... D'eux doivent venir prioritairement les plus grandes oppositions<sup>310</sup>. Pour reprendre la fameuse formule de William Blake : « Opposition is true Friendship<sup>311</sup>. » Oui ! Seul l'amour donne cette liberté, ces discussions libres, sincères et honnêtes où le meilleur, le vrai est l'objet de la recherche. Aussi, les meilleurs philosophes ou professeurs n'ignorent nullement que ce sont de ces oppositions libres et sincères qu'ils apprennent le plus. Socrate, sans interlocuteurs, eût été ridicule. Nietzsche, sans ennemis, eût été platement fade, spirituellement inintéressant et dépourvu de cette capacité magique de nous éveiller et de nous ébranler<sup>312</sup>, pour le meilleur et pour le pire !

Si cette ouverture à l'égard des autres est prodigieuse, les exigences à l'encontre de ceux-ci, des disciples seront terribles. Le maître, armé d'une douce et puissante ironie mordante<sup>313</sup> ou encore plus directement, engagera ses disciples dans cette voie qui, seule,

---

*l'éducation*, p. 2. « Nietzsche himself did not want to be the founder of a new religion; he wished to be read critically. His scorn for the unquestioning disciple is one of the persistent motifs of his thought. » Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 115.

<sup>310</sup> « Nous ne voulons pas être épargnés pas [nous devrions bien sûr lire *par*] nos meilleurs ennemis ni par ceux que nous aimons du fond du cœur. Laissez-moi donc vous dire la vérité ! » Friedrich NIETZSCHE, « De la guerre et des guerriers. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 44. Sur ce point, le développement suivant d'Anton-Frederik LaForce est tout simplement remarquable ! « Si on suit à la lettre et jusqu'au bout la pensée éducative de Nietzsche, on se rend compte que, dans l'esprit du philosophe, un véritable élève pris en charge par un véritable maître ne peut donner lieu, en bout de ligne, qu'à une véritable opposition. Christophe Baroni affirme qu'au regard de Nietzsche, un disciple véritable est un adversaire. Cette opposition, fraternelle entre toutes, ramasse presque toute la conception nietzschéenne de l'amitié. » Anton-Frederik LaFORCE, « 3.5.2 Zarathoustra als Erzieher », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 152. La remarque suivante de Kaufmann, au sujet de la conception nietzschéenne de l'amitié, renforce le propos d'Anton-Frederik LaForce. « In friendship man can sublimate his jealousy into a keen spiritual competition, and the friends, may vie with each other to make something of themselves that will delight, inspire, and spur on the other. » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, VII, p. 389.

<sup>311</sup> William BLAKE, « Plate 20 », *The Marriage of Heaven and Hell*, p. xxv. « L'ennemi ne veut pas – l'ami ne doit pas le ménager. » Johann Wolfgang von GOETHE, *Torquato Tasso*, acte 1, scène ii, p. 11.

<sup>312</sup> Sur la valeur de posséder des « ennemis » dans le développement de notre pensée, voir Friedrich NIETZSCHE, « La morale comme contre-nature. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 3, pp. 147 et 148.

<sup>313</sup> « L'ironie n'est à sa place que comme méthode pédagogique, de la part d'un maître dans ses relations avec des élèves quels qu'ils soient : son but est l'humiliation, la confusion, mais de cette espèce salutaire qui éveille de bonnes résolutions et qui revient à rendre à qui nous a ainsi traités du respect, de la gratitude, comme à un médecin. » Friedrich NIETZSCHE, « VI. L'homme en société », *Humain, trop humain Un livre pour esprits libres*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, I, § 372, p. 613.

garantirait leur épanouissement<sup>314</sup>. Pour ce faire, il sera terriblement exigeant ne les lâchant guère d'une semelle lorsqu'ils se réfugieront stupidement sous son aile ou celle de cliques ou de gangs leur pourvoyant des réponses empruntées, éloignées de celles qu'il leur est possible de trouver<sup>315</sup>. Telle une aigle, sa démarche visera à leur apprendre à voler par eux-mêmes<sup>316</sup>, même si cela leur apparaîtra, à regarder le tout premier saut à faire, fort inquiétant.

<sup>314</sup> « Ce serait, d'autre part, une illusion de croire que nos identités personnelles ne se forgeraient qu'en une sorte de monologue solitaire, alors que l'interaction avec d'autres, à coup de dialogues externes et internes, souvent de luttes, est cruciale. » Thomas DE KONINCK, *Les identités modernes*, allocution du 1<sup>er</sup> novembre 2002 devant la Société royale du Canada, p. 12. « Ce serait, en un mot, une illusion de croire que nos identités personnelles ne se forgeraient qu'en une sorte de monologue solitaire, alors que l'interaction avec d'autres, à coup de dialogues externes et internes, souvent de luttes, est cruciale. » Thomas DE KONINCK, *Réflexions sur le bonheur*, allocution du 8 février 2005 dans l'agora du pavillon Alphonse-Desjardins de l'Université Laval dans le cadre de la Semaine de prévention du suicide, p. 10. « Pour le maître, la plus grande joie sera de voir son étudiant lui rendre son enseignement avec usure. Et cette joie sera double si, ici et là, il constate que le finissant a heureusement malmené la doctrine qui lui tient le plus à cœur : la sienne. Son mot d'ordre est donc : “ Pas d'épigones, mais des hommes entiers ! ” » Anton-Frederik LAFORCE, « Introduction », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 2.

<sup>315</sup> « *Vade-mecum – Vade-tecum* – Ma manière et mon langage te séduisent, / Tu me suis, tu marches sur mes pas ? / Ne suis fidèlement que toi-même : – Et alors tu me suivras – doucement ! doucement ! » Friedrich NIETZSCHE, « “ Plaisanteries, ruse et vengeance ” », *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, § 7, p. 36. « *Sois un homme et ne me suis pas, – c'est toi-même qu'il faut suivre ! Toi-même !* » Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, livre deuxième, § 99, p. 199. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 255, p. 220. « Et je n'ai rien, en dépit de tout, d'un fondateur de religion ; les religions sont affaires de populace, j'ai besoin de me laver les mains quand j'ai touché des gens religieux... Je ne veux pas de “ fidèles ” ; je pense que je suis trop impie pour croire en moi-même ; je ne parle jamais aux masses... J'ai une peur horrible d'être canonisé un jour : on comprendra pourquoi je donne ce livre avant, il empêchera de faire cette bêtise... » Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi je suis une fatalité », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § I, p. 143. « Ne deviens pas l'ombre de ton maître ! » Marc SAUTET et Patrick BOUSSIGNAC, *Nietzsche pour débutants*, p. 113. Il est stupéfiant d'observer à quel point le passage suivant de Søren Aabye Kierkegaard traitant de la descendance spirituelle de Gotthold Ephraim Lessing rejoint Nietzsche. « Même si je voulais, à toute force, être le disciple de Lessing, je ne le pourrais pas, il l'a empêché. Comme il est lui-même libre, ainsi, je pense, il veut rendre chacun libre vis-à-vis de lui, en priant qu'on le dispense des exhalaisons et des grossièretés de novice, et en craignant de devenir ridicule par les perroquets, qui fournissent habituellement un écho mécanique de ce que l'on dit. » Søren Aabye KIERKEGAARD, « Thèses possibles et réelles de Lessing », *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul PETIT, II<sup>e</sup> partie, première section, chapitre ii, p. 74.

<sup>316</sup> Friedrich NIETZSCHE, « De la vertu qui donne. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 3, pp. 72 et 73. « [...] car ce n'est pas autrement que Nietzsche a pu qualifier la tâche maîtresse et ultime de toute éducation : “ devenir son propre éducateur ”. » Pascal DAVID, « Troisième partie Schopenhauer éducateur », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1096. (En réalité, Nietzsche est beaucoup moins explicite que ne le soutient Pascal David qui cite la lettre du 10 mai 1874 destinée à Emma Guerrieri-Gonzaga. Pour éduquer le peuple, Nietzsche soutiendrait qu'il faille d'abord s'éduquer soi-même, « devenir son propre éducateur », ce qui demeure assurément une brique importante de la pensée nietzschéenne en éducation. Enfin ! Vérifiez par vous-mêmes la fameuse lettre ! Friedrich NIETZSCHE, *Correspondance II Avril 1869 – Décembre 1874*, lettre à Emma Guerrieri-Gonzaga (10 mai 1874), n<sup>o</sup> 362, pp. 493-495.) « The true educator celebrates success when her students become worthy of demanding their independence. » Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present*

Ce principe d'amoureuse opposition, sans aucune haine, devant trôner telle une table divine au-dessus de toute démarche éducative sérieuse, est seul capable d'assurer la survie d'une culture formidablement vivante comme le connurent providentiellement les Grecs anciens et, par voie de conséquence, une civilisation des plus grandioses<sup>317</sup>. La joute, la lutte, l'émulation, l'*agôn* entre le maître et l'élève, avec ses semblables voilà ce qui garantirait le développement des dons échus à chacun<sup>318</sup>, mais surtout la croissance et la santé de la pensée et de la philosophie. Sans ce soubassement constituant une « loi fondamentale, capitale pour l'éducation<sup>319</sup> », la philosophie n'eût jamais quitté l'Athènes de Socrate et eût encore moins permise le surgissement olympien d'Aristote. Aujourd'hui, dans ce monde où seraient difficilement tolérés parmi nos soi-disant sages un Socrate ou un Nietzsche, ces exemples se dressent fièrement et infatigablement comme de solides phares nous rappelant l'importance de ce principe qu'ils suivirent tout au long de leur existence<sup>320</sup> et dont témoignerait leur relation scabreuse sur bien des

---

Values, chapitre 6, p. 100. « Nietzsche has proved a wonderful educator: his student has in no way remained his or anyone else's pupil. » Betsan MARTIN, « Luce Irigaray Celebrates Friedrich Nietzsche—and Teaches Sexual Difference », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 11, p. 184. « Il s'agit d'éveiller la puissance interne d'auto-éducation et le goût de la poursuivre effectivement. » Clermont GAUTHIER, « Annexe : Le nihilisme, moteur de l'activité éducative », *Fragments et résidus 1. Nietzsche éducateur.*, p. 135.

<sup>317</sup> « Ce qui prouve que, sans l'envie, la jalousie et l'ambition de la joute, la cité grecque comme l'homme grec dégénèrent. » Friedrich NIETZSCHE, « V. La Joute chez Homère », *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits, Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 322.

<sup>318</sup> « Tout don doit nécessairement s'épanouir dans la lutte, ainsi le veut la pédagogie populaire grecque ; les éducateurs modernes, au contraire, ne craignent rien tant que le déchaînement de ce qu'ils appellent l'ambition. » Friedrich NIETZSCHE, « V. La Joute chez Homère », *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits, Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 319.

<sup>319</sup> Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 405.

<sup>320</sup> « *Corrupteur.* – La plus sûre façon de corrompre un jeune homme, c'est de l'inciter à estimer davantage celui qui pense comme lui que celui qui pense autrement. » Friedrich NIETZSCHE, *Aurore* (tome IV), traduit de l'allemand par Julien HERVIER, livre quatrième, § 297, p. 196. L'exemple suivant est particulièrement éloquent. Alors que Nietzsche n'était encore qu'un « simple » étudiant, il décida de suivre à Leipzig son maître Ritschl en dépit de ses oppositions à celui-ci. Il sait qu'il apprendra beaucoup plus de celui-ci que de Jahn auquel il s'accorde mieux quant à ses idées et pensées. Ceux qui pensent différemment de nous nous incitent à penser... Le lieu de l'émergence de la philosophie occidentale, la Grèce des présocratiques, cet endroit prodigieux de mélanges culturels en témoignerait éloquentement. Enfin, pour la petite anecdote entre Ritschl et Nietzsche, voir Ernst BERTRAM, « Prophétisme », *Nietzsche Essai de mythologie*, pp. 360 et 361. « Émulation – fût-ce avec le Maître en personne – tel demeure l'idéal socratique [en éducation]. » Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 405. « What seems admirable is his deprecation of the importance of agreement and his Socratic renunciation of any effort to stifle independent thinking. » Walter KAUFMANN, « Preface to the First Edition (1950) », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. xvi. « Nietzsche [...] gradually came to regard himself as another Socrates who had no system of his own and encouraged intellectual independence— [...] » Walter KAUFMANN, « 1. Nietzsche's Life as Background of His Thought », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 47. « Ma

points. Par amour, ils s'opposèrent, Nietzsche s'opposa... Dans quel espoir ? Peut-être celui de rendre meilleur, plus parfait l'être aimé. Avant de palabrer déraisonnablement, comme toujours, sur ce thème des plus fascinants, que nous aborderons à la fin de la présente section de notre mémoire<sup>321</sup>, il convient, pour vider un peu plus complètement ce que nous soulignâmes, d'examiner la très épineuse question de madame Nietzsche : « À quoi ressemblerait-elle, à supposer qu'une telle bête existe, ait déjà existé sur cette planète dégénérée peuplée de génisses sans tronc des plus insipides nous laissant, pour tout dire, sans appel ? »

### Un petit triangle amoureux charmant : Nietzsche, Socrate et Xanthippe

« Si j'aime la mer et tout ce qui ressemble à la mer, et plus encore quand elle me contredit avec rage : [...] »<sup>322</sup>

Friedrich Nietzsche

La femme de Nietzsche, madame Nietzsche ! À quoi ressemblerait-elle ? Peu de questions philosophiques soulevèrent en notre âme une si folle et amusante curiosité. Or, en infatigable amant nietzschéen un peu zélé, à supposer qu'il nous soit permis de nous affubler d'un pareil titre sans nous attirer les mortelles foudres des dieux de l'Olympe, et parce que nous nous découvrîmes toujours plus en nous plongeant dans Nietzsche, nous aimerions bien démasquer, il s'agit aussi d'une grave question d'espoir personnel, la femme qui lui conviendrait – parfaitement ! Nous ne ferions là que suivre les savants et irréfutables enseignements de Socrate lui-même qui loua l'excellence de ce joli métier d'entremetteur<sup>323</sup>. Curieusement, mais avec une incessante constance, un seul nom nous vint à l'esprit : Xanthippe la Mégère. Ce nom terrible pour les faibles, les efféminés, qui convint fort bien à Socrate le Silène (et que nous dégusterions si plaisamment – donnez-

---

chère ne m'écrivez pas de telles lettres ! Qu'ai-je à faire de ces misères ! Notez ceci : je souhaite que vous vous élevez devant moi pour que je ne doive pas vous mépriser. [...] Comprenez donc : je veux que vous vous élevez devant moi, non que vous vous rabaissez encore. Comment puis-je donc vous pardonner, si je ne redécouvre pas en vous la personne au nom de laquelle on peut seulement vous pardonner ! » Friedrich NIETZSCHE, « À Lou von Salomé – Fin novembre 1882 », *Correspondance*, traduit de l'allemand par Ole HANSEN-LØVE et Jean LACOSTE, p. 222. « [...] the Socratic dialectic, which he understood as a spiritual contest. » Walter KAUFMANN, « 6. The Discovery of the Will to Power », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 192.

<sup>321</sup> Voir « Nietzsche amant de Socrate » aux pages 143 à 145.

<sup>322</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Les sept sceaux. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 5, p. 219.

<sup>323</sup> Voir XÉNOPHON, *Le Banquet*, IV, 56-64, pp. 278-280.

nous seulement une nuit ô dieux souverains –), s’associerait mirifiquement bien à celui de Nietzsche la Dynamite, peut-être trop bien même... Du moins, et alors que nous gambadions *hasardeusement* sur la Toile, rêvant de notre Xanthippe, nous tombâmes sur cet aphorisme magnifique d’*Humain, trop humain* portant sur la fameuse et jouissive acariâtre.

*Xanthippe – Socrate trouva la femme qu’il lui fallait, – mais aussi il ne l’aurait pas recherchée s’il l’avait assez bien connue : même l’héroïsme de cet esprit libre ne serait pas allé jusque-là. Le fait est que Xanthippe le poussa toujours plus avant dans sa vocation originale en lui rendant son foyer inhabitable, sa maison inhospitalière : c’est elle qui lui apprit à vivre dans les rues et en tous lieux où l’on pouvait bavarder et muser, faisant ainsi de lui le plus grand dialecticien des rues d’Athènes ; lequel ne put finalement s’empêcher de se comparer lui-même à un taon qu’un dieu aurait posé sur le col de cette belle cavale d’Athènes pour l’empêcher de demeurer au repos<sup>324</sup>.*

Notre démente pensée d’entremetteur déjà perversément nocive devint indestructible ! Xanthippe ! Oui ! Tel est ce que rechercha Nietzsche, cet « esprit libre », pour évoquer sa chère expression (*Freier Geist*), qui n’avait que faire de chercher la mère, la sœur,

<sup>324</sup> Friedrich NIETZSCHE, « VII. Femme et enfant », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 433, p. 260. Permettons-nous, sur le même thème, un passage d’un assez bref article qui nous fit bien béatement sourire ! « Il arrive que les femmes soient très méchantes. Cela est fâcheux ; mais cela, pourvu qu’il tombe bien, peut avoir une bien grande utilité sociale. On peut différer d’avis sur Socrate et sur l’orientation nouvelle qu’il a donnée à l’humanité, mais non sur l’importance de cette orientation ; or d’orientation, il n’en aurait pas donné du tout, si Xanthippe avait été une bonne femme. Si Xanthippe avait été une bonne femme, Socrate n’eût point passé sa vie sur la place publique à évangéliser les Athéniens. De la méchanceté de Xanthippe, c’est une immense révolution intellectuelle et morale qui est sortie, peut-être un progrès. Beaucoup le croient. J’ajouterai modestement une note marginale. Il ne faut pas remonter, ni monter jusqu’à Socrate. Je causais avec un chef d’administration : “ Je ne veux ici que des hommes mariés. – Voilà, monsieur le directeur, une très respectable pensée patriotique. – Ce n’est pas patriotique le moins du monde ; c’est bureaucratique. L’employé célibataire ne songe qu’à quitter son bureau pour aller au café ou rentrer chez lui faire des vers. L’employé marié se plaît au bureau, seul endroit où il soit à l’abri de sa femme. Il n’aspire pas à rentrer chez lui ; il en a peur. Pour l’employé célibataire, le bureau est lieu d’esclavage, pour l’employé marié, le bureau est lieu de liberté. Si vous ne comprenez pas pourquoi je veux que des employés mariés !... ” – La méchanceté des femmes est d’une considérable utilité sociale. » Émile FAGUET, « Nietzsche et les femmes », *Nietzsche 1892-1914*, p. 276.

l'infirmière ou la ménagère<sup>325</sup>. Quant à lui, homme modèle, il espérait, plus que tout, dénicher la disciple véritable, celle qui, par ses talents et ses efforts, quoique presque instinctivement, le comprendrait, osant même le critiquer, se dresser contre lui – quoique la gènesflexion demeure une position prisée chez les mâles –. Celle qui, justement parce qu'elle l'aimerait, ne voudrait surtout pas le ménager. Celle qui le questionnerait pratiquement sans relâche, le poussant et repoussant sans cesse vers le doute. Celle avec qui il philosopherait librement...

Nietzsche pressentit donc, plus que tous, que la femme ou, plus exactement, ce qu'elle symbolise généralement soit l'amour-sécurité ou les petites tribulations du foyer représente un danger fabuleusement grandiose pour le philosophe et, semblablement, pour le grand qu'il soit artiste, esprit libre, génie, politique, et cætera<sup>326</sup>. Que cela possède ou non des origines biologiques (constitution plus faible, enfantement, etc.) ou culturelles, la femme redoute l'opposition, les guerres et les risques au cœur de la

<sup>325</sup> « Les femmes veulent servir et y trouvent leur bonheur : et l'esprit libre ne veut pas être servi et là est son bonheur. » Friedrich NIETZSCHE, « VII. Femme et enfant », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 432, p. 260.

<sup>326</sup> À cet effet, voir Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 7, pp. 194-196 et Friedrich NIETZSCHE, « Lettre de Turin, mai 1888 », *Le cas Wagner*, traduction d'Éric BLONDEL, § 3, p. 38. « “ Extirpe de ton cœur la femme pour qui il brûle ! ” – Ainsi pense l'homme ; la femme n'enlève point, elle garde. » Friedrich NIETZSCHE, « Plaisanterie, ruse et vengeance », *Le gai savoir*, traduction personnelle, § 22. Notre traduction, évidemment, pourrait prostiuer le sens original de cet aphorisme. Jugez par vous-même. Toutefois, avant, permettez-nous cette brève explication. Est-il juste de traduire le verbe « Rauben » par « extirper » ? Exposons plus amplement notre problème de traduction. « Mann und Weib. „Raub' dir das Weib, für das dein Herze fühlt!“ – So denkt der Mann; das Weib raubt nicht, es stiehlt. » (Friedrich NIETZSCHE, « Scherz, List und Rache », *The Gay Science*, traduit par Walter KAUFMANN, p. 48.) Voilà donc le vingt-deuxième aphorisme qui ouvre le *Gai savoir* de Nietzsche. Nous sommes peut-être complètement fou (nous savons bien que notre bon maître acquiescera sans hésiter), mais nous possédons l'impression qu'ici le grand Allemand est à double sens, qu'il ne doit point être pris au pied de la lettre. Ainsi, nous rejeterions approximativement toutes les traductions de cet aphorisme. Effectivement, il nous appert qu'il y a une opposition, ici, entre l'attitude de la femme et de l'homme dans l'amour. Or, la femme semble bien être un danger pour le philosophe dans la plupart des cas selon Nietzsche. Ainsi, nous pensons qu'il faut entendre à double sens le terme *enlever*. Il ne s'agit pas de capturer, mais bien d'extirper. En ce qui concerne la femme, puisqu'elle veut garder, conserver son amour, elle emploiera la séduction et donc « volera » la personne qu'elle aime. Nous ne faisons que traduire en français d'une manière explicite le sens que Nietzsche, selon nous, aurait voulu mettre dans cet aphorisme. (La conséquence du vol est la conservation de l'objet, l'appropriation du larcin.) Si nous devons conserver une traduction plus traditionnelle, mot à mot, l'aphorisme perd pratiquement toute sa profondeur philosophique et ne désignerait plus qu'une opposition violence-ruse entre l'homme et la femme ce qui n'est que trop futile quant à ce que Nietzsche a à nous dire sur les relations entre les deux sexes. « Le mariage constitue pour la plupart des hommes l'écueil où vient se briser leur élan, [...] » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre v, p. 204.

démarche philosophique et de l'élévation de tout un chacun et, par extension, de la société en entier ! (Les femmes ou, pour tout dire, les mères ne souhaitent-elles guère toujours conserver les petits gamins, leurs bébés tels qu'ils sont ou qu'elles voudraient qu'ils soient, c'est-à-dire beaux, bons, gentils et obéissants ?) En témoignerait même la divine Xanthippe qui s'affligea de la condamnation de Socrate<sup>327</sup>. Bref, Nietzsche souhaiterait cette femme qui lui permette de poursuivre sans entraves son œuvre philosophique, de foncer plus avant dans son intrépide héroïsme spirituel. En n'hésitant surtout pas, pour ce faire, à user du fouet ! En réalité, il le réclamerait secrètement plus qu'il ne l'apporterait<sup>328</sup> ! Enfin, Nietzsche rêva d'une relation qui puisse, à l'instar de celle qu'entretint Socrate, l'élever<sup>329</sup>. Que, comme dans le cas de Wagner, ce soit la femme que reluqua Nietzsche derrière l'homme, rien n'est plus certain ! Ainsi, en matière de femme, il semble bien que Socrate fut aussi le modèle, l'éducateur de Nietzsche. Un vrai « père » ! Et nous, en fils malséant de Nietzsche, nous ne pouvons qu'admirer la justesse de ses pensées concernant les femmes. Toutefois, il nous reste à préciser un point important : en dépit de nos fanfaronnades shakespeariennes (« [...] but till all graces be in one woman, one woman shall not come in my grace<sup>330</sup>... »), nous ne cherchons guère la perfection. Nous avons appris à regarder autour de nous malgré l'insistance déviante de certains de nos maîtres, qui ne cessent de nous recommander les Parisiennes.

<sup>327</sup> « Pendant que des serviteurs de Criton l'emportait, elle [Xanthippe] continuait de crier et de se frapper la poitrine. » PLATON, *Phédon*, traduction par Monique DIXSAUT, 60a et b, p. 205. Xanthippe « manifesta beaucoup de chagrin à la mort de Socrate ». Angèle KREMER-MARIETTI, « Notes », *Humain, trop humain*, p. 715, note 151.

<sup>328</sup> Nous référons à l'illustre formule du *Zarathoustra* : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet ! » Friedrich NIETZSCHE, « La vieille et la jeune femme. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 62.

<sup>329</sup> « Les liens profonds qui rattachent le problème de la femme et du mariage à la tâche éducatrice de Nietzsche sont évidents. D'une part le jeune homme doit éviter de compromettre son avenir par une union stupide – les avertissements et exhortations de Zarathoustra enjoignant à ceux qui désirent se marier de s'y préparer et de choisir judicieusement la compagne de leur vie comptent parmi les plus belles, les plus importantes et les plus justement célèbres d'un philosophe dont la clairvoyance psychologique et le souci des contingences n'ont d'égale, assez étrangement, que l'élévation. » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre v, p. 205.

<sup>330</sup> « [...] mais tant que toutes les grâces ne seront pas réunies dans une seule femme, pas une seule femme ne trouvera grâce devant moi. » William SHAKESPEARE, *Beaucoup de bruit pour rien*, acte 2, scène 3, pp. 126 et 127.

### Des éducateurs érotiques

« Je ne suis pas venu pour enseigner, mais pour caresser (pour tourmenter). Je n'apporte pas la vérité, mais la liberté<sup>331</sup>. »

Alexandre Nikolaïevitch Scriabine

« What defines education is not the acquisition of facts or skills or technique, but the transmission of passion, and will from teacher to student<sup>332</sup>. »

Paul Smeyers

Parmi la malheureuse pléthore de maîtres que nous croisâmes au cours de notre long et difficile parcours éducatif, qui jamais ne devra s'achever – première objection contre tout système de délivrance de diplômes, la deuxième, incommensurablement superficielle, mais marquante, très marquante, étant qu'un Socrate n'eut jamais besoin d'un beau petit papier, signé d'ailleurs par les êtres les plus insignifiants comme des ministres ou des recteurs et les sous-fifres qui leur servent de bidet, pour devenir ce qu'il fut, lui le plus grand maître de l'humanité et le roi absolu des philosophes<sup>333</sup>, un peu comme Albert Einstein qui n'alla jamais à l'université. Enfin ! Nous reprocherons-nous de ne point parler emphatiquement de diplomation comme le font inlassablement tous les insipides politiques, qui se gavent à nos dépens comme de vulgaires pouilleux, et leurs très nunuches et serviles fonctionnaires chaque fois qu'il est question d'éducation ? Quant à nous, notre camp est choisi ! Celui des quelques philosophes qui osent encore discuter réellement et franchement de ce sujet si sérieux, si capital en évitant de s'embourber dans l'inessentiel... –, seuls ceux qui touchèrent notre affectivité, qui soulevèrent en nous amour, désir et passion, tant par leur personne que par leurs « enseignements », méritent notre admiration la plus décidée. Ils comprirent, à l'instar de Socrate et Nietzsche, que nous n'apprenons vraiment que de ceux que nous chérissons<sup>334</sup>, d'où l'importance du lien

<sup>331</sup> Alexandre Nikolaïevitch SCRIBINE, *Notes et réflexions*, cahier II, n° 50, p. 32.

<sup>332</sup> Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 6, p. 100. « Ainsi, Nietzsche veut, non amener ses élèves à une froide et stérile connaissance repliée sur elle-même, mais les élever à une humanité riche et débordante de vie ; non devenir le savant qui poursuit ses travaux, indifférent à ce qui l'entoure, mais transmettre son élan et sa ferveur à des disciples ; [...] » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre i, p. 65.

<sup>333</sup> Et nous songeâmes ici au grand Félix [Leclerc] et à sa chanson *Contumace*.

<sup>334</sup> « D'ailleurs, ajouta Goethe, on n'apprend que de celui qu'on aime. » Johann Wolfgang von GOETHE, « Jeudi 12 [?] mai 1825 », *Conversations de Goethe avec Eckermann*, p. 152.

affectif entre le maître et l'étudiant. Ce lien privilégié nous incitera d'abord à respecter l'autre, à l'écouter attentivement<sup>335</sup> dans le but de le comprendre pleinement tout en autorisant un questionnement libre, sincère et passionné fleuretant de près avec l'émulation. Par heur, lui-même empêtré au sein d'une telle relation, Nietzsche suivit, comme nous le soulignâmes précédemment<sup>336</sup>, le maître avec lequel il était le plus en désaccord. Nonobstant, il avait pour lui la plus fidèle loyauté et l'affectivité la plus forte en plus de savoir pertinemment, en raison de leurs oppositions s'inscrivant au cœur de leur lien affectif privilégié, qu'il apprendrait le plus de lui. Seule la foule des idiots irrécupérables, monstrueusement éloignés des divins dialogues platoniciens, ne saisissent pas l'importance de la joute dialectique, de la confrontation, de l'altérité pour le développement de nos connaissances, de notre intelligence et de notre pensée<sup>337</sup>. Cette rixe, si couverte des somptueux charmes d'Aphrodite l'Exhibitionniste, n'est que plus profitable. Le seing de l'amour empêche la lâche fuite insane et fortifiera notre courage : nous ne serions perdre ridiculement la face devant l'être aimé. Nous nous lancerons dans la bataille en espérant la remporter noblement. Similairement, l'étudiant et le professeur, tel un couple d'amants, ne voudront surtout pas se décevoir mutuellement. Ils chercheront sans cesse, sous le regard de l'aimé, à se parfaire, se perfectionner, s'améliorer. L'amour est aussi cette puissante force qui, seule, transformerait profondément les Hommes, leur soutirant les actions les plus grandioses, les sacrifices les plus colossaux. Tel est le puissant moteur qui intervint auprès de Platon lorsqu'il embrasa ses tragédies pour plaire encore plus à son maître<sup>338</sup>, « car c'est en aimant que le mortel donne ce qu'il a de meilleur<sup>339</sup> ».

<sup>335</sup> « La musique apprend à aimer, **comme l'amour à écouter.** » Pascal DAVID, « *Quatrième partie Richard Wagner à Bayreuth* », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1107. Notre mise en évidence.

<sup>336</sup> Voir la note 320 du présent travail à la page 75.

<sup>337</sup> « Ce serait, d'autre part, une illusion de croire que nos identités personnelles ne se forgeraient qu'en une sorte de monologue solitaire, alors que l'interaction avec d'autres, à coup de dialogues externes et internes, souvent de luttes, est cruciale. » Thomas DE KONINCK, *Les identités modernes*, allocution du 1<sup>er</sup> novembre 2002 devant la Société royale du Canada, p. 12. « Ce serait, en un mot, une illusion de croire que nos identités personnelles ne se forgeraient qu'en une sorte de monologue solitaire, alors que l'interaction avec d'autres, à coup de dialogues externes et internes, souvent de luttes, est cruciale. » Thomas DE KONINCK, *Réflexions sur le bonheur*, allocution du 8 février 2005 dans l'agora du pavillon Alphonse-Desjardins de l'Université Laval dans le cadre de la Semaine de prévention du suicide, p. 10.

<sup>338</sup> « Un peu plus tard cependant, alors qu'il allait participer à un concours de tragédie, il décida, parce qu'il avait entendu Socrate devant le théâtre de Dionysos et qu'il lui avait prêté l'oreille, de jeter ses poèmes au feu en disant : Héphaïstos, viens ici ; oui, Platon a besoin de toi. » Diogène LAËRCE, « Platon », *Vies et*

Hors de tout doute raisonnable, Socrate et Nietzsche appartiennent à cette rare catégorie de philosophes qui surent que la tâche primordiale du maître était d'abord d'allumer l'étincelle du désir, souvent angoissant, pour les questions les plus brûlantes, celles qui demeurent éternellement pertinentes et exigent « le *grand amour*<sup>340</sup> ». Leur démarche philosophique émergeant de problèmes vitaux, auquel nul n'échappe, constitue la voie royale menant dans l'antré lumineux de la philosophie. Nous sommes donc reconnaissants, plus qu'il ne le faut, aux maîtres qui amorcèrent toujours leurs cours par de vicieux et pétrifiants problèmes. Ils rendaient ainsi hommage, consciemment ou non, à ces deux grands personnages de l'humanité en réitérant leur méthode. Ils nous accrochèrent passionnément et vitalement ! Notre mèche enflammée, leur devoir primaire était rempli. En effet, notre action, notre recherche était lancée irrémédiablement. En ce sens, le premier pas de la route hasardeuse menant au pays de l'indépendance envers le maître était aussi consommé.

*Sous le signe de Dionysos*

« Socrate fut aussi un grand *érotique*<sup>341</sup>. »  
Friedrich Nietzsche

---

*doctrines des philosophes illustres*, livre III, 5, pp. 395 et 396. « Plato, a born dramatist, had written tragedies before he met Socrates. According to tradition, he burnt them after he felt the impact of the great questioner's personality. » Werner JAEGER, *Paideia: the Ideals of Greek Culture*, volume II, p. 19. Platon « qui, pour plaire à Socrate, a foulé aux pieds sa nature profondément artistique ». Friedrich NIETZSCHE, « Socrate et la tragédie », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 158. « Que Platon n'ait pas placé le génie – dans son acception universelle – au sommet de sa cité parfaite mais seulement le génie de la sagesse et du savoir, qu'il ait surtout exclu de son État le génie artistique, c'est là une dure conséquence du jugement socratique sur l'art, jugement que Platon avait fait sien non sans avoir lutté avec lui-même. » Friedrich NIETZSCHE, « III L'État chez les Grecs Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 309. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUE-LABARTHE, § 14, pp. 87 et 88.

<sup>339</sup> Friedrich HÖLDERLIN, *La mort d'Empédocle*, traduction d'André BABELON, deuxième acte, scène quatrième, p. 106.

<sup>340</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, cinquième livre, § 345, p. 288.

<sup>341</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le problème de Socrate. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 8, p. 134.

Nietzsche, tel Socrate<sup>342</sup>, est cet éducateur qui prit les traits séduisants de Dionysos<sup>343</sup>, « le dieu du devenir<sup>344</sup> » ! Ce qui unit notamment les deux maîtres, c'est que leur personne, la passion et l'amour qu'ils suscitent prirent le dessus sur leur « système », leur « pensée » prise froidement, glacialement, c'est-à-dire considérée comme abstraitement figée, déterminée et finie. Plus exactement, Nietzsche apprit de Socrate lui-même que notre être, nos passions, notre affectivité, voire même notre instinct se transmettent plus aisément que nos théories bien peu vivantes, quand bien même elles resplendiraient d'un éclat souverainement apollinien.

Le témoignage des plus grands le confirme irrécusablement. Ce qui les motiva par-dessus tout, ce n'est guère une ligne ou un tableau quelconque, brillant ou non, à mémoriser, mais bien les défis soulevés par leurs précepteurs et la passion que ces derniers dégageaient et communiquaient<sup>345</sup>. C'est ainsi que sœur Bonaventure contamina pour les mathématiques Jean-Marie De Koninck<sup>346</sup> et, celui-ci, Michael Rubenstein<sup>347</sup>. Une telle influence est pour un pédagogue « la récompense ultime<sup>348</sup> ». En ce sens, l'affectivité, la

<sup>342</sup> Nous sommes entièrement d'accord avec la remarque suivante de Pierre Hadot : « Et, mystérieusement, comme dans le *Banquet* de Platon, la figure du Socrate de Nietzsche vient coïncider avec la figure de Dionysos, dans l'hymne au Génie du Cœur, [...] » Pierre HADOT, « Préface de Pierre Hadot *Symboles* », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 16. Quant à l'hymne au Génie du cœur, nous le retrouvons dans les ouvrages suivants : Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 295, pp. 278-280 et Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi j'écris de si bons livres », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § VI, pp. 74 et 75.

<sup>343</sup> « [...] la gigantesque figure de Zarathoustra, l'Éducateur dionysiaque. » Pierre HADOT, « Préface de Pierre Hadot *Symboles* », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 16.

<sup>344</sup> Pierre HADOT, « Préface de Pierre Hadot *Symboles* », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 16.

<sup>345</sup> Le maître, dans la pensée éducative de Nietzsche, « ne serait désormais plus considéré d'abord et avant tout comme un transmetteur de savoirs, mais plutôt comme un motivateur dont la principale fonction consisterait à donner aux jeunes gens sous sa charge le goût d'apprendre. Une fois cette inclination transmise, il n'aurait plus qu'à encadrer leur enthousiasme et les laisser grandir, au sens fort du terme. – Là se situe, au reste, sa grandeur : en ces opérations se résument, à toute fin pratique, son action pédagogique ». Anton-Frederik LAFORCE, « 3.5.1 Surhumanisme et surhomme », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, pp. 147 et 148.

<sup>346</sup> « Mon goût, ma passion pour les mathématiques a commencé en 5<sup>e</sup> année à la petite école. Sœur Bonaventure à l'école St-Louis de Gonzague avait tellement de plaisir à enseigner les mathématiques qu'elle m'a communiqué sa passion des mathématiques. Je trouvais ça tellement le fun de la voir faire des problèmes, résoudre des systèmes d'équations. Elle construisait des modèles mathématiques, dans le fond. C'est là, à la petite école, que j'ai attrapé le goût des mathématiques. » Jean-Marie DE KONINCK, « Entrevue avec Jean-Marie De Koninck Scientifique de l'année 2005 », *Bulletin AMQ*, volume XLVI, n° 1 (mars 2006), p. 10.

<sup>347</sup> Mark CARDWELL, « Homme de chiffres et de cœur », *Affaires universitaires University Affairs*, (juin et juillet 2007), pp. 10 et 17.

<sup>348</sup> Jean-Marie DE KONINCK, tel que cité par Mark CARDWELL, « Homme de chiffres et de cœur », *Affaires universitaires University Affairs*, (juin et juillet 2007), p. 17.

passion ou le désir précède, et de loin, l'activité théorique<sup>349</sup> comme les propos de Michael Rubenstein, revenant sur sa rencontre avec le célèbre mathématicien québécois, le démontrent : « La passion de Jean-Marie pour les mathématiques était carrément contagieuse [...] Après le camp [de mathématiques organisé à l'été 1989 par Jean-Marie De Koninck dans la ville de Sherbrooke], je débordais d'enthousiasme pour la théorie des nombres et j'ai réorienté mes études et mes recherches en conséquence. Quand je suis entré à l'université, je m'amusais déjà avec mes propres études théoriques<sup>350</sup>. »

*En somme, nous retiendrions beaucoup plus facilement ce qui laisse une vive émotion en notre âme. Que nous révélerait, aujourd'hui, la vue de ces savantes équations mathématiques dont nous fûmes copieusement gavés au cégep ? Peu de choses... À l'opposé, la rencontre d'une ancienne amie intime nous retrempera dans le passé, aux derniers instants d'une relation sur lesquels nous discourrions longuement. Quand les professeurs comprendront-ils que nous sommes des êtres humains et non des enregistreuses ? Finiront-ils par nous charmer, par devenir « érotiques » ?* Devant tout silence, nous continuerons de lancer cet appel formulé par nous il y a déjà plusieurs années dans le cadre d'un cours portant sur la philosophie de la connaissance.

---

<sup>349</sup> « [...] suspendre les affects tous autant qu'ils sont, à supposer que nous en soyons capables : comment ? cela ne signifierait-il pas castrer l'intellect ?... » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 12, pp. 213 et 214. Patrick Wotling souligne pertinemment que le « primat de l'affectivité sur la rationalité et la discursivité » est un des thèmes centraux sur lequel Nietzsche ne cessera de revenir dans *Le gai savoir*. Patrick WOTLING, « Notes », *Le gai savoir*, p. 372, note 5. « **The misunderstanding of passion and reason, as if the latter were an independent entity and not rather a system of relations between various passions and desires; and as if every passion did not possess its quantum of reason—** » Friedrich NIETZSCHE, « C. Disparagement of the So-Called Evil Qualities », *The Will to Power*, livre II, chapitre 2, § 387, p. 208. Notre mise en évidence.

<sup>350</sup> Michael RUBENSTEIN, tel que cité par Mark CARDWELL, « Homme de chiffres et de cœur », *Affaires universitaires University Affairs*, (juin et juillet 2007), p. 17.

## Le philosophe idéal

« Perhaps no other modern philosopher [than Nietzsche] has tried so hard to re-experience the spirit of Socrates and his disciples<sup>351</sup>. »

Walter Kaufmann

« C'est à lui [Socrate] que ramènent les chemins des modes de vie philosophique les plus divers, [...]»<sup>352</sup> »

Friedrich Nietzsche

La vie tout comme l'œuvre de Nietzsche nous convainquirent énergiquement que Socrate représenta un éducateur modèle des plus marquants pour lui. Ce lien fascinant atteindrait son paroxysme de splendeur dans l'importante question de l'être du philosophe : qui est-il, comment se comporte-t-il ou que devrait-il être ? Effectivement, la réponse proprement nietzschéenne, que nous tirâmes de notre exténuante relation passionnée avec le célèbre chantre de Dionysos, comprendrait un nombre déconcertant de traits évoquant de très très près l'illustre immortel athénien. Au cours de cette section, nous soulignerons ceux qui nous marquèrent le plus et, évidemment, ceux qui recèleraient une importance toute particulière pour l'éducation aujourd'hui, mais aussi pour la philosophie, à supposer que ces deux choses existent encore, aient jamais existé et quelles fassent partie des interrogations les plus crucialement humaines.

### *1° Le fil d'Ariane*

« Aussi Anaxagore, Thalès et leurs pareils [...] possèdent, avoue-t-on, des connaissances transcendantes, merveilleuses, difficiles et surhumaines, – mais inutiles, puisque ce ne sont pas les biens humains qu'ils étudient<sup>353</sup> ! »

Aristote

<sup>351</sup> Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, IV, p. 366. « Yet what Nietzsche probably tried to recapture more than anything else was the spirit of Socrates and his disciples– [...] » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, VII, p. 389.

<sup>352</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 86, p. 221.

<sup>353</sup> ARISTOTE, *L'éthique à Nicomaque*, traduction de René GAUTHIER et Jean Yves JOLIF, tome I, deuxième partie, livre VI, chapitre 7, 1141b3, p. 170.

« Celui qui veut examiner soigneusement ces questions ne doit donc pas oublier que tout ce qui est bon et avantageux pour la vie humaine est dans l'usage et dans l'action, et pas seulement dans la connaissance<sup>354</sup>. »

Aristote

Premièrement, le sage ne serait guère cet homme de science se perdant dans d'insignifiants détails ou même des questions un peu plus grandes et captivantes, comme celles concernant l'univers ou l'origine de l'humanité, sans qu'elles soient intimement liées à la matière des matières : l'Homme ou la vie humaine ici et maintenant<sup>355</sup>. Tel est le premier et le dernier sujet dont les penseurs les plus nobles se préoccuperont et, à plus forte raison, les scientifiques les mieux constitués. En effet, si l'humain découvrit comment mettre un pied sur l'astre sélénien, qui le veille fidèlement depuis sa tendre jeunesse, et matérialisa même ce savoir fantastique, la question des questions demeure... Celle, profondément humaine, du sens de la vie<sup>356</sup>, car, pour évoquer avec un immense respect<sup>357</sup> le mot percutant d'André Malraux : « [À] quoi bon aller sur la lune, si c'est pour s'y suicider<sup>358</sup> ? » La phrase suivante de Nietzsche, inspirée par un fragment de

<sup>354</sup> ARISTOTE, « VIII. La philosophie est aussi avantageuse pour la vie humaine », *Invitation à la philosophie (Protreptique)*, pp. 26 et 27.

<sup>355</sup> « Entendre perpétuellement répétée cette hyperbole entre toutes les hyperboles : l'univers, l'univers, l'univers ! Alors que le sage, pour peu qu'il soit honnête, ne devrait parler que de l'homme, de l'homme, de l'homme ! » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 9, pp. 341 et 343. « Pourquoi " le monde " existe-t-il, pourquoi l'humanité ? Nous n'avons pas à nous en soucier, si ce n'est pour nous en amuser. [...] Mais pourquoi existes-tu, toi, l'être individuel, demande-le-toi, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 9, p. 357. Notons que dans la dernière section de cette citation, Nietzsche introduit clairement la question du sens de l'existence. « On sait que Socrate était un fainéant, qui ne se souciait ni d'histoire mondiale ni d'astronomie (il renonça à celles-ci, comme le raconte Diogène [de Laerte] et quand plus tard il s'arrêtait et regardait devant lui, je ne puis – sans d'ailleurs vouloir décider ce qu'il faisait exactement – je ne puis quand même pas supposer qu'il regardait les étoiles), mais qui avait assez de temps et d'originalité pour s'occuper de ce qui est simplement *humain*, occupation qui passe curieusement auprès des *hommes* pour étrange, tandis qu'au contraire il n'est pas étrange de s'occuper avec zèle d'histoire mondiale, d'astronomie et autres choses de ce genre. » Søren Aabye KIERKEGAARD, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul PETIT, II<sup>e</sup> partie, première section, chapitre ii, § 2, p. 83.

<sup>356</sup> Ce qui importe avant tout pour les Hommes ce « sont des connaissances qui touchent l'être dans sa personne, qui donnent un sens à ce qu'il fait ». Godelieve DE KONINCK, « Introduction », *À quand l'enseignement ? Plaidoyer pour la pédagogie*, p. 17.

<sup>357</sup> C'est toujours ainsi lorsque c'est génial !

<sup>358</sup> André MALRAUX, « Préface », *L'Enfant du rire*, p. 23.

Démocrite<sup>359</sup>, complète bien la précédente : « Il est absurde d'étudier les actions des animaux, les signes météorologiques, les maladies du corps, si l'on néglige les tempêtes de l'âme<sup>360</sup>. » Nous percevons d'emblée le caractère hérétique de telles pensées pour nos maisons de recherche actuelles où œuvrent frénétiquement de dociles abeilles sans envergure, éloignées à mille lieues du Socrate délaissant la piteuse caverne de la science<sup>361</sup>.

De son côté, pour suivre la voie de ce grand maître, mais aussi pour satisfaire sa puissante et démente muse philosophique, Nietzsche contaminait systématiquement ses étudiants, peu importe le thème officiel du cours ou le rattachement départemental ou facultaire de celui-ci, avec les questions les plus urgentes, c'est-à-dire celles vibrant à l'écho incessant des exclamations philosophiques les plus essentielles, qui nous accompagnent depuis toujours<sup>362</sup>. À moins de servir judicieusement à la poursuite de cette mission, digne des plus téméraires croisés de la pensée, il délaissait les détails ou les analyses non pertinentes, mortellement insignifiantes.

C'est là un des traits les plus récurrents des bons professeurs qui sont naturellement, incontournablelement des philosophes. Ceux qui suivirent les cours d'un Jean-Pierre Derriennic en science politique ou d'un Alexandre Sadetsky en études russes comprendront immédiatement. Monsieur Sadetsky, pour développer sommairement le

<sup>359</sup> « Car il n'y aurait point de propos de prendre soigneusement garde au criailier des corbeaux, ou au caqueter des poules, et au fouiller des pourceaux remuant des ordures et de vieux haillons, comme dit Démocrite, pour en tirer pronostics de vent de pluie, et que nous ne sussions point observer ni prévoir à certains signes une tempête prochaine à sourdre et à naître dedans notre propre corps. » DÉMOCRITE, « Démocrite B. Fragments », *Les Présocratiques*, § cxlvii, p. 881.

<sup>360</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Cahier P17 », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 767.

<sup>361</sup> « S'étant rendu compte que l'observation de la nature n'est pour nous d'aucune importance, c'est des questions éthiques qu'il recherchait la connaissance, aussi bien dans les ateliers que sur la place publique ; voilà, disait-il, l'objet de sa recherche : parce que c'est bien dans les maisons qu'il se fait du bien et du mal. » Diogène LAËRCE, « Socrate », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre II, 21, p. 230.

<sup>362</sup> « Son ambition n'est pas de devenir un savant épilateur de textes antiques, renfermé dans son cabinet, mais d'éveiller à la vie de l'esprit une pléiade de jeunes hommes, de les amener par le truchement d'une discipline particulière à ce qu'il appelle le *philosophon pathos* ; et donc pas seulement d'en faire de bons savants, [...] » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre i, p. 64. Voir aussi Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre ii, pp. 87 et 88. Anton-Frederik LAFORCE, « 1.7 Le professorat », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 36. « Il faut cultiver par tous les moyens [...] le sens de l'urgence des questions, [...] » Thomas DE KONINCK, « 1 / Enseigner : l'enfance de l'art », *Philosophie de l'éducation Essai sur le devenir humain*, chapitre v, p. 165.

dernier exemple cité, dispense notamment un cours sur le cinéma russe (CIN-15654 Mouvements ou écoles cinématographiques I). Or, à quoi faut-il nous attendre, que faut-il espérer de cette démarche d'un peu plus de 45 heures ? À un bref et court discours portant essentiellement sur les différentes écoles cinématographiques russes vues insipidement l'une après l'autre en ordre chronologique, à une chronique historique fastidieuse sur le développement et la progression de cet art au pays de Lénine et des kolkhozes ou encore à un savant tableau récapitulatif fidèlement et platement les évolutions techniques ou les innovations au niveau de la forme dans les productions du septième art de ce pays des plus fascinants ? *Нужно да !* Jamais, au grand jamais ! Plutôt une introduction, un éveil, grâce à cet art des plus facilement accessibles, aux questionnements les plus profondément humains, ceux qui accaparèrent les philosophes de toutes les époques et de toutes les cultures. Cette démarche, digne d'un homme cultivé, d'un *esprit éminent*<sup>363</sup>, déstabilisa beaucoup d'étudiants réguliers du beau programme de certificat en études cinématographiques, mais, plus important encore, les séduisit radicalement, les captiva intensément. Ils commencèrent, du moins pour ceux avec qui nous discutâmes, à rejeter la stupide médiocrité des autres cours et à penser... Pourquoi ? Parce que nous touchions à un savoir cardinalement utile pour l'humain, nous effectuions une recherche directement branchée sur la vie, pour la vie. Telle serait une des leçons fondamentales de la deuxième considération intempestive de Nietzsche qui s'attarda plus particulièrement à l'enseignement de l'histoire, mais qui permet néanmoins de tirer des conclusions à saveur universellement vraies<sup>364</sup>.

<sup>363</sup> « Poser de grandes questions et qui portent loin, c'est dans les sciences historiques [comme dans toutes les sciences] également le fait des esprits éminents. » Friedrich NIETZSCHE, « Cahier P17 », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 774.

<sup>364</sup> Le passage suivant est particulièrement éloquent : « L'esprit qui n'avait pas encore épuisé son action vivante n'est-il pas aboli avant le temps ou à tout le moins paralysé parce qu'on oriente la curiosité vers une foule de menus détails de la vie et de l'œuvre et qu'on cherche des problèmes de connaissance au lieu de chercher à vivre et à oublier tous les problèmes ? » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 7, p. 311. « On peut discerner, dans la pédagogie nietzschéenne, le constant souci d'établir un lien entre la science et la culture, entre la pensée et la vie. Le philosophe n'a de cesse de nous exhorter à vivre ce qu'on apprend et à apprendre de ce que l'on vit. [...] L'éducation ne se résume pas à l'assimilation de savoirs livresques ; elle est d'abord et surtout préparation à la vie, c'est-à-dire immersion dans celle-ci. » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.5.2 Il est innocent », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, pp. 79 et 80.

## 2° La lutte contre la double ignorance des ardents défenseurs de l'objectivité

« Nous ne sommes pas des grenouilles pensantes, nous ne sommes pas des appareils objectifs et enregistreurs avec des entrailles en réfrigération, [...] »<sup>365</sup>

Friedrich Nietzsche

Deuxièmement, pour Socrate, le sage serait celui qui, honnêtement et sans rougir, reconnaîtrait candidement qu'il ne sait pas, évitant ainsi le piège de la double ignorance dont le symptôme le plus grave est le cantonnement entêté dans de sombres préjugés et le refus de la philosophie, de l'examen critique notamment sous sa forme la plus conviviale et heureuse, le dialogue philosophique. Or Nietzsche, sur la question bien précise de l'objectivité, d'une formidable importance pour les scientifiques de tous les horizons, mais aussi les prétendus journalistes, qui forgent indéniablement le monde actuel en favorisant par exemple une culture odieusement médiocre<sup>366</sup> et vertigineusement obsolète<sup>367</sup>, celle des faits divers objectifs, se ferait l'ardent défenseur de cet

<sup>365</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos de la deuxième édition », *Le gai savoir, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean Lacoste, § 3, p. 30.

<sup>366</sup> « Les gens qui travaillent vraiment et dont la vie est bien remplie n'ont aucun besoin de ce flot pléthorique d'informations abrutissantes.) La presse est le lieu privilégié où se manifestent cette hâte et cette superficialité qui sont la maladie mentale du XX<sup>e</sup> siècle. » Alexandre SOLJÉNITSYNE, « Une presse pour dire quoi ? », *Le déclin du courage* (discours de Harvard, juin 1978), p. 28. « Mais n'y a-t-il pas, de toute manière, lieu de s'interroger face à la joyeuse niaiserie et la violence verbale qui font le pain de certains de nos médias, et de poser à neuf la question : pourquoi cette fuite de soi dans le divertissement le plus insignifiant possible ? » Thomas DE KONINCK, *Réflexions sur le bonheur*, allocution du 8 février 2005 dans l'agora du pavillon Alphonse-Desjardins de l'Université Laval dans le cadre de la Semaine de prévention du suicide, p. 1. Nos mises en évidence. « J'avais prévu vous parler de *En chair vive*, le journal de l'écrivain portugais Miguel Torga, mais il est des jours comme ça où la littérature peut bien attendre un peu, des jours où il faut simplement protester contre l'insignifiance au quotidien, contre la bêtise des quotidiens. » Pierre FALARDEAU, « En chair vive », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, p. 63. « Je n'ai pas compris ces petits rigolos qui font carrière dans le comique dit de l'absurde. Le réel médiatique est déjà tellement absurde qu'on se demande comment descendre plus bas dans l'absurdité. Pas besoin de se creuser les méninges inutilement. Il n'y a qu'à se pencher pour en ramasser des tonnes, du comique de l'absurde. Il n'y a qu'à lire les éditoriaux, à écouter la musique de centre d'achats qui coule de la radio, à regarder les critiques sportifs, artistiques ou politiques s'écouter ronronner, s'entre-interviewer et converger entre eux. Comment aller plus loin dans la caricature avec des médias qui sont déjà des caricatures de médias ? » Pierre FALARDEAU, « La vengeance d'Elvis Wong », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, p. 134. « Comme le disait Léo Ferré, je ne suis qu'un artiste de variétés. Je gagne ma vie en écrivant des dialogues de films comiques. Je m'inspire des absurdités, des idioties, des imbécillités que je ramasse à pleines poches dans les journaux, à la radio, à la télévision. Un puits sans fond de bêtises. Une mine inépuisable de rigolade. » Pierre FALARDEAU, « De Enver Hoxha à Mère Teresa ou le retour à la case albanaise », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, p. 179. « [...] le spectacle abrutissant du corps médiatique [...] » Maxime CATELLIER, « La Mort du Canada », *La Mort du Canada* suivi de *Lettre à Jean Benoît*, p. 20.

<sup>367</sup> « La modernité en art c'est l'action des meilleurs sur les meilleurs, c'est-à-dire le contraire de l'actualité, qui est l'action des plus mauvais sur les plus mauvais. Le journal de demain est déjà périmé. » Marina

enseignement socratique. Effectivement, son attaque régulièrement ponctuelle à l'égard des suppôts de l'objectivité se base partiellement sur l'éclatante démonstration de leur double ignorance. Ces derniers, par exemple, associeront malicieusement ou idiotement leur objectivité, bien subjective, à des termes augustement sacrés comme ceux de *justice* ou *vérité* sans pour autant être en mesure de démontrer en quoi un discours objectif, selon leurs propres normes, serait plus juste ou vrai que tout autre<sup>368</sup>. (Loin de là d'ailleurs.) Il suffit de lire quelques-uns de ces textes foncièrement bêtes et ennuyeux ou d'entamer une discussion avec leurs pâles créateurs pour constater la force de la position nietzschéenne sur ce point. Qui plus est, les pires énormités, les plus criminelles omissions, en histoire notamment<sup>369</sup>, furent commises au nom de ce dieu erronément salvateur<sup>370</sup>. Les nazis

---

TSVETAIEVA, *Le Poète et le temps*, p. 42. « [...] l'actualité éphémère et fuyante et aussitôt caduque, [...] » Véronique LOSSKY, « Postface », *Le Poète et le temps*, p. 56.

<sup>368</sup> Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 6, pp. 283 et 285.

<sup>369</sup> Criminel et lâche, pour les historiens, que leur refus de juger qu'ils honorent comme un dogme sacré inébranlable. Ils commettent, avec leurs recherches, de graves omissions subjectives qui les rendent moins humains et, pour tout dire en deux mots, moins profonds ! Un exemple, quoique nuancé, de cet objectivisme est très bien incarné par l'historien Bernard Grunberg dans l'introduction de *La conquête du Mexique* de Hernan Cortés : « Pour conclure, doit-on juger Cortés et les conquistadores ? Ce n'est pas là le travail de l'historien. Au lecteur de tirer profit de cette petite phrase de Lucien Febvre : " L'historien n'est pas celui qui sait, il est celui qui cherche. " Les *Cartas de relación* de Cortés nous entraînent dans un monde aujourd'hui à jamais disparu. Elles nous étonnent par les exploits des conquistadores, instruments inconscients d'un destin qui les transcendait, mais elles nous irritent par l'anéantissement d'une brillante civilisation. Si le XVI<sup>e</sup> siècle s'accommoda des résultats de la guerre totale, notre siècle en aurait-il la possibilité ? » Nous aurions aimé, sur ce point, une réflexion plus substantielle... Car tel devrait être le tout premier rôle de chaque chercheur à commencer par nos bons historiens : réfléchir et non pas seulement et simplement collecter démentiellement et sottement d'innombrables faits. Enfin, pour la citation voir Bernard GRUNBERG, « Introduction », *La conquête du Mexique*, p. 39.

<sup>370</sup> La finale de notre sentence prend un tour bienheureux si nous nous remémorons les propos de Gabriel Marcel : « Je pense qu'il devrait appartenir au philosophe, s'il se montrait digne de sa mission, de combattre directement les forces sournoises qui tendent toutes vers la neutralisation du passé, et dont l'action conjuguée consiste à susciter ce que j'appellerai volontiers l'insularisation temporelle de l'homme contemporain. À cet égard comme à beaucoup d'autres, je pense qu'il faudrait viser à la restauration de cette unité de la vision poétique et de la création philosophique, dont les grands présocratiques nous proposent quelques-uns des premiers exemples connus. [...] Il est probablement faux d'admettre qu'il existe par rapport à un événement historique donné l'équivalent de ce sens ou de ce foyer *optimum* de vision distincte où on nous recommande de nous placer pour considérer un objet spatial. Ceci peut d'abord sembler tout à fait paradoxal ; ne faudra-t-il pas que des années s'écoulent avant que soit rassemblée la documentation nécessaire pour relater exactement, par exemple, les événements qui se sont déroulés en France pendant l'occupation ? Certes ; mais il reste à savoir si cette documentation exhaustive, qui permettra de faire de ces événements un récit complet, n'est pas en un autre sens aveuglante, ou, en un autre langage, si la chaleur qui se dégage de l'événement vivant n'est pas presque inévitablement appelée à se dissiper pour que l'autopsie historique devienne possible ? Je suis d'ailleurs le premier à reconnaître que c'est là une question très obscure et très complexe. Tout ce qu'il faut retenir, je crois, c'est que l'événement n'est pas assimilable à un objet, et qu'en prétendant le reconstituer dans son intégralité nous risquons de lui substituer quelque chose qui n'est pas lui et qui n'est peut-être qu'un monstre. Dans ces conditions le philosophe, disons peut-être plus exactement le philosophe-poète, ne serait-il pas tenu de chercher à capter,

aussi se prétendaient objectivement dans le vrai avec leurs idées et leurs politiques démentiellement diaboliques... Enfin, nous voulions seulement démontrer succinctement que la démarche socratique visant à faire prendre conscience aux gens de leur double ignorance trouva une oreille fort attentive chez un des philosophes les plus géniaux des deux précédents millénaires. Rien de moins ! (L'on nous pardonnera notre subjectivité suprêmement objective !)

### 3° *La redescente*

« [...] après qu'ils se seront ainsi élevés et auront suffisamment contemplé le bien, gardons-nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui.

Quoi donc ?

De rester là-haut, [...]»<sup>371</sup>

Platon

Troisièmement, le philosophe idéal, à l'instar de Socrate ou du Zarathoustra nietzschéen, quand bien même il y subirait de douloureuses et pénibles défaites humiliantes en plus de courir des risques épouvantablement ignominieux, œuvrera toujours ardemment à redescendre dans la caverne, à quitter son sommet éthéré de solitude réflexive pour accomplir sa mission philosophique. Seulement en cet endroit sombre et caveux, peuplé de pauvres endormis, prendra-t-elle son sens véritable. Le philosophe se doit de tenter un retour parmi les Hommes. C'est même l'essence de sa tâche qui est d'abord et avant tout éducative<sup>372</sup>. Ses problèmes qui l'obnubilent et le passionnent doivent, s'ils sont profonds, pour tout dire « simplement » humains et, par le fait même,

---

si l'on peut dire, cette âme de l'événement que l'historien, si lui-même n'est pas poète, – et il se reconnaît de moins en moins le droit de l'être, – est au contraire presque fatalement condamné à laisser échapper, en raison même des précautions objectives qu'il est tenu d'apporter à l'illusoire reconstitution du passé ? » Gabriel MARCEL, « Les techniques d'avilissement », *Les Hommes contre l'humain*, première partie, III, pp. 36 et 37. « Les historiens arides sont ainsi que tous les autres déserts ; les chameaux seuls les traversent sans encombre. Il faut à l'histoire un écrivain, un passé et un lecteur ; cette filiation est toute spirituelle. Elle est humaine. L'abstraction historique est un leurre et l'aveu d'une impuissance, car l'homme vibrera toujours devant ce passé qui l'informe. » Jean ÉTHIER-BLAIS, « Préface », *Constantes de vies*, p. 8.

<sup>371</sup> PLATON, *La république*, texte établi et traduit par Robert BACCOU, 519d, p. 278.

<sup>372</sup> « [...] the meaning of education must always be understood performatively as enactment rooted in the concrete context of community life rather than constatively as reflection from the standpoint of abstract universality. » Valerie ALLEN et Ares AXIOTIS, « Nietzsche on the Future of Education », *Telos*, n° 111 (printemps 1998), III, p. 119.

philosophiques, trouver écho chez tout un chacun au tréfonds de leur caveau où ils ne sont pas enchaînés irrémédiablement. Pour reprendre un fragment héraclitéen, ceux « qui parlent avec intelligence il faut qu'ils s'appuient sur ce qui est commun à tous<sup>373</sup> ». Telle fut la force d'éducateurs comme Socrate ou Nietzsche. Leurs questions ou réflexions universelles s'enfermaient difficilement en quelque bureau universitaire mal ensoleillé et étouffé par une sordide solitude des plus froides. Encore moins, leurs recherches étaient-elles destinées exclusivement et uniquement à la petite clique des têtes bien remplies<sup>374</sup> nichant somptueusement au sommet de nos systèmes d'éducation. Ils comprirent aussi, tout comme Jacques Derrida<sup>375</sup>, que leur œuvre, même si elle les astreint à une existence hors du commun, serait sur-le-champ réfutée s'ils se séparaient définitivement de la vie quotidienne de leurs semblables remplie de dieux<sup>376</sup>. Celle-ci constitue le début et la fin de leur démarche, impérativement.

Notons cependant que le récit de la tentative malheureuse du retour de Zarathoustra parmi les hommes, évoquant ouvertement en des passages mémorables l'allégorie de la caverne platonicienne, ne marquerait pas infailliblement le rejet de la démarche socratique par le père du prophète, mais plutôt un triste et sublime appel à quelques doués, probablement un seul qui sache se faire disciple d'un nouveau Socrate et surpasser Platon dans la majestueuse transcendance de son maître. Nietzsche rêva

<sup>373</sup> HÉRACLITE, « Héraclite B. Fragments », *Les Présocratiques*, § cxiv, p. 171. « Il peut être toutefois utile de noter que le sens abstrait d'un mot, ou tout autre sens éloigné des choses que nous connaissons en premier, peut devenir monnaie courante. Mais cet usage peut néanmoins couvrir une multitude de confusions. Nous l'avons vu pour le mot "esprit". Il y a bien des gens qui contestent absolument la réalité de ce que signifie fondamentalement le français "esprit" ou l'anglais "spirit". En revanche, personne ne nie le souffle, "breeze" ou "breath". Si nous n'avons cure d'un sens plus directement vérifiable, des mots employés en philosophie, si nous commençons par un vocabulaire étranger aux choses plus connues, si nous prenons leur troisième ou leur douzième sens comme s'il était le premier, nous nous jetons irrémédiablement dans le bourbier. » Charles DE KONINCK, « Le Langage philosophique », *Laval théologique et philosophique*, volume xx, n° 2 (1964), p. 207, note 1.

<sup>374</sup> Écho de la fameuse formule de Montaigne. « Je voudrais alors qu'on ait le soin de lui choisir un guide qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine : [...] » Michel de MONTAIGNE, « De l'éducation », *Essais*, livre premier, extrait du chapitre vingt-cinquième ou vingt-sixième dépendamment des éditions. Ce texte fut modernisé sans doute par notre maître Gérard Allard puisque le texte se trouvait sur la dernière feuille de son plan de cours (340 Philosophie FXY – automne 2000).

<sup>375</sup> « I prefer to return to a certain concrete actuality in the problems that assail us in the university. » Jacques DERRIDA, « The Principle of Reason: The University in the Eyes of its Pupils », *Diacritics*, volume 13, n° 3 (automne 1983), p. 11.

<sup>376</sup> « Je voulais donc dire que la philosophie en Allemagne doit de plus en plus désapprendre à être "science pure", [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), traduction d'Henri-Alexis BAATSCH, § 3, p. 30.

mélancoliquement, presque désespérément d'une telle rencontre jusqu'à l'abîme de sa lucidité trop lucide<sup>377</sup>. Au passage, il attend toujours... Ne le laissez pas si malheureux... Un avis pour tous et pour personne<sup>378</sup> !

#### 4° *Le prytanée ou la mort !*

« [...] il est de la nature de la philosophie de ne jamais se mettre en service, de ne jamais se laisser soudoyer<sup>379</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« De même on comprendra clairement qu'il serait contre la nature de la Philosophie d'être un gagne-pain, car il est contraire à sa qualité essentielle de se conformer à l'opinion de la demande et à la loi de la mode, [...]»<sup>380</sup>

Emmanuel Kant

« Et il faut savoir aussi que la vérité est rarement douce au palais : elle est presque toujours amère. Ce goût amer, mon discours d'aujourd'hui ne pourra éviter de l'avoir – mais ce n'est pas en adversaire, c'est en ami que je vais vous parler<sup>381</sup>. »

Alexandre Soljénitsyne

« Et ce silence, on le remplira avec le verbiage incontinent de ces hommes de main à doctorats, engagés à fort prix, pour siéger dans les chaires universitaires de ceci ou de cela. Ces chaires molles, ces

<sup>377</sup> La référence suivante cerne un passage où Nietzsche parle de redescendre dans les profondeurs pour enfin remonter vers les cimes avec un autre sur le souffle d'une relation amicale édifiante. Le ton est socratique, voire platonicien. Friedrich NIETZSCHE, « Richard Wagner à Bayreuth », *Considérations intempêtes (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 7, p. 237. « Je veux aller sur les vastes mers comme une clameur ou un cri d'allégresse jusqu'à ce que je trouve les Îles bienheureuses où séjournent mes amis. » Friedrich NIETZSCHE, « L'enfant au miroir. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 78.

<sup>378</sup> Clin d'œil au sous-titre du *Zarathoustra* : « Un livre pour tous et pour personne ». Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 268.

<sup>379</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempêtes (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 8, p. 161.

<sup>380</sup> Emmanuel KANT, « Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766 », *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766*, p. 70.

<sup>381</sup> Alexandre SOLJÉNITSYNE, *Le déclin du courage* (discours de Harvard, juin 1978), p. 8.

chaires du Canada, ces chaires de Troie financées par le fédéral, le multinational ou le téléglobal. Comblent le silence par du ronflant, du bruit, du vent. Comblent le vide par plus de vide encore, voilà la tactique des porte-voix et des porte-crottes de l'impérialisme<sup>382</sup>. »

Pierre Falardeau

Quatrièmement, il appert indéniablement que Nietzsche fut un philosophe complètement sidéré par l'indépendance que Socrate revêtit royalement. Cette vertu cardinale des esprits libres<sup>383</sup> détiendrait une importance capitale puisqu'elle permettrait de distinguer les courageux philosophes<sup>384</sup> des vils sophistes se vautrant inconsciemment dans le monde de la superficialité la plus crasse. Effectivement, la recherche impérieuse par ces derniers des honneurs, de la sécurité et des piécettes sonnantes et trébuchantes – comme ils sont grossiers ! – les contraint inéluctablement à s'amoindrir, à renier leur être et, plus que tout, à ne pas questionner ou agir en philosophe socratique<sup>385</sup> ou nietzschéen, car rien ne fait plus mauvais ménage que cette démarche sincère et profonde, quoique parfois couverte d'un brillant et coquin voile ironique, et le marchandage avaricieux de la connaissance par ces péripatéticiennes de luxe se promenant altièrement en BMW ce qui témoigne par ce choix d'une raison époustouflante et d'un écologisme indomptable. Or, cette indépendance qui caractériserait sans contredit le duo socratique-nietzschéen est malheureusement fortement menacée de nos jours dans nos si beaux et si bons établissements d'enseignement dit supérieur où manque cruellement un financement, qu'il soit d'origine étatique ou privé, dépourvu d'intérêts à saveur égoïste. De nombreux phénomènes très inquiétants s'expriment en des exemples fracassants parfois mal connus

<sup>382</sup> Pierre FALARDEAU, « La justice en tant que projectile », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, p. 69.

<sup>383</sup> « [...] l'indépendance est la vertu cardinale de l'esprit libre, pour le dire selon la terminologie morale, sa détermination pulsionnelle essentielle, pour le dire selon la terminologie psychologique. » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et mal*, p. 27.

<sup>384</sup> « Derrière l'analyse de ce texte, enfin, c'est la vertu cardinale du philosophe authentique, l'indépendance, bientôt examinée pour elle-même, que l'on voit se dessiner. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 315, note 379.

<sup>385</sup> « Je ne suis pas de ceux qui parlent, quand on les paye, et qui ne parlent pas, quand on ne paye point. Non, je suis à la disposition du pauvre comme du riche, sans distinction, pour qu'ils m'interrogent, ou, s'ils le préfèrent, pour que je les questionne et qu'ils écoutent ce que j'ai à dire. » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Maurice CROISSET, 33b, p. 161.

ou vite oubliés en témoigneraient éloquemment. Ils auraient vraisemblablement interpellé Socrate et Nietzsche.

Par exemple, il s'avère préoccupant de relever que les établissements d'enseignement et, plus précisément, les recherches s'y déroulant sont de plus en plus influencés par le financement des entreprises privées. Effectivement, certains scientifiques, habités par un substantiel appât du gain, se soumettront aux préoccupations peut-être moins vitales de leurs pourvoyeurs et délaisseront la recherche fondamentale<sup>386</sup> ou ce qui les passionnait. Dans le cas le plus immonde, ils omettront des pans de leurs travaux qui gêneraient leurs riches donateurs<sup>387</sup> à moins qu'ils n'y soient forcés<sup>388</sup> ! Songeons au neuropathologiste hongrois Árpád Pusztai qui, à la suite de ses découvertes troublantes qui prouvèrent que certaines pommes de terre génétiquement modifiées ingérées par des rats engendraient une foule de problèmes sur la santé de ces derniers, fut renvoyé le 12 août 1998 du Rowett Research Institute d'Aberdeen, en Écosse, en raison de pressions politiques et marchandes<sup>389</sup>. Au cours de cette affaire révoltante, Richard Horton, rédacteur en chef du *The Lancet*, fut même menacé lorsque son équipe et lui décidèrent de publier en octobre 1999 un article du chercheur injustement déchu présentant ses conclusions<sup>390</sup>. Dans la même veine, n'y a-t-il pas un lien entre le peu de recherches au cours des dernières

<sup>386</sup> « Au niveau de la recherche, les universitaires veulent [généralement] faire de la recherche fondamentale et les entreprises ont besoin de recherche appliquée. » André D. GODBOUT, « Compressions : pas de traitement de faveur pour les universités », *La Presse* (Montréal), (mercredi 29 avril 1998), p. B3.

<sup>387</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 6, p. 119. L'extrait suivant est aussi révélateur. « Un autre instinct encore est largement accordé au savant : celui de découvrir de préférence certaines " vérités ", par servilité envers certaines personnes, envers des opinions, des castes, des églises et des gouvernements établis, parce qu'il sent qu'il lui est utile de mettre la " vérité " du côté de ces puissances. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 6, pp. 113 et 115.

<sup>388</sup> LA PRESSE CANADIENNE, « La censure existe Plusieurs résultats de recherche ne sont jamais connus du public », *Le journal de Québec* (Québec), (lundi 29 juin 2009), p. 25. En ce qui concerne la recherche dans le domaine pharmacologique, voir entre autres Paul ARCAND (réalisateur), *Québec sur ordonnance*.

<sup>389</sup> Parmi une littérature assez vaste sur cette affaire, voir entre autres R. RAMACHANDRAN, « GM foods and denial of rights and choices », *Frontline* (Chennai), volume 17, n° 22 (28 octobre au 10 novembre 2000). Nous consulterons aussi avec joie et bonheur l'article suivant : James RANDERSON, « Arpad Pusztai: Biological divide », *The Guardian* (Londres), (mardi 15 janvier 2008).

<sup>390</sup> Voir Laurie FLYNN et Michael Sean GILLARD, « Pro-GM food scientist 'threatened editor' », *The Guardian* (Londres), (lundi 1<sup>er</sup> novembre 1999). « But it was a slap in the face of critics when Pusztai's paper got accepted for publication in *The Lancet*. This, in fact, prompted a senior biologist of the Royal Society to threaten *The Lancet's* editor with dire consequences. » R. RAMACHANDRAN, « GM foods and denial of rights and choices », *Frontline* (Chennai), volume 17, n° 22 (28 octobre au 10 novembre 2000).

décennies qui dénoncèrent l'exploitation sans vergogne de notre forêt et le parrainage outrageux des facultés de foresterie de la province par de grandes sociétés ? Et que dire de ces minables médecins-chercheurs dont les articles sont influencés ou, tout simplement, directement écrits – pourquoi donc se forcer ? – par les compagnies pharmaceutiques<sup>391</sup> ?

Dans d'autres cas plus sournois, les séniles hétéaires universitaires cautionneront lâchement les pires crapuleries et immondices commises entre autres par de grands bourgeois ou politiciens, et ce, en raison de leur besoin effréné d'argent, d'honneurs, de reconnaissance ou de sécurité, ce qui menacerait leur indépendance si importante pour leur « recherche de la vérité<sup>392</sup> » dont la poursuite est inscrite fièrement dans le magnifique préambule de la charte de notre université. C'est ainsi que nous apparaît la mascarade des doctorats du déshonneur qui n'est plus qu'une sordide putasserie orchestrée par les universités et destinée à atteindre des objectifs publicitaires évidents et, corollairement, à remercier de riches donateurs (les honneurs s'achètent dans nos sociétés), d'anciens patrons ou, encore, à permettre à quelques petits carriéristes sans envergure de rencontrer les riches et puissants de ce monde et leurs idoles en poussant leur candidature pour cette distinction ultime<sup>393</sup>. Reste encore l'argument sécuritaire, c'est-à-dire ceux qui, systématiquement et fidèlement, appuient sans réserve toutes les propositions des administrateurs universitaires, surtout celles concernant les doctorats honoris causa, pour ne pas s'attirer la foudre de ceux qui leur feraient payer très cher leur opposition.

Voilà le risque pour nos universités : la diminution de l'esprit critique, corollaire de celle de l'indépendance, notamment financière. Plus que jamais, donc, tant pour les philosophes que les chercheurs des autres disciplines, est requis l'honneur du prytanée qu'une société véritablement saine et éprise de culture financera sans arrière-pensées. Si

<sup>391</sup> Voir, pour cette odieuse situation, Paul ARCAND (réalisateur), *Québec sur ordonnance*.

<sup>392</sup> UNIVERSITÉ LAVAL, « Préambule », *Charte de l'Université Laval*, édition du 1<sup>er</sup> septembre 2006, p. 1.

<sup>393</sup> « Un doctorat d'honneur, **la plus haute distinction que l'Université décerne**, est une marque de reconnaissance exceptionnelle que l'Université accorde à une personne dont le rayonnement est jugé remarquable et exemplaire dans l'une des sphères d'activité de l'Université. » UNIVERSITÉ LAVAL, « 1. Critères d'admissibilité », *Procédure relative à la sélection des candidatures au doctorat d'honneur*, article 1.1. Notre mise en évidence.

nous répétons la demande provocante de Socrate, qui fut aussi celle de Nietzsche, officieusement, nous savons néanmoins que les véritables amants de la sagesse persisteront toujours dans leurs pérégrinations incessantes même s'ils ne jouissaient pas dudit trésor sociétal, pour simplement vivre bien et en santé, ou étaient menacés physiquement par la multitude de ceux les entourant. L'amour de la sagesse et rajoutons donc du bien, de la vérité et de la vertu est à ce point puissant.

La même sujétion s'observe en ce qui concerne le financement étatique. De fait, dans la mesure où l'État profite de sa situation de pourvoyeur du domaine scolaire et, en fin de compte, de la culture<sup>394</sup>, qui, idéalement, jouirait d'une indépendance inatteignable, il évite souvent que ceux qu'il nourrit le descendent en flammes<sup>395</sup>.

Le manque d'indépendance à l'égard des deniers de l'État est particulièrement saisissant pour les facultés de philosophie. Dans pareille situation, comment surgirait-il une critique sérieuse de l'État ou une remise en question de l'absolu démocratique et des valeurs qui le supportent<sup>396</sup> ? Cette remarque est-elle pertinente si nous considérons que le *travail*

<sup>394</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Préface » et « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, pp. 192, 193 et 212. « Le philosophe avait surtout attiré l'attention de son compagnon sur l'étrange décadence qui est évidemment au cœur d'une culture quand l'État a le droit de croire qu'il la domine, quand il atteint à travers elle ses buts propres, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 252. « L'exploitation que l'État fait trop souvent de ces années [scolaires], parce qu'il veut attirer à lui des fonctionnaires utilisables le plus tôt possible et s'assurer, par des examens excessivement contraignants, de leur docilité inconditionnelle, était [heureusement] restée très éloignée de notre formation ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, pp. 209 et 210.

<sup>395</sup> « An unwillingness to critique state policy, when research funding depends on government support, is by no means uncommon. » Peter ROBERTS, « Nietzsche and the Limits of Academic Life », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 8, p. 134.

<sup>396</sup> L'État « n'accordera jamais ses faveurs qu'à des philosophes dont il n'a pas peur ». Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 8, p. 147. Nietzsche daube la docilité envers l'État des fonctionnaires enseignant la philosophie. Geneviève BIANQUIS, « Introduction », *Considérations intempestives (III et IV)*, p. 7. Une des critiques, profondément démocrate, que nous formulons auprès de ce dieu moderne de la démocratie est extrêmement bien présentée par Franz-Emmanuel Schürch. C'est la critique de l'ignorance lâche des citoyens qui, dans une démocratie saine, devraient être éduqués et, corollairement, toucher à la liberté et la conscience (au moins de leur situation, de leur état). L'extrait suivant est éloquent : « N'omettons pas toutefois, avant d'oublier très vite tout ce à quoi nous renonçons par fatigue et par paresse, que nous nous targuons d'avoir porté l'humanité à sa plus haute réalisation politique dans la démocratie et que nous annonçons aujourd'hui la démocratisation du monde. Or la démocratie signifie le règne de tous. Pour

philosophique est foncièrement individuel et que nous verrions mal de nos jours des agents gouvernementaux s'immiscer dans de telles recherches comme c'était le cas en Union soviétique ? Nonobstant, un tel manque d'autonomie ne sonnera-t-il pas un jour le glas de la philosophie face à un État qui voudrait couper dans le gras, « ce qui est inutile<sup>397</sup> » et ce qui ne rapporte rien<sup>398</sup> ? Bien que cela épurerait probablement les rangs des philosophes (les véritables persisteraient comme nous le soulignâmes<sup>399</sup>), cette situation est inquiétante, car la philosophie tentera toujours de justifier son rôle et le budget qui lui est accordé auprès des décideurs politiques ce qui travestirait, en définitive, cette noble discipline en quête de la vérité. De telles décisions ineptes furent déjà prises comme en témoigne la suppression par le saugrenu et nuageux ministère de l'Éducation d'un cours de philosophie au niveau collégial en 1994 étant donné son souci humaniste « grandissant de promouvoir les techniques et de faciliter aux étudiants des programmes professionnels l'obtention de leur diplôme que mettent souvent en péril leurs piètres résultats dans les cours de formation générale<sup>400</sup> ». Bref, réformes par-dessus réformes pour sauver les derniers des dégénérés. Le nivellement par le bas est maître dans nos sociétés simiesques... L'Appel démocratique oblige !

---

régner, cependant, il faut savoir ce qu'on fait. Or, si on sait très bien faire de nous-mêmes des vaches à notre propre service [, c'est-à-dire faire de nous des êtres utiles prêts à l'usage le plus rapidement possible, à l'instar des vaches laitières ou autres bêtes qu'exploitent de plus en plus bêtement et sadiquement quelques grands propriétaires attisés par l'appât du gain et sûrement pas par la santé des gens qui se nourriront de leurs produits ou par l'environnement qu'ils détruiront sans vergogne], nous ne savons pourtant pas pourquoi nous avons décidé que ce devrait être là notre projet essentiel. Et comme c'est nous qui régnons, lorsqu'on ne sait pas, en fait, personne ne sait et personne ne peut nous sauver de nous-mêmes. Si celui qui règne en général a renoncé à tout savoir, se limitant à d'étroites compétences utiles et ne sachant plus se poser même une question, n'est-il pas éventuellement condamné, n'ayant plus aucune idée de ce qu'il est, à ne plus du tout savoir ce qu'il fait ? N'est-il pas ainsi condamné à la déroute la plus complète ? » Franz-Emmanuel SCHÜRCH, « L'humanité à l'abandon », *Le Devoir* (Montréal), (mercredi 28 avril 2004), p. B5.

<sup>397</sup> Notons que Nietzsche relevait ici un trait caractéristique de notre époque actuelle. Friedrich NIETZSCHE, « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres / La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 210.

<sup>398</sup> « Being an effective academic today demands, in part, the ability to demonstrate one's superiority as a revenue-generating unit. [But how it will be possible for real philosophers?] » Peter ROBERTS, « Nietzsche and the Limits of Academic Life », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 8, p. 135. Sur l'avenir de l'enseignement philosophique au collégial voir notamment Mathieu SAUCIER-GUAY, « La philosophie au collégial », *Phares*, volume 4 (été 2004), pp. 7-11 et Thomas DE KONINCK, « La philosophie est plus que jamais nécessaire », *Phares*, volume 4 (été 2004), pp. 23-27.

<sup>399</sup> Voir les pages 96 et 97 de la présente section.

<sup>400</sup> Franz-Emmanuel SCHÜRCH, « L'humanité à l'abandon », *Le Devoir* (Montréal), (mercredi 28 avril 2004), p. B5.

Attardons-nous encore un peu sur une dernière situation menaçant l'indépendance des universitaires : leur salariat. Effectivement, la solde d'un professeur et son augmentation dépendant du respect des règles formulées par ses supérieurs, il arrive trop souvent qu'il capitule et renonce à ce qui faisait de lui un penseur libre remettant en cause les veaux sacrés de son époque et, plus particulièrement, ceux vénérés par ses collègues et patrons pour s'assurer, certes, une vie beaucoup plus paisible, mais, bien sûr, un salaire plus substantiel assorti, le cas échéant, de distingués honneurs.

De plus, la condition salariée de ces professeurs les amène parfois, à titre d'exemple, à défendre des positions indiciblement insensées en matière d'éducation, révélant du même coup leur appartenance à la religion des sophistes (il ne s'agit point, regrettablement, d'une petite secte). En effet, n'ayant cure de leurs étudiants, certains d'entre eux placent, au moins périodiquement, surtout lors des négociations des conventions collectives, leur passion de l'argent au sommet de leur existence en menaçant de fuir leur lieu de travail vers des cieux plus favorables s'ils n'obtiennent pas une rétribution plus « juste » ou « satisfaisante<sup>401</sup> ». Ces médecins spécialistes de l'éducation, accaparant des parts énormes des budgets universitaires, qui mentent bien évidemment (quitteraient-ils vraiment femme, maîtresse, enfants, maison, chalet et pays pour quelques milliers de dollars ?), oublient leur place de privilégiés dans une société où la pauvreté fait encore de terribles ravages et où leur salaire moyen de bourgeois *ministrés* est astronomiquement éloigné de celui de l'ensemble de la population, surtout si l'on considère que jamais, au grand jamais nous ne voyons une pléthore d'entre eux œuvrer la nuit venue ou encore effectuer des journées de sous-prolétaire lors des semaines de relâche, des fins de semaine, des congés fériés, des vacances de Noël et pendant la période estivale où très peu de cours sont dispensés et encore moins par eux (les vrais sous-prolétaires, les chargés de cours, prennent alors la relève) ! Ils sont devenus de petits profiteurs fonctionnarisés dociles dépourvus de vision sociétale globale, voire tout simplement de

---

<sup>401</sup> Louis DUMONT, « Trop élevés, les salaires des professeurs d'université ? », *Le Devoir* (Montréal), (25 mars 2008), p. A7.

toute pensée noble et volonté personnelle courageuse<sup>402</sup>. Donc, l'égoïsme triomphe trop souvent chez nos maîtres. Par chance, se trouvent encore parmi eux des êtres dont la passion première est l'enseignement ainsi que la recherche de la sagesse (plus ou moins spécialisée) et qui enseignent encore et toujours pour des raisons infiniment éloignées de celles s'exprimant en unité monétaire. Nous ne saurions trop les remercier. Notre dette à leur égard est immensurable.

En résumé, qui donc aujourd'hui qui, nourri par l'État ou l'entreprise privée capitaliste, serait enclin à tomber dans des pratiques aussi humaines et « radicales » que Socrate qui effectua réellement une action transformatrice sur la cité et qui allait constamment vers tout un chacun, sur la place publique, questionner les ombres dominant la vie de ses contemporains et même la sienne ? Parallèlement, aucun des pauvres chiens savants engraisés par les deniers publics ne remettra en cause leur salariat. Est-ce que oui ou non un scientifique, un amateur de la sagesse, un chercheur effréné de la vérité peut cohabiter avec le sophiste qui remuera frénétiquement la queue toutes les deux semaines lors de la réception de sa *chère* paye ? Et que penseront-ils de l'université comme lieu privilégié de recherche fondamentale et de réflexion ? Oseront-ils jamais contester cette affirmation aujourd'hui de plus en plus douteuse, de plus en plus grotesque ? Un seul mot d'ordre donc, profondément socratique et nietzschéen<sup>403</sup> : « Indépendance, indépendance et encore indépendance ! » Si vous préférez, le précepte suivant devra nous guider : « Nous mangerons le pain qui nous fortifiera dans notre indépendance et ignorerons celui qui nous enchaînera même si nous devons rester maigres et sans le sou. C'est la formule qui nous garantira pour toujours de la pauvreté d'esprit des lâches se gavant gargantuesquement et ignoblement<sup>404</sup> ! »

<sup>402</sup> « [...] la science et la philosophie universitaires, telles que les dispensent des fonctionnaires dociles, sans pensée ni volontés personnelles, opposés au philosophe indépendant [...] » Geneviève BIANQUIS, « Introduction », *Considérations intempestives (III et IV)*, p. 7.

<sup>403</sup> « Je suis passionné d'indépendance, je lui sacrifie tout – probablement parce que j'ai la plus dépendante des âmes et que je suis plus tourmenté par tous les liens les plus fragiles que d'autres par des chaînes. » Friedrich NIETZSCHE, *Aurore* (tome IV), FP 7 [91] (fin 1880), p. 580. « Independence of the soul!—that is at stake here. No sacrifice can be too great for that: one must be capable of sacrificing one's dearest friend for it, even if he should also be the most glorious human being, an ornament of the world, a genius without peer [...] » Friedrich NIETZSCHE, *The Gay Science*, § 98, livre deuxième, p. 150.

<sup>404</sup> « The 'riches' of the masters are those of spirit and character; [...] » David Edward COOPER, « On Reading Nietzsche on Education », *Journal of Philosophy of Education*, volume 17, n° 1 (juillet 1983), p. 125.

*Vaut mieux, disait Ibárruri l'Espagnole, manger une tranche de pain debout qu'un steak à genoux. Fais-toi une idée*<sup>405</sup> !

**Michel Chartrand**

*Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*<sup>406</sup>

**Pierre Falardeau**

*Et, pour ma part, à quelques messieurs de l'université (aujourd'hui disparus) qui voulaient me forcer à écrire de l'Histoire officielle et qui me donnaient à choisir entre ma chaire d'université et ma liberté, j'ai dit, dans le temps, que je choisirais ma liberté*<sup>407</sup>.

**Lionel Groulx**

*La liberté doit être cherchée souvent entre les murs des prisons, quelquefois sur l'échafaud, jamais dans les conseils, les tribunaux ni les écoles*<sup>408</sup>.

**Mohandas Karamchand Gāndhī**

<sup>405</sup> Michel CHARTRAND lors d'une entrevue réalisée par Nathalie DE MONTIGNY et diffusée sur les ondes de la CPAC en février 2000 dans le cadre de l'émission *A Public Life Vie publique*.

<sup>406</sup> Hô Chí Minh, tel qu'emprunté par Pierre Falardeau pour son dernier livre. À cet effet, voir Pierre FALARDEAU, « Avant-propos », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, pp. 7 et 8.

<sup>407</sup> Lionel GROULX, tel que cité Pierre FALARDEAU, « Préface », *15 février 1839 scénario*, p. 29. « Mais il n'existe pas deux sortes d'histoire ; je n'en connais qu'une : l'histoire objective, véridique. Et, pour ma part, j'ai déjà dit à quelques messieurs de l'Université (aujourd'hui disparus) qui me mettaient le couteau sur la gorge, que, selon mes modestes moyens et dans le plein usage de ma liberté et de mon droit, je n'en n'écrirais jamais d'autres. » Lionel GROULX, « II Causes d'ordre particulier – L'Histoire ? », *Pourquoi nous sommes divisés*, pp. 6 et 7.

<sup>408</sup> Mohandas Karamchand GĀNDHĪ, tel que cité par Marie-Frédérique DESBIENS et Jean-François NADEAU, *15 février 1839 Lettres d'un patriote condamné à mort*, p. 7.

*Vive la Liberté, Vive l'Indépendance*<sup>409</sup>.

**François-Marie-Thomas (Chevalier) de Lorimier**

5° *Pour tous et pour personne*<sup>410</sup> !

Cinquièmement, sans l'attendre réellement et à l'instar de Socrate et Schlegel<sup>411</sup>, Nietzsche exigerait ou, plus exactement, reconnaîtrait la possibilité géniale de chacun. De fait, Zarathoustra, au tout début de sa quête, discourt sur la place publique. L'âme remplie et le cœur chargé des plus beaux trésors, il espère qu'il se fera comprendre par tout un chacun. Il déchantera vite cependant en se frappant à l'incompréhension des foules. Ce personnage fictif conclura que son enseignement ne se destine pas à ces sous-hommes dépeints admirablement bien dans le prologue du chef-d'œuvre nietzschéen<sup>412</sup>. Il devra d'abord toucher de plus nobles personnes qui œuvreront à la création d'une terre fertile pour ses idées, pensait-il. Il rechercha donc Platon, son Platon et du se faire Platon, son appel désespéré ne renvoyant que son propre écho.

Enfin, malgré l'attitude aristocratique *inter pares* caractérisant son souhait de posséder au moins un disciple qui soit sur tout son égal, voire son supérieur, Nietzsche ne refusa jamais personne auprès de lui même si cela pouvait être exténuant et navrant<sup>413</sup>. Aussi, bien qu'il se distança de plus en plus de l'attitude socratique foncièrement positive à l'égard de la plèbe<sup>414</sup> (ou tout simplement d'autrui), selon son interprétation

<sup>409</sup> François-Marie-Thomas (Chevalier) DE LORIMIER, « Lettre de Chevalier de Lorimier au public et à ses amis (14 février 1839, 11 heures P.M.) », *15 février 1839 Lettres d'un patriote condamné à mort*, lettre 16, p. 60.

<sup>410</sup> Clin d'œil au sous-titre du *Zarathoustra* : « Un livre pour tous et pour personne ». Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Œuvres (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 268.

<sup>411</sup> « On doit exiger le génie de chacun sans cependant l'attendre. Un kantien appellerait cela l'impératif catégorique de la génialité. » Karl Wilhelm Friedrich von SCHLEGEL, « Fragments critiques », *Ironie et dialectique dans les fragments de F. Schlegel*, traduction de Louis-Charles LE BLANC, deuxième partie, fragment 16, p. 165.

<sup>412</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le prologue de Zarathoustra », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 5, pp. 15-17.

<sup>413</sup> « Pareille déception était la règle chez Nietzsche. Quand par hasard sa solitude était rompue par la visite ou la rencontre inopinée d'un admirateur, d'un éventuel disciple, il se laissait volontiers duper par les illusions du solitaire qui s'imagine avoir découvert enfin un compagnon, un vis-à-vis. Le mirage ne tardait pas à se dissiper. » Christophe BARONI, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, chapitre ii, p. 93.

<sup>414</sup> Entre la deuxième intempestive et la fin du *Zarathoustra*, c'est indéniablement l'espoir d'un peuple meilleur que Nietzsche perdit. Du moins, l'espoir d'une amélioration dans un futur humainement envisageable, pas trop lointain. « Construisez-vous une idée du peuple, vous ne l'imaginerez jamais assez

potentiellement confirmée par le *Ménon*<sup>415</sup>, sa démarche littéraire dénoterait que jamais il ne renonça à être cet éducateur socratique<sup>416</sup>, ce taon ébranlant les faibles et sombres valeurs cavernicoles de ses contemporains<sup>417</sup>. Le sous-titre sibyllin d'*Ainsi parlait Zarathoustra* évoquerait cette difficile position de Nietzsche, presque insupportable : s'il s'adressa avec une espérance certaine à tous, il demeura conscient que rares, pour ne pas dire inexistantes, sont ceux qui le comprendront, le suivront. Notons que cet intitulé signifierait encore que les tables de valeurs dénoncées sont celles de tout un chacun, mais que les nouvelles à instaurer, à construire, à graver sont presque irrémédiablement éloignées des Hommes d'aujourd'hui.

Que Nietzsche respecterait un nombre non négligeable de personnes, en témoignerait sa conception du surhomme éloigné à mille lieues de tout monolithisme de type nazi ou communiste. Ce qu'il haïrait ce sont les gens fuyant, comme les derniers hommes que dépeignit Zarathoustra, leur destin unique, leur voie sacrée où nul autre ne peut s'avancer sous le firmament céleste de l'excellence. Et, bien sûr, il réprouverait, pourtant avec un énorme respect, les vies grandioses, touchant presque à la sublimité du surhomme, mais

---

grande ni assez noble. Si vous vous faisiez une haute idée du peuple, vous seriez miséricordieux envers lui [...] Mais vous l'avez au fond en piètre estime, parce que vous ne pouvez pas avoir un respect sincère et motivé de son avenir ; et vous agissez en pessimistes, je veux dire en hommes qui vivent dans le pressentiment d'une catastrophe et que cela rend indifférents et négligents envers le bonheur d'autrui. » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 7, p. 319. « Car chez nous, la solitude est une vertu, en tant qu'inclination et penchant sublime à la propreté, qui devine l'inévitable malpropreté nécessairement attachée à tout contact entre êtres humains – “ en société ” –. Toute communauté rend, d'une manière ou d'une autre, en un lieu ou un autre, à un moment ou un autre – “ commun ” –. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 284, p. 272.

<sup>415</sup> L'entretien de Socrate avec l'esclave qui n'apparaît que minimalement instruit et brillant prouverait ce fait. Voir PLATON, *Ménon*, texte établi et traduit par Alfred CROISSET avec la collaboration de Louis BODIN, 82b-84a et 84d-85b, pp. 251-257.

<sup>416</sup> Sur le fol espoir de Nietzsche d'avoir enfin des disciples comme eut Socrate, voir Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, pp. 409-412.

<sup>417</sup> Voir « Par-delà la caverne contemporaine » aux pages 104-106. « Car si vous me mettez à mort, vous ne trouverez pas aisément quelqu'un d'autre comme moi qui ait été littéralement – ce que je vais dire prêtera peut-être à rire – attaché par le dieu à votre cité comme à un grand cheval de bonne race mais qui, engourdi par sa taille même, a besoin d'être réveillé par un taon. Il me semble que le dieu a adjoint à la cité quelqu'un comme moi afin que je ne cesse de vous réveiller, de chercher à vous persuader, de vous réprimander à longueur de jour, vous assaillant de toutes parts chacun à votre tour. » PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Frédéric TÊTU en collaboration avec Bernard BOULET, 30e et 31a, p. 39.

obscurcies par une épaisse brume nihiliste comme dans le cas de Socrate, en vertu de son interprétation de ses derniers instants, ou des suivants pauliniens du Christ<sup>418</sup>.

### 6° Par-delà la caverne contemporaine

« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience<sup>419</sup>. »

René Char

Sixièmement, une des tâches les plus fondamentales que Nietzsche, influencé par Socrate<sup>420</sup>, associerait à celles du philosophe, qui nous rappellera pertinemment l'extraordinaire vie du Cyrano d'Edmond Rostand<sup>421</sup>, est l'opposition à l'esprit du temps<sup>422</sup>, à la confortable et réconfortante caverne des croyances, idoles, opinions et préjugés<sup>423</sup> en vogue à une époque et dans une société données<sup>424</sup> sans oublier le

<sup>418</sup> Voir « Socrate mourant : une icône à brûler ou préserver ? » aux pages 47 à 61.

<sup>419</sup> René CHAR, « À la santé du serpent Le poème pulvérisé (1945-1947) », *Fureur et mystère*, § vii, p. 195.

<sup>420</sup> Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, III, p. 111. « The philosopher, however, must always stand opposed to his time and may never conform; it is his calling to be a fearless critic and diagnostician—as Socrates was. And Nietzsche feels that he is only keeping the faith with this Socratic heritage when he calls attention to the dangers of the modern idealization of equality, and he challenges us to have the courage to be different and independent. » Walter KAUFMANN, « 13. Nietzsche's Attitude toward Socrates », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 405.

<sup>421</sup> « Il [Cyrano] attaque les faux nobles, les faux dévots, Les faux braves, les plagiaires, — tout le monde. [...] Ah ! je vous reconnais, tous mes vieux ennemis ! Le Mensonge ? (Il frappe de son épée le vide.) Tiens, tiens ! — Ha ! ha ! les Compromis, Les Préjugés, les Lâchetés !... (Il frappe.) Que je pactise ? Jamais, jamais ! — Ah ! te voilà, toi, la Sottise ! » Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, cinquième acte, scènes 2 et 6, pp. 206 et 225.

<sup>422</sup> « Décrire la tâche de la nouvelle génération de philosophes. L'exigence de se vaincre soi-même, c'est-à-dire de vaincre le *saeculare*, l'esprit du temps. » Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles I et II* (tome II, premier volume), FP 9 [7] (été 1872 – hiver 1873-1874), p. 174. Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 212, p. 182. Le philosophe « redoute son époque et le "jour" de celle-ci. En cela, il est comme une ombre : plus pour lui le soleil décroît, plus il grandit ». Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 8, p. 199. Friedrich NIETZSCHE, « Préface », *Le cas Wagner*, traduction d'Éric BLONDEL, p. 29. « Mais qu'est-ce que l'histoire monumentale ? Rien d'autre, en fait, que celle des génies solitaires qui se répondent de siècles en siècles, de ceux, autrement dit, qui ont, en leur temps, accompli la tâche impartie au philosophe : vaincre l'esprit du temps, et qui forment, à ce compte, une communauté transhistorique exemplaire. » Marc CRÉPON, « Deuxième partie De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie Notice *Histoire et philologie*. », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1071. « Et Nietzsche rappellera ce qu'il a déjà dit depuis bien longtemps : le philosophe doit être la mauvaise conscience de son temps ; [...] » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et mal*, p. 18. « Nietzsche was found of calling himself an "immoralist" and often saw himself as a man against his time—as an outsider. Indeed, this is an important element in his definition of the philosopher. The task of the philosopher, Nietzsche maintains, lies in being the "bad conscience" of one's age. » Peter ROBERTS, « Nietzsche and the Limits of Academic Life », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 8, p. 127.

<sup>423</sup> Patrick BOUSSIGNAC et Marc SAUTET, *Nietzsche pour débutants*, p. 194.

démasquage des types moraux honorés gonflés d'hypocrisie (ils prétendent savoir alors qu'ils ignorent ce qu'est par exemple la justice) et de lâcheté<sup>425</sup> (ils refusent l'examen, la philosophie exigeant un éreintant effort et un travail personnel incessant). Pour le penseur allemand, cette mise en examen potentiellement dangereuse, comme le rappelle sans cesse l'exemple atroce et révoltant de Socrate, s'exercera prioritairement à l'égard des valeurs ou attitudes modernes comme la prosternation irréfléchie devant la raison<sup>426</sup>, l'opinion publique ou les idées démocratiques placées sur des piédestaux naïvement inébranlables que plus personne n'ose examiner. C'est là le seul chemin menant à une culture nécessairement en faux contre le bassement actuel. L'homme cultivé se manifeste dans sa capacité à remettre en question, à philosopher à propos de ce qui l'entoure quotidiennement, et ce, sans retenue dut-ce sa propre culture s'éventrer sous l'égide d'un pareil examen<sup>427</sup>. Par le fait même, il peut devenir un précieux outil de changement visant l'avènement d'une véritable culture évitant les pièges séduisants de la sécurité. En ce sens, Nietzsche, tout comme Socrate, posséderait un profond désir de liberté vraie pour sa

<sup>424</sup> Patrick WOTLING, « Notes », *Crépuscule des idoles*, p. 280, note 185. Nietzsche had an "impassioned scorn for those who simply take for granted the validity of any particular set of values which happens to have the sanction of their religion, class, society, or state." Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, p. 103.

<sup>425</sup> « The model philosopher is pictured as a physician who applies the knife of his thought "vivisectionally to the very virtues of the time." As a paragon of such a philosopher Nietzsche pictures Socrates whom he would emulate by uncovering "how much hypocrisy, comfortableness," and lack of self-discipline is really "hidden under the best honored type of contemporary morality." » Walter KAUFMANN, « 3. The Death of God and the Revaluation », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, II, pp. 108 et 109. « His critique, however, is in keeping with his conception of the philosopher's mission: he believes that, ever since Socrates, the greatest philosophers have always "uncovered how much hypocrisy ... was concealed under the best honored type of their contemporary morality" (J 212). » Walter KAUFMANN, « 12. Nietzsche's Repudiation of Christ », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, V, p. 371.

<sup>426</sup> « This philosophical problematising of tradition can be said to have started with Nietzsche. By deconstructing and destroying modernity's pride in reason as the unquestionable ground for truth and value, Nietzsche provided the outlines of what we now call postmodernity. » Stefan RAMAEKERS, « Teaching to Lie and Obey: Nietzsche on Education », *Journal of Philosophy of Education*, volume 35, n° 2 (mai 2001), p. 256.

<sup>427</sup> « Nous souhaitons plutôt qu'il puisse être assez cultivé pour porter sur sa culture un jugement modeste, voire méprisant ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos à lire avant les conférences bien qu'il n'ait pas avec elles de véritable rapport Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 196. « Nous souhaitons qu'il puisse être assez cultivé pour porter sur sa culture un jugement modeste, voire méprisant. » Friedrich NIETZSCHE, « II Réflexions sur l'avenir de nos établissements d'enseignement Préface Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 296. « Culture cannot be acquired by more than a few because having culture depends upon having the psychological ability to sustain intellectual insights that contradict the dominant worldview. Attaining culture requires more than knowledge; it requires a rare psychological disposition as well. » Charles BINGHAM, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-Reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), p. 339.

patrie, voire le genre humain entier. Une liberté véritablement humaine reposant sur l'être intime des gens, leur for intérieur, leur particularité proprement humaine : la pensée<sup>428</sup>. Pour atteindre ce but auquel rêvent, doivent rêver nos éducateurs, il faut des accoucheurs qui susciteront la passion de la réflexion pour les questions les plus essentielles trop souvent ignorées, regrettablement.

### 7° L'objet premier de toute éducation

« Ah ça ! mais vous ne pensez qu'à manger<sup>429</sup> ?... »

Edmond Rostand

« Le meilleur berger à mes yeux sera toujours celui qui mène son troupeau dans les plus verts pâturages : c'est ainsi qu'on s'entend avec le bon sommeil. [...] Quand Zarathoustra eut entendu parler ainsi le sage, il se mit à rire dans son cœur : car [en l']écoutant, il avait été éclairé<sup>430</sup>. »

Friedrich Nietzsche

Septièmement, renforçant la tâche précédente, le maître visera foncièrement, par son enseignement, à former des Hommes ou, plus précisément, à favoriser leur

<sup>428</sup> « Car, évidemment, la vie est commune à l'homme ainsi qu'aux plantes ; et nous cherchons ce qui le caractérise spécialement. Il faut donc mettre à part la nutrition et la croissance. Viendrait ensuite la vie de sensations, mais, bien sûr, celle-ci appartient également au cheval, au bœuf et à tout être animé. Reste une vie active propre à l'être doué de raison. Encore y faut-il distinguer deux parties : l'une obéissant, pour ainsi dire, à la raison, l'autre possédant la raison et s'employant à penser. Comme elle s'exerce de cette double manière, il faut la considérer dans son activité épanouie, car c'est alors qu'elle se présente avec plus de supériorité. Si le propre de l'homme est l'activité de l'âme, en accord complet ou partiel avec la raison ; si nous affirmons que cette fonction est propre à la nature de l'homme vertueux, comme lorsqu'on parle du bon citharède et du citharède accompli et qu'il en est de même en un mot en toutes circonstances, en tenant compte de la supériorité qui, d'après le mérite, vient couronner l'acte, le citharède jouant de la cithare, le citharède accompli en jouant bien ; s'il en est ainsi, nous supposons que le propre de l'homme est un certain genre de vie, que ce genre de vie est l'activité de l'âme, accompagnée d'actions raisonnables, et que chez l'homme accompli tout se fait selon le Bien et le Beau, chacun de ses actes s'exécutant à la perfection selon la vertu qui lui est propre. [...] Quand nous parlons du mérite chez l'homme, nous parlons non de celui du corps, mais de celui de l'âme et nous appelons bonheur l'épanouissement de l'activité de l'âme. » ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, traduction de Jean VOILQUIN, livre premier, chapitres vii et xiii, pp. 32, 33 et 44. « Quoi qu'il en soit, les animaux autres que l'homme vivent réduits aux images et aux souvenirs ; ils ne participent que faiblement à la connaissance empirique, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art et aux raisonnements. » ARISTOTE, *La métaphysique* (tome I), traduction de J. TRICOT, livre A, chapitre 1, 980b, p. 3. « Or, la fonction de l'être divin par excellence c'est la pensée et la sagesse. » ARISTOTE, *Les parties des animaux*, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, 686a, p. 134.

<sup>429</sup> Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, quatrième acte, scène iii, p. 160.

<sup>430</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Des chaires de la vertu. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, pp. 28 et 29.

épanouissement plutôt que de viser lâchement et sottement l'obtention de bons et serviles citoyens employables par l'État ou les compagnies le plus vite possible. Il suivrait alors l'acception radicale du terme *éducation* qui n'est guère réductible, comme le pense un nombre effarant de petits décideurs du monde scolaire et de séniles brebis, à une stupide et animalière « chasse au bonheur et au plaisir<sup>431</sup> » quotidien digne du dernier des hommes<sup>432</sup>, à une navrante quête des plus débilantes poursuivant une meilleure survie ou une résolution habile et efficace des petits problèmes quotidiens vite oubliés. Prenons le taureau par les couilles ! L'éducation n'est surtout pas, en dépit de la tendance actuelle généralisée remarquée déjà par Antoine Augustin Cournot<sup>433</sup>, un contemporain de Nietzsche, un processus se concluant heureusement si et seulement si les étudiants dénichent à la fin de celui-ci un job les préservant de la misère strictement physique. *Toute éducation qui laisse apercevoir au bout de sa carrière un poste de fonctionnaire ou un gagne-pain n'est pas une éducation pour la culture comme nous le comprenons, mais une indication du chemin par lequel on sauve et on protège son sujet dans la lutte pour l'existence*<sup>434</sup>.

Nous percevons aisément à quel point un Socrate rejoignit un Nietzsche. En effet, le philosophe athénien témoigna du rejet de telles visées bassement primaires par son existence même (fait rare chez les philosophes actuels) qui fut des plus virilement

<sup>431</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Appel aux Allemands », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 425.

<sup>432</sup> Voir Friedrich NIETZSCHE, « Le prologue de Zarathoustra », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 5, pp. 15-17.

<sup>433</sup> « On étudie maintenant pour passer un examen, pour avoir un grade, et finalement pour avoir une place. » Antoine Augustin COURNOT, « Discours prononcés aux séances publiques de rentrées des facultés de Dijon (15 novembre 1854) », *Des institutions d'instruction publique en France*, tel que contenu dans *Œuvres complètes*, tome VII, p. 317.

<sup>434</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 253. « Le philosophe éleva à nouveau la voix : « Faites-y bien attention, mes amis, dit-il, il y a deux choses qu'il ne faut pas confondre. L'homme doit beaucoup apprendre pour vivre, pour mener son combat pour l'existence : mais tout ce qu'en tant qu'individu il apprend et fait dans ce dessein n'a encore rien à voir avec la culture. » Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 252. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, pp. 209 et 210, Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 254 et Friedrich NIETZSCHE, « Ce qui abandonne les Allemands. », *Crépuscule des idoles*, traduction de Patrick WOTLING, § 5, pp. 170 et 171.

frugales, mais combien profondément spirituelle ! De plus, il ne renia jamais son précepte fièrement exprimé en une formule immortelle lors de son procès : « Le mal, voyez-vous, court après nous plus vite que la mort<sup>435</sup>. » C'est dire que la première priorité humaine devrait être pour le bien, pour ce qui puisse nous rendre meilleurs et procurer un sens à notre existence comme la sagesse ou, du moins, l'amour de la sagesse, la philosophie, l'examen critique et non la vie à tout prix et le pain<sup>436</sup>. De toute manière, ce goût de l'existence éternelle ou, du moins, de la survivance se constatant presque chez chaque être vivant ne se satisferait pleinement, à des degrés presque impensables, qu'en menant justement une vie où la survie et la sécurité<sup>437</sup> n'est pas l'obsession cardinale comme dans le cas de l'Allemagne nordique que Nietzsche abhorra de plus en plus à mesure qu'il se laissait prendre à la contemplation bien « inutile » de la beauté profonde de l'Europe méridionale<sup>438</sup>. En misant sur le vrai, l'éternel, le divin, bref la pensée ou la philosophie, nous pouvons espérer raisonnablement séjourner un jour dans les îles des Bienheureux immortels où l'emploi occupé, les moyens d'assurer sa survie seront éclipsés par l'œuvre seule valable, seule vivante. Comment Thalès, Héraclite, Parménide, Socrate, Platon, Aristote, Descartes ou Nietzsche assurèrent-ils leur survivance ? Cette question est du domaine de l'anecdote. Exceptionnellement, dans le cas de Thalès, la réponse constitue une magnifique moquerie pour prouver que ce n'était qu'une baliverne fort peu importante ne méritant nullement nos soins les plus ardents<sup>439</sup>. Par conséquent,

<sup>435</sup> PLATON, *Apologie de Socrate*, traduction de Maurice CROISSET, 39a, p. 169.

<sup>436</sup> Thomas De Koninck remarquait fort justement : « Le pain est nécessaire à la survie du corps et qui meurt de faim n'est guère en mesure d'apprécier la beauté. Mais cette survie ne résistera pas non plus à une absence de sens. Il est difficile de ne pas penser ici, de nouveau, au suicide de nos jeunes, que n'empêche pas le pain, mais que pourrait empêcher une première découverte d'un sens à la vie donnée par l'expérience du beau. » THOMAS DE KONINCK, « 2 / Le pouvoir de la beauté », *Philosophie de l'éducation Essai sur le devenir humain*, chapitre ii, p. 67. Voir aussi PASCAL DAVID, « Troisième partie Schopenhauer éducateur Notice », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1096.

<sup>437</sup> Il faut nous remémorer les paroles de Hécate dans *Macbeth* : « [...] security Is mortals' chiefest enemy. » WILLIAM SHAKESPEARE, *Macbeth*, acte 3, scène 5.

<sup>438</sup> « Je n'ai pas assez de force pour le Nord : là règnent des âmes balourdes et artificielles qui travaillent aussi assidûment et nécessairement aux mesures de la prudence que le castor à sa construction. Et dire que c'est parmi elles que j'ai passé toute ma jeunesse ! Voilà ce qui m'a saisi lorsque pour la 1<sup>re</sup> fois je voyais monter le soir avec son rouge et son gris veloutés dans le ciel de Naples – comme un frisson, comme par pitié de moi-même de ce que j'eusse commencé ma vie par être vieux, et des larmes me sont venues et le sentiment d'avoir été sauvé tout de même au dernier moment. j'ai assez d'esprit pour le Sud » FRIEDRICH NIETZSCHE, *Le Gai Savoir « la gaya scienza »* (tome V), FP 12 [181] (automne 1881), p. 475.

<sup>439</sup> « Comme on lui [Thalès de Milet] reprochait sa pauvreté qui attestait de l'inutilité de la philosophie, il tira, dit-on, de ses observations astronomiques, la conclusion que la prochaine récolte d'olives serait fort abondante ; aussi, alors qu'on était encore en hiver, consacra-t-il le peu d'argent qu'il possédait à s'assurer la location de tous les pressoirs de Milet et de Chio, qu'il obtint à bas prix, n'ayant contre lui aucun

éloignons-nous, chers amis, éloignons-nous de l'ANECDOTE et de ses filets sournois. Pour tout dire de la plus limpide manière, ne soyons pas des anecdotes ambulantes comme les pourceaux pitoyablement affaissés devant leur téléviseur qui ne font que se vautrer de MacDo en écoutant des pubs de MacDo et qui croient qu'ils sont leur turbin ou encore leur compte bancaire, leur voiture, leur portefeuille ou leurs fringues débiles chèrement payées<sup>440</sup>. Non, non et non ! Mille fois NON ! Notre nature humaine nous le commande. Impérieusement !

8° *Petite précision : Socrate, Nietzsche et la maïeutique*

« Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit pas, ne cache pas, mais signifie<sup>441</sup>. »

Héraclite

« Lui-même n'engendre rien, puisqu'il ne sait rien, il aide seulement les autres à s'engendrer eux-mêmes<sup>442</sup>. »

Pierre Hadot

Revenons succinctement sur cette tâche des éducateurs de favoriser l'épanouissement génial de leurs ouailles. Cette mission, propre à Socrate, Nietzsche et, plus largement, à tous les maîtres le moins sérieux, ne prétend nullement à transformer essentiellement les gens d'une manière tyrannique en leur imposant un joli modèle idéal, mais bien à les faire accoucher de leur plein potentiel qu'ils portent à l'intérieur d'eux et qui leur est propre<sup>443</sup> même si Socrate possédait la fâcheuse tendance de favoriser le

---

enchérisseur. Quand l'occasion survint, une soudaine et forte demande se fit sur les pressoirs ; il les sous-loua aux conditions qu'il voulut, et la fortune qu'il en retira lui permit de montrer qu'il est aisé aux philosophes de s'enrichir, pour peu qu'ils le désirent, mais que ce n'est point vers ce but que tendent leurs vertueux efforts. » ARISTOTE, « Thalès A. Vie et philosophie », *Les Présocratiques*, § x, pp. 13 et 14. « [...] le philosophe Thalès de Milet qui, pour confondre ses détracteurs et montrer que même un philosophe peut gagner de l'argent, si cela lui plaît, acheta, dit-on, toute la récolte d'olives du territoire de Milet avant le début de la floraison. Il avait peut-être remarqué grâce à une certaine science qu'il y aurait abondance d'olives. » CICÉRON, *De la divination De divinatione*, traduction par José KANY-TURPIN, livre I, chapitre xlix, 111 et 112, p. 175.

<sup>440</sup> Nous devons en partie cette dérive au passage suivant du film *Fight Club* : « You are not your job...you are not how much money you have in the bank...not the car you drive...not the contents of your wallet. You are not your fucking khakis. We are the all-singing, all-dancing crap of the world. » David FINCHER (réalisateur), *Fight Club*, 1 h 24 min 21 s. « As long as you're at fight club, you're not how much money you've got in the bank. You're not your job. » Chuck PALAHNIUK, *Fight Club*, chapitre 18, p. 143.

<sup>441</sup> HÉRACLITE, « Fragments d'Héraclite », *La source grecque*, § 93, p. 146.

<sup>442</sup> Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 29.

<sup>443</sup> Pour une description de la maïeutique socratique, voir PLATON, *Théétète*, texte établi et traduit par Auguste DIÈS, 148d-151d, pp. 166-170 et XÉNOPHON, *Économique*, texte établi et traduit par Pierre

développement de la raison chez ceux qu'il prenait sous son aile bienveillante, comme nous l'explicitâmes quelques pages auparavant<sup>444</sup>. Semblablement, le maître ne libère pas, ne casse pas les chaînes de ses étudiants. Il ne peut que les piquer pour qu'ils prennent conscience de leur triste situation et, au mieux, « leur montrer [en bon maïeuticien] *comment* sortir de leurs cavernes, de leurs villages, de leurs névroses

---

CHANTRAINE, XV, 6-10, p. 93 et XIX, 14-16, p. 106. « Mais au terme de leur guérison ils seront redevenus des *hommes* [...] Et comment parviendrons-nous à ce but ? demanderez-vous. Dès vos premiers pas dans votre marche vers ce but le dieu delphique vous rappellera son précepte : connais-toi. C'est un précepte difficile, car ce dieu " ne cèle rien, n'annonce rien, mais se contente de suggérer ", comme l'a dit Héraclite. Que vous suggère-t-il ? [...] Cette parabole s'applique à chacun de nous. Qu'il organise son chaos intérieur en réfléchissant à ses vrais besoins. Sa probité, sa nature sérieuse et sincère se rebelleront quelque jour contre l'habitude invétérée de toujours répéter, apprendre, imiter ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 10, pp. 387 et 389. « Vous êtes donc fiers, mes bons Germains, de vos poètes et de vos artistes [, de ces esprits brillants et nobles] ? Vous les montrez du doigt et vous en vantez devant l'étranger ? Et parce qu'il ne vous en a coûté aucune peine pour les avoir parmi vous, vous en déduisez la charmante théorie que vous n'avez pas non plus désormais de peine à prendre pour eux ? N'est-ce pas, enfants inexpérimentés, ils viennent d'eux-mêmes : c'est la cigogne qui les apporte ! À quoi bon parler de sages-femmes ! » Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 261. La référence à la maïeutique platonicienne est explicite comme le note Michèle Cohen-Halimi. Voir Michèle COHEN-HALIMI, « Notes Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 999, note 6. « L'un cherche un homme qui l'aide à accoucher ses pensées, l'autre un homme qu'il puisse aider : ainsi naît un bon dialogue. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Cornélius HEIM, § 136, p. 98. « Le génie du cœur que personne ne saurait toucher sans s'enrichir, non qu'on le quitte écrasé comme par des biens venant d'un autre, mais plus riche dans sa propre substance, plus neuf à soi qu'auparavant, débloqué, pénétré, surpris comme par un vent de dégel, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Pourquoi j'écris de si bons livres », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § VI, pp. 74 et 75. L'aphorisme suivant s'adresserait prioritairement aux professeurs, aux maîtres et effectue un lien admirable avec la section suivante de notre réflexion en plus de recouper au moins partiellement les paroles de Michel Chartrand que nous citons. « *Nouvelle prudence*. – Ne pensons plus autant punir, blâmer et corriger ! Nous transformerons rarement un simple individu ; et si nous devons y parvenir, peut-être réussirions-nous à notre insu quelque chose d'autre : nous aurons été transformés par lui ! Cherchons plutôt à faire en sorte que notre propre influence *sur tout ce qui arrivera* compense son influence et prévale sur elle ! Ne menons pas un combat direct ! – ce à quoi revient tout blâme, toute punition, toute volonté de corriger. Au contraire, élevons-nous nous-mêmes d'autant plus haut ! Donnons à notre modèle des couleurs toujours plus éclatantes ! Assombrissons autrui par notre lumière ! Non ! Nous ne voulons pas, à cause de lui, devenir nous-mêmes plus *sombres*, comme tous les punisseurs et les mécontents ! Cheminons plutôt à l'écart ! Regardons ailleurs ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, quatrième livre, § 321, pp. 259 et 260. « Le défaut je pense dans les relations humaines là soit du couple ou bien non autrement là, c'est qu'on pense qu'on peut se changer ou qu'on peut changer les gens. C'est pas vrai. On casse les gens, mais on les change pas. Alors si on aime les gens puis si on les respecte et à plus forte raison si on les aime, il faut les aider à devenir ce qu'ils sont, puis se développer comme ils sont, puis se transformer comme ils sont au fur et à mesure. Puis ils vont peut-être changer, mais ils vont changer selon leur nature propre. Ils changeront pas pour s'adapter à un autre puis ainsi de suite. » Michel CHARTRAND lors de l'émission *Femme d'aujourd'hui* diffusée sur les ondes de la télévision de Radio-Canada le mardi 5 octobre 1971.

<sup>444</sup> Voir « Une vieille formule insignifiante : le connais-toi toi-même socratique » aux pages 24 et 25.

tribales et des trous où se forment leurs opinions<sup>445</sup> ». Nonobstant, nous sommes seuls capables de nous libérer. Voilà le mot d'ordre, la parole tyrannique !

En réalité, l'accès au savoir, à la sagesse, à l'amour, à la philosophie, à la vie véritablement humaine et pleinement libre passe irrémédiablement par notre être le plus intime, soit notre intellect qui est le lieu de vérification par excellence et dont le développement est étroitement lié, entre autres, à notre affectivité<sup>446</sup>, aux passions qui nous habitent et à notre vécu, pour peu que nous nous y attardions franchement. Sur ce point, tout indique que Socrate et Nietzsche s'entendraient parfaitement.

### 9° Le maître : un exemple édifiant

« Messieurs, on n'enseigne pas ce que l'on veut ; je dirai même que l'on n'enseigne pas ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir : on n'enseigne et on ne peut enseigner que ce que l'on est<sup>447</sup>. »

Jean Jaurès

<sup>445</sup> Peter SLOTERDIJK, « Tournant et révolution *Discours sur la pensée heideggerienne du mouvement* », *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, p. 124. Notre mise en évidence.

<sup>446</sup> « Il est impossible de penser correctement sans avoir préalablement appris à sentir convenablement, ou alors, si la chose est possible, les pensées ainsi élaborées boiteront, et non pas que d'une seule jambe. » Anton-Frederik LAFORCE, « 3.2.4 La quatrième inactuelle », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 111. « Car sitôt que nous avons oublié l'espèce de tonalité affective qui se trouve au principe du travail de la réflexion, nous perdons de vue ce pour quoi la réflexion s'est mise en marche au commencement. Pour que le but de l'ensemble des opérations de pensée reste accessible, il faut toujours garder à l'esprit en arrière-plan le fait qu'elles trouvent leur origine dans une expérience qualitative. » Axel HONNETH, « De Lukács à Heidegger et à Dewey », *La réification Petit traité de Théorie critique*, chapitre ii, p. 49. Semblablement, Martin Dornes, sociologue, psychologue et psychothérapeute, remarquait fort justement : « Der Säugling [autistischen Kind] ist somit nicht »geistesblind« wegen eines kognitiven Defizits; er ist geistesblind, weil en zuerst gefühlsblind ist. » Martin DORNES, « Die emotionalen Ursprünge des Denkens », *WestEnd Neue Zeitschrift für Sozialforschung*, volume 2, n° 1 (2005), p. 26. « Si le jeune enfant autiste est ainsi "aveugle spirituellement", ce n'est pas en raison d'un déficit cognitif ; s'il est aveugle spirituellement, c'est d'abord parce qu'il est aveugle émotionnellement. » Martin DORNES, « Die emotionalen Ursprünge des Denkens », *WestEnd Neue Zeitschrift für Sozialforschung*, volume 2, n° 1 (2005), p. 26, tel que cité par Axel HONNETH, « Le primat de la reconnaissance », *La réification Petit traité de Théorie critique*, chapitre iii, p. 58. « But that is not necessarily fatal to the life of feeling; even a rigorous austerity does not require that one's heart stop beating altogether. Of course if it did stop, one's thought would stop too. [...] our actual thinking is always moved by feeling and desire; [...] No philosopher is or can be a disembodied cerebrum; [...] » Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, pp. 15 et 16. « The brains of these persons, when they think, are not dynamos humming in a vacuum; actual thought is always bathed in personal feeling, and invested with the lights and shades of an individual temperament. » Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, p. 64.

<sup>447</sup> Jean JAURÈS, « Pour la laïque », *Pour la laïque et autres textes*, p. 66. Pour un propos fort semblable de Nietzsche sur l'éducation, lire Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie* (tome I, premier volume), FP 5 [106 et 107] (septembre 1870 – janvier 1871), pp. 246 et 247.

Cet exergue résume prodigieusement le cœur, le profond secret de la relation éducative entre Platon et Socrate que Nietzsche saisit très bien. En témoignerait son portrait socratique de Schopenhauer dans sa troisième considération intempestive qui n'a d'égal que les écrits platoniciens. La certitude la plus certaine à laquelle nous aboutissons à la lecture de ce petit ouvrage admirablement fascinant est que la vérité ne se transmet guère de maître à élève. Le système, la pensée bien exposée de Schopenhauer n'en est point l'objet central. Par contre, ce qui se communique le plus sûrement d'homme à homme, par exemple la passion<sup>448</sup>, le désir, le courage<sup>449</sup> et l'indépendance intransigeante que requiert impérativement la recherche de la vérité, est ce qui compose la matière de cet opuscule trop souvent ignoré par ceux qui discourent fort savamment sur le philosophe allemand<sup>450</sup>. *C'était donc le grand homme que cherchait Nietzsche, non la grande doctrine ; le philosophe, non la philosophie, la bouche vivante, non le testament figé*<sup>451</sup>.

Semblablement, la philosophie, ce qu'elle exige de nous, ne s'enseigne pas, mais se montre<sup>452</sup>... Pour cette raison, Nietzsche rejetterait les cercles de jouvenceaux où tout un

<sup>448</sup> « What defines education is not the acquisition of facts or skills or technique, but the transmission of passion and will from teacher to student. What the teacher has to teach simply is not transmissible to a crowd. The educator is to serve as a model for her students [...] » Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 6, p. 100.

<sup>449</sup> « On se souviendra de l'effet produit sur le jeune Nietzsche par la philosophie de Schopenhauer. Plus que des notions, des idées, ce dernier transmet à Nietzsche une disposition intellectuelle, l'héroïsme de la vérité. N'est-ce pas là, du reste, la fonction première d'un éducateur digne de ce nom ? [...] Le problème, remarque Nietzsche, est qu'il n'existe pas en son temps de semblables éducateurs – d'éducateurs qui instruisent par l'exemple en arborant la " courageuse visibilité d'une vie philosophique ". » Anton-Frederik LAFORCE, « 3.2.3 Schopenhauer éducateur », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 102. Pour les mots de Nietzsche que citent Anton-Frederik LAFORCE, voir Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), traduction d'Henri-Alexis BAATSCH, § 3, p. 29.

<sup>450</sup> Voir par exemple Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), traduction d'Henri-Alexis BAATSCH, § 3, pp. 29-31.

<sup>451</sup> Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 397.

<sup>452</sup> « Il est difficile d'apprendre ce que c'est qu'un philosophe, parce que cela ne s'enseigne pas : il faut le " savoir " par expérience – [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, § 213, p. 235. Nous remémorant l'aphorisme 321 du *Gai savoir* que nous citâmes précédemment (voir page 110, note 443), cette expérience comprendrait celle du contact avec quelque philosophe. « Emerson louait de son côté Montaigne de sacrifier tout " effet " à la vérité nue sans avoir cure " des États, des Églises, des revenus et des honneurs ". Plus qu'un maître à penser, c'était un maître à vivre. C'est en ce sens qu'il le tenait pour un grand philosophe. » Marc SAUTET, « Introduction », *Pour une généalogie de la morale*, p. 26.

chacun est l'« égal » d'autrui, car l'action d'un esprit solaire est primordiale<sup>453</sup>. Un esprit sachant orienter<sup>454</sup> ainsi que pousser les jeunes âmes vierges sur le chemin semé d'embûches menant hors de la caverne<sup>455</sup>, mais aussi faire naître un noble sentiment soutenant cette difficile quête, le tout par un ingénieux processus *émulateur*. Pour ce faire, il devra souvent être à leurs côtés, en reprenant notamment leurs angoissantes questions, en les mouvant plus avant dans les catacombes qu'elles renferment, en ne dédaignant pas de se faire soi-même ironiquement brebis pour bien les guider, et ce, sans jamais brimer la liberté de ceux qu'il « éduque »<sup>456</sup>. Au passage, est-il utile de rappeler qu'il faudrait favoriser ce type d'échange philosophique digne des grands maîtres de l'humanité à supposer que l'on soit épris de philosophie, un philosophe en chair et en os, un éducateur respectable ?

« Car tel fut le destin [tragique] de ces  
jeunes gens aux pressentiments si justes :

<sup>453</sup> Nietzsche remarque sans nuancer et de manière fort contrastante avec le début de ses cinq conférences portant sur l'avenir de nos établissements d'enseignement : « [...] l'on a besoin de grands guides et [...] toute culture [véritable] commence par l'obéissance ». Friedrich NIETZSCHE, « Cinquième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 282. « [...] culture qui est, comme je l'ai déjà dit, avant tout une obéissance et une accoutumance au dressage qu'opère le génie. » Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 266. Pour le contraste exprimant probablement un changement d'opinion que vécut lui-même Nietzsche, voir notamment Friedrich NIETZSCHE, « Première conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 201. En cette page, il brosse le portrait d'une société de jeunes étudiants partageant leurs productions sans que nul esprit surélevé l'encadre. « Qu'est-ce qui, seul, peut nous rétablir ? Le spectacle de ce qui est accompli : [...] » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 16 [66] (printemps-été 1888), p. 256. « But in every heart burns a perpetual thirst for a nobler, in the fair, for a fairer; [...] because the lofty man can ripen only by a lofty one, as diamond can be polished only by diamond. » Jean PAUL, « First Jubilee. 1. Cycle. », *Titan A romance* (volume I), p. 7. « Mais dans tout cœur noble brûle une soif éternelle d'un plus noble, dans tout être beau la soif d'un plus beau... car l'homme supérieur ne mûrit qu'auprès d'un homme supérieur... » Jean PAUL, tel que cité par Ernst BERTRAM, « Socrate », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 396. Notons que Robert Edward Norton commettrait ici une faute philologique quant à la référence qu'il donne. Voir à cet effet, Robert Edward NORTON, « Notes », *Nietzsche Attempt at a Mythology*, p. 356, note 58.

<sup>454</sup> « L'écolier ne peut se faire une idée de ce qu'est et de ce qu'exige la culture sans s'être inféodé, à un moment ou à un autre, à quelque grand homme. » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.2 Deuxième conférence », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 57. Voir aussi Anton-Frederik LAFORCE, « 2.3 Troisième conférence », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 61. « Seul celui qui attache son cœur à un grand homme reçoit de ce fait le premier sacrement de la culture ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempêtes (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 6, p. 99.

<sup>455</sup> « Le commerce du génie, dit quelque part Novalis, est la condition du grand affranchissement – de celui qui conduit de la pseudo-culture à la culture authentique. » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.2 Deuxième conférence », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 57.

<sup>456</sup> Paul SMEYERS, « Nietzsche and Education: Learning to Make Sense for Oneself, or Standing for One's Ideas », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 6, p. 100.

ils ne trouvèrent pas les guides dont ils avaient besoin<sup>457</sup>. »

Friedrich Nietzsche

### 10° Le courage

« Le difficile n'est pas de savoir qu'il faut être courageux, il est de savoir ce que commande le courage ici et maintenant<sup>458</sup>. »

Thomas De Koninck

Quelque percutante que puisse être la formule servie en guise d'exergue à cette section, c'est la fameuse gravure d'Albrecht Dürer qu'il baptisa *Der Reuter (Le Cavalier)*, mieux connue toutefois chez les francophones sous le titre *Le chevalier, la mort et le diable* que nous hisserions fièrement en tête de ce court développement substantiel. En effet, la détermination, la vaillance imperturbable et sereine défiant la mort et les diableries de la vie quotidienne se dégagent de la figure du chevalier, mais aussi de celle de son cheval, seraient seuls capables d'illustrer « la virilité inflexible et rude<sup>459</sup> », le courage qu'exige l'ordre vénérable des philosophes<sup>460</sup>. Un courage frôlant constamment l'héroïsme tant la tâche est journalière et les périls graves et nombreux, sans oublier que le service de la Vérité, cette déesse au cœur de toutes les démarches humaines, commande un dévouement des plus durs<sup>461</sup>, digne des virils Spartiates ce qu'ignorent crasseusement une majorité ahurissante d'hommes joliment modernes<sup>462</sup>, qui possèdent trop souvent le titre officiel frauduleusement glorieux de *docteur en philosophie*. Il faut être prêt à tout pour elle, même jusqu'à renier, combattre énergiquement et avec constance ce qui est devant

<sup>457</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Cinquième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 282.

<sup>458</sup> Thomas DE KONINCK, « Les multiples acceptions du " sens commun " », *Revue philosophique de Louvain*, tome 101, n° 4 (novembre 2003), p. 714.

<sup>459</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 7, p. 137.

<sup>460</sup> « To live a philosophical life takes great courage. » Peter ROBERTS, « Nietzsche and the Limits of Academic Life », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 8, p. 129. Voir notamment Patrick WOTLING, « Notes », *Le gai savoir*, p. 379, note 71. Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, pp. 297 et 315, notes 55 et 187.

<sup>461</sup> Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 50, p. 82.

<sup>462</sup> Voir par exemple Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 5, pp. 275 et 277. La même idée sera répétée dans *Par-delà bien et mal*. Voir à cet effet Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 204, pp. 167 et 168 ainsi que Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 338, note 389.

nous, autour de nous... « Quoi donc ? » se demanderont avec anxiété les nerveux affolés ? « Mais diable ! Ce qui aujourd'hui est faussement considéré comme le vrai, l'objectif ou le réel ! »

Semblablement, poser les questions essentielles, qui furent celles de Socrate et plus tard celles de Nietzsche, y revenir inlassablement comme elles l'exigent, malgré leurs apparences parfois anodines, les soumettre au grand jour de notre monde sombrement cavernieux, tristement ignorant et peureusement dissipé exige beaucoup d'efforts, de vaillance<sup>463</sup> en plus de receler sa part de dangerosité<sup>464</sup>. Anathématisation, ostracisme, ciguë et même folie ! Tel est trop souvent, presque imparablement le destin de ceux qui ébranlent les idoles du temps présent en les examinant. N'oublions guère que cet examen requiert aussi un pathos de la distance, un éloignement ou recueillement spirituel permettant un regard extérieur que plusieurs, par lâcheté déshonorante, se refuseront avant même qu'on leur interdise<sup>465</sup>. À ce titre, il nous paraît presque impossible, mais nous souhaiterions tant être un optimiste jovialiste, qu'un philosophe universitaire jouisse d'une liberté comparable à celle peinte dans les *Cinq conférences*, qu'il possède enfin amplement le temps de réfléchir, de reprendre contact avec le beau de la nature, qu'il soit d'origine forestière ou lacustre, et qu'il puisse dialoguer avec ses semblables et ses contemporains. En effet, il s'affairera tristement, si sa santé tient toujours le coup, à passer une autre nuit blanche éloignée des célestes étoiles à remplir nerveusement d'insignifiantes demandes de subventions, à cocher de petites cases pernicieusement sans

<sup>463</sup> « Les conditions qu'il faut pour me comprendre, et me comprendre avec nécessité – [...] Une prédilection de la force pour les questions dont aujourd'hui personne n'a le courage ; le courage de ce qui est interdit ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Prologue », *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, p. 7.

<sup>464</sup> Cela est admirablement bien exprimé dans le passage suivant de l'allégorie de la caverne platonicienne référant à l'action éducatrice de Socrate : « [...] et, si quelqu'un essayait de les [les prisonniers de la caverne] délier et de les conduire en haut [par ses interrogations incessantes], et qu'ils pussent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas ? Ils le tueraient certainement, dit-il. » PLATON, *La République*, texte établi et traduit par Émile CHAMBRY, livre VII, 517a, p. 240. Quant à cette idée de danger associée à la philosophie chez Nietzsche, voir entre autres Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 23 [3] (octobre 1888), § 2, p. 344.

<sup>465</sup> « Personne, aujourd'hui, n'a plus l'audace des droits particuliers, des droits seigneuriaux, d'un sentiment de respect pour soi-même et ses pairs – le courage d'un *pathos de la distance*... » Friedrich NIETZSCHE, *L'antéchrist*, traduction de Dominique TASSEL, § 43, p. 68. Notez que notre emploi de l'expression *pathos de la distance* ne correspondrait guère tout à fait à ce que Nietzsche désigne grâce à celle-ci.

importance<sup>466</sup>, qui seront très vite oubliées, en repoussant douloureusement, dans le meilleur des cas, les « non, merci<sup>467</sup> » de Cyrano. Tellement ancré au système universitaire, tels ces gras et gros gavés végétant devant leur narcotéléviseurs, incapable

<sup>466</sup> « Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous dégoûte dans votre métier ? Non. Pas de dégoût. Non. Y a des choses qui m'héritent, mais... Je dirais remplir des demandes de subvention, c'est, pour moi, un cauchemar, c'est-à-dire remplir des petites cases dans un formulaire électronique ça relève à peu près pour moi de, oui, de quelque chose de très difficile et très irritant. Est-ce que vous changeriez le système pour faciliter les demandes de subvention ? Que changeriez-vous dans ce système de financement des recherches ? Oh, y aurait beaucoup de travail à faire à mon point de vue parce que je crois que le financement trois ans est, surtout dans les sciences humaines, est un temps qui est beaucoup trop court. Parce que finalement quand on fait de la recherche sérieusement c'est... on travaille sur un sujet pendant plusieurs années. Donc, ça, le temps de financement, pour moi, ça serait quelque chose à revoir de façon assez radicale. Et puis je crois que l'éclatement du nombre de programmes de subvention spéciaux, fédéral, provincial, avec toutes sortes d'organismes qui sont multipliés, puis des concours à l'année longue, je crois que c'est... c'est contre-productif, c'est-à-dire que on passe beaucoup trop de temps à préparer des demandes de subvention avec des taux de succès extrêmement faibles, hein, et à rentrer dans les petites cases. Je compare, si vous voulez, entre le fait d'avoir une chaire de recherche du Canada, qui qui me permet d'avoir un certain montant par année que je consacre à la recherche, et le cauchemar administratif que représentent les demandes de subvention... Oui, y'a une... Je veux dire, la chaire de recherche du Canada, pour moi, c'est un luxe merveilleux, parce que je n'ai pas à me soucier justement... J'ai des comptes à rendre, évidemment. Mais c'est pas la même, le même genre de de de cauchemar à remplir et de rentrer dans des thématiques qui ne sont pas nécessairement nos priorités de recherche. Y'a une liberté que on perd à travers les subventions. Donc, pour moi, y'a vraiment, oui, des des, une refonte des programmes qui pourraient être simplifiés et puis qui seraient beaucoup plus ajustés à du travail sur le long terme. » Marie-Hélène PARIZEAU à l'émission *Chapeau micro !* diffusée sur les ondes de CKRL le 25 février 2008. Nous étions l'animateur.

<sup>467</sup> L'extrait est tellement magnifique que nous commettrions un crime de ne point le transcrire. Pour les lâches qui ne liront jamais cette pièce... (Nous faut-il donc être à ce point terrible pour vous sommer de la lire ?) « Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire La fortune et la gloire... Et que faudrait-il faire ? Chercher un protecteur puissant, prendre un patron, Et comme un lierre obscur qui circonviendrait un tronc Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce, Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ? Non, merci. Dédier, comme tous ils le font, Des vers aux financiers ? se changer en bouffon Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre, Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ? Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ? Avoir un ventre usé par la marche ? une peau Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ? Exécuter des tours de souplesse dorsale ?... Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou Cependant que, de l'autre, on arrose le chou, Et donneur de séné par désir de rhubarbe, Avoir un encensoir, toujours, dans quelque barbe ? Non, merci ! Se pousser de giron en giron, Devenir un petit grand homme dans un rond, Et naviguer, avec des madrigaux pour rames, Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ? Non, merci ! Chez le bon éditeur de Sercy Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci ! S'aller faire nommer pape par les conciles Que dans les cabarets tiennent des imbéciles ? Non, merci ! Travailler à se construire un nom Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non, Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazzettes ? Être terrorisé par de vagues gazettes, Et se dire sans cesse : " Oh, pourvu que je sois Dans les petits papiers du Mercure François ? " ... Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême, Préférer faire une visite qu'un poème, Rédiger des placets, se faire présenter ? Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter, Rêver, rire, passer, être seul, être libre, Avoir l'oeil qui regarde bien, la voix qui vibre, Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers, Pour un oui, pour un non, se battre, – ou faire un vers ! Travailler sans souci de gloire ou de fortune, À tel voyage, auquel on pense, dans la lune ! N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît, Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit, Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles, Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles ! Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard, Ne pas être obligé d'en rien rendre à César, Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite, Bref, dédaignant d'être le lierre parasite, Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul, Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul ! » Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, deuxième acte, scène viii, pp. 92 et 93.

de s'en détacher, de s'en distancier tant moralement que physiquement et peut-être pour des raisons basement animalières de survie que le premier des pourceaux comprendrait, il ne respirera jamais l'air vivifiant de l'extérieur de la caverne, le lieu où seul se gagnent le pathos de la distance et un heureux flirt avec la sagesse.

Revenons sur cette gravure de Dürer qui accompagna fidèlement Nietzsche tout au long de sa vie<sup>468</sup>. Une des premières choses qui frappe en jetant un coup d'œil sur cette œuvre magnifique est, comme nous l'évoquions au début de cette sous-section, la droiture, la prestance du cavalier en proie notamment à l'angoisse suscitée par la Mort et les folles tentations du Diable extrêmement séduisantes ce que symboliserait l'allure presque sympathique et goguenarde de ce dernier en dépit de sa tronche de métèque. Nous pressentons que cette force courageuse émergeant du for intérieur le plus inexpugnable et resplendissant sur tout l'être de ce personnage et même par-delà, comme en témoigne la stature de son cheval, repose sur quelques convictions, croyances, paroles ou valeurs profondément ancrées en lui et qu'il assume totalement, vit pleinement malgré des périls se présentant sur son chemin. Telle est l'attitude que Nietzsche et Socrate recommanderaient sans hésiter aux philosophes et, plus largement, à tous les Hommes. Vivre selon son intérieur, en conformité avec celui-ci<sup>469</sup>. Être fidèle à soi, rien qu'à soi, totalement, complètement : la seule source d'un courage qui fut celui de Socrate et Nietzsche, mais aussi de leur liberté, très grande liberté<sup>470</sup>. Il n'y a pas cent manières d'être un Homme, d'être un philosophe. Il faut suivre son propre démon...

<sup>468</sup> « Dans cette gravure de Dürer, qui accompagna Nietzsche tout au long de sa vie et qu'il eut plusieurs fois l'occasion de recevoir et de donner en cadeau, [...] » Pierre HADOT, « Préface de Pierre Hadot », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 8. « Nous ne connaissons qu'une seule représentation plastique à quoi Nietzsche se soit, sa vie durant, attaché de cœur, une seule qu'il ait considérée et vénérée comme la meilleure part de soi-même : la gravure de Dürer, " Le Chevalier, la Mort et le Diable ", de l'année 1513, [...] » Ernst BERTRAM, « Le chevalier, la mort et le diable », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 96.

<sup>469</sup> « Ôtez vos souquenilles ou soyez réellement ce que vous croyez être ! » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 5, p. 273.

<sup>470</sup> « [...] des personnalités " libres ", c'est-à-dire sincères avec elles-mêmes et avec autrui, tant en actes qu'en paroles [...] » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 5, p. 275. « Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, [...] » ARISTOTE, *La métaphysique* (tome I), traduction de J. TRICOT, livre A, chapitre 2, 982b, p. 18. « Un être qui par nature ne s'appartient pas, mais est l'homme d'un autre, cet être-là est par nature esclave : [...] » ARISTOTE, *Politique* (livres I et II), texte établi et traduit par Jean AUBONNET, livre I, chapitre iv, 6, 1254a, p. 18.

11° La langue des philosophes, savants et autres sages

« Dis ce que tu as à dire dans la langue des hommes d'ici-bas<sup>471</sup> ! »

Louis-Alexandre FOUCHER DE CAREIL

« Qui se sait profond s'efforce d'être clair ; qui aimerait passer pour profond aux yeux de la foule s'efforce d'être obscur<sup>472</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« He is writing a book on metaphysics, and is really cut out for it; the clearness with which he thinks he understands things and his total inability to express what little he knows will make his fortune as a philosopher<sup>473</sup>. »

William Kingdon Clifford

« La clarté est la bonne foi des philosophes<sup>474</sup>. La netteté est le vernis des maîtres<sup>475</sup>. »

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues

« Why don't philosophers write this way<sup>476</sup>? »

Brand Blanshard

Socrate et Nietzsche ne feraient qu'un concernant les caractéristiques fondamentales auxquelles le discours des philosophes et, par extension, de tous ceux qui prétendent savoir ou enseigner doit impérieusement se conformer. Clarté, ouverture et simplicité constituent les qualités premières et primaires à cultiver. Elles garantissent presque toujours à ce qui est communiqué une accueillante universalité. Les plus grands éducateurs de l'humanité, parmi lesquels Socrate et Nietzsche occupent une place de renom, confirmeraient la proposition précédente. Plus un maître est grand et profond,

<sup>471</sup> Louis-Alexandre FOUCHER DE CAREIL, *Hegel et Schopenhauer Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, chapitre vii, pp. 137 et 138. « It seems to me that it ought to be possible to explain a true theory of metaphysics in words that I can understand. » Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, p. 1.

<sup>472</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 173, p. 200.

<sup>473</sup> William Kingdon CLIFFORD, tel que cité par Frederick POLLOCK, « Introduction Part I Biographical », *Lectures and Essays*, p. 21 ou par Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, p. 28.

<sup>474</sup> De son côté, Pierre-Jules Renard remarquera : « La clarté est la politesse de l'homme de lettres. » Pierre-Jules RENARD, « 7 octobre 1892 », *Journal 1887-1910*, p. 110.

<sup>475</sup> Luc de CLAPIERS, marquis de VAUVENARGUES, « Maximes retranchées », *Réflexions et Maximes*, § 729 et 730, p. 197.

<sup>476</sup> Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, p. 37.

plus simplement encore se communiquera-t-il, ne dénigrant nullement le langage populaire connu de tous, même des moins éduqués. À titre d'exemple exemplaire, remémorons-nous avec plaisir l'allégorie de la caverne du divin Platon, un des textes les plus importants de notre civilisation qui est, sans nul doute, notre phare d'Alexandrie, le témoin bien conservé d'une sublime merveille lumineuse. Cette petite histoire, en dépit de l'élitisme platonicien<sup>477</sup>, s'exprime à travers des images (la caverne, les chaînes, le feu, les ombres, les prisonniers, le soleil, etc.) que les Hommes de toutes les époques et de toutes les civilisations peuvent comprendre puisque ces éléments seront vraisemblablement toujours présents dans leur entourage. Ajoutons encore que la plupart des gens adorent entendre de petits récits, les lire et se laisser bercer par ces derniers. De cette manière, Platon s'est assuré de l'immortalité de son mythe et de son universalité, mais aussi de sa facile accessibilité : les gens de tous les niveaux peuvent se pencher sur le sujet abordé sans que cela leur apparaisse extrêmement difficile ou incompréhensible. C'est pourquoi il continue de nous atteindre encore aujourd'hui et de nous révéler la véritable nature de l'éducation qui consiste à nous sortir de notre double ignorance. Au contraire de cet écrit fort simple, mais richement constitué, un texte obscur rempli de mots complexes et empreint d'une outreucidante pédanterie aurait fort possiblement éloigné beaucoup de gens et peut-être fait oublier très rapidement son auteur.

Dans le même ordre d'idées, les maîtres les plus dignes se plairont à discuter, dans un langage déconcertant pour ceux qui s'habillent des mots les plus savamment professionnels et spécialisés<sup>478</sup>, avec les enfants démontrant souvent plus de raison que les adultes les plus adules, écoutés ou glorifiés. D'ailleurs, suivant sur ce point le grand

---

<sup>477</sup> « Si j'avais cru qu'on pût les écrire et les exprimer pour le peuple d'une manière suffisante, qu'aurais-je pu accomplir de plus beau dans ma vie que de manifester une doctrine si salutaire aux hommes et de mettre en pleine lumière pour tous la vraie nature des choses ? Or, je ne pense pas que d'argumenter là-dessus, comme on dit, soit un bien pour les hommes, sauf pour une élite à qui il suffit de quelques indications pour découvrir par elle-même la vérité. [...] Si les dispositions naturelles, au contraire, ne sont pas bonnes, – et, pour la plupart, tel est bien l'état de l'âme vis-à-vis de la connaissance ou de ce qu'on appelle mœurs –, si tout cela a été gâté, à de telles gens Lyncée lui-même ne donnerait pas la vue. [...] C'est pourquoi tout homme sérieux se gardera bien de traiter par écrit des questions sérieuses et de livrer ainsi ses pensées à l'envie et à l'inintelligence de la foule. » PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 341 d, e, 343e, 344a et c, pp. 51, 53 et 54. Nos mises en évidence.

<sup>478</sup> « Academic tradition makes no requirement of this kind; indeed, in some quarters there seems to be a presumption that anyone who writes in such a way as to be understood of the many is debasing the coinage of scholarship. » Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, pp. 8 et 9.

« pédagogue » français et créateur des séries télévisées à saveur éducative *Il était une fois*, Albert Barillé, décédé récemment<sup>479</sup>, il est faux de croire que les loupiots ne soient pas en mesure de comprendre certaines pensées ou théories des plus complexes comme le prouverait une excellente émission jeunesse diffusée il y a quelques années sur les ondes de Radio-Québec. Usant d'un langage très simple, les artisans d'*Ordy* expliquèrent assez efficacement la théorie de la relativité élaborée par Albert Einstein<sup>480</sup>. Voilà qui devrait inspirer les pédagogues nuageux des ministères et des universités ainsi que les professeurs les plus mauvais que nous rencontrâmes (ils furent monnaie courante, à supposer qu'ils aient eu quelque valeur que ce soit) en notre juvénile parcours scolaire au sein d'écoles publiques de notre belle province. Ces enseignants, toujours, se contentaient dans leurs cours insipides de nous livrer, à l'image du fonctionnement de leur pauvre cerveau, un contenu débilisant repoussant à l'infini l'apprentissage d'une matière jugée par eux trop complexe, mais qui fût enfin digne de notre nature d'être pensant bien constitué. Il existe tant d'exemples dans cette mer nauséabonde que nous parcourûmes et qui constitue une très grande partie de notre vie – quelle triste constatation – qu'il serait dangereux pour nous de nous y aventurer complètement, c'est-à-dire d'en broser un portrait le plus exhaustif possible, sans sombrer de nouveau dans cet abîme auprès duquel l'Hadès paraît encore une jolie et paisible représentation bucolique. Pour bien illustrer notre propos qu'auront du mal à saisir des gens élevés et éduqués en certaines contrées sur ce point mieux dotées que la nôtre, par exemple la France bien que son système ne soit guère parfait, tant s'en faut, ou dans des écoles privées réservées scandaleusement aux fils de riches jouissant néanmoins pour leur bon fonctionnement trop souvent des deniers de l'État octroyés sous différentes formes, et ce, de manière outrageusement généreuse<sup>481</sup>, nous nous autoriserons cependant un ignoble rappel historique de ce que

<sup>479</sup> « Donner à nos enfants le désir de savoir, éveiller leur curiosité. Les traiter aussi en personnes à part entière, qui comprennent bien plus que ne le croient les adultes. Vous les fortifierez ainsi et ils vous sauront gré. » Albert BARILLÉ, tel que cité sur le site Internet de sa société Procidis. Cette magnifique citation avec laquelle nous sommes en intense et total accord et qui fut composée lors de la création dudit site se trouva longtemps sur la page d'accueil de celui-ci comme nous le confirma madame Hélène Barillé qui a bien voulu répondre à nos interrogations sur la provenance de cette superbe phrase dans un courriel qu'elle nous adressa le jeudi 7 janvier 2010. Le journaliste Nicolas Dufour rapportait d'ailleurs ce fait encore assez récemment. Voir à cet effet Nicolas DUFOUR, « Décès du créateur d'« Il était une fois... l'homme » », *Le Temps* (Genève), (jeudi 12 février 2009).

<sup>480</sup> Kazuyoshi YOKOTA (réalisateur), « Lumières III », *Ordy ou les grandes découvertes*.

<sup>481</sup> Soulignons seulement quelques extraits d'articles tirés de grands quotidiens qui, au cours des derniers mois, nous marquèrent profondément, NÉGATIVEMENT en raison des statistiques aberrantes qu'ils

nous endureâmes : notre heureux cours de chimie de cinquième secondaire. Nous passâmes des semaines et des semaines à apprendre étape par étape, lentement, mais sûrement (nous désespérions en vérité de voir l'aboutissement de ce parcours invraisemblablement aliénant) les fameuses lois des gaz... Des mois sur ces problèmes, cette théorie assez simple, facile à comprendre même pour le novice alors que, quelques mois plus tard, au cégep, nous progressions enfin à un rythme humainement acceptable... Une heure tout au plus sur ces problèmes... Neuf pages d'un volume nous suffirent et auraient suffi même lorsque nous étions irrémédiablement attaché à notre chaise d'asservi et qu'on nous servait pour la première fois cette matière présumément fort complexe<sup>482</sup>... Bah ! Voilà ce que nous déclamaient pompeusement sans cesse nos petits maîtres de nos établissements d'enseignement **inférieur**, ce qualificatif ne serait être mieux choisi, pensant constamment aux tarés qui étaient nos camarades... Plutôt, en bons navigateurs, de maintenir le cap avec une allure normalement humaine, ils s'échouèrent béatement dans le malicieux marais... Ils auraient dû être des guides motivants assurant le plein

---

contenaient. « Il [le président de la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), Réjean Parent] réclame par ailleurs la fin du financement public des écoles privées, actuellement financées à 60 %. » Clairandrée CAUCHY, « Montréal, zone sinistrée, dit la CSQ », *Le Devoir* (Montréal), (vendredi 16 mai 2008), p. A6. « Par ailleurs, le projet de loi prévoit l'abolition des ententes en vertu desquelles le financement de quatre écoles privées grecques était assuré à 100 % par l'État. Ces établissements (deux à Montréal, un à Laval et un autre sur la Rive-Sud) ne pourraient plus avoir le statut d'« établissements associés » à une commission scolaire. Ils deviendraient des institutions privées comme les autres. L'État assumerait donc 60 % de leur financement, et non plus 100 %. » Tommy CHOUINARD, « Québec serre la vis aux commissions scolaires », *La Presse* (Montréal), (mercredi 14 mai 2008), p. A1. « Les écoles [soi-disant] privées [que nous désignerions mieux sous le vocable d'écoles semi-publiques] reçoivent 432,6 millions \$ de l'État pour 123 002 élèves [soit ≈ 3525,15 \$ par élève]. Le budget du public est de 6,207 milliards \$. Environ 1,034 million d'enfants sont inscrits dans les écoles du Québec [soit ≈ 6002,90 \$ par élève]. » Baptiste RICARD-CHÂTELAIN, « Saigner le privé pour sauver le public, suggère la CSQ », *Le Soleil* (Québec), (mercredi 30 avril 2008), p. 12. « Une école qui n'est pas ouverte à tous [comme le sont les établissements d'enseignement privés] ne devrait pas avoir de financement public, faisait valoir devant la commission [Bouchard-Taylor], lundi, Louis Rousseau, professeur au département de sciences des religions de l'UQAM. Il a bien raison [...] » Rima ELKOURI, « L'école du vivre ensemble ? », *La Presse* (Montréal), (mercredi 28 novembre 2007), p. A3. « L'État québécois verse annuellement quelque 400 millions pour le financement des écoles privées. La subvention gouvernementale s'élève à 3700 \$ par élève au secondaire et à 2900 \$ au primaire, ce qui équivaut à environ 60 % du montant alloué aux écoles publiques [par élève]. De leur côté, les écoles privées subventionnées doivent s'engager à ne pas exiger des droits de scolarité supérieurs au montant de la subvention gouvernementale. » Clairandrée CAUCHY, « Un élève du secondaire sur trois va au privé », *Le Devoir* (Montréal), (samedi 20 octobre 2007), p. A8. « Pour mettre fin à la concurrence entre les deux systèmes, qu'ils jugent néfaste, les syndicats d'enseignants demandent au gouvernement de cesser de financer les écoles privées. Au Québec, le privé tire 40 % de ses revenus des subventions de l'État, alors que la moyenne canadienne est de 25 % et qu'en Ontario, le financement public des écoles privées est de moins de 1 %. » Marie ALLARD, « Le public perd des élèves, le privé en gagne », *La Presse* (Montréal), (vendredi 19 janvier 2007), p. A8.

<sup>482</sup> Voici la référence des neuf pages mythiques : Raymond CHANG et Luc PAPILLON, *Chimie fondamentale*, chapitre 5, pp. 132-140.

développement de nos capacités et ils ne surent que nous emmerder, nous, les doués. Mais l'on pense toujours en fonction du commun dénominateur au sein des ministères... Toute cette médiocrité nous dégoûte. Voilà comment finit toujours le rappel de ces douloureux souvenirs : dans la fange la plus grasement immonde ! Enfin, revenons plus joyeusement et vidé de toute pathologie révoltée à notre thème que nous entreprîmes modestement d'analyser dans cette sous-section.

Comme l'exprimèrent lumineusement Stendhal<sup>483</sup>, Schopenhauer<sup>484</sup> et Charles De Koninck<sup>485</sup>, le refus d'employer un langage clair et simple, quoique ce qu'on exprimerait par celui-ci puisse exiger de nous beaucoup de réflexion et de travail pour le comprendre – prenons à titre de preuves les textes de Platon et ceux de Nietzsche parmi lesquels il faut nous attarder plus longuement à l'inoubliable métaphore bovine trônant impertinemment au-dessus de *La généalogie de la morale* –, masquerait dans certains cas une ignorance des plus crasse, c'est-à-dire la double ignorance<sup>486</sup>. Il suffit pour la contrer ou au moins la constater hors de tout doute de questionner ceux qui usent de ces mots cauchemardesques en leur demandant : « Mais, cher ami, que veux-tu dire précisément

<sup>483</sup> « Remarquez que tous les écrivains... qui cherchent à tromper les hommes affectent un style rempli de pompe et d'emphase. Méfions-nous donc de tout philosophe qui n'est pas *clair et net* dans son style. » STENDHAL, « À Gian Pietro Vieusseux (22 décembre 1827) », *Correspondance* (tome II), lettre 850, p. 131.

<sup>484</sup> « [...] je tiens la plus grande intelligibilité possible, produite par la détermination rigoureuse de chaque expression, pour la condition la plus indispensable à la philosophie, pour ce qui nous garantit de l'erreur et de la tromperie intentionnelle [...] D'une façon générale, l'authentique philosophe cherchera partout la limpidité et la distinction et s'efforcera de ne pas ressembler à un torrent trouble et impétueux, mais bien plutôt à un lac suisse qui, grâce à son calme a, malgré sa grande profondeur, une limpidité qui la rend justement visible. *La clarté est la bonne foi des philosophes* a dit Vauvenargues. Le faux philosophe, au contraire, ne cherche nullement, suivant la formule de Talleyrand, à utiliser les mots pour dissimuler ses pensées, mais pour dissimuler son absence de pensée ; [...] » Arthur SCHOPENHAUER, *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, chapitre premier, § 3, p. 144. La formule de Talleyrand à laquelle réfère Schopenhauer est la suivante : « *La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.* » Charles-Maurice DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, tel que cité par Louis MADELIN, *Talleyrand*, cinquième partie, chapitre xl, p. 442.

<sup>485</sup> « **Le savant n'est que trop souvent un homme qui ne sait pas se parler en homme des choses qu'il sait, ce qui fait que dans la même mesure et pour autant il ne sait pas.** Ortega y Gasset, Eddington, Cassirer, Schrödinger, Heisenberg et bien d'autres, ont fait à ce sujet, en langage ordinaire, des observations gênantes pour nombre de leurs collègues. » Charles DE KONINCK, « Le Langage philosophique », *Laval théologique et philosophique*, volume xx, n° 2 (1964), p. 211, note 1. Notre mise en évidence.

<sup>486</sup> « Qui se sait profond s'efforce d'être clair ; qui aimerait passer pour profond aux yeux de la foule s'efforce d'être obscur. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, livre troisième, § 173, p. 200.

par ceci ou cela ? » Leur incapacité à nous répondre, plus d'une fois, si elle déclencha pourtant un petit rire moqueur, nous consterna toujours.

Soyons clairs et, pour une fois, pertinents ! Ce que nous soulignâmes dans les trois derniers paragraphes n'est guère exclusivement un problème de forme. Loin de là ! Effectivement, la forme porte le contenu, elle est intimement liée à celui-ci et vice-versa<sup>487</sup>. Nous rejoindrions sur ce point Platon pour qui les dialogues étaient seuls capables de rendre sa philosophie, comme il l'exprime éloquemment dans sa mémorable *Septième Lettre*<sup>488</sup>, en nous montrant tous les chemins et les culs-de-sac que lui-même a plausiblement parcouru, mais aussi d'éviter que ses lecteurs ne prennent ses enseignements sans réfléchir et qu'ils les propagent comme des pies<sup>489</sup>. Nous nous rapprocherions aussi de Nietzsche qui, dans un passage sans équivoque, déclarait : « Mieux écrire signifie en même temps penser mieux [...] »<sup>490</sup>. De plus, une forme claire et accessible comme celle des écrits platoniciens attesterait d'un écrivain souhaitant s'adresser, dialoguer avec tout un chacun<sup>491</sup>, bien qu'il puisse en réalité posséder peu d'espoir de se faire comprendre de la multitude<sup>492</sup> à l'instar du poète qui accoucha dans la

<sup>487</sup> « To read such writers for sense only and not for sound is, I am persuaded, to miss not only something very much worth having, but part of the sense as well. » Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, pp. 56 et 57. « Le fond et la forme, même combat. » Pierre FALARDEAU, « Toujours vivant », *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, p. 114.

<sup>488</sup> Voir PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 341a-344d, pp. 49-54.

<sup>489</sup> Encore une fois, même s'il s'agit ce coup-ci de Platon, il est étonnant de remarquer que Søren Aabye Kierkegaard déblatérant à propos de Gotthold Ephraim le recoupe. « Comme il est lui-même libre, ainsi, je pense, il veut rendre chacun libre vis-à-vis de lui, en priant qu'on le dispense des exhalaisons et des grossièretés de novice, et en craignant de devenir ridicule par les perroquets, qui fournissent habituellement un écho mécanique de ce que l'on dit. » Søren Aabye KIERKEGAARD, « Thèses possibles et réelles de Lessing », *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul PETIT, II<sup>e</sup> partie, première section, chapitre ii, p. 74. Notre mise en évidence.

<sup>490</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain Un livre pour esprits libres*, *Œuvres* (premier volume), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 87, p. 868.

<sup>491</sup> « Anciens et modernes, Grecs et barbares, son message s'adresse à tous sans distinction (Phédon 78 a). » René SCHAEERER, « 5. Le cas des poètes. La censure platonicienne et le style indirect. La querelle des anciens et des modernes », *La question platonicienne*, chapitre viii, p. 209.

<sup>492</sup> « Si j'avais cru qu'on pût les écrire et les exprimer pour le peuple d'une manière suffisante, qu'aurais-je pu accomplir de plus beau dans ma vie que de manifester une doctrine si salutaire aux hommes et de mettre en pleine lumière pour tous la vraie nature des choses ? Or, je ne pense pas que d'argumenter là-dessus, comme on dit, soit un bien pour les hommes, sauf pour une élite à qui il suffit de quelques indications pour découvrir par elle-même la vérité. [...] Si les dispositions naturelles, au contraire, ne sont pas bonnes, – et, pour la plupart, tel est bien l'état de l'âme vis-à-vis de la connaissance ou de ce qu'on appelle mœurs –, si tout cela a été gâté, à de telles gens Lyncée lui-même ne donnerait pas la vue. [...]

douleur et la joie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, un « livre pour tous et pour personne<sup>493</sup> ». Nous voyons donc que ce désir porte une conception de l'humanité plutôt positive et, conséquemment, une réflexion préalablement accomplie qui n'est peut-être pas encore une certitude, un contenu. Du moins, le maître se garde bien de dire la vérité... Il est cet oracle dont parlait Héraclite<sup>494</sup> et nous devons nous faire vache pour le comprendre<sup>495</sup> !

## 12° L'esprit libre

« – Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là !  
– Vous êtes mille ? Ah ! je vous reconnais,  
tous mes vieux ennemis ! Le Mensonge ?  
Tiens, tiens ! – Ha ! ha ! les Compromis,  
Les Préjugés, les Lâchetés !... Que je  
pactise ? Jamais, jamais ! – Ah ! te voilà,  
toi, la Sottise ! – Je sais bien qu'à la fin  
vous me mettez à bas ; N'importe : je me  
bats ! je me bats ! je me bats<sup>496</sup> ! »

Edmond Rostand

Attardons-nous maintenant sur une des notions nietzschéennes les plus censément connues qui recoupera quelque peu les propos que nous fîmes précédemment sur le

C'est pourquoi tout homme sérieux se gardera bien de traiter par écrit des questions sérieuses et de livrer ainsi ses pensées à l'envie et à l'inintelligence de la foule. » PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 341d, e, 343e, 344a et c, pp. 51, 53 et 54. Nos mises en évidence. « La difficulté de se faire comprendre. Pour bien des choses, c'est impossible. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 1 [20] (notes de Tautenbourg pour Lou Salomé ; juillet-août 1882), p. 23.

<sup>493</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 268.

<sup>494</sup> « Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit pas, ne cache pas, mais signifie. » HÉRACLITE, « Fragments d'Héraclite », *La source grecque*, § 93, p. 146. « Si j'avais cru qu'on pût les écrire et les exprimer pour le peuple d'une manière suffisante, qu'aurais-je pu accomplir de plus beau dans ma vie que de manifester une doctrine si salutaire aux hommes et de mettre en pleine lumière pour tous la vraie nature des choses ? Or, je ne pense pas que d'argumenter là-dessus, comme on dit, soit un bien pour les hommes, sauf pour une élite à qui il suffit de quelques indications pour découvrir par elle-même la vérité. » PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 341d et e, p. 51. Notre mise en évidence.

<sup>495</sup> « Il est vrai que, pour élever ainsi la lecture à la hauteur d'un *art*, il faut posséder avant tout une faculté qu'on a précisément le mieux oubliée aujourd'hui – et c'est pourquoi il s'écoulera encore du temps avant que mes écrits soient " lisibles " –, une faculté qui exigerait presque l'on ait la nature d'une vache et *non point*, en tous les cas, celle d'un " homme moderne " : j'entends la faculté de *ruminer*... » Friedrich NIETZSCHE, « Avant-propos », *La généalogie de la morale*, *Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jacques LE RIDER, § 8, pp. 775 et 776. La révision est ici beaucoup mieux réussie que celle de Marc Sautet (p. 62).

<sup>496</sup> Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, cinquième acte, scène vi, p. 225.

courage et l'inactualité du philosophe idéal<sup>497</sup>. En dépit de cette observation, si nous nous autorisons un tel développement, c'est que Socrate représenterait très bien, quoiqu'imparfaitement, ce que Nietzsche entendait par « esprit libre ». À ceci, il faut ajouter l'importance de ce concept dans la philosophie nietzschéenne et notre problématique éducative qui ne saurait raisonnablement en faire abstraction. Conséquemment, persévérons sans que nul remords ne pétrifie notre élan.

L'esprit libre posséderait tout de la personne qui réussit, à l'instar du Socrate platonicien, à rompre avec les chaînes de sa prison caverneuse. Il « pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps<sup>498</sup> ». Nietzsche ajoute à cette description que l'esprit libre « est l'exception, les esprits asservis sont la règle<sup>499</sup> ». C'est donc « le rapport à la croyance qui constitue le cœur de la notion d'esprit libre<sup>500</sup> ». En effet, ceux, à qui une telle dénomination renverrait, examineraient avec audace et courage, en une œuvre fortement inactuelle et radicalement questionneuse, les croyances<sup>501</sup>, les habitudes<sup>502</sup>, les préjugés, les traditions et les valeurs en vogue<sup>503</sup>, toutes les ombres réelles ou potentielles, y compris celles pouvant se cacher sous ce qui tient lieu de vérité, de divinités, mais aussi de bien<sup>504</sup> et même d'esprit libre, « notion relative<sup>505</sup> » selon son

<sup>497</sup> Voir respectivement les sous-sections numéro 10 (pp. 114-117) et 6 (pp. 104-106).

<sup>498</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177.

<sup>499</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177.

<sup>500</sup> Patrick WOTLING, « Esprit libre (*Freier Geist*) », *Le vocabulaire de Nietzsche*, p. 26.

<sup>501</sup> « [...] à l'inverse, on pourrait penser un plaisir et une force de l'autodétermination, une liberté de la volonté par lesquelles un esprit congédie toute croyance, tout désir de certitude, entraîné qu'il est à se tenir sur des cordes et des possibilités légères et même à danser jusque sur le bord des abîmes. Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence. » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, cinquième livre, § 347, p. 294.

<sup>502</sup> « C'est pourquoi l'esprit libre hait toutes les habitudes et les règles, tout le durable et le définitif, c'est pourquoi il recommence toujours, avec douleur, à rompre autour de lui le réseau : [...] » Friedrich NIETZSCHE, « VII. Femme et enfant », *Humain, trop humain Un livre pour esprits libres, Œuvres* (premier volume), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 427, p. 629.

<sup>503</sup> « [...] L'esprit libre se caractérisera donc par sa capacité à prendre ses distances à l'égard des valeurs régnantes, [...] » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et mal*, p. 28.

<sup>504</sup> « L'esprit libre nietzschéen est détaché de toutes les croyances (chrétiennes, platonistes, métaphysiques, morales), y compris celles qui continuent de grever la pensée des soi-disant "libres penseurs", croyants bien qu'athées. L'esprit libre récuse la Vérité, le Bien, le Divin, comme valeurs absolues, sous quelque forme que ce soit [...] » Éric BLONDEL, « Notes », *L'antéchrist*, p. 156, note 210.

propre héraut. Cette qualification signifierait vraisemblablement que le concept d'*esprit libre* ne doit pas échapper lui aussi à l'examen, ce qui constituerait le témoignage ultime et dernier de l'esprit libre que fut Nietzsche. La capacité de questionner et se questionner sans cesse est ce qui le définirait si extraordinairement. Cette formule renverrait aussi au fait que d'époque en époque, de civilisation en civilisation, il y aura constamment de nouvelles ombres à combattre et que, conséquemment, ce à quoi nous associerions concrètement un esprit libre évoluerait sans cesse.

Il appert de notre description que l'esprit libre, pour évoquer un aphorisme capital du *Gai savoir*<sup>506</sup>, est indépendant de toutes terres, de tout horizon net et fermé. Il a appris à naviguer sur les mers de l'incertitude, à rompre l'amarre si réconfortante et si stabilisante pour affronter les étendues sur lesquelles le repoussent invariablement sa quête de la vérité au contraire de ceux prétendant la posséder. Si la vérité n'est pas son amie la plus intime, il aura « tout au moins l'esprit de<sup>507</sup> » sa recherche... Il « veut, lui, des raisons, les<sup>508</sup> » esprits asservis « des croyances<sup>509</sup> ». Pour tout dire, la vérité n'est pas son affaire<sup>510</sup>, seule sa recherche continuelle et les doutes qui animent celle-ci le préoccupent<sup>511</sup>. S'il atteint un jour la vérité, il cessera alors d'être un esprit libre. Cette

<sup>505</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177.

<sup>506</sup> Il s'agit bien sûr du paragraphe 124 du *Gai savoir*.

<sup>507</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177.

<sup>508</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177.

<sup>509</sup> Friedrich NIETZSCHE, « V. Caractères de haute et basse civilisation », *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 225, p. 177. « [...] à l'inverse, on pourrait penser un plaisir et une force de l'autodétermination, une *liberté* de la volonté **par lesquelles un esprit congédie toute croyance**, tout désir de certitude, entraîné qu'il est à se tenir sur des cordes et des possibilités légères et même à danser jusque sur le bord des abîmes. **Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence.** » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, cinquième livre, § 347, p. 294. Nos mises en évidence.

<sup>510</sup> « Il[s] sont encore à des lieues d'être des esprits libres : car ils croient encore à la vérité... » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième traité : que signifient les idéaux ascétiques ? », *La Généalogie de la morale*, traduction de Patrick WOTLING, § 24, p. 254. « *Que je sois banni de toute vérité !* » Friedrich NIETZSCHE, « Fou seulement ! Poète seulement ! », *Dithyrambes de Dionysos, Œuvres* (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, p. 1241.

<sup>511</sup> « Franchement, cette supposition porte à faux, et celui qui la fait ne sait rien de ce qui agite et détermine l'esprit libre : comme ce dernier est loin de trouver le *changement* de ses opinions méprisables en soi ! Combien il vénère, au contraire, la *faculté* de changer son opinion, une qualité rare et supérieure, surtout lorsqu'on la garde jusqu'à un âge avancé ! » Friedrich NIETZSCHE, *Aurore Pensées sur les préjugés moraux, Œuvres* (premier volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, livre premier,

description nous condamne inévitablement à songer à Socrate, qui ne refusa jamais un examen critique, lui, l'amant par excellence de la sagesse, qui n'avait rien d'un propriétaire ou d'un sot possesseur de celle-ci.

Finalement, si cette caractérisation nietzschéenne du philosophe est cruciale, elle demeure pourtant partielle. Effectivement, Nietzsche ajoutera à la notion d'*esprit libre* celle tout aussi primordiale de *créateur de valeurs*<sup>512</sup> que posséderont les philosophes idéaux, ceux de l'avenir qu'il espère éperdument, et auxquels, parmi les esprits passés, il faut une fois de plus ranger Socrate qui présida à l'avènement de l'individualisme au détriment de la cité, de la dialectique raisonnée aux dépens des actions instinctives et, bien malgré lui, à un renversement des dieux de sa patrie<sup>513</sup>. Si Socrate, en définitive, n'est pas la perfection olympienne du concept nietzschéen, c'est bien parce que ses valeurs furent, selon le philosophe allemand, nihilistes.

### 13° *Le masque du maître*

« Plus un maître est grand, et plus complètement sa personne disparaît derrière son œuvre<sup>514</sup>. »

Martin Heidegger

« Tout ce qui est profond aime le masque ; [...]»<sup>515</sup>

Friedrich Nietzsche

« *À travers d'autres*. – Il y a des hommes qui refusent d'être vus autrement que par

§ 56, p. 1002. « Il [l'esprit libre] lui faut apprendre à aimer, là où il haïssait, et réciproquement. Même il ne doit pas lui être impossible de semer les dents de dragon sur le champ même où il faisait naguère couler les cornes d'abondance de sa bonté. » Friedrich NIETZSCHE, « VII. Femme et enfant », *Humain, trop humain Un livre pour esprits libres, Œuvres* (premier volume), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 427, p. 629.

<sup>512</sup> « L'esprit libre n'est que le premier moment du concept de philosophe chez Nietzsche, et doit être complété par la caractérisation de celui-ci comme législateur, c'est-à-dire créateur de valeurs. » Patrick WOTLING, « Esprit libre (*Freier Geist*) », *Le vocabulaire de Nietzsche*, p. 27.

<sup>513</sup> Voir respectivement « Un décadent exemplaire », pp. 43 et 44, « Introduction », pp. 21-24 et « Un décadent exemplaire », pp. 35-38.

<sup>514</sup> Martin HEIDEGGER, « Sérénité », *Questions III*, p. 162.

<sup>515</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Patrick WOTLING, § 40, p. 90.

la lueur qu'ils diffusent à travers d'autres.  
C'est une marque de grande sagesse<sup>516</sup>. »

Friedrich Nietzsche

Nietzsche reconnut que le masque est au maître ce que le coursier est au jockey : un objet sans lequel il n'existerait guère. En dépit du rapprochement que nous tentons d'effectuer entre Socrate et Nietzsche, les nombreux passages de l'œuvre nietzschéenne qui s'attardent fort *captivamment* sur cette question éducative capitale rejoindraient plus franchement et directement Platon que Socrate<sup>517</sup>. De fait, Nietzsche admire en Platon le pédagogue qui sut brillamment et artistiquement s'éclipser derrière son propre éducateur par amour, mais probablement aussi pour des raisons éminemment philosophiques.

Primo, cette méthode de composition permit d'honorer et d'immortaliser un homme auquel dut énormément Platon et dont la mémoire méritait d'être conservée. Rappelons-nous ! Il ne s'agit nul autre que de l'homme le plus juste de son temps<sup>518</sup> et un des plus grands maîtres de l'humanité. Cette tâche de conservation est empreinte bien évidemment d'amour respectueux.

Secundo, recherchant et doutant constamment en véritable amant de la sagesse dépourvu de sa possession, Platon ne saurait pour cette raison prendre la parole dogmatiquement en usant du « je » tranchant et sans appel. Il se dissimula plutôt sous la figure de Socrate, mais pas uniquement celle-ci. Du moins, tout porte à croire que la pensée de Platon, à l'instar de celle de chacun de nous, était constamment engagée dans un dialogue visant le vrai. Or, les discours, surtout ceux qui présentent des difficultés presque insurmontables et qui s'opposent par exemple à ceux de Socrate, quand bien même nous en certifierions l'origine dans quelques personnages fort réels, n'en demeurent pas moins des constructions de Platon lui-même qui prit bien sérieusement ces objections en de nombreuses occasions, les conservant peut-être parfois, malgré les victoires socratiques.

<sup>516</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Aurore Pensées sur les préjugés moraux, Œuvres* (premier volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, livre quatrième, § 421, p. 1153.

<sup>517</sup> Bertram remarqua justement : « C'est Platon, aperçu comme un Cagliostro supérieur (ainsi l'appelle la *Volonté de Puissance* avec l'accent caractéristique de la haine antiwagnérienne [et comique]), Platon que Nietzsche a en vue, dans le style socratique qui le séduit. » Ernst BERTRAM, « Masque », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 240.

<sup>518</sup> PLATON, *Phédon*, traduction de Monique DIXSAUT, 118a, p. 309.

À ce titre, il est stupéfiant de constater que Nietzsche possède exactement la même impression que nous concernant la thèse de « l'immortalité particulière des "âmes"<sup>519</sup> » que défendit Socrate lors de ses dernières heures (nous lûmes le texte platonicien bien avant de tomber sur la remarque pleine d'esprit de Nietzsche). Platon n'y croyait pas vraiment... Nous poussions même plus loin notre pensée... Socrate n'y aurait jamais cru ! Sa démonstration se révéla à notre âme, si peu pénétrante et sagace – pour tout dire confusément obscure –, qu'une grossière tentative de reconforter ses disciples en proie aux malheureux tourments que suscite invariablement une mort injuste surtout si elle concerne un être qui nous est cher. Cette menterie bienveillante de Socrate relèverait du maître, plus exactement du chienlit que doit impérativement arborer l'éducateur véritable auprès de ses ouailles, car c'est un devoir pour lui de leur dire que ce qu'ils sont susceptibles de tolérer. *Au maître, voire à la sagesse et à l'art du maître, sied le Masque*<sup>520</sup>. Il ne peut tout leur dire, tout leur enseigner<sup>521</sup>... Il doit respecter leur personne, leur évolution, leur réflexion. Si Socrate et Nietzsche le comprirent très bien, ce qui ne les empêcha jamais de jouer avec délice au taon dérangeant, ils ne furent toutefois jamais des bêtes meurtrières ! Peut-être fut-ce là leur erreur. Un *peut-être* explosif ! Leurs interrogations hautement invitantes et à saveur introductive et, par là même, éducatives n'autorisèrent jamais de sottises dogmatisations cherchant à tuer l'autre. Au contraire ! Elles représentèrent autant d'appels au dialogue, incitations propres aux grands éducateurs. Mais notre *peut-être*, justement, signifiait : « *Peut-être* qu'aujourd'hui et, en réalité, depuis des temps immémoriaux nous faut-il autre chose que des éducateurs invitant au dialogue... Des guerriers, des généraux ? Notre pensée est-elle trop dangereuse pour que nous vous la révélions ? *Peut-être*... Je me cacherais donc derrière le masque de ces mots qui, telles de puissantes rivières déchaînées, mènent tous à un seul et unique océan. Les clairvoyants saisiront, les pourceaux nous critiqueront. Mais ! Mais nous n'avons que faire de la boue ! »

<sup>519</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XIV), FP 14 [116] (printemps 1888), p. 84.

<sup>520</sup> Ernst BERTRAM, « Masque », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 231.

<sup>521</sup> « Un éducateur ne dit jamais ce qu'il pense lui-même, car il se borne à ne communiquer ses réflexions sur telle question qu'en fonction toujours de l'intérêt de celui qu'il éduque. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 37 [7] (juin-juillet 1885), p. 314.

Tertio, Nietzsche, déraillant possiblement sur l'exemple que lui procure Platon, considérerait non sans intelligence que le masque socratique de cet écrivain suprêmement génial possédait indéniablement un aspect utilitaire, c'est-à-dire que son usage révélerait un souci de sécurité. Prendre la parole doucement, presque surnoisement derrière un personnage illustre permit à Platon de détourner les regards les plus malveillants de sa personne. Dans la même lignée, le nuage de futilité, de simplicité couvrant invariablement chaque dialogue platonicien, lorsque lu sommairement et en diagonale, à la manière des censeurs blasés, assura vraisemblablement à Platon une existence moins tragique que celle de son maître, bien qu'il passa très près de se faire empêtrer solidement et pour très longtemps dans les chaînes accablantes et humiliantes de l'esclavage<sup>522</sup>. Parallèlement, n'est-ce pas de semblables raisons qui incitèrent Nietzsche à s'exposer derrière Schopenhauer et Wagner ? Se protéger, derrière ces monuments, de certaines attaques<sup>523</sup>, mais aussi, avec eux, grâce à eux, jouir de la possibilité de prendre parole, de s'avancer dans le monde tristement fermé de ceux qui sont écoutés avec ses propres idées, son propre vécu ? Nietzsche dans *Ecce Homo* ne laisse planer aucun doute.

*Tout bien considéré, j'ai pris alors deux types célèbres qui n'étaient pas encore fixés, je les ai saisis aux cheveux, comme on attrape l'occasion, pour avoir celle de parler<sup>524</sup>, pour disposer de quelques formules, de quelques signes, de quelques moyens d'expression de plus. Cette circonstance se trouve d'ailleurs signalée déjà avec une sagacité absolument inquiétante à la page 93 de la troisième Inactuelle<sup>525</sup>. C'est ainsi que Platon s'était servi de Socrate comme d'une [« sémiotique » pour Platon<sup>526</sup>]. Maintenant que je vois à*

<sup>522</sup> Diogène LAËRCE, « Platon », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre III, 18-21, pp. 404-406.

<sup>523</sup> « Et pour ne pas être continuellement crucifié, il faut porter son masque. » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 1 [20] (notes de Tautenbourg pour Lou Salomé ; juillet-août 1882), p. 24.

<sup>524</sup> Notre mise en évidence.

<sup>525</sup> Voir la section septième de celle-ci.

<sup>526</sup> À la traduction d'Alexandre Vialatte, nous ajoutons, suivant la lecture de celle effectuée par Walter Kaufmann, ces crochets qui témoignent du fait que ce bref passage n'est guère de la main de Nietzsche, mais bien d'un de ses éditeurs allemands dont Peter Gast (Johann Heinrich Köselitz) est le suspect le plus plausible. Pour ce point philologique, voir Walter KAUFMANN, « Ecce Homo », *Basic Writings of Nietzsche*, pp. 736 et 737, note 1. Pierre Hadot ignorerait complètement cette petite précision. Voir Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 21.

*distance les sentiments dont ces écrits sont les témoins, je ne saurais nier qu'ils ne parlent que de moi*<sup>527</sup>. « *Wagner à Bayreuth* » est une vision de mon avenir ; « *Schopenhauer éducateur* » enregistre mon histoire la plus intime, mon devenir. Et, avant tout, ma promesse<sup>528</sup> !

Quarto, Nietzsche, s'inspirant de sa vision de Socrate et, plus particulièrement, de ce que lui apprendrait les dernières paroles grotesques et risibles de ce fieffé coquin, soutiendrait que le masque permet au maître de séduire<sup>529</sup> malicieusement souvent avec un soupçon de brillante ironie ceux à qui il s'adresse ou, plus exactement, se destine. Ainsi, Nietzsche serait d'avis que Socrate feignit la gaieté, la joie de vivre durant toute sa vie parce que, entre autres, il savait qu'il est plus aisé de s'acoquiner les hommes lorsque nous arborons pareille attitude. N'ignorant guère à quel point Nietzsche, grand timide et, de surcroît, homme poli à la réputation inébranlable<sup>530</sup>, parlait en réalité de lui-même chaque fois ou presque lors de ses savantes élucubrations socratiques, pour peu que nous les grattions même faiblement, nous percevons dès lors de quelle manière certains expliqueraient sa joyeuse gaieté : une tentative mensongère d'être heureux ou, du moins, de le paraître, et ce, jusqu'aux instants ultimes en s'interdisant tout aveu nihiliste comme se l'autorisa le philosophe athénien, dans le seul but de s'attirer des disciples qui n'ont généralement point tendance à suivre ou entrer en commerce avec ceux qui sont malheureux et broient du noir sinistrement néantique<sup>531</sup>. Socrate séduisit Nietzsche en raison de sa joie de vivre, de ses joutes dialectiques pleines de vie, d'amour et de rires. Ce qui nous charma chez

<sup>527</sup> « [...] I always read / Myself into my books. » Friedrich NIETZSCHE, « "Joke, Cunning and Revenge" Prelude in german rhymes », *The Gay Science*, § 23, p. 49.

<sup>528</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Les " Inactuelles " », *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre VIALATTE, § III, pp. 88 et 89. La dernière phrase de cette citation est empruntée à la traduction de Jean-Claude Hémerly (p. 149) qui à l'instar d'Éric Blondel (p. 111), Walter Kaufmann (p. 737) et Jean Lacoste (p. 1160), qui modifia la traduction d'Henri Albert (p. 96), parle de « promesse » et non de « vœu ».

<sup>529</sup> « Et pour *ne pas* être continuellement crucifié, il faut porter son *masque*. Pour *séduire* aussi... » Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome IX), FP 1 [20] (notes de Tautenbourg pour Lou Salomé ; juillet-août 1882), p. 24.

<sup>530</sup> Nietzsche « se montrait souvent gai, poli avec " ces dames " ». Alexis PHILONENKO, « Préface Nietzsche au miroir de la Belle Époque », *Nietzsche 1892-1914*, § ix, p. 25. « For those who entertain the thought of Nietzsche as the great barbarian (or the defender of barbarians), his emphasis on courtesy and politeness may come as something of a rude shock. But Nietzsche certainly saw getting along with others (philosophical polemics notwithstanding) as of paramount importance. In any case, rudeness betrays a lack of style, a lack of self-discipline, and a poverty of perspective. » Robert C. SOLOMON, « Courtesy », *Living with Nietzsche What the Great "Immoralist" Has to Teach Us*, chapitre 6, p. 156.

<sup>531</sup> Ernst BERTRAM, « Masque », *Nietzsche Essai de mythologie*, pp. 233 et 234.

Nietzsche ? Sa dynamite, ses sauts d'humeur, ses attaques, ses mots d'esprit, tout ce qui fait de lui un philosophe digne d'être lu, un maître intéressant, vivant et vivifiant ! Son rire en somme qui se communique, doit se communiquer ! Sans cela, qui constitue son plus beau masque, il se serait montré sous son vrai jour... Celui d'un homme brisé qui se désespéra éperdument de sa froide solitude<sup>532</sup> quelque peu réchauffée par une fierté orgueilleuse. Si, au fond, nous fûmes toujours sensibles à ce côté de Nietzsche, c'est bien son gai masque qui nous ensorcela... et qui nous incita à entamer, folie des plus folles, un mémoire sur lui ! Preuve donc de l'utilité du masque pour amener à soi les fidèles – les plus dissipés !

Une deuxième illustration du masque employé par le maître pour séduire ou, du moins, établir contact avec tout un chacun se trouverait encore chez Socrate ce que ne manqua pas de remarquer Nietzsche<sup>533</sup>. Se rapetisser, diminuer ironiquement sa profondeur en apparaissant sous un jour ostensiblement superficiel permet par exemple de désamorcer les plus rétifs, ceux qui n'ont que faire de philosopher, de dialoguer du beau et du bien en plus de posséder une valeur sécuritaire indéniable qu'approuverait Nietzsche<sup>534</sup>, grand amant de la vie<sup>535</sup>. En effet, il eût été ridicule d'amener Socrate devant la cour en raison de ses propos sur les belles cuillères qui lui permirent pourtant d'exposer ce qu'il visait à connaître, soit le beau en soi et les réponses qu'il nous faut en premier lieu rejeter<sup>536</sup>. Ce masque de la riieuse superficialité doit indispensablement se trouver dans la malle de tout philosophe qui fera œuvre d'éducateur. C'est peut-être ce qui manque le plus à nos chers

<sup>532</sup> « Il est des esprits libres et insolents qui voudraient nier qu'ils sont des cœurs brisés, fiers et incurablement blessés ; la bouffonnerie elle-même est quelquefois le masque d'un savoir douloureux et trop lucide. » Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, traduction de Cornélius HEIM, § 270, pp. 231 et 232. Certains traducteurs (Patrick Wotling – p. 270 – et Cornélius Heim) ou *révisionniste* (Marc Sautet – p. 349 –) crurent bon de supprimer une parenthèse donnant deux exemples (Hamlet et Galiani) qui ne figuraient guère dans les quatre premières éditions du *Par-delà*, mais dans presque toutes les suivantes. Encore une fois, la précision incomparable de Walter Kaufmann, qui témoigne d'un travail *impressionnant* sérieux, nous permit d'élucider cette petite interrogation philologique. Voir Walter KAUFMANN, « Beyond Good and Evil », *Basic Writings of Nietzsche*, p. 411, note 28.

<sup>533</sup> Ernst BERTRAM, « Masque », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 240.

<sup>534</sup> « *La médiocrité comme masque.* – La médiocrité est le plus heureux des masques que l'esprit supérieur puisse porter, parce que le grand nombre, c'est-à-dire le médiocre, ne songe pas qu'il y a là un travestissement : et pourtant c'est à cause de lui que l'esprit supérieur s'en sert, – pour ne point l'irriter et, souvent même par pitié et par bonté. » Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain Un livre pour esprits libres, Œuvres* (premier volume), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, II, § 175, p. 895.

<sup>535</sup> Ernst BERTRAM, « Masque », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 232.

<sup>536</sup> Voir le très savoureux dialogue platonicien nommé *Hippias majeur*.

professeurs universitaires : discuter des belles cuillers et des jeunes vierges ! Ne poursuivons guère sur cette voie hautement superficielle. Nous le commande la jolie bienséance des caveaux universitaires ! UN MASQUE, VITE !

#### 14° Le rire de l'éducateur

Le vice olympien – *En dépit de ce philosophe qui, en bon Anglais qu'il était, a essayé de discréditer le rire auprès de tous les penseurs – « le rire, dit Hobbes<sup>537</sup>, est une grave infirmité de la nature humaine, dont toute tête pensante devra s'efforcer de s'affranchir »* –, j'oserai même établir une hiérarchie des philosophes d'après la qualité de leur rire – en plaçant au sommet ceux qui sont capables d'éclats de rire dorés. Et à supposer que les dieux philosophent, eux aussi, ce que plusieurs conclusions m'incitent fortement à croire, je ne doute pas qu'ils ne sachent aussi, tout en philosophant, rire d'une façon nouvelle et surhumaine – et aux dépens de toutes les choses sérieuses ! Les dieux sont espiègles : il semble que, même pendant les actes sacrés, ils ne puissent s'empêcher de rire<sup>538</sup>.

Penchons-nous maintenant, sans trébucher bêtement, sur un des sujets les plus sérieux qui nous permettra encore une fois d'acoquiner, pour le meilleur et pour le pire, Socrate et Nietzsche en une union scabreuse : le rire et ses nombreuses déclinaisons savoureusement dangereuses comme le sourire et l'ironie. En effet, il constituerait un des signes les plus impudiquement révélateurs de personnes qui toujours accepteront de se remettre en question, de réexaminer une fois de plus leur soi-disant sagesse<sup>539</sup>. Le prouverait notre

<sup>537</sup> Sur cette référence fort douteuse de Nietzsche, nous consulterons avec joie les éclairantes précisions de Walter Kaufmann qui, lorsqu'il s'agit de questions « philologiques », est tout simplement remarquablement précis et exact. Walter KAUFMANN, « Beyond Good and Evil », *Basic Writings of Nietzsche*, pp. 421-423, note 41.

<sup>538</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, Œuvres (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 294, p. 730.

<sup>539</sup> « Et à coup sûr, si les philosophes ont été jusqu'alors absurdement dogmatiques, dénués de "conscience" et d'exigence en matière intellectuelle, ils sont du même coup demeurés prisonniers de cette attitude de foi hargneuse, rentrée, sans esprit et sans humour, qui pour Nietzsche caractérise bien les religions dogmatiques, et le christianisme avant tout. » Patrick WOTLING, « Introduction », *Par-delà bien et*

joyeux couple de philosophes qui n'hésitent jamais à railler leur propre sagesse ce qui confirmerait, en fin de compte, la puissance de leurs positions philosophiques<sup>540</sup> et leur intelligence<sup>541</sup> (les imbéciles se prenant au sérieux, à l'instar des animaux, ne savent pas rire, ne rient pas). Le rire, piquant et éveillant même ceux qui soutiennent des discours d'ombres<sup>542</sup>, autorise les interrogations les plus radicales<sup>543</sup>. Du moins, le maître le plus profond sait, sans se faire l'apôtre d'une méchanceté perverse et gratuite, que retourner gaiement les arguments ou les objections de ses disciples démontre souvent d'un coup la faiblesse ou l'absurdité de leur conviction et, plus largement, tout l'examen que requiert encore la matière discutée<sup>544</sup>.

---

*mal*, pp. 26 et 27. « [...] le gai savoir est quasiment synonyme d'esprit libre chez Nietzsche, et s'oppose à l'esprit de lourdeur et de sérieux qui caractérise le dogmatisme philosophique. » Patrick WOTLING, « Préface », *La Généalogie de la morale*, p. 59, note 3.

<sup>540</sup> « [...] n'est pas un vrai maître celui qui ne peut supporter un sobriquet. Pourvu qu'on ait la puissance, on apprend même à rire de soi. » Friedrich NIETZSCHE, « I. David Strauss croyant et écrivain », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 2, pp. 47 et 49.

<sup>541</sup> « Rire de soi-même comme on devrait rire pour que ce rire soit l'émanation de la vérité tout entière, – les meilleurs n'avaient jusqu'à présent pas assez de sens de la vérité pour cela, et les plus doués bien trop peu de génie ! » Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, premier livre, § 1, p. 56. « Voir encore *Le gai savoir* et, surtout, *Ainsi parlait Zarathoustra*, où le sarcasme et l'ironie sont opposés à l'esprit de pesanteur, qui est l'absence même d'"esprit" au sens où l'entend Nietzsche. » Patrick WOTLING, « Notes », *Par-delà bien et mal*, p. 288, note 4. Nietzsche remarque dans *Le voyageur et son ombre* : « Sur le fondateur du christianisme, l'avantage de Socrate est le sourire qui nuance sa gravité et cette sagesse pleine d'espièglerie qui fait à l'homme le meilleur état d'âme. En outre, il l'emporte sur lui par l'intelligence. » Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 86, p. 221.

<sup>542</sup> Dans ce bref passage du *Zarathoustra*, la force du rire comme moyen éducatif est puissamment souligné : « Tu les épouvanteras et les renverseras avec ton rire ; leur syncope et leur réveil prouveront ton pouvoir sur eux. » Friedrich NIETZSCHE, « Le devin. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, p. 128.

<sup>543</sup> Telle est l'interprétation que nous effectuons du passage suivant du *Zarathoustra* : « [...] celui qui veut tuer le plus radicalement, celui-là rit. "On ne tue pas par la colère, mais par le rire", ainsi as-tu parlé un jour. Ô Zarathoustra, homme dissimulé, destructeur sans colère, saint dangereux, – tu es un farceur ! » Friedrich NIETZSCHE, « La fête de l'âne. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 1, p. 297.

<sup>544</sup> « Aussi devons-nous prendre l'habitude de trouver tous les défauts du commun non pas haïssables mais risibles [...] Sans compter qu'on rend un meilleur service au genre humain en riant de lui qu'en se lamentant sur lui : dans le premier cas, on laisse espérer une amélioration alors que dans le deuxième, on déplore stupidement ce qu'on désespère de pouvoir amender ; [...] » SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*, traduit du latin par Colette LAZAM, XV, 2 et 3, pp. 139 et 140. L'éducateur doit « être à même d'utiliser toutes les ressources de l'éducation et du dressage : il ne fera progresser certaines natures qu'en les cinglant de ses railleries ». Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes* (tome XI), FP 37 [7] (juin-juillet 1885), p. 314.

Le rire envisagé comme caractéristique cardinale des amants de la sagesse<sup>545</sup> est une thèse qui se renforce par l'étude fascinante des humains les plus ignobles qui virent le jour. À l'instar d'un Vlad Țepeș, Ivan le Terrible, Robespierre, Hitler, Staline, Jim Jones ou Pol Pot, les êtres qui ne sont guère capables de s'esclaffer et, surtout, de divines autodérisions sont presque toujours de dangereux dogmatiques et fanatiques sanguinaires. Dans les cas moins tristement illustres, presque assurément des affectés mentaux. Pour cette raison, et probablement elle seule, les singes-guignols qui nous servent inlassablement de dirigeants dans nos démocraties si imparfaites suscitent en nous une mince exhalaison de respect. Mince, très mince exhalaison... presque indétectable ! Voilà donc qui suscitera l'ire de notre ancien führer de Shawinigan, Jean Crétin<sup>546</sup>, pour qui les clowns n'avaient point leur place en politique. D'ailleurs, il déclara solennellement cette phrase fort savante lors de sa toute première campagne électorale en mai 1963 : « Le Canada est à un point tournant de son histoire et ce n'est pas le temps d'envoyer des bouffons à la Chambre des communes pour représenter les Canadiens français<sup>547</sup>. » Une chance que nous avons suivi, finalement, son précieux conseil, et ce, pendant de longues, très longues années !

Osons, pour clôturer maladroitement cette sous-section, émettre une hypothèse fort peu savante, totalement exagérée, mais assez drôle concernant les philosophes. Ceux d'entre eux qui sont incapables de tout rire salvateur ou, pire, le fuient obstinément sous l'emprise de quelques maîtres poussiéreux et, plus largement, ne suscitent jamais quelque émotion que ce soit, à la manière d'un Kant<sup>548</sup> ou des logiciens piteusement sénescents, risquent de disparaître incessamment, car l'affect est le premier pas qui ouvre la marche

<sup>545</sup> « Ce qui ne tolère pas la plaisanterie supporte mal la réflexion. » Sacha GUITRY, « Toutes réflexions faites », *Les femmes et l'amour*, chapitre 5, p. 126.

<sup>546</sup> Nom affectueux et plus réel de Jean Chrétien.

<sup>547</sup> Jean CHRÉTIEN, tel que cité par Pascal BEAUSOLEIL, *Les chrétienneries 2*, § 100, p. 108.

<sup>548</sup> Nous référons ici à la blague légendaire (mais drôle ? C'est là, pour nous, une question trop éthérée et complexe !) de notre cher Kant : « Lorsque quelqu'un raconte qu'un Indien, voyant à Surate ouvrir à la table d'un Anglais une bouteille de bière dont la mousse débordait, poussait des hauts cris d'étonnement et répondait à la question de l'Anglais : " Qu'y a-t-il de si étonnant ? – C'est que je ne m'étonne pas de ce que cela déborde de la bouteille, mais de ce que vous ayez pu l'y faire entrer ", nous rions et cela nous procure une franche gaieté ; et non parce que nous nous croirions plus intelligents que cet ignorant, ni parce que notre entendement aurait trouvé là matière à quelque satisfaction, mais parce que notre attente subissait une tension qui soudain s'anéantit. » Emmanuel KANT, « Remarque », *Critique de la faculté de juger*, édition publiée sous la direction de Ferdinand ALQUIÉ, § 54, p. 293. Notre mise en évidence.

éducative menant à autrui et à la réflexion qui n'est, à tout prendre, que dialogue, qu'il soit esseulé ou non, mais dialogue affectant, engagé ! C'est la voie royale de l'universel qui se distance infiniment des froides démonstrations et de l'objectivité la plus désincarnée. Le rire, l'amour... Plus universels que les mathématiques ! Oui ! Quoi donc ? Ce qui nous séduisit chez Socrate, Nietzsche (pour qui, paraphrasant presque Tertullien<sup>549</sup>, la vérité et le rire sont intimement liés<sup>550</sup>) et tous les philosophes le moins intéressants aurait-il à voir avec la glace froide et éternelle de la « vérité » qui est toujours admirablement plate ? Il est à craindre que ce soit quelque chose de plus diabolique comme l'esprit fantasque de la comédie et de la rigolade. Tel est presque ce qui nous accrocha si solidement à ces personnages rieurs vraiment savants (quoique chez Nietzsche le rire soit toujours très lourd, sur la corde raide). Peut-être un brin de perversion aussi, chers amis, de douce et voluptueuse perversion hautement inavouable qui accompagne toute démarche philosophique !

*J'habite ma propre maison,  
N'ai jamais copié personne en rien  
Et – me suis en outre moqué de tout maître  
Qui ne s'est pas moqué de lui-même<sup>551</sup>.*

15° Les philosophes : de joyeux vivants !

« La pensée la plus profonde aime la vie la plus vivante ; [...] <sup>552</sup> »

<sup>549</sup> « Le ridicule va naturellement à de vaines conceptions. Il convient aussi à la vérité de rire, parce qu'elle est joyeuse, et de se jouer de ses ennemis, parce qu'elle est confiante dans sa force. » TERTULLIEN, « Contre les Valentiniens », *Œuvres de Tertullien*, tome troisième, traduction d'Antoine Eugène GENOUD, dit l'abbé DE GENOUDE, vi, pp. 108 et 109. Notre mise en évidence.

<sup>550</sup> Nous clamerions mille fois, voire pour l'éternité avec Nietzsche cette superbe phrase : « Et qu'elle soit fausse pour nous, la vérité que n'accompagne pas un éclat de rire ! » Friedrich NIETZSCHE, « Des vieilles et des nouvelles [tables]. », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Marthe ROBERT, § 23, p. 199. Voir aussi Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, premier livre, § 1, p. 56.

<sup>551</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Épigraphe de l'édition de 1887 », *Le gai savoir*, traduction de Patrick WOTLING, p. 23. Notre mise en évidence. « [...] n'est pas un vrai maître celui qui ne peut supporter un sobriquet. Pourvu qu'on ait la puissance, on apprend même à rire de soi. » Friedrich NIETZSCHE, « I. David Strauss croyant et écrivain », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 2, pp. 47 et 49. « L'éducateur ne rit pas. Tout est sérieux, lui-même, son savoir, sa vocation. Quand l'éducateur pourrait-il rire de lui, faire de ses connaissances un gai savoir et de son métier une danse ? » Clermont GAUTHIER, *Fragments et résidus 1. Nietzsche éducateur.*, chapitre 3, pp. 76 et 77.

Friedrich Hölderlin

« Tel est le philosophe : un appel à l'existence<sup>553</sup>. »

Pierre Hadot

« Socrate est le premier philosophe *de la vie*<sup>554</sup> [...] »

Friedrich Nietzsche

*Car Nietzsche connaît et aime le Socrate amoureux de la vie*<sup>555</sup>. Ce Socrate, pour reprendre la brillante remarque d'inspiration kierkegaardienne<sup>556</sup> que nous livre Pierre Hadot, fut « un penseur existant, non un philosophe spéculatif qui oublie ce que c'est d'exister<sup>557</sup> » et constitua un heureux et vivifiant « appel à l'existence<sup>558</sup> » comme le prouveraient ses recherches constamment ramenées au cœur de celle-ci ; Socrate exigea invariablement « qu'on fasse redescendre la philosophie vers les hommes<sup>559</sup> ». À cet effet, rien de plus vivant que les dialogues socratiques tant par leurs « décors », leur forme parlée que par les nombreux sujets qu'ils abordent et qui touchent chaque être humain déambulant sur cette petite planète bleue, et ce, peu importe l'identité véritable, pour chacun, de leur auteur. Voilà un exemple à foudroyer tous les professeurs qui se terrent dans les lugubres sépulcres universitaires consacrés prétentieusement à la philosophie, une espèce aberrante de philosophie éloignée considérablement des Hommes et de leurs questions les plus essentielles. Effectivement, les séminaires sur l'amour ou le divin sont rares, presque un miracle ! Il faut plutôt nous contenter, si nous ne sommes

<sup>552</sup> Friedrich HÖLDERLIN, « Socrate et Alcibiade – III La maturité (1798-1800) », *Poèmes*, traduction de Geneviève BIANQUIS, p. 153. « [...] tandis que rien de plus joyeux ni de meilleur ne peut être accordé à l'homme que d'approcher l'un de ces victorieux qui pour s'être adonnés aux pensées les plus profondes n'en aiment que mieux la réalité la plus vivante [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 2, p. 37.

<sup>553</sup> Pierre HADOT, « II. Eros », *Éloge de Socrate*, p. 52.

<sup>554</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Socrate Les philosophes préplatoniciens », *Les philosophes préplatoniciens* suivi de *Les διαδοχαί des philosophes*, traduit de l'allemand par Nathalie FERRAND, § 16, p. 242.

<sup>555</sup> Pierre HADOT, « III. Dionysos », *Éloge de Socrate*, p. 65.

<sup>556</sup> « Socrate a justement le mérite infini d'être un penseur *existant* et non pas un esprit spéculatif qui oublie ce que c'est que d'exister. » Søren Aabye KIERKEGAARD, « La vérité subjective, l'intériorité ; la vérité est la subjectivité », *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul PETIT, II<sup>e</sup> partie, II<sup>e</sup> section, chapitre ii, p. 178. « [...] il [Socrate] était un penseur existant pour qui l'essentiel était d'exister. » Søren Aabye KIERKEGAARD, « La vérité subjective, l'intériorité ; la vérité est la subjectivité », *Post-scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul-Henri TISSEAU et Else-Marie JACQUET-TISSEAU, II<sup>e</sup> partie, II<sup>e</sup> section, chapitre ii, note de la page 192.

<sup>557</sup> Pierre HADOT, « I. Silène », *Éloge de Socrate*, p. 34.

<sup>558</sup> Pierre HADOT, « II. Eros », *Éloge de Socrate*, p. 52.

<sup>559</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles I et II* (tome II, premier volume), FP 30 [18] (automne 1873–hiver 1873-1874), p. 464.

assez fins pour organiser sagement nos années d'étude et ainsi dévier quelque peu des normes uniformisantes censées nous guider pour le mieux, leur mieux, que de séniles activités de formation qui viseront plus à nous dispenser un bref et simple tableau d'un auteur sur un point bien précis et dans le meilleur des cas comparé à un autre ou quelques autres, sans que ce travail très accaparant et lassant ne soit concrètement utile dans nos vies de tous les jours... De fait, nous pouvons vivre sans côtoyer de près ce que disent les pages d'encyclopédies fort volumineuses aux articles toujours sottement brefs et réducteurs ou ce que nous rabâchent avec une semblable médiocrité nombre de nos professeurs sur Alexandre d'Aphrodise, saint Augustin d'Hippone, Boèce, Avicenne, Abélard, Hegel ou Marx. Certains même nous le recommanderont. Mais sans amour, sans dieux, c'est-à-dire sans nous interroger sur de tels sujets qui nous porteront alors tout naturellement vers les philosophes précédemment nommés, sans même que cela ne nous apparaisse absurde ou injustifié, voilà qui est impossible ou, du moins, constituerait un impardonnable affront à notre nature tournée vers les cieux<sup>560</sup>. C'est donc la fin, l'objet, le sens qui manque plus que jamais dans les facultés de philosophie... Pour tout dire, la vie<sup>561</sup> ! Il serait très difficile de nier que Nietzsche doit assurément beaucoup à Socrate

<sup>560</sup> « De l'espèce d'âme qui a la plus haute autorité en nous, voici l'idée qu'il faut s'en faire : c'est que Dieu nous l'a donnée comme un génie, et c'est le principe que nous avons dit logé au sommet de notre corps, et qui nous élève de la terre vers notre parenté céleste, car nous sommes une plante du ciel, non de la terre, nous pouvons l'affirmer en toute vérité. Car Dieu a suspendu notre tête et notre racine à l'endroit où l'âme fut primitivement engendrée et a ainsi dressé tout notre corps vers le ciel. Or, quand un homme s'est livré tout entier à ses passions ou à ses ambitions et applique tous ses efforts à les satisfaire, toutes ses pensées deviennent nécessairement mortelles, et rien ne lui fait défaut pour devenir entièrement mortel, autant que cela est possible, puisque c'est à cela qu'il s'est exercé. Mais lorsqu'un homme s'est donné tout entier à l'amour de la science et à la vraie sagesse et que, parmi ses facultés, il a surtout exercé celle de penser à des choses immortelles et divines, s'il parvient à atteindre la vérité, il est certain que, dans la mesure où il est donné à la nature humaine de participer à l'immortalité, il ne lui manque rien pour y parvenir [parvenir] ; et, comme il soigne toujours la partie divine et maintient en bon état le génie qui habite en lui, il doit être supérieurement heureux. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule manière de soigner quelque chose, c'est de lui donner la nourriture et les mouvements qui lui sont propres. » PLATON, *Timée*, traduction d'Émile CHAMBRY, 90a-c, pp. 536 et 537.

<sup>561</sup> Le passage suivant est tellement remarquable, que nous ne pûmes nous empêcher de le recopier. « Toute l'activité philosophique moderne est politique et policière, réduite par les gouvernements, les Églises, les universités, les mœurs et la lâcheté des hommes à n'être qu'une apparence d'érudition ; elle se contente de soupiner : " Si pourtant... " ou à reconnaître : " Autrefois il y avait... " La philosophie n'a pas droit à l'existence à l'intérieur d'une culture historique, si elle veut être autre chose qu'un savoir confidentiel et privé d'action. Pour peu que l'homme moderne fût courageux et résolu, pour peu qu'il ne se bornât pas à être jusque dans sa haine l'homme de l'intériorité, il bannirait la philosophie. [...] Certes, on pense, on écrit, on imprime de la philosophie, on en parle, on l'enseigne ; dans cette mesure tout est permis, ou à peu près ; mais il en va tout autrement dès qu'il s'agit de l'action, de ce qu'on appelle la vie. » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 5, pp. 275 et 277. La citation suivante renforce la dernière partie

pour sa passion de la vie effrénée qui s'exprima entre autres dans sa deuxième considération intempestive par cette idée que toute connaissance, tout savoir devrait être désiré en vue de la vie, posséder une utilité profonde pour nos existences humaines<sup>562</sup>.

Est-ce à dire que les hommes de savoir, les scientifiques jugeront de la pertinence de leur boulot selon un critère bassement utilitaire ? Si tel est le cas, abandonneront-ils la recherche fondamentale ? Il faut répondre par la négative, car il est évident que c'est justement ce dernier type de recherche qui mène aux plus fabuleuses et aux plus utiles applications concrètes en plus de stimuler les questionnements les plus complexes et cruciaux. À cet effet, un tout petit théorème de Fermat découvert en 1640 et concernant la théorie des nombres n'a trouvé une application que tout récemment en cryptographie, soit en 1978, et possède aujourd'hui une importance fondamentale dans le cryptage des informations sécurisées échangées sur Internet<sup>563</sup>. Semblablement, le politicologue gagnera beaucoup à s'interroger sur le fondement des sociétés s'il veut les comprendre réellement. Par exemple, nul n'appréhendera parfaitement la différence entre les sociétés française et américaine actuelles s'il ne s'intéresse pas à leur histoire révolutionnaire respective qui les façonna différemment. Et encore, selon Tocqueville, le régime français issu de la Révolution n'est que l'aboutissement des tendances viscérales de l'Ancien Régime<sup>564</sup>. La recherche fondamentale est donc plus que jamais pertinente et utile. Un soupçon d'éternité nous caresse l'âme : il en sera toujours ainsi, il en a toujours été ainsi. Amen !

---

de la précédente : « Refuser l'acte c'est donc refuser la vie. » Clermont GAUTHIER, « Annexe : Le nihilisme, moteur de l'activité éducative », *Fragments et résidus 1. Nietzsche éducateur.*, p. 130. « Mais la "vérité" que nos professeurs [de philosophie] ont toujours à la bouche paraît être à vrai dire une chose plus modeste dont il ne faut redouter ni désordre ni ordre excentrique ; c'est une créature d'humeur facile et bienveillante qui ne cesse d'assurer à tous les pouvoirs établis qu'elle ne veut créer d'ennuis à personne, puisqu'elle n'est que "science pure". Pour me résumer, je dirai que la philosophie en Allemagne devrait de plus en plus désapprendre d'être "philosophie pure", et que c'est là justement l'exemple que Schopenhauer a donné dans sa vie. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 3, p. 41.

<sup>562</sup> « Pussions-nous apprendre de mieux en mieux à étudier l'histoire [en vue de la vie. » Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 1, p. 219. Voir aussi Walter KAUFMANN, « 2. Nietzsche's Method », *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, IV, pp. 89 et 90.

<sup>563</sup> Entrevue de Thomas DE KONINCK et Jean-Marie DE KONINCK à l'émission *Les Années lumières* sur la radio de Radio-Canada le dimanche 10 août 2003.

<sup>564</sup> Voir *L'ancien régime et la Révolution* d'Alexis de TOCQUEVILLE.

Enfin, si Socrate vivifia Nietzsche presque sans relâche, c'est qu'il fut un philosophe de la vie en ce que jamais il ne se fit ascète ou « bouddhiste ». Il ne dédaigna aucunement l'existence en fuyant l'action et les festivités, sauf lors de ses derniers instants selon Nietzsche<sup>565</sup>. Il fut soldat courageux, buveur invétéré, ardent interlocuteur... Il sauta aussi Xanthippe – féroce ! C'est là notre modeste croyance. Quoi donc ? Cette femme de l'Antiquité, **la Femme de l'Antiquité**, jument indomptée de très belle et grande renommée<sup>566</sup>, se serait contentée d'un frêle et doux étalon ? Il lui fallait Socrate le Vigoureux, rien de moins !

Revenons sur la forme parlée, presque unique, malheureusement, des dialogues socratiques et sur le fait révélateur que Socrate n'écrivit jamais ou, du moins, qu'il ne fut nullement un auteur philosophique<sup>567</sup>. Cela tend d'une part à croire que Socrate préféra toujours la vie à l'imprimé, la discussion avec ses proches, ses contemporains plutôt que la lecture et l'écriture qui paraissent des moyens limités, pour ceux qui se lancèrent un jour dans une recherche similaire à celle de ce suréminent Athénien, d'examiner la très grande diversité des opinions, des préjugés et pensées qu'une question ou un sujet soulèvent rituellement. Autrement dit, la richesse d'un Socrate ou Platon provient moins de leurs possibles études littéraires que des discussions qu'ils entamèrent avec tout un chacun ou dont ils furent les témoins. D'autre part, les discussions possèdent cet avantage de garder vivante une pensée qui se nuance, se modifie, se transforme et se développe, bref qui devient et vit, ce que trahissent constamment les écrits<sup>568</sup>.

<sup>565</sup> Voir la section « Socrate mourant : une icône à brûler ou préserver ? » aux pages 47 à 61.

<sup>566</sup> « Comment se fait-il donc, Socrate, demanda Antisthène, si tu as cette opinion, que tu n'instruises pas Xanthippe et que tu t'accommodes de la plus acariâtre des créatures qui existent, je dirai même qui ont été ou qui seront jamais ? » XÉNOPHON, *Le Banquet*, II, 10, p. 263. « À cela le garçon [de Socrate, Lamproclès,] répondit : “ Je veux bien qu'elle [Xanthippe] ait fait tout cela, et cent fois plus encore ; mais personne ne pourrait s'accommoder de sa méchante humeur. – Mais crois-tu, demanda Socrate, que l'humeur sauvage d'une bête soit plus supportable que celle d'une mère ? – Oui, je le crois, dit-il, du moins d'une mère comme la mienne. » XÉNOPHON, *Les Mémoires*, livre II, chapitre ii, 7, p. 324.

<sup>567</sup> « Pour retrouver la fonction entière du philosophe, il faut se rappeler que même les philosophes-auteurs que nous lisons et que nous sommes n'ont jamais cessé de reconnaître pour patron un homme qui n'écrivait pas, qui n'enseignait pas, du moins dans les chaires d'État, qui s'adressait à ceux qu'il rencontrait dans la rue et qui a eu des difficultés avec l'opinion et les pouvoirs, il faut se rappeler Socrate. » Maurice MERLEAU-PONTY, « Éloge de la philosophie », *Éloge de la philosophie et autres essais*, p. 42.

<sup>568</sup> « Ce qu'il y a de terrible en effet, je pense, dans l'écriture, c'est aussi, Phèdre, qu'elle ait véritablement tant de ressemblance avec la peinture. Et de fait, les êtres qu'enfante celle-ci font figure d'êtres vivants ; mais, qu'on leur pose quelque question, pleins de dignité ils se taisent ! Il en est de même aussi pour les écrits : on croirait que de la pensée anime ce qu'ils disent ; mais, qu'on leur adresse la parole avec

Finalement, il est commun, voire inséparable des êtres les mieux cultivés de justement traiter le vivant en tant que vivant<sup>569</sup>, d'éviter, par exemple, les sales et boueux pièges de l'objectivité scientifique et de « l'illusion du concret mal placé<sup>570</sup> ». Ce dernier traquenard, développé par Alfred North Whitehead dans *Science and the Modern World*<sup>571</sup> et dont fut victime Francis Simard<sup>572</sup>, guette chaque spécialiste, et ce,

---

l'intention de s'éclairer sur un de leurs dires, c'est une chose unique qu'ils se contentent de signifier, la même toujours ! » PLATON, *Phèdre*, texte établi et traduit par Léon ROBIN, 275d, pp. 89 et 90. « [...] mais quand on leur pose une question supplémentaire, ils sont comme les livres, qui ne peuvent ni répondre ni interroger, [...] » PLATON, *Protagoras*, texte établi et traduit par Alfred CROISSET avec la collaboration de Louis BODIN, 329a, pp. 44 et 45. Pour une remarque semblable, voir aussi Léon TROTSKY, « Les livres et les premiers conflits », *Ma vie*, chapitre iv, pp. 85 et 86. Voltaire remarquait un peu semblablement par l'intermédiaire de son personnage Médroso vivant sous la tyrannie : « Si nous parlons, il est aisé d'interpréter [négativement] nos paroles, encore plus nos écrits. » VOLTAIRE, « Liberté de penser », *Dictionnaire philosophique*, p. 259. « Tout cela, d'ailleurs, exprime autant la qualité que l'être de chaque chose, au moyen du faible auxiliaire que sont les mots ; aussi, aucun homme raisonnable ne se risquera-t-il à confier ses pensées à ce véhicule, surtout quand il est figé comme le sont les caractères écrits. » PLATON, « Lettre VII », *Ceuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 342e et 343a, p. 52. « [...] les textes sont morts. » René SCHAEERER, « 6. La littérature et la vie », *La question platonicienne*, chapitre viii, p. 214. « [...] c'est dans la parole vivante que souffle l'esprit, tout ce qui est couché sur le papier est retiré à la vie, [...] » Pierre RUSCH, « Première partie David Strauss, l'apôtre et l'écrivain Notice », *Ceuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 1055.

<sup>569</sup> « [...] mais la culture commence justement lorsque l'on s'entend à traiter le vivant comme vivant, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Deuxième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Ceuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 221.

<sup>570</sup> Thomas DE KONINCK, *Les identités modernes*, allocution du 1<sup>er</sup> novembre 2002 devant la Société royale du Canada, p. 6. Voir aussi Thomas De Koninck, « Liminaire », *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, pp. 4 et 5.

<sup>571</sup> « There is an error; but it is merely the accidental error of mistaking the abstract for the concrete. It is an example of what I call the 'Fallacy of Mislplaced Concreteness.' [...] Of course, as a point of individual psychology, we get at the ideas by the rough and ready method of suppressing what appear to be irrelevant details. But when we attempt to justify this suppression of irrelevance, we find that, though there are entities left corresponding to the entities we talk about, yet these entities are of a high degree of abstraction. » Alfred North WHITEHEAD, « The Century of Genius », *Science and the Modern World*, chapitre iii, pp. 64 et 66. Voir aussi Alfred North WHITEHEAD, « The Eighteenth Century », *Science and the Modern World*, chapitre iv, pp. 72 et 73.

<sup>572</sup> « Il me semble que la motivation la plus importante n'est pas venue d'un conflit, d'un problème personnel que j'aurais voulu régler, ou d'un supposé besoin de révolte. Ça revient souvent dans les critiques, les tentatives d'explication de la crise d'Octobre. On nous psychanalyse : " Ils ont voulu tuer le père ", " ils ont cherché un exutoire à leur frustration ". Maudit que ces tatas-là parlent bien ! On cherche la bibite qui aurait tout fait déclencher. Je veux pas dire que je n'ai pas de bibites, je pense le contraire et j'en suis content. Ça prouve que je suis vivant et comme tout le monde. Mais ce genre d'explications me fait rire. Ça ne m'embarque pas du tout, et pas parce que c'est moi qui suis visé. On ne réduit pas un individu uniquement à ça, en passant à côté, ou en faisant complètement abstraction du monde qu'il y a autour de lui et dont il est issu. » Francis SIMARD, *Pour en finir avec octobre*, deuxième partie, chapitre 1, pp. 77 et 78. « Et il refuse de se laisser réduire à Octobre, aussi bien par ceux qui l'aiment que par ceux qui le détestent. Il refuse de se laisser enfermer dans son personnage d'ex-felquiste. » Pierre FALARDEAU, « Préface », *Pour en finir avec octobre*, p. 13.

spécialement lorsqu'il aborde des « idées générales<sup>573</sup> » capitales comme « l'univers, la vie, la politique, l'amour<sup>574</sup> », l'amitié, l'humain, etc. Par exemple, un savant entretien avec un neurobiologiste « objectif » nous apprendra de très précieuses vérités sur les manifestations physiques et psychiques de l'amour qui sont mesurables et observables. Cependant, l'erreur serait de considérer cette « cascade de réactions hormonales et neuronales<sup>575</sup> », ces données qui sont aisément mesurables, comme l'unique définition et représentation de ce sentiment<sup>576</sup>. De fait, l'amour est infiniment plus, il est une force profonde au sein de tous les humains, il justifie notre existence<sup>577</sup> et nous procure une puissante force inspiratrice. Il est la Muse des muses. De plus, l'amour, au même titre que la musique<sup>578</sup>, ne se comprend entièrement que par le vécu personnel et il est foncièrement relié à la partialité, à la subjectivité de chacun.

À ces guets-apens, n'oublions surtout pas les perfides abstractions meurtrières<sup>579</sup> qui nous rendent moins humains et nous éloignent du rayonnement perpétuel de la vérité liée intimement à la vie et ses innombrables richesses. Richesses que, par souci de méthode,

<sup>573</sup> Edgar MORIN, « La crise contemporaine de la connaissance », *La Méthode 4 Les Idées*, première partie, chapitre 3, p. 68.

<sup>574</sup> Edgar MORIN, « La crise contemporaine de la connaissance », *La Méthode 4 Les Idées*, première partie, chapitre 3, p. 68.

<sup>575</sup> Fabrice IMPÉRIALI, « La biologie à la conquête de l'amour », *Le journal du CNRS* (Centre national de la recherche scientifique), n° 169 (février 2004).

<sup>576</sup> Evandro AGAZZI, « L'objectivité scientifique », *L'objectivité dans les différentes sciences / Die Objektivität in den verschiedenen Wissenschaften*, p. 14.

<sup>577</sup> « C'est là le fond de la joie d'amour, lorsqu'elle existe : nous sentir justifiés d'exister. » Jean-Paul SARTRE, « Troisième partie Le pour-autrui », *L'être et le néant*, chapitre 3, p. 420. « Aimer, être aimé, cela ne fait que rendre mutuellement cette existence plus concrète, plus constamment présente à l'esprit. [...] S'il y a lieu de désirer être compris, ce n'est pas pour soi, mais pour l'autre, afin d'exister pour lui. » Simone WEIL, « Amour », *La pesanteur et la grâce*, p. 75. « La phrase de Lermontov " Pour un moment, cela n'en vaut pas la peine " se rapporte non pas à l'amour, mais au temps lui-même : c'est le temps lui-même qui n'en vaut pas la peine. *La mort et le temps règnent sur la terre Ne les considère pas comme des maîtres Tout tourne et disparaît dans la nuit, Seul est immobile le Soleil de l'Amour.* (V.S. Soloviev, 1887) » Marina TSVETAËVA, *Le Poète et le temps*, p. 51.

<sup>578</sup> Sur le lien entre l'amour ou la vie affective et la musique voir William SHAKESPEARE, *La Nuit des Rois*, acte 1, scène 1, p. 34 (« If music be the food of love, play on, Give me excess of it; that, surfeiting, The appetite may sicken, and so die... That strain again! it had a dying fall: O, it came o'er my ear like the sweet sound, That breathes upon a bank of violets; Stealing and giving odour... [music again] Enough, no more! 'Tis not so sweet now as it was before. O spirit of love, how quick and fresh art thou, That, notwithstanding thy capacity Receiveth as the sea, nought enters there, Of what validity and pitch soe'er, But falls into abatement and low price, Even in a minute... So full of shapes is fancy, That it alone is high fantastical. ») et Thomas DE KONINCK, *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, chapitre iv, p. 118.

<sup>579</sup> « [...] philosophic abstractions [...], like all other abstractions, [...] [are] dead ». Brand BLANSHARD, *On Philosophical Style*, p. 61.

de « véracité », mais aussi manque d'envergure réflexive, le scientifique ou son avorton dégénéré, le nazillon, omettent criminellement. *We murder to dissect*<sup>580</sup>. Ce magnifique vers de William Wordsworth devrait, plus que jamais, siéger sur le frontispice de nos établissements d'enseignement dit supérieur. Peut-être ferait-il réfléchir quelques pourceaux si cruellement avides de connaissances mortellement parcellaires.

### Un songe nietzschéen : le Socrate musicien

« Et, si certain qu'il soit que la première conséquence de l'impulsion socratique fut une décomposition de la tragédie dionysienne, une expérience hautement significative vécue par Socrate lui-même nous oblige à nous demander s'il y a *nécessairement* entre le socratisme et l'art une irréductible antinomie, et si l'idée d'un " Socrate artiste " est quelque chose d'absolument contradictoire en soi<sup>581</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« Sans musique la vie serait une erreur<sup>582</sup>. »

Friedrich Nietzsche

Au cœur du rêve nietzschéen le plus licencieusement fantasmatique se trouve l'idyllique jardin d'Éden où Socrate et Nietzsche s'entendraient parfaitement, se confondant l'un, l'autre. L'amour de la musique les unirait indéfectiblement<sup>583</sup>. Le Socrate qui se tiendrait devant Nietzsche lui renverrait son propre reflet amoureux, sa propre idéalité<sup>584</sup>. Ce serait un Socrate musicien qui n'aurait jamais passé à côté de son instinct le plus féroce, de son amour le plus infiniment abyssal, celui de la musique et, ainsi, aurait vécu pleinement son être. Néanmoins, ce Socrate ne renierait aucunement son penchant apollinien, très présent

<sup>580</sup> William WORDSWORTH, *The Tables Turned*.

<sup>581</sup> Friedrich NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme*, Œuvres (premier volume), traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, révisée par Jacques LE RIDER, § 14, p. 86.

<sup>582</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, Œuvres (deuxième volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, § 33, p. 953.

<sup>583</sup> Nietzsche « a la nostalgie de ce Socrate musicien dont parle le *Phédon* ». Pierre HADOT, « Symboles Préface de Pierre Hadot », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 16.

<sup>584</sup> Walter Kaufmann remarquait d'ailleurs à propos du *Socrate musicien* que fait intervenir Nietzsche à la toute fin du chapitre 15 de *La naissance de la tragédie* : « [...] **this is surely an idealized self-portrait**: Nietzsche played piano and composed songs. » Walter KAUFMANN, « The Birth of Tragedy », *Basic Writings of Nietzsche*, § 15, p. 98, note 10. Notre mise en évidence.

aussi chez Nietzsche, et sa puissante raison. Il les autoriserait à se joindre en un mariage fécond et salvateur à la partie passionnément dionysiaque de sa personne, celle éprise d'Euterpe. L'harmonieuse synthèse victorieuse de l'élément apollinien et dionysiaque<sup>585</sup>, sans nulles traces de domination de l'un ou l'autre<sup>586</sup>, constituerait une arme redoutable contre le nihilisme et le mortel désenchantement. En effet, telle serait l'utilité de l'art foncièrement inactuel de ce Socrate musicien<sup>587</sup> présentant un inlassable besoin authentique d'art, signe indéniable de culture<sup>588</sup>. Par ses œuvres artistiques rédemptrices, il éduquerait, élèverait ses compatriotes leur procurant même un sens à leur vie.

Ce Socrate qui faillit se matérialiser dans le Wagner de Bayreuth, Nietzsche l'attendit en vain, désespérément. Conséquemment, il ne put, au mieux ou au pire dépendamment de votre degré de sadique moquerie ou de mélancolique sensibilité, que tenter follement d'incarner son rêve ardent sous la bannière de son Zarathoustra sombrement esseulé<sup>589</sup>. Si

<sup>585</sup> « On retrouve également chez Socrate musicien la faculté qui permet de s'adonner à la science [la tendance apollinienne] aussi bien qu'à l'art tragique [la tendance dionysiaque]. » Anton-Frederik LAFORCE, « 3.1.1 Sokrates, macht Musik ! », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 88. « Dans ce Socrate musicien, Nietzsche projette son propre rêve, sa nostalgie d'une réconciliation entre Apollon et Dionisos. [Dans la dernière phrase, il faudrait plutôt lire *Dionysos* comme vous l'aurez correctement remarqué. Nonobstant, nous pardonnerons cette petite erreur orthographique à Pierre Hadot. La qualité philosophique de son petit ouvrage nous l'autorise. En outre, nous y relevâmes que très peu de fautes en comparaison des ouvrages de ses éminents collègues français publiés dans les meilleures collections qui, trop souvent, nous enragent. C'est que, pour sûr, ils ne se sont jamais relus, tâche à laquelle se soumet même un étudiant de premier cycle... du primaire !] » Pierre HADOT, « III. Dionysos », *Éloge de Socrate*, p. 68.

<sup>586</sup> Notre conclusion est donc différente de celle d'Anton-Frederik malgré son « aussi bien » qu'il avait mis en évidence. Effectivement, il remarque : « Enfin, rappelons que chez le Socrate musicien de Nietzsche, c'est la musique qui a le dessus – avec tout ce que cela implique. » Anton-Frédéric LAFORCE, « 3.1.1 Sokrates, macht Musik ! », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 88.

<sup>587</sup> « [...] le jeune Nietzsche envisage sous la fameuse figure de “ Socrate musicien ” un retournement esthétique du nihilisme. » Michèle COHEN-HALIMI, « Une maïeutique sociale. Notice Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 987.

<sup>588</sup> « La culture, qui est avant tout authentique besoin d'art, [...] » Friedrich NIETZSCHE, « III L'État chez les Grecs Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits », *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 300.

<sup>589</sup> « Le drame de Nietzsche, c'est qu'il a été lui-même un maître sans disciples, mais son triomphe, c'est d'avoir projeté son mythe socratique, son Socrate chantant, dans la gigantesque figure de Zarathoustra, l'Éducateur dionysiaque. » Pierre HADOT, « Symboles Préface de Pierre Hadot », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 16. « Unter welche Rubrik gehört eigentlich dieser „Zarathustra“? Ich glaube beinahe, unter die „Symphonien“. Gewiß ist, daß ich damit in eine andere Welt hinübergetreten bin [...] » Friedrich NIETZSCHE, « An Heinrich Köselitz in Venedig », *Briefe Januar 1880–Dezember 1884* (tome III, premier volume), n° 397 (2 avril 1883), p. 353. « To which category does this “Zarathustra” actually belong? I am tempted to believe to the “symphonies.” What is certain is that with it I have stepped into another world [...] » Friedrich NIETZSCHE, tel que cité par Paul BISHOP et Roger H. STEPHENSON, « Zarathustra I Appendix: The Composition of Zarathustra », *Friedrich Nietzsche and Weimar Classicism*, p. 205. « Sous quelle rubrique mettre, à vrai dire, ce *Zarathustra* ? Parmi les symphonies, je le croirais presque. Un fait est

ce livre constitue une de ses œuvres les plus éblouissantes, il représente pourtant un lamentable échec. Il était encore trop éloigné de la véritable musique. Il trahissait superbement, presque imperceptiblement cette âme nietzschéenne, qui comme celle de Socrate, « aurait dû chanter<sup>590</sup> ».

*Ô mon âme, à présent je t'ai tout donné, jusqu'à mon dernier bien, et j'ai vidé pour toi toutes mes mains, je t'ai ordonné de chanter, voilà mon dernier don. Je t'ai ordonné de chanter – dis-moi à présent, dis-moi lequel de nous doit rendre grâce à l'autre. Mais chante plutôt, chante, ô mon âme. Et laisse-moi rendre grâce<sup>591</sup>.*

### L'honteuse destruction des génies

« C'est par exemple une offense à la morale qu'un homme comme Raphaël soit mort à 36 ans ; un être pareil ne devrait pas mourir<sup>592</sup>. »

Friedrich Nietzsche

« Pour Nietzsche, nul spectacle n'est plus triste, voire même tragique, qu'un chrysalide – sauf peut-être le génie – terrassé par l'incompréhension générale<sup>593</sup>. »

Anton-Frederik LaForce

Les grands hommes ne devraient jamais mourir. C'est sur cette remarque indiciblement nostalgique que je me lançai sur les traces de cette chère, mais difficile, demoiselle

---

sûr : avec cette œuvre, je suis passé dans un autre univers (À Gast, 1883). » Friedrich NIETZSCHE, tel que cité par Ernst BERTRAM, « Arion », *Nietzsche Essai de mythologie*, p. 162. « On pourrait peut-être classer tout le *Zarathoustra* dans la musique ; [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Ainsi parlait Zarathoustra Un livre pour tous et pour personne Pourquoi j'écris de si bons livres », *Ecce Homo*, traduction d'Éric BLONDEL, § I, pp. 123 et 124.

<sup>590</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Essai d'autocritique », *La naissance de la tragédie*, traduction de Philippe LACOUÉ-LABARTHE, § 3, p. 14.

<sup>591</sup> Friedrich NIETZSCHE, « De la grande nostalgie », *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction révisée de Geneviève BIANQUIS, p. 279.

<sup>592</sup> Friedrich NIETZSCHE, « II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 8, p. 337.

<sup>593</sup> Anton-Frederik LAFORCE, « 1.7 Le professorat », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 41. « Il n'est rien de plus affligeant, pour Nietzsche, qu'un potentiel condamné au sommeil, ou étouffé par l'incompréhension générale. » Anton-Frederik LAFORCE, « 2.4.1 Les établissements de culture », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 69.

Philosophie. Il y a longtemps, alors que je venais tout juste de découvrir son *Petit Prince*, me marqua la fin terrible et héroïque d'Antoine de Saint-Exupéry, mais aussi celles toutes aussi scandaleuses de Socrate, Jésus, Mozart, Gāndhī, Ernesto Che Guevara, Martin Luther King Jr. et Vladimir Semionovitch Vyssotski pour ne nommer que quelques exemples parmi une quantité catastrophiquement inhumaine. Les êtres géniaux sont souvent fracassés dans notre monde et subissent presque assurément une fin horrible, souvent pris à partie par la masse des barbares et des stupides<sup>594</sup>. Quand bien même leur mort sertirait royalement leur vie hors du commun, son caractère foncièrement injuste nous révolte. Immanquablement ! Platon, semblablement, fut touché à pierre fendre par la condamnation qu'infligea Athènes à son maître. Nietzsche comprit ce sentiment à un point tel qu'il se sentait l'égal d'un Socrate en ce que son peuple, lui aussi, se méprit sur son œuvre géniale. C'est ainsi que, plus que tout, le philosophe allemand voulait mettre un terme à cette situation honteuse pour enfin favoriser l'émergence d'une société où les plus exceptionnels exemplaires de la race humaine ne seraient plus de hasardeux hasards menacés constamment par les bêtes du troupeau, leur résistance obtuse<sup>595</sup>. Il espérait par exemple que l'État, en appuyant fermement la culture véritable et une éducation sérieuse de ses citoyens<sup>596</sup>, garantisse l'avènement constant et durable de génies<sup>597</sup> qui

<sup>594</sup> « Ne pas oublier ! – Plus nous nous élevons, plus nous paraissions petits aux regards de ceux qui ne savent pas voler. » Friedrich NIETZSCHE, *Aurore Pensées sur les préjugés moraux*, Œuvres (premier volume), traduction d'Henri ALBERT, révisée par Jean LACOSTE, livre cinquième, § 574, p. 1210. « Tu verras qu'aujourd'hui les êtres dont l'organisation est plus humaine, les âmes que la nature semble avoir le plus nettement formées pour l'humanité, sont partout les plus malheureux, du fait même qu'ils sont plus rares qu'en d'autres temps et d'autres lieux. Les barbares qui nous entourent détruisent nos meilleures forces avant qu'elles n'aient pu éclore, et ce n'est qu'en prenant solidement et profondément conscience de ce destin que nous éviterons du moins de sombrer dans l'indignité. » Friedrich HÖLDERLIN, « À son frère (4 juin 1799) », *Lettres*, tel que contenu dans « III. Période d'Empédocle (1798-1800) », Œuvres, lettre 179, p. 710. Il nous apparaît fort déterminant que Nietzsche, en un fragment posthume, recopia ce très beau et véridique passage d'Hölderlin. Voir Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles I et II* (tome II, premier volume), FP 29 [106] (été – automne 1873), p. 409.

<sup>595</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans Œuvres I *La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 262.

<sup>596</sup> Serions-nous en train de travestir la pensée du sieur Nietzsche ? Nous laisserons nos profonds et savants lecteurs se faire une tête sur cette question plus ou moins importante et, surtout, sur la suivante : « Monsieur Bergeron a-t-il oui ou non commis un blasphème en tentant d'améliorer Nietzsche ? Se peut-il qu'un tel freluquet possédât pareille audace ? » Voir, pour l'épineux problème, Friedrich NIETZSCHE, « Troisième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans Œuvres I *La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 240 où cette idée d'une éducation sérieuse des citoyens, impossible pour Nietzsche, est remplacée par celle de religiosité.

<sup>597</sup> Voir par exemple Friedrich NIETZSCHE, « Quatrième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans Œuvres I *La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, pp. 262 et 263. Pour résumer la pensée de Nietzsche, ce dernier voudrait changer pour le mieux l'horrible

alimenteraient à leur tour les roues de la culture et de l'éducation. C'est dire que le char sociétal est indissociable de ses parties. Effectivement, Nietzsche, quoique l'exemple soit hautement critiquable, se remémore les cités grecques anciennes qui représentaient à ses yeux un pas dans la bonne direction. Prenez Socrate. En dépit de son sort tragique, il demeura toujours reconnaissant envers son sol national qui permit son développement et garantit sa liberté, une liberté telle que la philosophie put se développer, bien avant sa réprobation<sup>598</sup>. À Athènes, non point à Sparte<sup>599</sup> et surtout pas dans nos sociétés modernes qui n'eussent pas toléré un tel silène questionneur pendant soixante-dix ans<sup>600</sup> ! D'ailleurs, un peuple, une société, une civilisation doivent être jugés en fonction de leur reconnaissance des génies, de ce qu'ils mettent en œuvre pour faciliter leur éclosion et leur survie<sup>601</sup>. Tel est ce que portait la fameuse demande de Socrate, lors de son procès,

---

situation dépeinte par Charles Pierre Baudelaire : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, – comme les familles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus. » Charles Pierre BAUDELAIRE, « Fusées », *Journaux intimes*, tel que contenu dans *Œuvres complètes* (tome I), VII, p. 654. « Au total, la réforme de l'éducation projetée par le jeune philosophe [Friedrich Nietzsche] aboutit à une tentative de " déhasardisation " du génie, tentative qui, à maints égards, évoque celle de Platon. » Anton-Frederik LAFORCE, « 1.7 Le professorat », *Regards nietzschéens sur l'éducation*, p. 41.

<sup>598</sup> À la lecture du passage suivant, fort admirable, c'est à Socrate et sa chère Athènes que nous songeâmes. « Car l'État antique est justement resté aussi éloigné que possible de cette considération utilitaire qui pousse à n'admettre la culture que dans la mesure où elle lui est directement utile et à anéantir les instincts qui ne trouvent pas dans ses desseins leur emploi immédiat. Dans la profondeur de sa pensée, le Grec, justement pour cette raison, éprouvait pour l'État ce sentiment puissant d'admiration et de reconnaissance qui est presque choquant pour l'homme moderne parce qu'il reconnaissait que sans cette institution de secours et de protection il n'aurait pas pu se développer un seul germe de culture et que sa culture absolument inimitable et pour toujours unique n'avait justement pu atteindre à cette exubérance que sous la garde attentive et avisée de ses institutions de secours et de protection. L'État n'était pas pour sa culture un garde-frontière, un régulateur, un surveillant, mais le camarade et le compagnon de chemin vigoureux, musclé, prêt au combat, qui escorte à travers de rudes réalités son ami plus noble et pour ainsi dire supraterrrestre pour lequel il a de l'admiration et dont il reçoit en échange la reconnaissance. » Pour une seconde fois, impiété vraiment sordide, serions-nous en train de travestir la pensée de Nietzsche ? Nous laisserons encore nos sublimes lecteurs élucider cette interrogation et, bien sûr, la suivante : « Ce jouvenceau de la pensée a-t-il oui ou non répété son crime en essayant d'aller par-delà Nietzsche ? » Voir Friedrich NIETZSCHE, « Troisième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, pp. 248 et 249.

<sup>599</sup> « Tu [Socrate] as bien raison, crois-moi, de ne vouloir ni naviguer ni voyager hors d'ici : dans une ville étrangère, avec une pareille conduite, tu ne serais pas long à être arrêté comme sorcier. » PLATON, *Ménon*, 80b, p. 249.

<sup>600</sup> « [...] les conditions nécessaires à la production du génie ne se sont pas améliorées aux temps modernes, et le ressentiment à l'endroit des esprits originaux a grandi dans de telles proportions que Socrate n'aurait pu vivre chez nous, en tout cas pas jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. » Friedrich NIETZSCHE, « Schopenhauer éducateur », *Considérations intempêtes (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, § 6, pp. 123 et 125.

<sup>601</sup> « [...] nous savons bien qu'une postérité juste jugera la culture d'ensemble d'un peuple uniquement et exclusivement d'après les grands héros d'une époque, ceux qui marchent seuls, et qu'elle émettra un vote

qui requit les honneurs du Prytanée. Voilà qui sonnera tout à fait étrange, idiot pour certains administrateurs universitaires plutôt *véreusement* imbéciles qui décernent fréquemment des doctorats d'honneurs à d'anciens tyrans ou politiques putréfiés mêlés aux pires scandales, quand ce n'est pas aux mirifiques porte-étandard géniaux, grande consolation salvatrice, de la culture médiocrement populaire. Sur ce point, ils se font les petits émules serviles et peureux de la Société de Chimie Industrielle (1970), de l'Académie des sciences de New York (1973) et de la Royal Institution de Londres (1978) qui encensèrent l'ignoble Elena Ceaușescu<sup>602</sup>. Quelle bande de dégénérés et d'incultes ! Les plus hautes distinctions à de tels personnages. RIDICULE ! Nous sommes encore bien loin de la juste reconnaissance des génies que nous retrouverions dans une société correctement, minimalement – l'on nous trouvera, avec raison, une fois de plus trop généreux dans *nos exigences* – civilisée et cultivée.

---

d'après la manière dont ils ont été reconnus[,] favorisés, honorés, ou rejetés, maltraités, détruits. » Friedrich NIETZSCHE, « Troisième conférence », *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, p. 240. « On a dit à juste titre qu'un peuple était caractérisé moins par ses grands hommes que par la manière dont il les reconnaissait et les honorait. » Friedrich NIETZSCHE, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, tel que contenu dans *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, chapitre 1, p. 339.

<sup>602</sup> Jean Paul DUFOUR, « Elena et les sciences », *Le Monde* (Paris), (mercredi 3 janvier 1990), p. 21.

## Conclusion

« Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier<sup>603</sup>. »

Antoine de Saint-Exupéry

La fin, l'aboutissement. Que de sueurs, de cheveux, d'angoisses, de sang, de vie nous a coûtés ce mémoire qui demeurera toujours en notre âme incomplet, à travailler et retravailler encore et encore, un peu comme nos plus grands amours qui continuent d'errer dans notre folle caboche et nous soutirer de difficiles conclusions. Et contre quoi ? L'électrisante chance d'enfin nous faire lire (et non pas comprendre – totalement, parfaitement –, il ne faudrait surtout pas trop en demander !) par un lecteur qui soit modestement brillant et qui osera nous tympaniser ? Si jamais un tel aristarque, noble et preux, lisait à l'instant ces lignes, sans doute serait-il un peu séduit par ces liens que nous effectuâmes entre Socrate et Nietzsche autour du thème de l'éducation. Nous lui clamerions alors respectueusement, mais foudroyant, impétueux qu'une quantité presque incalculable de liaisons entre ces deux grands philosophes restent à faire, et ce, sur les thèmes les plus divers. Comme si, après 2500 ans et, au fond, pour l'éternité qu'il nous reste, Nietzsche n'en constituant qu'un exemple parmi une myriade immensurable, le démon socratique se cachait impérativement, inévitablement derrière chaque éducateur, chaque maître... Ce n'est qu'« à lui<sup>604</sup> », voilà une vérité perpétuelle, « que ramènent les chemins des modes de vie philosophique les plus divers<sup>605</sup> ». Non guère en similitudes de pensées, ce n'est pas le point, mais par l'attitude à adopter face à cette sagesse que tous poursuivent inépuisablement, par l'adhésion à ce leitmotiv de l'inexhaustible remise en question, de l'intarissable examen que bien peu appètent alors que lui seul nous rendrait pleinement humains et, c'est à espérer, un peu moins vils. Une ouverture à autrui aussi que tout bon maître recherche, désire ardemment plus que tout. Que plus personne ici, sur cette pauvre Terre, ne se réclame de Socrate, même erronément, nous serre le cœur...

<sup>603</sup> Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, VIII, iv, p. 242.

<sup>604</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 86, p. 221.

<sup>605</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, § 86, p. 221.

Plus encore que *le silence éternel de ces espaces infinis*<sup>606</sup> dans lequel notre caquetage verbeux se dissipe, heureusement.

Ha ! Mais notre fidèle éreinteur reviendrait à la charge, nous extirpant de toute mélancolie, en nous menaçant à peu près ainsi : « Triste cinoque ! Ris ! Ne vois-tu pas que tout ton mémoire, s'il parle bien d'éducation, thèse que je ne veux point débattre ici et maintenant avec toi, ne forme qu'une outrecuidante jactance d'écervelé ô toi, mon brave, qui fut certes un étudiant pas très brillant depuis des temps immémoriaux, mais nullement un professeur et moins encore un maître ! Diable ! Quand avoueras-tu ton ignorance sur ces matières dont tu traites ? Faudra-t-il donc, déshonorant Socrate<sup>607</sup>, que je te rosse frénétiquement avec ma vétuste fêrule ? » Justement, répliquerions-nous mielleusement à notre distingué satrape possédant l'étrange fixation de considérer que l'acte d'éduquer ne s'effectue que par ceux qui ont été officiellement investis, par l'État ou l'entreprise privée, de la Verge didactique, il y a environ un an commençaient pour nous l'enfer et le paradis de la pratique ; tant de merveilles et de désastres. Un monde bien humain, trop humain<sup>608</sup>... Et c'est confronté à ce tableau bien vivant, complexe que chaque ligne de notre mémoire, presque chaque mot s'y trouvant prit vie. Oui, car que représente-t-il si ce n'est *cet appel* à l'Instituteur que nous n'avons jamais eu, que nous avons tant cherché et que nous tentons d'être ? Nous plaçons la barre très haute et nous sommes passionné, mais... C'est que la question est effroyablement critique et nous craignons que notre peuple, voire l'humanité à laquelle nous appartenons, ne sombre bientôt (ou peut-être est-ce déjà le cas depuis trop longtemps) dans quelque nouvel obscurantisme. Toujours, en ces difficiles méditations, refait surface ces problèmes

<sup>606</sup> « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Blaise PASCAL, *Pensées*, texte établi par Michel LE GUERN, fragment 187, p. 161.

<sup>607</sup> « Comme souvent, dans le cours de ses recherches, il discutait avec trop de violence, on lui répondait à coups de poing et en lui tirant les cheveux, et la plupart du temps il faisait rire de lui avec mépris ; et tout cela il le supportait patiemment. D'où vient qu'après qu'il se fut laissé battre à coups de pied, quelqu'un s'en étonnant, il dit : " Et si c'était un âne qui m'avait donné une ruade, lui intenterais-je un procès ? " » Diogène LAËRCE, « Socrate », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre II, 21, p. 230. Si ce sont là les paroles de Socrate, nous aurions aimé lui poser la question suivante : « Pourquoi parler aux ânes mon bon ? Serait-ce possible de les éduquer ? » Voilà qui nous rallierait à Platon. « Si les dispositions naturelles, au contraire, ne sont pas bonnes, – et, pour la plupart, tel est bien l'état de l'âme vis-à-vis de la connaissance ou de ce qu'on appelle mœurs –, si tout cela a été gâté, à de telles gens Lycée lui-même ne donnerait pas la vue. » PLATON, « Lettre VII », *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOUILHÉ, 343e et 344a, pp. 53 et 54.

<sup>608</sup> Petit clin d'œil nullement subtil au livre de Nietzsche *Humain, trop humain*.

politiques si proches de ceux de nature éducative et auxquels, ne vous en déplaise messieurs les pleutres, Socrate était attentif. Seul, contre tous, l'on ne peut triompher. Que s'exonde, conséquemment, des ruines de nos sombres ténèbres, la volonté endiablée et ferme, pour tous ceux qui souhaitent mettre un terme à notre médiocrité pour qu'advienne enfin notre *éducation*, d'une alliance indestructible des « survivants<sup>609</sup> » et du refus catégorique, sans nulle concession, tel que le professerait Socrate, de jouer les péripatéticiennes de luxe au service justement du commun dénominateur... Emphatique ce cri ? Encore trop peu si nous considérons qu'il en va de notre seule richesse : nos enfants ! Ces loupiots brillants, intelligents, doués, géniaux si beaux que l'on gâte avec notre société miséreuse pour une bonne partie de ses membres et insignifiante pour presque chacun d'entre eux, voilà ce qui nous tourmente, le Mozart assassiné<sup>610</sup> ! ¡BASTA! Des gens, qui n'ont pas encore terminé leur secondaire, qui lisent difficilement, de manière saccadée, qui écrivent et pensent comme des lardons de première ou deuxième secondaire (nous sommes généreux), qui, enfin, ont besoin d'une gardienne ! Mais, tudieu, comment ont-ils fait pour échoir dans nos établissements d'enseignement supérieur ? Nous n'avons qu'à blâmer notre mollesse qui refuse trop souvent la dureté de toute saine élévation à nos mistons, notre paresse qui nous fait réélire constamment les mêmes stupides dans nos chers parlements, notre lâcheté face aux administrateurs qui nous vendent n'importe quelle salade, pour autant qu'elle fasse passer les étudiants, et qui ne pensent qu'à leur carrière, leur prestige et surtout pas à l'éducation... La question des questions n'est point de faire passer, de réussir, mais d'éduquer. Et il semble que bien peu, aujourd'hui, soient suffisamment sensibles pour, outre décrier, se mettre à lutter sérieusement, commencer à élever ceux qui éduqueront, base de tout système éducatif respectable.

Justement, notre plus grosse lacune, que nous surmonterons en fait dans un écrit postérieur, ne fut-elle pas d'être doux, trop doux envers ces instituteurs, qui sont la cause

<sup>609</sup> Mot fort que nous empruntons à notre maître-disciple Marc-André Yonkers-Vidal.

<sup>610</sup> « Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier [c'est-à-dire de l'éducateur]. Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. » Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, VIII, iv, pp. 242 et 243.

profonde de tous les maux en éducation<sup>611</sup> ? En réalité, toutes les réformes en ce domaine échouèrent invariablement, car jamais, au grand jamais, les décideurs pensèrent-ils liquider ces tarés qui depuis déjà trop longtemps transmettent leurs horribles déficiences intellectuelles à notre marmaille si naturellement pétillante<sup>612</sup>. Nous faudra-t-il rappeler, pour donner un exemple trop singulier, mais affreusement navrant, que près de 75 % de tous les étudiants lavallois se destinant à l'enseignement échouèrent lamentablement à un test de français, à choix de réponses, vérifiant des notions de français de la cinquième secondaire<sup>613</sup> ?

<sup>611</sup> « Ce qui manque, ce sont des éducateurs *eux-mêmes éduqués*, des esprits supérieurs et distingués, qui fassent leurs preuves en toutes circonstances, par leurs paroles et leur silence, qui soient de vraies cultures vivantes, mûries et *délectables* – et *non pas* les rustres savants que le Lycée et l'Université offrent à la jeunesse comme “ nourrices supérieures ”. Les éducateurs *font défaut*, si l'on excepte des exceptions d'exceptions : c'est donc la condition *première* de toute éducation qui fait défaut ; de là le déclin de la culture [...] » Friedrich NIETZSCHE, « Ce qui manque aux Allemands », *Crépuscule des idoles*, traduit de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, § 5, pp. 78 et 79.

<sup>612</sup> « C'est en aidant les professeurs à être meilleurs que les élèves le seront. C'est la seule réforme possible. [...] Quelqu'un devrait l'apprendre aux directeurs de commissions scolaires et aux sous-ministres. » Stéphane LAPORTE, « Si les profs pouvaient... », *La Presse* (Montréal), (samedi 19 septembre 2009), p. A7.

<sup>613</sup> Anne-Marie VOISARD, « Les futurs enseignants maîtrisent mal le français », *La Presse* (Montréal), (samedi 23 octobre 2004), p. A1. « La Télé-université (TÉLUQ) s'explique mal la décision du ministère de l'Éducation et des universités, qui rejettent le test de français destiné aux futurs enseignants qu'elle avait le mandat de concocter. L'institution croit que le niveau de difficulté de l'examen pourrait expliquer la volte-face du ministère, qui affirme que le test coûte trop cher. Monique Desnoyers, directrice du service d'évaluation linguistique de la TÉLUQ, a été surprise d'apprendre dans *Le Soleil* que l'examen sur lequel son équipe travaillait depuis 2005 avait été mis au rancart : “ On savait qu'on était dans une impasse, mais on pensait qu'on négociait encore. ” Pour rehausser le niveau de maîtrise du français des futurs enseignants, le ministère et les universités ont décidé d'imposer un examen uniforme à tous les étudiants, à mi-chemin de leur baccalauréat. Experte dans le domaine, la TÉLUQ a été mandatée pour concevoir ce test. Trois ans plus tard, la TÉLUQ évalue à 114 \$ par étudiant le prix de l'examen, alors que les tarifs des tests qui existent actuellement varient entre 30 et 75 \$. “ L'examen est beaucoup plus complexe à corriger et les exigences ont augmenté en cours de route ”, plaide Mme Desnoyers. La TÉLUQ, qui n'a reçu aucune somme du ministère jusqu'à maintenant, espérait obtenir une subvention qui aurait permis de réduire les frais exigés aux étudiants. Mais aucune entente n'a pu être conclue. **Une version préliminaire de ce nouvel examen avait été testée par des étudiants de l'Université de Montréal, au début 2007. Le taux d'échec a été de 70 %**, indique Mme Desnoyers. “ Les résultats n'ont pas plu, mais on a fait le test en fonction des exigences fixées par les universités ”, dit-elle. **Une nouvelle version, plus facile, a été développée, mais la deuxième cohorte d'étudiants de l'Université de Sherbrooke qui a passé le test cet automne n'a pas mieux réussi.** Les étudiants doivent réussir cet examen avant d'entreprendre leur troisième stage prévu au baccalauréat. Après trois échecs, ils sont mis à la porte du programme. Au ministère de l'Éducation, la porte-parole Stéphanie Tremblay affirme que le niveau de difficulté de l'examen n'a rien à voir avec la décision du ministère [ce dont nous doutons fortement]. Un nouveau comité a été créé, composé d'experts du ministère et des universités, pour développer un nouveau test qui devrait être prêt tel que prévu à l'automne 2008, assure-t-elle. » Daphnée DION-VIENS, « Test de français rejeté La TÉLUQ déconcertée », *Le Soleil* (Québec), (lundi 7 avril 2008), p. 8. Nos mises en évidence. « *Le Soleil* relate qu'une expérience-pilote menée en décembre à l'Université de Sherbrooke auprès d'une quarantaine d'étudiants a révélé des taux d'échecs très élevés à ce test. » LA PRESSE CANADIENNE, « Le test de français pour les futurs profs aurait été abandonné », *Le Droit* (Ottawa), (fin de semaine des 5 et 6 avril

2008), p. 38. « Chaque année, les piètres résultats en français des étudiants en enseignement ne manquent pas de faire les manchettes. Entre 40 et 70 % des futurs profs du primaire et du secondaire échouent l'examen de français à leur arrivée à l'université. Un test qui mesure pourtant des connaissances de cinquième secondaire... Certains se demanderont si le test de la TÉLUQ a été rejeté parce qu'il était trop difficile. Une expérience-pilote menée en décembre à l'Université de Sherbrooke auprès d'une quarantaine d'étudiants a révélé des taux d'échecs " très élevés " selon nos informations. " Oui, on veut un test exigeant, mais si on fait échouer tout le monde, on se cause d'autres problèmes ", note Marcel Monette [doyen de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval]. » Isabelle MATHIEU, « Le test jeté au panier », *Le Soleil* (Québec), (vendredi 4 avril 2008), p. 2. « Leur consternation se transforme en colère quand ils comprennent que c'est à cause d'elle [une méthode pour apprendre à lire que réintroduit la réforme de l'éducation, mais qui date pourtant de 1979...] si 80 % d'entre eux échouent leur examen d'admission en français et qu'ils risquent de voir leur rêve de devenir professeur être bloqué par l'examen de français qu'on veut maintenant leur imposer. Comme le disait l'une d'entre elles, on est les victimes d'un système qui veut nous faire payer pour ses erreurs. » Régine PIERRE, « Une supercherie ! Il faut briser l'omerta qui pèse sur la réforme scolaire depuis que Pauline Marois l'a lancée », *La Presse* (Montréal), (mercredi 6 février 2008), p. A20. « Les futurs enseignants du Québec auront beau subir une épreuve uniforme de français, ce n'est pas un test qui va améliorer leur maîtrise de la grammaire et du vocabulaire. " Ça fait 15 ans que je contribue à diplômé du monde qui ne devrait pas avoir le droit d'enseigner ", lance Suzanne G. [Suzanne-Geneviève] Chartrand, professeur de didactique du français à l'Université Laval. J'ai des étudiants dont je me dis : j'espère que mes petits-enfants ne l'auront jamais comme professeur, parce qu'ils vont perdre leur temps pendant un an. " En 2001, la Commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec sonnait déjà l'alerte. Elle concluait que " plus de la moitié des futurs enseignants ont une connaissance nettement insuffisante de la langue française ". Dans son rapport, le président, Gérald Larose, proposait un " examen national uniforme ". Depuis, une révision des programmes de formation des futurs maîtres a été entreprise. Par exemple, la maîtrise du français a été élevée au rang de condition sine qua non de la réussite des stages. Le pourcentage des points retranchés pour les fautes de français a également été haussé. Finalement, l'épreuve unique de français entrera en vigueur en 2008 (voir autre texte). Mais il s'agit d'un outil d'évaluation, et non d'apprentissage, soulignent plusieurs experts. " Un étudiant peut acheter un cahier d'exercices, étudier de façon intensive pendant un mois et réussir l'examen haut la main. Puis, deux mois après, il fera 50 % des fautes qu'il n'a pas commises dans son test ", lance Olivier Dezutter, responsable du programme de baccalauréat en enseignement au secondaire à l'Université de Sherbrooke. " C'est une bonne chose que tout le monde passe le même test. Mais l'important, c'est d'augmenter les compétences langagières des étudiants ", dit aussi Marcel Monette, doyen de la faculté [Faculté] des sciences de l'éducation de l'Université Laval. Selon lui, le test est d'abord un moyen de rassurer les parents et les commissions scolaires. Plusieurs croient qu'encore plus de futurs enseignants se buteront à la nouvelle épreuve uniforme de français. Car, même si les universités n'utilisaient pas le même test ces dernières années, les taux de réussite étaient faibles dans toutes les institutions. À l'Université de Sherbrooke, la faculté [Faculté] d'éducation utilisait la nouvelle version d'un test conçu par la Télé-Université, le test SEL (Service d'évaluation linguistique). L'an dernier, quatre étudiants sur 10 n'ont pu faire mieux que 75 %. De son côté, l'Université de Montréal soumettait ses futurs étudiants en enseignement à un test diagnostique d'entrée, le TFLM (test de français Laval-Montréal). Cet automne, près de la moitié des étudiants (48 %) n'ont pas atteint le seuil de réussite de 60 %. L'Université Laval utilise aussi le TFLM. Au baccalauréat en enseignement primaire, plus du tiers des étudiants ont obtenu moins de 60 % cet automne. " C'est peu reluisant ", souligne le doyen, Marcel Monette. Il est clair qu'il y a un problème de société au chapitre de la langue. " Stéphanie Thériault, étudiante en troisième année en enseignement du français à l'UQAR, a été estomaquée de constater que certains de ses confrères distinguaient mal l'utilisation du " a " et du " à " lorsqu'elle a participé à des travaux de recherche sur la qualité du français des futurs enseignants. Elle se souvient de la " guerre " déclenchée dans un cours, quand un professeur a suggéré de porter à 25 % de la note globale le pourcentage de points pouvant être retranchés à la suite d'erreurs de français. » Violaine BALLIVY et Émilie CÔTÉ, « Le test n'est pas une solution Le français des futurs enseignants laisse toujours à désirer », *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), (mardi 6 novembre 2007), p. 27. « Conrad Ouellon, président de ce comité et du Conseil supérieur de la langue française, est catégorique : " Je ne crois pas que les professeurs qui sortent des programmes de formation sont à même de prendre en charge de manière totalement efficace l'enseignement du français. " Les facultés d'éducation étudient la possibilité de réclamer un resserrement des exigences au collégial.

Mais avant de les estropier, ces chers enseignants illettrés et silencieux<sup>614</sup>, nous les remercierons, car ce sont eux qui déclenchèrent notre réflexion. Leur monde intellectuel qu'ils tentèrent de nous transmettre était à ce point décadent et stupide que nous nous révoltâmes très tôt contre celui-ci. Ceci généra en nous une rumination sur notre société et son système d'instruction que jamais nous n'abandonnerons et qu'il nous faudra bien exposer un jour ou l'autre sur le champ de bataille. Ainsi, s'il est permis d'être prétentieux, ces navets nous empestaient tellement l'existence qu'ils nous projetèrent

---

Mais les institutions universitaires ne peuvent, à elles seules, porter le fardeau du problème, souligne Conrad Ouellon. « Le simple fait que l'on ait besoin d'un test implique que les Québécois entrent à l'université sans avoir acquis les compétences suffisantes. » « On accepte des gens qu'on ne devrait jamais accepter. On ne peut pas changer quelqu'un à 22 ans d'un coup de baguette magique », conclut Suzanne G. [Suzanne-Geneviève] Chartrand. » Violaine BALLIVY et Émilie CÔTÉ, « Une lacune difficile à corriger », *La Presse* (Montréal), (mardi 6 novembre 2007), p. A2. « À l'Université Laval, les deux tiers des étudiants en enseignement primaire et préscolaire ont obtenu une note inférieure à 75 % l'an dernier, au test de français Laval-Montréal, que tous doivent passer à leur entrée dans le programme. Parmi eux, un tiers n'avaient pas réussi à atteindre le 60 % de bonnes réponses aux 65 questions à choix multiples. Tous ces étudiants ont dû s'inscrire à des cours de rattrapage en français. » Isabelle MATHIEU, « Test de français Sursis d'un an pour les futurs enseignants de Laval », *Le Soleil* (Québec), (mercredi 22 août 2007), p. 15. Voici un commentaire édifiant consternant : « Carole Fischer [professeure en Arts et Lettres et responsable du Centre de la communication orale et écrite de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)] est confiante de voir une majorité des étudiants actuels et futurs commencer leur stage à temps. « Si le taux d'échec est passablement élevé à la première tentative, il faut aussi dire qu'il n'y a plus qu'une minorité d'étudiants qui ne l'ont pas réussi au moment de débiter la troisième année du cours », conclut Mme Fischer. » C'est donc dire qu'il faut désormais un baccalauréat pour maîtriser son français au Québec ! Stéphane BÉGIN, « Futurs enseignants Un nouvel examen de français écrit sera nécessaire », *Le Quotidien* (Saguenay), (jeudi 25 janvier 2007), p. 16. « Comment voulez-vous que les Québécois parlent un français convenable quand 78 % des étudiants inscrits au baccalauréat en enseignement dans nos universités ne peuvent obtenir la note de passage de 75 % à l'examen de français ? « Plus de la moitié des futurs enseignants ont une connaissance insuffisante de la langue française », disait, en 2001, Gérard Larose, président de la Commission des États généraux sur l'avenir de la langue française au Québec. Va-t-on un jour se rendre compte que le patois remplace le français dans nos écoles, dans nos universités et dans nos médias ? [...] Quand on pense que les derniers tests, où plus des trois quarts échouaient, « étaient à peu près au niveau de 5<sup>e</sup> secondaire », dit Michel D. [Dominique] Laurier, doyen de la faculté [Faculté] des sciences de l'éducation à l'Université de Montréal, on doit s'inquiéter. Comment se fait-il que des gens qui ont complété plusieurs années d'étude après ce niveau n'aient pas pu en apprendre davantage ? » Jean-Guy DUBUC, « Si les enseignants parlaient français », *La Voix de l'Est* (Granby), (lundi 15 janvier 2007), p. 12. « C'était le dernier dimanche de septembre à la radio de Radio-Canada, dans un reportage sur ce nouvel examen de français auquel devront satisfaire désormais les futurs enseignants. C'est trop difficile, se plaignaient plusieurs, dont une qui est venue dire : Moi, je suis en enseignement spécialisé, je travaille avec des enfants qui ont des gros retards académiques ; qu'est-ce que ça peut bien faire si je fais des fautes ? En effet. Ça lui servirait à quoi d'être un peu moins naïf pour enseigner à des mongols, de toute façon ? On ne trouvera pas meilleure illustration du pragmatisme de notre projet éducatif. » Pierre FOGLIA, « Descartes », *La Presse* (Montréal), (samedi 14 novembre 2009), p. A5. Arrêtons là la saignée...

<sup>614</sup> Nous ne comprenons guère pourquoi les professeurs ne relèvent pas plus les problèmes de notre système d'éducation. Nous aimons à nous rappeler ce fragment d'Héraclite : « [Ceux qui dorment] sont ouvriers et coopérateurs de ce qui se produit dans le monde. » HÉRACLITE, « Fragments d'Héraclite », *La source grecque*, § 75, p. 144.

directement dans les bras de la philosophie... Faut-il occire ces avachis du cerveau ? Nous nous ingénierons, empanaché d'une sordide et ultime naïveté, à nous faire entendre d'eux avec nos considérations intempestives sur leur piètre enseignement. Conséquemment, nous gardons espoir qu'un de ces dégénérés récupérables comprendra nos propos et s'éduquera à leur faible lueur. Nous eûmes un ton nietzschéen, pardonnez-nous notre offense...

*« Éduquer les éducateurs ! Mais les premiers doivent s'éduquer eux-mêmes ! Et c'est pour eux que j'écris<sup>615</sup>. »*

Friedrich Nietzsche

J'attends de votre part les critiques et les commentaires sincères et, surtout, sanglants !

Ne me laissez pas trop divaguer, seul.

Jean-François

---

<sup>615</sup> Friedrich NIETZSCHE, tome II (2<sup>e</sup> volume), FP 5 [25] (printemps-été 1875), p. 288. « To educate educators! But the first ones must educate themselves! And for these I write. » Patrick FITZSIMONS, « Revaluing the Self: Nietzsche's Critique of Liberal Education », *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, chapitre 9, p. 139.

En guise d'épilogue : un appel aux maîtres !

*Appel aux maîtres*

*J'aperçois devant moi, dans cet auditoire, beaucoup de maîtres et beaucoup de jeunes. Maîtres, jeunes et vieux maîtres, puissé-je vous avoir convaincus qu'il n'y a d'avenir, de redressement énergique, pour notre peuple, que dans une sorte de sublimation de sa vie. **Élevez le plus haut que vous pourrez l'idéal spirituel de l'éducation ; élevez le niveau moral de la jeunesse.** Coûte que coûte, il faut que diminue, chez nous, le nombre effarant des renégats ou des canards de bois.*

**Lionel GROULX, « Appel aux maîtres », *Pourquoi nous sommes divisés*, p. 42.**

**Notre mise en évidence.**

## **Bibliographie**

Si cette bibliographie liste des ouvrages qui ne furent pas directement cités dans notre travail, ils constituèrent pourtant des références incontournables lors de notre long parcours. Nous songeons entre autres à certains titres nietzschéens qui se répètent. Cette situation est due au fait qu'étant plus ou moins habile avec la lecture des œuvres originales en allemand, nous optâmes pour lire en parallèle plusieurs traductions. Bien que cette méthode exige beaucoup plus de temps [et d'argent !], elle nous permit néanmoins de faire d'étonnantes découvertes et de récolter certaines données utiles aux analyses des différentes traductions et à leur comparaison. En outre, elle nous illumina sur le travail de certains qui est parfois fortement influencé par leur conception personnelle de Nietzsche, nous rendit sensible à plusieurs erreurs de traduction ainsi que de référence et d'analyse se trouvant généralement dans les notes. De plus, comme ce fut le cas pour notre lecture d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, cette démarche nous bénéficia en nous dispensant généreusement nombre de petits trésors qui ne se retrouvent pas nécessairement d'une traduction à l'autre ou dans les éditions allemandes. Évoquons simplement l'index des animaux de Paul Mathias, l'appendice de Maurice Betz réunissant des aphorismes de Nietzsche éclaircissant grandement le propos du livre, etc. Un second exemple, tout à fait éloquent de notre démarche, serait l'essai de Bertram dont les différentes traductions nous permirent de mieux circonscrire les références sur lesquelles il se basa pour nous livrer son admirable réflexion poétique. Les notices précédées d'un astérisque (\*) marquent ces fameux bouquins non directement cités dans le corps de notre mémoire. Finalement, en ce qui concerne les disques et certaines émissions télévisuelles ou radiophoniques, nous n'avons guère cru bon de répéter ici nos références qui n'auraient d'ailleurs apporté aucune information supplémentaire au lecteur.

### **A. LES IMPRIMÉS**

#### **Livres**

AGAZZI Evandro et al., *L'objectivité dans les différentes sciences / Die Objektivität in den verschiedenen Wissenschaften*, Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, 1988.

ALLARD Gérard, *LA BOÉTIE ET MONTAIGNE sur les liens humains*, Sainte-Foy, Le Griffon d'argile, Philosophie, 1<sup>er</sup> trimestre 1994.

ARNAULD D'ANDILLY Robert, *Stances choisies de M. Arnauld d'Andilly, sur la vie de Jésus-Christ, et sur diverses vérités chrétiennes*, 1711.

\*BARONI Christophe, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, Paris, Buchet/Chastel, 4<sup>e</sup> trimestre 1961. Le texte de cette édition n'est pas tout à fait le même que celui de la seconde.

BARONI Christophe, *Nietzsche éducateur De l'homme au Surhomme*, Paris, Éditions Fabert, janvier 2008.

BARTHOLY Marie-Claude et DESPIN Jean-Pierre, *La gestion de l'ignorance*, Paris, Presses Universitaires de France, Politique d'aujourd'hui, septembre 1993.

BAUDELAIRE Charles Pierre, *Œuvres complètes* (tome I), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2<sup>e</sup> trimestre 1980.

BAVEREL-CROISSANT Marie-Françoise, *La vie et les œuvres complètes de Jacques Vallée Des Barreaux (1599-1673)*, Paris, Honoré Champion, Libre pensée et littérature clandestine, 2001.

BEAUSOLEIL Pascal, *Les chrétienneries 2*, Montréal, Les Éditions des Intouchables, 2001.

BÉGIN Pierre-Luc et FALARDEAU Pierre, *Québec libre ! Entretiens politiques avec Pierre Falardeau*, Québec, Éditions du Québécois, Les Incontournables du Québécois, 2007.

BERTRAM Ernst, *Nietzsche Attempt at a Mythology*, traduit en anglais par Robert Edward NORTON, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2009.

\*BERTRAM Ernst, *Nietzsche Essai de mythologie*, traduit de l'allemand par Robert PITROU, Paris, Éditions du Félin, collection Les marches du temps, mars 2007. Une toute petite section, potentiellement fort utile, nommée *Additions et corrections* s'ajoute à cette édition.

BERTRAM Ernst, *Nietzsche Essai de mythologie*, traduit de l'allemand par Robert PITROU, Paris, Éditions du Félin, novembre 1990.

\*BERTRAM Ernst, *Nietzsche Încercare de mitologie*, traduit en roumain par Ion NASTASIA et Maria NASTASIA, Bucarest, Humanitas, 1998.

\*BERTRAM Ernst, *Nietzsche Per una mitologia*, traduction en italien de Martha KELLER, Bologne, Il Mulino, 1988.

\*BERTRAM Ernst, *Nietzsche Versuch einer Mythologie*, Bonn, Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985.

- BISHOP Paul et STEPHENSON Roger H., *Friedrich Nietzsche and Weimar Classicism*, Rochester, Camden House, 2005.
- BLAKE William, *The Marriage of Heaven and Hell*, Londres et New York, Oxford University Press en association avec the Trianon Press (Paris), 1975.
- BLANSHARD Brand, *On Philosophical Style*, Manchester, Manchester University Press, 1954.
- BOCKEL Pierre, *L'Enfant du rire*, Paris, éditions Grasset & Fasquelle, 1973.
- BURCKHARDT Jacob, *History of Greek Culture*, traduction de Palmer HILTY, Londres, Constable Publishers, 1963.
- BURGER Ronna, *The Phaedo: A Platonic Labyrinth*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1984.
- CAMUS Albert, *Le mythe de Sisyphe Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, collection idées, n° 1, 1942.
- CATELLIER Maxime, « La Mort du Canada », *La Mort du Canada* suivi de *Lettre à Jean Benoît*, Montréal, Poètes de Brousse, Essais libres, 4<sup>e</sup> trimestre 2009.
- CESSOLE Bruno de et CAUSSÉ Jeanne (sous la direction de), *Nietzsche 1892-1914*, Paris, Maisonneuve et Larose/Éditions des Deux Mondes, décembre 1997.
- CHANG Raymond et PAPILLON Luc, *Chimie fondamentale Principes et problèmes*, Montréal et Toronto, Chenelière/McGraw-Hill, 1<sup>er</sup> trimestre 1998.
- CHAR René, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, NRF, collection poésie, 1<sup>er</sup> trimestre 1967.
- CLIFFORD William Kingdon, *Lectures and Essays*, Londres et New York, Macmillan and Co., 1886 (seconde édition).
- CORTÉS Hernán, *La conquête du Mexique*, traduction de Désiré CHARNAY, Paris, La Découverte/Poche, Littérature et voyages, mai 1996.
- COURNOT Antoine Augustin, *Des institutions d'instruction publique en France*, tome VII des *Œuvres complètes*, édité par Angèle KREMER-MARIETTI, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1977.
- CUMONT Franz, « À propos des dernières paroles de Socrate », *Comptes rendus des séances de l'année 1943* (de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Paris, Henri Didier, pp. 112-126.
- DANIEL-ROPS (PETIOT Henri), *Le Monde sans âme*, Paris, Librairie Plon, 1932.

- DE KONINCK Godelieve, *À quand l'enseignement ? Plaidoyer pour la pédagogie*, Montréal, Les Éditions Logiques, Théories et pratiques dans l'enseignement, 1<sup>er</sup> trimestre 1996.
- DE KONINCK Thomas, *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France, Interventions philosophiques, février 2000.
- DE KONINCK Thomas, *Philosophie de l'éducation Essai sur le devenir humain*, Paris, Presses Universitaires de France, THÉMIS, 2004.
- DE LORIMIER François-Marie-Thomas (Chevalier), *15 février 1839 Lettres d'un patriote condamné à mort*, édition préparée par Marie-Frédérique DESBIENS et Jean-François NADEAU, Montréal, Comeau & Nadeau et Agone, Mémoire des Amériques, 1<sup>er</sup> trimestre 2001.
- DERRIDA Jacques, *Otobiographies L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, Paris, éditions galilée, collection débats, 1984.
- EMERSON Ralph Waldo, *Essays (First and Second Series)*, New York, A. L. Burt, Burt's Library of the World's Best Books.
- FALARDEAU Pierre, *15 février 1839 scénario*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1996.
- FALARDEAU Pierre, *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, essais 10/10, n° 119, 2000.
- FALARDEAU Pierre, *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, Montréal, VLB éditeur, Partis pris actuels, 1<sup>er</sup> trimestre 2009.
- FOUCHER DE CAREIL Louis-Alexandre, *Hegel et Schopenhauer Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, Paris, Librairie de L. Hachette et C<sup>ie</sup>, 1862.
- FRÈRE UNTEL (DESBIENS Jean-Paul), *Les insolences du Frère Untel*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960.
- \*GARNIER Pierre, *Frédéric Nietzsche*, Paris, Pierre Seghers, éditeur, Poètes d'aujourd'hui, n° 59, 1957. Cette première édition contenait notamment des extraits de la *Volonté de puissance* retirée dans la seconde.
- \*GARNIER Pierre, *Friedrich Nietzsche*, Paris, Pierre Seghers, éditeur, Poètes d'aujourd'hui, n° 59, 3<sup>e</sup> trimestre 1970.
- GAUTHIER Clermont, *Fragments et résidus 1. Nietzsche éducateur.*, Ottawa, Édition GREME, Collection L'UNE, 1988.

- GOETHE Johann Wolfgang von, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduction de Jean CHUZEVILLE, nouvelle édition revue et présentée par Claude ROËLS, Paris, Gallimard, mars 1988.
- GOETHE Johann Wolfgang von, *Novelle Das Märchen*, Stuttgart, Philipp Reclam jun., Universal-Bibliothek, n° 7621, 1984.
- GOETHE Johann Wolfgang von, *Torquato Tasso*, traduit et préfacé par Hippolyte LOISEAU, Paris, Éditions Aubier Montaigne, collection bilingue des classiques étrangers, 3<sup>e</sup> trimestre 1977.
- GROULX Lionel, *Constantes de vies*, Ottawa, Fides, Bibliothèque économique et sociale, 1967
- GROULX Lionel, *Pourquoi nous sommes divisés*, Montréal, Les éditions de l'Action nationale, 20 novembre 1943.
- GUITRY Sacha, *Les femmes et l'amour*, Paris, Presses Pocket, n° 2377, août 1985.
- HADOT Pierre, *Éloge de Socrate*, Paris, Éditions Allia, 1998 et 1999.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, « B. Socrate », *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, traduction de Pierre GARNIRON, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 3<sup>e</sup> trimestre 1971, tome 2, chapitre ii, pp. 273-338.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *La Raison dans l'Histoire Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, traduction de Kostas PAPAIOANNOU, Paris, Librairie Plon, collection 10/18, n° 235, 4<sup>e</sup> trimestre 1979.
- HEIDEGGER Martin, *Questions III*, traduit de l'allemand par André PRÉAU, Roger MUNIER et Julien HERVIER, Paris, Gallimard, NRF, 1<sup>er</sup> trimestre 1966.
- HËLDERLIN Friedrich, *Poèmes*, traduction de Geneviève BIANQUIS, Paris, éditions Aubier-Montaigne, collection bilingue des classiques allemands, 1943.
- HÖLDERLIN Friedrich, *La mort d'Empédocle*, traduction d'André BABELON, Paris, Gallimard, *La Nouvelle Revue française*, 1929.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1<sup>er</sup> trimestre 1967.
- HONNETH Axel, *La réification Petit traité de Théorie critique*, traduit de l'allemand par Stéphane HABER, Paris, Gallimard, NRF essais, 2007.
- HUGO Victor, *Théâtre complet I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 3<sup>e</sup> trimestre 1963.
- IONESCO Eugène, *Le roi se meurt*, Paris, Gallimard, collection Folio, n° 361, 1963.

- JAEGER Werner Wilhelm, *À la naissance de la théologie Essai sur les présocratiques*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1966.
- JAEGER Werner Wilhelm, *Paideia: the Ideals of Greek Culture (Second Edition)*, volumes I et II, traduction de Gilbert HIGHET, New York, Oxford University Press, 1962.
- JAMES William, *A Pluralistic Universe*, New York, Londres, Bombay et Calcutta, Longmans, Green, and co., juin 1920.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, Champ philosophique, n° 66, 1964.
- JAURÈS Jean, *Pour la laïque et autres textes*, Lormont, Le Bord de L'eau, Bibliothèque républicaine, avril 2006.
- KANT Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, édition publiée sous la direction de Ferdinand ALQUIÉ, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 134, octobre 1989.
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure (tome second)*, traduit de l'allemand par Jules BARNI, Paris, Germer-Baillière, libraire-éditeur, 1869.
- KANT Emmanuel, *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766*, traduction par Michel FICHANT, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1973.
- KAUFMANN Walter, *Nietzsche: Philosopher, Psychologist, Antichrist*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1974 (4<sup>e</sup> édition).
- KIERKEGAARD Søren Aabye, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduction de Paul PETIT, Paris, Gallimard, collection tel, n° 149, juin 2002.
- KIERKEGAARD Søren Aabye, *Post-scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques 1846 (tome X, volume I)*, traduction de Paul-Henri TISSEAU et Else-Marie JACQUET-TISSEAU, Paris, Éditions de l'Orante, Œuvres complètes, 1977.
- LAFORCE Anton-Frederik, *Regards nietzschéens sur l'éducation*, mémoire de maîtrise, Faculté des sciences sociales, département de sociologie, Université Laval, Sainte-Foy, octobre 1997.
- LA ROCHEFOUCAULD François de, *Réflexions ou sentences et maximes morales suivi de Réflexions diverses*, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, n° 1530, 3<sup>e</sup> trimestre 1965.

- LE BLANC Louis-Charles, *Ironie et dialectique dans les fragments de F. Schlegel*, thèse de doctorat, Faculté de philosophie, Université Laval, Sainte-Foy, juin 1995.
- LEVY EDELSTEIN Emma Jeannette et EDELSTEIN Ludwig, *Asclepius Collection and Interpretation of the Testimonies* (volumes 1 et 2), Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1998.
- MADELIN Louis, *Talleyrand*, Paris, Ernest Flammarion, 2<sup>e</sup> trimestre 1944.
- MARCEL Gabriel, *Les Hommes contre l'humain*, nouvelle édition sous la direction de Jeanne PARAIN-VIAL, Paris, Éditions Universitaires, collection philosophie européenne, octobre 1991.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, NRF, collection idées, n° 75, 4<sup>e</sup> trimestre 1971.
- MONTAIGNE Michel de, *Essais* (livre troisième), Paris, Gallimard, collection Folio, n° 291, 1965.
- MONTAIGNE Michel de, *Essais* (tome 1), Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, n° 1393, 1972.
- MONTAIGNE Michel de, *Essais* (tome 2), Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, n° 1395, 1972.
- MONTAIGNE Michel de, *Lettres*, Bordeaux, L'Horizon chimérique, collection « de mémoire », 1991.
- MONTAIGNE Michel de, *Sur la mort d'un ami*, Paris, Desclée de Brouwer, Les Carnets DDB, janvier 1995.
- MORIN Edgar, *La Méthode 4 Les Idées*, Paris, Seuil, octobre 1991.
- NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Au delà du bien et du mal*, traduction d'André MEYER et René GUAST, Paris, Bordas, 2<sup>e</sup> trimestre 1948.
- \*NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Considérations inactuelles David Strauss De l'utilité et des inconvénients des Études historiques*, traduit par Henri ALBERT<sup>1</sup>, Paris, Mercure de France, œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, 1943 (dixième édition).
- \*NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Considérations inactuelles Schopenhauer éducateur Richard Wagner à Bayreuth* (deuxième série), traduit par Henri

---

<sup>1</sup> De son vrai nom, Henri-Albert Haug.

- ALBERT, Paris, Mercure de France, collection d'auteurs étrangers, œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, 1922.
- NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Ecce homo*, traduit de l'allemand par Henri ALBERT, Paris, Denoël / Gonthier, Bibliothèque Médiations, avril 1982.
- NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *L'Antéchrist*, traduction par Robert ROVINI, Paris, Jean-Jacques Pauvert, éditeur, Libertés, n° 57, 2<sup>e</sup> trimestre 1967.
- \*NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Le Cas Wagner et Nietzsche contre Wagner*, traduction par Paul LEBEER, Paris, Jean-Jacques Pauvert, éditeur, Libertés nouvelles, n° 5, 1<sup>er</sup> trimestre 1968.
- NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Le crépuscule des idoles précédé de Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner* et suivi de *L'antéchrist*, traduction d'Henri ALBERT, Paris, Mercure de France, 1952.
- NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Par delà le bien et le mal*, traduit par Henri ALBERT, Paris, Mercure de France, 1963.
- \*NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Poésies complètes* (premier et deuxième volumes), traduction de Paul ARNOLD et Yanette DELÉTANG-TARDIF, Paris, Les Presses Littéraires de France, novembre 1949.
- \*NIETZSCHE Frédéric (Friedrich), *Poésies*, traduction de Jean-Jacques BRIU, Paris, Éditions Éole, novembre 1991.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, Paris, Au Sans Pareil, éditeurs, La Bibliothèque des chefs-d'œuvre, 1996. Cette version contient une section intitulée *Quelques repères avant la lecture* assez intéressante. Le texte est en outre jonché de gravures d'Albrecht Dürer, peintre et graveur allemand qu'appréciait Nietzsche.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, Paris, Max Milo, la collection L'Inconnu, 2006. Très belle édition agrémentée d'œuvres de la Collection de l'Art Brut à Lausanne.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Maurice BETZ, Paris, Gallimard, Le Livre de Poche, n°s 987 et 988 (volume double), 2<sup>e</sup> trimestre 1965.
- NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction révisée de Geneviève BIANQUIS, Paris, GF-Flammarion, n° 881, 1996.

- NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Marthe ROBERT, Paris, Le Club Français du Livre, Bibliothèque 10/18, n° 646, septembre 1998.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Maurice DE CANDILLAC, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 8, septembre 2004.
- NIETZSCHE Friedrich, *Aurore* (tome IV), traduction de l'allemand par Julien HERVIER, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, mars 2000.
- NIETZSCHE Friedrich, *Basic Writings of Nietzsche*, traduit et édité par Walter KAUFMANN, New York, The Modern Library, 2000.
- NIETZSCHE Friedrich, *Briefe Januar 1880 – Dezember 1884* (tome III, premier volume), Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1981.
- NIETZSCHE Friedrich, *Briefe Januar 1885 – Dezember 1886* (tome III, troisième volume), Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1982.
- NIETZSCHE Friedrich, *Considérations inactuelles I et II* (tome II, premier volume), traduction de l'allemand par Pierre RUSCH, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, mai 1990.
- NIETZSCHE Friedrich, *Considérations inactuelles I et II*, traduction de Geneviève BIANQUIS, Paris, éditions Aubier-Montaigne, collection bilingue des classiques étrangers, 1964.
- NIETZSCHE Friedrich, *Considérations inactuelles III et IV* (tome II, deuxième volume), traduction de l'allemand par Henri-Alexis BAATSCH et al., Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, avril 1988.
- NIETZSCHE Friedrich, *Considérations intempestives (III et IV)*, traduction de Geneviève BIANQUIS, Paris, éditions Aubier-Montaigne, collection bilingue des classiques allemands, 1964.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Correspondance avec Malwida von Meysenbug*, traduit de l'allemand par Ludovic FRÈRE, Paris, éditions Allia, octobre 2005.
- NIETZSCHE Friedrich, *Correspondance I Juin 1850 – Avril 1869*, traduction de Henri-Alexis BAATSCH et al., Paris, Gallimard, Correspondance, novembre 1986.
- NIETZSCHE Friedrich, *Correspondance II Avril 1869 – Décembre 1874*, traduction de Jean BRÉJOUX et Maurice DE GANDILLAC, Paris, Gallimard, Correspondance, novembre 1986.

- NIETZSCHE Friedrich, *Correspondance III Janvier 1875 – Décembre 1879*, traduction de Jean LACOSTE, Paris, Gallimard, Correspondance, octobre 2008.
- NIETZSCHE Friedrich, *Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau*, traduit de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, 1974.
- NIETZSCHE Friedrich, *Dithyrambes de Dionysos* (tome VIII, deuxième volume), traduit de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, 1974.
- NIETZSCHE Friedrich, *Ecce Homo Nietzsche contre Wagner*, traduction par Éric BLONDEL, Paris, GF Flammarion, n° 572, 1992.
- NIETZSCHE Friedrich, *Ecce Homo*, traduit de l'allemand par Alexandre VIALATTE, Paris, Union Générale d'Éditions, Bibliothèque 10/18, n° 1897, janvier 1997.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Essai d'autocritique et autres préfaces*, traduction de Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Éditions du Seuil, Collection Points, série essais, n° 384, février 1999.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome IX), traduits de l'allemand par Anne-Sophie ASTRUP et Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, février 1997.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome X), traduits de l'allemand par Jean LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, octobre 1982.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome XI), traduits de l'allemand par Michel HAAR et Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, février 1982.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome XII), traduits de l'allemand par Julien HERVIER, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, 4<sup>e</sup> trimestre 1979.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome XIII), traduits de l'allemand par Pierre KLOSSOWSKI et Henri-Alexis BAATSCH, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, 4<sup>e</sup> trimestre 1976.
- NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (tome XIV), traduits de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, octobre 2003.

- \*NIETZSCHE Friedrich, *Généalogie de la morale*, traduction inédite par Éric BLONDEL et al., Paris, GF Flammarion, n° 754, septembre 1996.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain* (Nouvelle édition revue), traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX [et non DESTROUNEAUX comme nous le lisons] et Henri ALBERT, Paris, Hachette Littératures, collection « Pluriel », 1988.
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain* (tome III, deuxième volume), traduction de l'allemand par Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, janvier 1988.
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain* (tome III, premier volume), traduction de l'allemand par Robert ROVINI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, janvier 1988.
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain*, traduction d'Alexandre-Marie DESROUSSEAUX et Henri ALBERT, revue par Angèle KREMER-MARIETTI, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4634, 1995.
- NIETZSCHE Friedrich, *La Généalogie de la morale*, traduction par Patrick WOTLING, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4659, 2000.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La Généalogie de la morale*, traduction revue d'Henri ALBERT, Paris, Fernand Nathan, Les intégrales de philo, n° 13, 1981.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La généalogie de la morale*, traduit de l'allemand par Isabelle HILDENBRAND et Jean GRATIEN, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 16, 1971.
- NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie* (tome I, premier volume), traduction de l'allemand par Michel HAAR et al., Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, mai 1977.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, traduction de Cornélius HEIM, Paris, éditions Gonthier, Bibliothèque Médiations, n° 17, 1964.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La Naissance de la tragédie*, traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, revue par Angèle KREMER-MARIETTI, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4625, 1994.

- NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS, Paris, Gallimard, collection idées, n° 210, 1949.
- NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Hans HILDENBRAND et Laurent VALETTE, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, collection 10/18, n° 2162, février 1991.
- NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Michel HAAR, Philippe LACOUÉ-LABARTHE et Jean-Luc NANCY, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 32, janvier 1986.
- NIETZSCHE Friedrich, *L'antéchrist*, présentation et traduction par Éric BLONDEL, Paris, GF Flammarion, n° 753, 1996 (2<sup>e</sup> édition corrigée).
- NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist* suivi de *Ecce Homo*, traduit de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 137, juin 2005.
- NIETZSCHE Friedrich, *L'antéchrist*, traduction et présentation par Dominique TASSEL, Paris, Union Générale d'Éditions, Bibliothèque 10/18, n° 360, janvier 1985.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La volonté de puissance*, traduit par Henri ALBERT, Paris, éditions du Trident, 1989.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La volonté de puissance I*, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS, Paris, Gallimard, collection Tel, n° 259, septembre 1995.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *La volonté de puissance II*, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS, Paris, Gallimard, collection Tel, n° 260, septembre 1995.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le Cas Wagner Crépuscule des idoles*, présentations et traductions par Éric BLONDEL et Patrick WOTLING, Paris, GF Flammarion, n° 1174, 2005.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Le Cas Wagner* suivi de *Nietzsche contre Wagner*, traduit de l'allemand par Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard, collection idées, 2<sup>e</sup> trimestre 1980.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Le Cas Wagner*, traduit de l'allemand par Lionel DUVOY, Paris, Éditions Allia, avril 2007.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le crépuscule des idoles* suivi de *Le cas Wagner*, traduction d'Henri ALBERT, Paris, Denoël / Gonthier, Bibliothèque Médiations, n° 68, 3<sup>e</sup> trimestre 1976.

- NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai Savoir « la gaya scienza »* (tome V), traduction de l'allemand par Pierre KLOSSOWSKI, revue par Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Œuvres philosophiques complètes, novembre 1982.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le gai savoir*, présentation et traduction inédite par Patrick WOTLING, Paris, GF Flammarion, n° 718, 2000 (2<sup>e</sup> édition corrigée).
- NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai Savoir*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4620, 1993.
- NIETZSCHE Friedrich, *Le gai savoir*, traduit de l'allemand par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, 1950.
- NIETZSCHE Friedrich, *Les philosophes préplatoniciens* suivi de *Les διαδοχαί des philosophes*, traduit de l'allemand par Nathalie FERRAND, Paris, éditions de l'éclat, polemos, novembre 1994.
- NIETZSCHE Friedrich, *Lettres choisies*, traduites par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, 1937.
- NIETZSCHE Friedrich, *Mort parce que bête*, traduction de J. NIESTEN, Paris, Association Parc, mars 1998.
- NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres* (premier et deuxième volumes), édition dirigée par Jean LACOSTE et Jacques LE RIDER, Paris, Éditions Robert Laffont, Bouquins, 1993.
- NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres I La Naissance de la tragédie Considérations inactuelles*, édition publiée sous la direction de Marc BUHOT DE LAUNAY, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, octobre 2000.
- NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà bien et mal*, traduction et présentation par Patrick WOTLING, Paris, GF Flammarion, n° 1057, 2000.
- NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà bien et mal*, traduit de l'allemand par Cornélius HEIM, Paris, Gallimard, collection idées, n° 325, 2<sup>e</sup> trimestre 1975.
- NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, traduction d'Angèle KREMER-MARIETTI, Paris, L'Harmattan, commentaires philosophiques, janvier 2006.
- NIETZSCHE Friedrich, *Par delà le bien et le mal*, traduction de Geneviève BIANQUIS, Paris, éditions Aubier-Montaigne, collection bilingue des classiques étrangers, 2<sup>e</sup> trimestre 1951.

- NIETZSCHE Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, n° 4605, 2000.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Poèmes 1858-1888 Fragments poétiques* suivis des *Dithyrambes pour Dionysos*, traduction de Michel HAAR, Paris, Gallimard, collection Poésie, n° 311, mai 1997.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Poésies*, traduction de l'allemand par Georges RIBEMONT-DESSAIGNES, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 2<sup>e</sup> trimestre 1984.
- NIETZSCHE Friedrich, *Pour une généalogie de la morale*, traduction d'Henri ALBERT, revue par Marc SAUTET, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Classiques de la philosophie, 1990.
- NIETZSCHE Friedrich, *The Gay Science*, traduit par Walter KAUFMANN, New York, Random House, Inc., Vintage Books, mars 1974.
- NIETZSCHE Friedrich, *The Will to Power*, traduction nouvelle de Walter KAUFMANN et Reginald John HOLLINGDALE, New York, Random House, Inc., Vintage Books, septembre 1968.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Thus Spoke Zarathustra*, traduit par Walter KAUFMANN, New York, The Modern Library, 1995.
- \*NIETZSCHE Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, nouvelle traduction de l'allemand de Nils GASCUEL, Arles, Actes Sud, Babel, Les philosophiques, n° 302, décembre 1997.
- NIETZSCHE Friedrich, RÉE Paul et SALOMÉ Lou von, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Ole HANSEN-LØVE et Jean LACOSTE, Paris, Quadrige/PUF, n° 349, septembre 2001.
- \*NIETZSCHE Friedrich et WAGNER Cosima, *Lettres*, traduites de l'allemand par Stephan KÄMPFER, Paris, le cherche midi éditeur, collection « amor fati », septembre 1995.
- PALAHNIUK Chuck, *Fight Club*, New York et Londres, W. W. Norton & Company, 1996.
- PAUL Jean (RICHTER Johann Paul Friedrich), *Titan A romance* (volume I), traduction en anglais par Charles Timothy BROOKS, New York, Henry Holt and Company, Leisure Hour Series, n° 82, 1877.
- PASCAL Blaise, *Pensées*, texte établi par Michel LE GUERN, Paris, Gallimard, collection folio classique, n° 2777, 1977.

- PETERS Michel et al., *Nietzsche's Legacy for Education Past and Present Values*, Wesport et Londres, Bergin & Garvey, 2001.
- RENAN Joseph Ernest, *L'avenir de la science – Pensées de 1848 –*, Paris, Calmann Lévy, 1848.
- RENARD Pierre-Jules, *Journal 1887-1910* suivi d'un index, édition présentée et annotée par Henry BOUILLIER, Paris, Robert Laffont, Bouquins, juin 1990.
- REVERDY Pierre, *En vrac Notes* suivi de *Un morceau de pain noir* (tome xi des *Œuvres complètes*), Paris, Flammarion, 1989.
- ROSTAND Edmond, *Cyrano de Bergerac Comédie héroïque en cinq actes, en vers*, Paris, Eugène Fasquelle, 1898.
- SAINT-DENYS-GARNEAU Hector de, *Poésies Regards et jeux dans l'espace Les solitudes*, Montréal, Fides, Nénuphar, n° 36, 1<sup>er</sup> trimestre 1972.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Citadelle*, Paris, Gallimard, Le Livre de Poche, n° 1532-1534 (volume triple), 1948.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, Le Livre de Poche, n° 21, 1942.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, Le Livre de Poche, n° 68, 1939.
- SARTRE Jean-Paul, *L'être et le néant Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, collection tel, 1943.
- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n° 19, juillet 2008.
- SAUTET Marc et BOUSSIGNAC Patrick, *Nietzsche pour débutants*, Paris, Éditions La Découverte, 1986.
- SCHAERER René, *La question platonicienne Étude sur les rapports de la pensée et de l'expression dans les dialogues*, Mémoire de l'Université de Neuchâtel (tome dixième), Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1969.
- SCHOPENHAUER Arthur, *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* Édition complète (1813-1847), textes traduits et annotés par François-Xavier CHENET, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1991.
- SCRIABINE Alexandre Nikolaïevitch, *Notes et réflexions Carnets inédits*, traduction du russe par Marina SCRIBINE, Paris, Éditions Klincksieck, collection L'esprit et les formes, 3<sup>e</sup> trimestre 1979.

- SHAKESPEARE William, *Beaucoup de bruit pour rien Much Ado About Nothing*, traduction de Marcelle SIBON, Paris, GF-Flammarion, 1991.
- SHAKESPEARE William, *La Nuit des Rois Twelfth Night: or, what you will*, traduction de Pierre LEYRIS, Paris, GF-Flammarion, février 1994.
- SIMARD Francis, *Pour en finir avec octobre*, Montréal, Comeau & Nadeau et Agone, Mémoire des Amériques, 3<sup>e</sup> trimestre 2000. Cette édition plus récente contient une préface de Pierre Falardeau et une postface de Francis Simard des plus émouvantes.
- SIMARD Francis, *Pour en finir avec octobre*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 4<sup>e</sup> trimestre 1982.
- SLOTERDIJK Peter, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Calmann-Lévy, Petite bibliothèque des idées, 2000.
- SOLJÉNITSYNE Alexandre, *Le déclin du courage* (discours de Harvard, juin 1978), traduit du russe par Geneviève et José JOHANNET, Paris, Éditions du Seuil, 4<sup>e</sup> trimestre 1978.
- SOLOMON Robert C., *Living with Nietzsche What the Great "Immoralist" Has to Teach Us*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- STENDHAL, *Correspondance* (tome II), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 4<sup>e</sup> trimestre 1967.
- STIEGLER Barbara, *Nietzsche et la biologie*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Philosophies, mars 2001.
- TCHEKHOV Anton, « Carnets de notes », *Quatre nouvelles Carnet de notes*, traduit du russe par Génia CANNAC, Paris, Calmann-Lévy, 1957, pp. 199-283.
- TOCQUEVILLE Alexis de, *L'ancien régime et la Révolution*, édité par Jacob-Peter MAYER, Paris, Gallimard, collection idées, n° 55, 1967.
- TOLSTOÏ Léon, *La mort d'Ivan Illitch suivi de Maître et serviteur et de Trois morts*, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, n° 3958, 1976.
- TREICH Léon, *L'Esprit d'Alexandre Dumas*, Paris, Gallimard, collection d'anas, 1926.
- TROTSKY Léon, *Ma vie*, traduit du russe par Maurice PARIJANINE, Paris, Gallimard, collection Folio, n° 446, 1953.
- TSVETAeva Marina, *Le Poète et le temps*, traduction du russe par Véronique LOSSKY, Le temps qu'il fait, avril 1989.

- VAUVENARGUES (marquis de ; C LAPIERS Luc de), *Réflexions et Maximes*, introduction et éclaircissements de Samuel SILVESTRE DE SACY, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, n° 3154, 1<sup>er</sup> trimestre 1971.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier-Flammarion, Texte intégral, n° 28, 3<sup>e</sup> trimestre 1964.
- WEIL Simone, « Fragments d'Héraclite », *La source grecque*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 139-148.
- WEIL Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1948.
- WHITEHEAD Alfred North, *Process and Reality An Essay in Cosmology*, édité par David Ray GRIFFIN et Donald W. SHERBURNE, New York, The Free Press, 1978.
- WHITEHEAD Alfred North, *Science and the Modern World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938.

#### Articles de périodiques

- ALLEN Valerie et AXIOTIS Ares, « Nietzsche on the Future of Education », *Telos*, n° 111 (printemps 1998), pp. 107-121.
- BARON James R., « On Separating the Socratic from the Platonic in *Phaedo* 118 », *Classical Philology*, volume 70, n° 4 (octobre 1975), pp. 268 et 269.
- BINGHAM Charles, « What Friedrich Nietzsche Cannot Stand about Education: Toward a Pedagogy of Self-reformulation », *Educational Theory*, volume 51, n° 3 (septembre 2001), pp. 337-351.
- CARDWELL Mark, « Homme de chiffres et de cœur », *Affaires universitaires University Affairs*, (juin et juillet 2007), pp. 10-17.
- CLARK Pamela M., « A Cock to Asclepius », *The Classical Review*, volume 2 (nouvelles séries), n° 3 et 4 (décembre 1952), p. 146.
- COOPER David Edward, « On Reading Nietzsche on Education », *Journal of Philosophy of Education*, volume 17, n° 1 (juillet 1983), pp. 119-126.
- DE KONINCK Charles, « Le Langage philosophique », *Laval théologique et philosophique*, volume xx, n° 2 (1964), pp. 205-213.
- DE KONINCK Jean-Marie, « Entrevue avec Jean-Marie De Koninck Scientifique de l'année 2005 », *Bulletin AMQ*, volume XLVI, n° 1 (mars 2006), pp. 6-26.

- DE KONINCK Thomas, « La philosophie est plus que jamais nécessaire », *Phares*, volume 4 (été 2004), pp. 23-27.
- DE KONINCK Thomas, « Les multiples acceptions du “ sens commun ” », *Revue philosophique de Louvain*, tome 101, n° 4 (novembre 2003), pp. 707-720.
- DERRIDA Jacques, « The Principle of Reason: The University in the Eyes of its Pupils », *Diacritics*, volume 13, n° 3 (automne 1983), pp. 3-20.
- DORNES Martin, « Die emotionalen Ursprünge des Denkens », *WestEnd Neue Zeitschrift für Sozialforschung*, volume 2, n° 1 (2005), pp. 3-48.
- GAUTIER René, « Les dernières paroles de Socrate », *Revue universitaire*, n° 1 (janvier-février 1955), pp. 274 et 275.
- GILL Christopher, « The Death of Socrates », *The Classical Quarterly*, volume 23 (nouvelles séries), n° 1 (mai 1973), pp. 25-28.
- GORDON Haim, « Nietzsche's Zarathustra as Educator », *Journal of Philosophy of Education*, volume 14, n° 2 (novembre 1980), pp. 181-192.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, « Qui pense abstrait ? », traduction de l'allemand par Éric DE DAMPIERRE, *Mercure de France*, (décembre 1963), pp. 746-751.
- MASLOW Abraham Harold, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, volume 50, n° 4 (juillet 1943), pp. 370-396.
- MINADEO Richard, « Socrates' Debt to Asclepius », *The Classical Journal*, volume 66, n° 4 (avril-mai 1971), pp. 294-297.
- MOST Glenn Warren, « 'A Cock for Asclepius' », *The Classical Quarterly*, volume 43 (nouvelles séries), n° 1 (1993), p. 96-111.
- RAMAEKERS Stefan, « Teaching to Lie and Obey: Nietzsche on Education », *Journal of Philosophy of Education*, volume 35, n° 2 (mai 2001), pp. 255-268.
- ROSENOW Eliyahu, « Nietzsche's Educational Legacy: Reflections on Interpretations of a Controversial Philosopher », *Journal of Philosophy of Education*, volume 34, n° 4 (novembre 2000), pp. 673-685.
- SAUCIER-GUAY Mathieu, « La philosophie au collégial », *Phares*, volume 4 (été 2004), pp. 7-11.

#### Articles de presse

- ALLARD Marie, « Le public perd des élèves, le privé en gagne », *La Presse* (Montréal), (vendredi 19 janvier 2007), p. A8.

- BALLIVY Violaine et CÔTÉ Émilie, « Le test n'est pas une solution Le français des futurs enseignants laisse toujours à désirer », *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), (mardi 6 novembre 2007), p. 27.
- BALLIVY Violaine et CÔTÉ Émilie, « Une lacune difficile à corriger », *La Presse* (Montréal), (mardi 6 novembre 2007), p. A2.
- BÉGIN Stéphane, « Futurs enseignants Un nouvel examen de français écrit sera nécessaire », *Le Quotidien* (Saguenay), (jeudi 25 janvier 2007), p. 16.
- CAUCHY Clairandrée, « Montréal, zone sinistrée, dit la CSQ », *Le Devoir* (Montréal), (vendredi 16 mai 2008), p. A6.
- CAUCHY Clairandrée, « Un élève du secondaire sur trois va au privé », *Le Devoir* (Montréal), (samedi 20 octobre 2007), p. A8.
- CHOUINARD Tommy, « Québec serre la vis aux commissions scolaires », *La Presse* (Montréal), (mercredi 14 mai 2008), p. A1.
- DION-VIENS Daphnée, « Test de français rejeté La TÉLUQ déconcertée », *Le Soleil* (Québec), (lundi 7 avril 2008), p. 8.
- DUBUC Jean-Guy, « Si les enseignants parlaient français », *La Voix de l'Est* (Granby), (lundi 15 janvier 2007), p. 12.
- DUFOUR Nicolas, « Décès du créateur d'« Il était une fois... l'homme » », *Le Temps* (Genève), (jeudi 12 février 2009).
- DUFOUR Jean Paul, « Elena et les sciences », *Le Monde* (Paris), (mercredi 3 janvier 1990), p. 21.
- DUMONT Louis, « Trop élevés, les salaires des professeurs d'université ? », *Le Devoir* (Montréal), (25 mars 2008), p. A7.
- ELKOURI Rima, « L'école du vivre ensemble ? », *La Presse* (Montréal), (mercredi 28 novembre 2007), p. A3.
- FOGLIA Pierre, « Descartes », *La Presse* (Montréal), (samedi 14 novembre 2009), p. A5.
- FORTIN Marie-Claude, « La littérature Une arme dangereuse », *La Presse* (Montréal), (dimanche 5 septembre 2004), section arts et spectacles, p. 1.
- GODBOUT André D., « Compressions : pas de traitement de faveur pour les universités », *La Presse* (Montréal), (mercredi 29 avril 1998), p. B3.
- LAPORTE Stéphane, « Si les profs pouvaient... », *La Presse* (Montréal), (samedi 19 septembre 2009), p. A7.

- LA PRESSE CANADIENNE, « La censure existe Plusieurs résultats de recherche ne sont jamais connus du public », *Le journal de Québec* (Québec), (lundi 29 juin 2009), p. 25.
- LA PRESSE CANADIENNE, « Le test de français pour les futurs profs aurait été abandonné », *Le Droit* (Ottawa), (fin de semaine des 5 et 6 avril 2008), p. 38.
- MARTIN Éric, « La dénaturation de l'université », *Ultimatum*, volume 9, n° 1 (rentrée 2009), pp. 11 et 12.
- MATHIEU Isabelle, « Le test jeté au panier », *Le Soleil* (Québec), (vendredi 4 avril 2008), p. 2.
- MATHIEU Isabelle, « Test de français Sursis d'un an pour les futurs enseignants de Laval », *Le Soleil* (Québec), (mercredi 22 août 2007), p. 15.
- PIERRE Régine, « Une supercherie ! Il faut briser l'omerta qui pèse sur la réforme scolaire depuis que Pauline Marois l'a lancée », *La Presse* (Montréal), (mercredi 6 février 2008), p. A20.
- RICARD-CHÂTELAIN Baptiste, « Saigner le privé pour sauver le public, suggère la CSQ », *Le Soleil* (Québec), (mercredi 30 avril 2008), p. 12.
- SCHÜRCH Franz-Emmanuel, « L'humanité à l'abandon », *Le Devoir* (Montréal), (mercredi 28 avril 2004), p. B5.
- VOISARD Anne-Marie, « Les futurs enseignants maîtrisent mal le français », *La Presse* (Montréal), (samedi 23 octobre 2004), p. A1.

### Ouvrages de référence

- L'état du monde Annuaire économique et géopolitique mondial 2006*, Montréal, La Découverte / Boréal, 4<sup>e</sup> trimestre 2005.
- WOTLING Patrick, *Le vocabulaire de Nietzsche*, Paris, Ellipses Éditions Marketing S.A., Vocabulaire de..., 2001.

### Œuvres anciennes

- ARISTOPHANE, *Théâtre complet I*, traduction par Marc-Jean ALFONSI, Paris, GF Flammarion, 4<sup>e</sup> trimestre 1966.
- ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, traduction de Jean VOILQUIN, Paris, GF Flammarion, 1992.
- ARISTOTE, *Invitation à la philosophie (Protreptique)*, traduction de Jacques FOLLON, Paris, Éditions Mille et une nuits, n° 283, mai 2000.

- ARISTOTE, *La métaphysique* (tome I), traduction de J. TRICOT, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1964.
- ARISTOTE, *Les parties des animaux*, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1956.
- ARISTOTE, *L'éthique à Nicomaque*, traduction de René GAUTHIER et Jean Yves JOLIF, tome I, deuxième partie, Louvain et Paris, Publications universitaires et Béatrice-Nauwelaerts, Traductions et Études, 1970.
- ARISTOTE, *Politique* (livres I et II), texte établi et traduit par Jean AUBONNET, Paris, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1968.
- CICÉRON, *De la divination De divinatione*, traduction par José KANY-TURPIN, Paris, GF Flammarion, Bilingue, n° 1076, octobre 2004.
- DUMONT Jean-Paul et al., *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988.
- HORACE, *Odes*, traduction de Claude-André TABART, Paris, Gallimard, collection Poésie, n° 399, novembre 2004.
- La Bible*, traduction française sur les textes originaux par Émile OSTY avec la collaboration de Joseph TRINQUET, Paris, Seuil, 1973.
- LAËRCE Diogène, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de Marie-Odile GOULET-CAZÉ, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, La Pochothèque, 1999.
- PINDARE, *Œuvres complètes de Pindare*, traduction par Constant POYARD, Paris, Garnier Frères.
- PINDARE, *Œuvres complètes*, traduction de Jean-Paul SAVIGNAC, Paris, La Différence, Minos, 2004.
- PLATO, *Great Dialogues of Plato*, New York, New American Library, Signet Classics, 2008.
- PLATO, *Phaedo*, traduction en anglais de David GALLOP, Oxford, Oxford University Press, Oxford World's Classics, 2009.
- PLATO, *Phaedo*, traduction en anglais de Reginald HACKFORTH, Cambridge, Cambridge University Press, 1955.
- PLATO, *The Phaedo of Plato*, traduction en anglais de Richard Dacre ARCHER-HIND, Londres, Macmillan and co., 1883.
- PLATO, *The Phaedo of Plato*, traduction en anglais de William Duguid GEDDES, Londres et Édimbourg, William & Norgate, 1863.

- PLATON, *Allégorie de la caverne, Les Amoureux rivaux, Lakhès, Ion*, traduction de Frédéric TÊTU, Québec, Collection Résurgences, 1999.
- PLATON, *Apologie de Socrate Criton* 2<sup>e</sup> édition corrigée, traductions par Luc BRISSON, Paris, GF Flammarion, 1997.
- PLATON, *Apologie de Socrate. Criton. Phédon.*, traduction de Léon ROBIN avec la collaboration de Joseph MOREAU, Paris, Gallimard, collection Folio/Essais, n<sup>o</sup> 9, janvier 1985.
- PLATON, *Euthyphron, Apologie de Socrate, Kriton, Phédon (extrait)* (2<sup>e</sup> édition), traduction de Frédéric TÊTU, Québec, Collection Résurgences, 1996.
- PLATON, *La République* livres I à X, texte établi et traduit par Émile CHAMBRY, Paris, Gallimard, septembre 1992.
- PLATON, *La république*, traduction par Robert BACCOU, Paris, Garnier-Flammarion, texte intégral, n<sup>o</sup> 90, 1<sup>er</sup> trimestre 1966.
- PLATON, *Le banquet*, notice de Léon ROBIN, texte établi et traduit par Paul VICAIRE, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 4<sup>e</sup> trimestre 1989.
- PLATON, *Le banquet*, texte établi et traduit par Léon ROBIN, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1929.
- PLATON, *Œuvres complètes*, tome cinquième (Sophiste – Politique – Philèbe – Timée – Critias), traduction nouvelle par Émile CHAMBRY, Paris, Librairie Garnier Frères, Classiques Garnier, 2<sup>e</sup> trimestre 1950.
- PLATON, *Œuvres complètes*, tome I (Introduction – Hippias mineur – Alcibiade – Apologie de Socrate – Euthyphron – Criton), texte établi et traduit par Maurice CROISSET, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1953.
- PLATON, *Œuvres complètes*, tome III, deuxième partie (Gorgias – Ménon), texte établi et traduit par Alfred CROISSET avec la collaboration de Louis BODIN, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1923.
- PLATON, *Œuvres complètes*, tome IV, troisième partie (Phèdre), texte établi et traduit par Léon ROBIN, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1933.
- PLATON, *Œuvres complètes*, tome XIII, première partie (Lettres), texte établi et traduit par Joseph SOULHÉ, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1926.

- PLATON, *Phédon*, notice de Léon ROBIN, texte établi et traduit par Paul VICAIRE, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 2<sup>e</sup> trimestre 1983.
- PLATON, *Phédon*, texte établi et traduit par Léon ROBIN, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1952.
- PLATON, *Phédon*, traduction par Monique DIXSAUT, Paris, GF Flammarion, mars 1991. La bibliographie (p. 420) contient une petite erreur quant aux pages mentionnées pour l'article de Richard Minadeo (294 et non 249 !).
- PLATON, *Premiers dialogues* Second Alcibiade, Hippias mineur, Premier Alcibiade, Euthyphron, Lachès, Charmide, Lysis, Hippias majeur, Ion, traduction par Émile CHAMBRY, Paris, GF Flammarion, 1<sup>er</sup> trimestre 1967.
- PLATON, *Protagoras*, texte établi et traduit par Alfred CROISSET avec la collaboration de Louis BODIN, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1948.
- PLATON, *Théétète*, texte établi et traduit par Auguste DIÈS, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, janvier 2003.
- PLUTARQUE, *Vies parallèles*, traduction d'Anne-Marie OZANAM, Paris, Gallimard, Quarto, novembre 2001.
- SÈNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*, traduit du latin par Colette LAZAM, Paris, Éditions Rivages, Petite bibliothèque Rivages, avril 1988
- TERTULLIEN, *Œuvres de Tertullien*, tome troisième (seconde édition), traduction d'Antoine Eugène GENOUD, dit l'abbé DE GENOUDE, Paris, Chez Luis Vivès, Libraire-éditeur, 1852.
- XÉNOPHON, *Économique*, texte établi et traduit par Pierre CHANTRAINE, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 2<sup>e</sup> trimestre 1949.
- XÉNOPHON, *L'Anabase, Le Banquet, L'Économique, De la chasse, La République des Lacédémoniens, La République des Athéniens*, traduction par Pierre CHAMBRY, Paris, Garnier-Flammarion, 2<sup>e</sup> trimestre 1967.
- XÉNOPHON, *Les Helléniques, Apologie de Socrate, Les Mémoires*, traduction par Pierre CHAMBRY, Paris, Garnier-Flammarion, 3<sup>e</sup> trimestre 1967.

## B. LES DOCUMENTS AUDIOVISUELS ET ÉLECTRONIQUES

### Documents audiovisuels

ARCAND Paul (réalisateur), *Québec sur ordonnance*, Montréal, Cinémaginaire inc., 2007, DVD.

FALARDEAU Pierre (réalisateur), *15 février 1839*, Montréal, Cristal Films, 2001, DVD.

FINCHER David (réalisateur), *Fight Club*, Beverly Hills, Twentieth Century Fox, 1999, DVD.

### Internet

AQUIN Thomas D', *Supplément à la Somme Théologique*, <http://docteurangelique.free.fr/livresformatweb/sommes/0Sommecomplete/notes.zip>, 29 janvier 2010.

BARILLÉ Albert, « Procidis », [http://www.procidis.com/ndex.php?composant=com\\_serie&element=9&template=liste](http://www.procidis.com/ndex.php?composant=com_serie&element=9&template=liste), 29 janvier 2010.

CHARTRAND Michel, *Femme d'aujourd'hui*, la télévision de Radio-Canada, émission du mardi 5 octobre 1971, <http://archives.radio-canada.ca/emissions/250-9883/page/3/>, 29 janvier 2010.

DE KONINCK Thomas et DE KONINCK Jean-Marie, *Les Années lumières*, la radio de Radio-Canada, émission du dimanche 10 août 2003, <http://www.radio-canada.ca/radio/lumiere/archives/archives2003/aout2003.html#4-03>, 29 juin 2008.

DE KONINCK Thomas, *Les identités modernes*, allocution du 1<sup>er</sup> novembre 2002 devant la Société royale du Canada, [http://www.rsc.ca//files/publications/presentations/2002/dekoninck\\_narbonne.pdf](http://www.rsc.ca//files/publications/presentations/2002/dekoninck_narbonne.pdf), 2 mai 2008.

DE KONINCK Thomas, *Réflexions sur le bonheur*, allocution du 8 février 2005 dans l'agora du pavillon Alphonse-Desjardins de l'Université Laval dans le cadre de la Semaine de prévention du suicide, [http://www.cocp.ulaval.ca/webdav/site/cocp/shared/sante/Reflexions\\_sur\\_le\\_bonheur.pdf](http://www.cocp.ulaval.ca/webdav/site/cocp/shared/sante/Reflexions_sur_le_bonheur.pdf), 29 janvier 2010.

FLYNN Laurie et GILLARD Michael Sean, « Pro-GM food scientist 'threatened editor' », *The Guardian* (Londres), (lundi 1<sup>er</sup> novembre 1999), <http://www.guardian.co.uk/science/1999/nov/01/gm.food>, 29 janvier 2010.

IMPÉRIALI Fabrice, « La biologie à la conquête de l'amour », *Le journal du CNRS* (Centre national de la recherche scientifique), n° 169 (février 2004), <http://www2.cnrs.fr/presse/journal/1232.htm>, 29 janvier 2010.

- OBADIA Claude, *La théorie platonicienne de la mousikè : une antinomie politique ?*, <http://www.philosophie.ac-versailles.fr/bibliotheque/platon.CO.mousike.pdf>, 29 janvier 2010.
- RAMACHANDRAN R., « GM foods and denial of rights and choices », *Frontline* (Chennai), volume 17, n° 22 (28 octobre au 10 novembre 2000), <http://www.frontlineonnet.com/fl1722/17220860.htm>, 29 janvier 2010.
- RANDERSON James, « Arpad Pusztai: Biological divide », *The Guardian* (Londres), (mardi 15 janvier 2008), <http://education.guardian.co.uk/print/0,,332056700-48826,00.html>, 29 janvier 2010.
- Shakespeare William, *The Complete Works of William Shakespeare*, <http://shakespeare.mit.edu/>, 29 janvier 2010.
- UNIVERSITÉ LAVAL, *Charte de l'Université Laval*, édition du 1<sup>er</sup> septembre 2006, <http://www.ulaval.ca/sg/reg/Charte.pdf>, 29 janvier 2010.
- UNIVERSITÉ LAVAL, *Procédure relative à la sélection des candidatures au doctorat d'honneur*, <http://www.ulaval.ca/sg/greffe/ProcedureDHCnov2007.pdf>, 29 janvier 2010.
- WORDSWORTH William, « The Tables Turned », <http://www.bartleby.com/145/ww134.html>, 29 janvier 2010.
- YOKOTA Kazuyoshi (réalisateur), « Lumières III », *Ordy ou les grandes découvertes*, [http://www.dailymotion.com/video/x4rznr\\_ordy-tout-savoir-sur-la-lumiere-3-p\\_fun](http://www.dailymotion.com/video/x4rznr_ordy-tout-savoir-sur-la-lumiere-3-p_fun) et [http://www.dailymotion.com/video/x4rzs9\\_ordy-tout-savoir-sur-la-lumiere-3-p\\_fun](http://www.dailymotion.com/video/x4rzs9_ordy-tout-savoir-sur-la-lumiere-3-p_fun), 29 janvier 2010.